This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

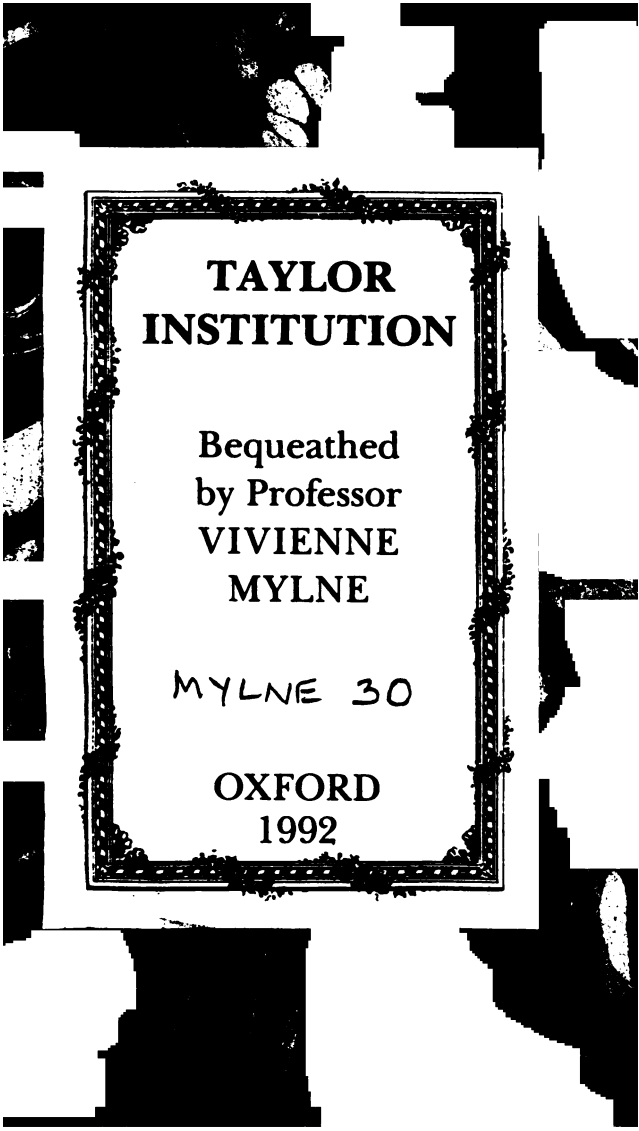
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

AMOR


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 30

OXFORD
1992

FÉRADDIN

ET

ROZÉIDE,

CONTE MORAL,

POLITIQUE

ET

MILITAIRE.

itiis nemo ſinè naſcitur : optimus ille eſt, qui minimis urgetur.

HORACE, *Satyre III.*

PREMIERE PARTIE.

A GAZNAH,
Chez FIDELE, Imprimeur ordinaire de la Cour.

An 1167 de l'Hégire, & de l'Ere Chrétienne 1765.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE CONSÉCRATOIRE

AU TOUJOURS INVINCIBLE SULTAN, MON MAITRE.

PRINCE, chéri du Prophete, aimé des Monarques tes voiſins, redouté de tes Ennemis, adoré de tes Peuples, tu m'as permis, après t'avoir raconté l'Hiſtoire de Féraddin Ka-ta-or, de te la dédier; quelle gloire! j'ai celle de t'obéir, & ſans doute de t'avoir plu. Elevé dans tes Camps, nourri dans les allarmes, tu pardonnes à la rudeſſe de mon ſtyle; j'ignore cet art ſéducteur que nos Cadis *& nos*

Imans *enſeignent à la jeuneſſe. La vérité eſt l'ame de mes récits; s'il y a quelque feu dans mes portraits, il exiſtait dans les Originaux. Jamais on ne me vit eſſayer cet aſſemblage d'idées ſouvent monſtrueux, que les Européens nomment figures: eſt-ce à celui qui a l'honneur de combattre à la tête de tes Troupes, de ſavoir dire autre choſe que vaincre ou mourir?*

Je ſuis auſſi fidele que tu es grand,

AMULEY.

PRÉFACE
INDISPENSABLE.

AU feu....., au ſecours....., miſéricorde....., criait-on un ſoir dans la rue de Vaugirard, lorſque je me retirais du Luxembourg, où j'avais ſoupé, chez le Comte de ***, pour aller dire un petit bon ſoir à une femme reſpectable. Mon carroſſe arrêté par la foule, je mis pied à terre, & tâchai de me gliſſer; mais la chaîne du Guet m'en empêcha. L'incendie allait ſon train; je fus entouré, ſans pouvoir avancer ni reculer; &, graces à la dorure de mon habit, je ne fus pas forcé à prendre des ſeaux comme tout le monde : mais ayant été éclabouſſé, balotté, crotté juſques aux yeux, n'ayant plus de riſques à courir,

j'employai à la cauſe commune des forces qui étaient réſervées à toute autre choſe.

On jettait, par les fenêtres d'un cinquieme étage, pluſieurs ballots de Livres; quelques-uns, qui méritaient le feu, y périrent: d'autres, foulés aux pieds, furent mis en pieces; fort peu échapperent, & me durent leur ſalut. Je dis à un Sergent du Guet de faire ramaſſer ce qu'il pourrait, & de le faire porter dans mon caroſſe; je lui appris mon nom, & répondis de tout. Un de mes gens ſe chargea à pluſieurs repriſes, & emplit ma voiture. Arrivé chez moi, je fis l'inſpection de ma nouvelle Bibliotheque : je trouvai d'immenſes *in-folio*, bons à faire du carton; quantité de choſes ſans ſuite; beaucoup de Dictionnaires faits ſans ordre: quelques Ouvrages complets; douze ou quinze Sermonaires des deux partis; une collection de la Gazette Eccléſiaſtique de

puis vingt-ans; les Proverbes de Salomon; un St. Auguſtin, brochés avec Aloyſia & Théreſe : dans un ſac, Arnaud, Bayle, Sanchez & St. Thomas: dans une liaſſe, Eſther & Le Coligni; l'Hiſtoire des Cévenes & celle des Papes : des Romans ſans nombre, déguiſés ſous des noms ou groteſques ou uſés; des Mémoires factices, des Confeſſions ſacrileges, des Aventures ſingulieres, parce qu'elles ſont hors de vraiſemblance; des Mémoires rarement exacts, des Contes à périr d'ennui, des... : enfin, que ſais-je ? cent Brochures faites pour juſtifier Boileau.

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Je jugeai que le Poſſeſſeur d'une ſi étrange collection, était ou fou, ou colporteur; il n'y eût pas eu de ſens commun de la garder, il était paſſablement raiſonnable de s'en défaire. J'attendis

que, tel qu'il pût être, il parût, pour la lui remettre après ma curiosité satisfaite.

Je continuai à parcourir mon trésor littéraire, lorsque j'apperçus un portefeuille, jadis de maroquin bleu : il me parut rempli; envain une serrure à secret s'oppoſa-t-elle à ma vivacité; je fis valoir le droit de possession, elle sauta : que vis-je ?... quatre Manuscrits Indiens; je les jugeai tels parce que j'en savais quelque chose, que mon Negre, qui avait été long-temps à Agra, m'avait appris. Le premier traitait de l'Antiquité & de l'Orthodoxie de la Religion des Indes : le second était une Critique soutenue des différents Cultes qui existaient alors; un parallele de l'un à l'autre concluant pour la Religion Naturelle, avec d'amples commentaires sur les abus de confiance, les superstitions, les vices, les dissolutions des Ministres qui servaient la Divinité. Le troi-

ſieme était Politique: dans ſa premiere Partie, il analyſait les différents ſyſtêmes de Gouvernement de l'Aſie, démontrait que l'équité ſeule doit entreprendre une guerre, la généroſité la ſoutenir, la gloire la terminer; que le meilleur gouvernement eſt celui qui rend le Peuple plus heureux; que la Nation, toujours occupée de la grandeur de ſon Prince, devait en attendre qu'il le fût toujours de ſes beſoins.

Il y avait pluſieurs miſeres de ce genre, peu connues dans ces temps, puiſqu'il fallait en écrire; mais qui de nos jours ſont ſues de tout le monde, & ſans doute pratiquées. Dans la ſeconde, il était Militaire; il offrait des leçons d'une Tactique que nous ignorons, excellente, mais qui pourrait avoir ſes inconvénients, vu la différence de nos armes. Il donnait des ordres de bataille, pluſieurs moyens de paſſer des rivieres devant l'Ennemi, tels que

celui-ci, par exemple, que nous exécuterions mal, tout admirable qu'il eſt, parce que notre défaut eſt d'avoir peu de Travailleurs. S'agit-il de traverſer un fleuve en préſence de votre Adverſaire, il faut établir un pont ſous ſon feu : s'il vous attend à la rive oppoſée avec des retranchements défendus par une bonne artillerie, l'aventure eſt gaillarde : faire des radeaux? quelque bien qu'ils ſoient ſelon le dernier ſyſtême, mauvaiſe commiſſion; paſſer à la nage? cela vous plaît à dire ; comment donc? Comme l'enſeigne mon Manuſcrit. On ouvre une galerie dans ſon camp, qui, par une pente inſenſible, deſcend au bord du fleuve, paſſe deſſous ſes eaux, & a ſon ouverture, dont on fait l'éruption où l'on veut & de la maniere qu'on veut. Pendant cette manœuvre, un Corps de Troupes amuſe l'Ennemi, ou l'inquiete; & le gros de l'Armée déja paſſé, ſans qu'il s'en ſoit douté, le prend

en flanc, en queue, l'attaque par tous les points, &, ce qui ſuit, ſans être obligé de le dire, le taille en pieces.

Le maniement des armes, les évolutions, la diſcipline, les marches, les retraites, l'attaque des Places, leur défenſe, la ſcience des approviſionnements, le ſoin des Hôpitaux, l'inſpection ſcrupuleuſe de la conduite de tout Munitionnaire, dont l'Officier & le Soldat devenaient la proie, dans ces temps où l'ordre était peu connu; tous ces objets avaient leurs Chapitres particuliers. L'Auteur de cet Ouvrage en avait été ſi content, qu'il lui avait donné pour titre, ELIXIR DE L'ART MILITAIRE.

On voit aſſez que j'aurais été d'une ineptie à me faire montrer au doigt, & même d'une ſtupidité ſans égale, de traduire le premier de ces Manuſcrits. La conduite réguliere de nos Prêtes n'a pas beſoin du parallele des *Bonzes* irréligieux, pour briller d'un nouvel éclat;

notre gouvernement eſt celui que le ſpéculatif Indien avait en vue : notre façon de faire la guerre eſt différente, il eſt vrai ; mais n'en avons-nous pas des Traités admirables ? & le meilleur de tous, n'eſt-il pas celui de la pratique ?

J'étais épuiſé quand je vins au quatrième ; mais, Dieux, quelle fortune ! un Conte, un Féraddin, une Rozéide : que je fus ſatisfait ! Le malheur était que je n'entendais pas exactement l'Indien ; connaiſſant la faibleſſe de mon talent, très-certain que je ne puis être utile qu'aux inutiles, voilà me dis-je un grand préſent à faire à la Nation Petite-Maîtreſſe : travaillons.

Je fus trouver un **** qui avait longtemps commercé dans l'Indoſtan ; il y avait d'abord été porteur de ſix millions, que ſa Compagnie envoyait à Coromandel : ſa commiſſion finie, il fut Miſſionnaire ſecret à Delhi ; enſuite il paſſa au Japon, où, pendant dix ans de

prédications, il convertit un *Mandarin*, qui retourna à la Foi de ſes Aïeux *in articulo mortis*. Ce qu'il fit de mieux dans l'Orient, ce fut d'y acquérir une ſorte de connaiſſance de l'avenir; ſes conjectures ſe ſont toujours trouvées ſi juſtes, qu'elles avaient l'air de la divination : par exemple, il prédit à un de mes Amis, plus beau que l'Amour, que, le Carnaval ſuivant, il le verrait à certain Bal, maſqué en Vulcain; cela fut vrai : il m'avertit que je ferais un mauvais Livre, le Public ſait s'il a rencontré juſte; il m'aſſura qu'avant peu de temps ſes Confreres ſeraient moleſtés dans plus d'un Royaume; juſques à préſent cela ne va pas mal.

Ce fut ce docte Voyageur qui, après deux hyvers de travail, me mit en état d'entendre le Manuſcrit du fameux Kakar-beeck. Aſſez inſtruit pour n'avoir plus beſoin de ſecours, je pris la plume : j'annonce ma Traduction exacte

ſans être ſervile ; & par amour pour mon Auteur, n'ayant nulles prétentions, je lui donne tout le ſuccès de l'Ouvrage, bien entendu que, s'il tombe, on aura la bonté de s'en prendre à lui.

APPROBATION.

LE Chef ſuprême de la Loi de Mahomet, à tous les vrais Croyants, ſalut en l'Alcoran. SAVOIR faiſons que, ſur la priere que nous a fait Amuley, Aga des Janiſſaires, de permettre dans l'Empire du glorieux Sultan Schab-Baham, la diſtribution de l'*Hiſtoire de Féraddin & de Rozéide*, Conte qu'il a fait imprimer dans des Régions Chrétiennes, nous avons murément examiné cet Ouvrage, &, n'y ayant rien trouvé de contraire à la pureté de nos mœurs & de notre Foi, nous permettons à tous Colporteurs, nés & à naître, d'en vendre le plus qu'ils pourront, pourvu que l'édition ſoit correcte, & qu'aucun Sceptique, jaloux du pouvoir de la Féerie, n'attente point à ſes droits dans une contre-façon puniſſable; à peine, contre tout Délinquant, de mille ſultanins d'amende.

Donné à Gaznah, le 28 de la Lune Rebyul-Eureb, 1167 de l'Hégire, ſelon l'Ere Chrétienne 1765.

MEHEMET ALY-DOOUM,
Moufti, &c.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *QUi ſert d'Introduction.* Page 1

CHAP. II. *Conduite d'Aroſmad en montant ſur le Trône. Ses Voiſins lui envoyent des Ambaſſades. Arrivée de Radieuſe & de Zirza dans ſes Etats,* 12

CHAP. III. *Dîner qui en vaut bien un autre. Feu d'Artifice paſſable. Viſite du matin convenable. Déjeûné frugal. Hiſtoire d'un Huiſſier dupé,* 26

CHAP. IV. *Noces d'Aroſmad. Soins de la Fête. Nuit voluptueuſe. Talents de Zirza,* 40

CHAP. V. *Naiſſance de Féraddin. Portrait de Noire-comme-encre. Fêtes. Départ de Féraddin pour Merveilleuſe. Son arrivée*

en cette Ville. Il eſt élu Généraliſſime, ſans avoir jamais vu brûler une amoree, &c. 53

CHAP. VI. *Féraddin néglige l'étude, aime la chaſſe, donne ſa confiance à Nézelim; rencontre Zéida dans une forêt. Son Hiſtoire, où ſe trouvent un ſonge, une bataille, une métamorphoſe & des biſcuits.* 76

CHAP. VII. *Déclaration de Féraddin; Récit de ſa découverte de Zéida. Détail de l'attaque des quartiers de Méri-Dooun. Nuit conſacrée aux plaiſirs. Lettre de Rádieuſe à ſon Général.* 115

CHAP. VIII. *Voyage à Luggbridd. Aventure d'un Boulingrin, où l'on voit une jolie Femme & un vieux Château. Deſcription d'un Labyrinthe aſſez commode; Féraddin s'y couvre de gloire. Galanterie faite à Agathor; ſon arrivée à la Cour.* 142

CHAP. IX. *Arrivée du Génie Tranſcendant à la Cour. La Fée & ſon Frere vont*

trouver le Deſtin; ils en obtiennent l'immortalité d'Agathor & de Zéida; leur réception à la dignité de Génie par pluſieurs Puiſſances du Giniſtan. 169

Fin de la Table de la premiere Partie.

FÉRADDIN

FÉRADDIN

ET

ROZÉIDE,

CONTE MORAL,

POLITIQUE ET MILITAIRE.

CHAPITRE PREMIER,

Qui ſert d'Introduction.

VOTRE MAJESTÉ m'ordonne de lui offrir le fruit de mes recherches, & de lui rendre, avec la vérité qui fait le caractere de l'Hiſtoire de nos jours, les événements extraordinaires que m'a fourni le Manuſcrit Indien, que *Butor*, ſon Bibliothécaire, m'a remis. J'obéis, & commence, ſi Madame, qui n'a pas un goût dé-

cidé pour les Contes, le trouve bon. Comment bon, dit Schah-Baham? je voudrais bien qu'on ne trouvât pas bon ce que je trouve excellent. Je.... mais, commencez, Aga.

Douze ſiecles avant l'exiſtence d'Adam, floriſſait le puiſſant Empire de Miloloo; ſa poſition, ſon étendue, ſes bornes, inconnues aux Géographes modernes, ont ceſſé de l'être pour moi: Votre Hauteſſe a parlé; j'ai découvert que Luggbridd, ſa Capitale, était à 20 degrés de latitude ſeptentrionale, & à 140 de longitude. Le nombre des Villes de cet Empire était prodigieux, la population étonnante, le commerce en honneur, le célibat inconnu.

Cette puiſſante Monarchie était gouvernée par un Prince nommé Aroſmad; fils de toutes les Vertus, Pere de ſes Sujets, il en était adoré. On a peu vu de portraits de Souverains de ces temps reculés; je ſuis obligé de l'eſquiſſer.

Ce Prince était monté ſur le Trône de ſes Aïeux, avec les lumieres qui annoncent un regne brillant; (*a*) Memrot, ſon pere,

(*a*) Sageſſe profonde.

avait confié ſon éducation, non à un (*b*) *Iman* ambitieux, non à un Courtiſan en faveur, qui devient Inſtituteur comme on devient Echanſon; mais à un ancien Militaire, reſpectable par ſes connaiſſances, ſes mœurs & ſon zele. (*c*) Moriſtan, ce digne Gouverneur, dès les plus jeunes ans du Prince, en avait acquis l'amitié: lorſqu'on a de quoi la juſtifier, elle conduit à l'eſtime. Aroſmad connut de bonne heure qu'il n'était pas moins heureux d'être guidé par un auſſi habile *Mentor*, que d'être né pour régner ſur de vaſtes Contrées. Quelles graces ne dois-je pas aux Dieux, ô mon cher Moriſtan, lui diſait-il un jour, d'en avoir obtenu un préſent tel que vous! que fût devenue ma jeuneſſe, ſi elle eût été livrée aux ſéductions de la Cour? que fût devenue ma vertu dans l'âge mûr? j'euſſe peut-être été le tyran de mon Peuple, croyant en être le pere; quels malheurs n'évite pas le choix de l'Empereur!

C'eſt ainſi que parlait le jeune Aroſmad.

(*b*) Miniſtre de la Religion Mahométane.
(*c*) Qui prévoit tout.

c'eſt ainſi que répondait Moriſtan : Vous ne me devez rien, mon fils, (nom que ſa vive amitié lui avait permis,) j'obéis aux ordres du Deſtin ; puis-je mieux employer mes faibles talents qu'à former un cœur auſſi docile que le vôtre ? Je ſuis bien payé de mes travaux par leurs fruits. Sans flatter les Grands, on peut vanter leurs vertus, quand on a le droit de mettre leurs défauts en oppoſition avec elles. Je ne crains pas d'affaiblir l'auſtérité des regards que vous jettez ſur vous, je ſerais un cenſeur moins ſévere que vous-même ; je puis donc vous marquer à quel point le ſuccès a paſſé mon eſpoir. Chargé par l'Empereur de veiller à votre éducation, de développer les germes heureux renfermés en vous, de corriger ce que nous tenons tous de défectueux de la nature, j'ai eſſayé de remplir ſes vues : je crois avoir réuſſi. Pendant que vous fûtes hier chaſſer dans la Forêt d'Armeck, votre auguſte Pere fit aſſembler ſon Conſeil ; j'y fus appellé ; il y propoſa de vous remettre le Sceptre, & de ſe retirer au Soleil fixe. Après que Sa Majeſté eut parlé, Elle permit d'ouvrir des

avis. Le Grand-Chancellier *Garrulus* rendit compte au (*d*) *Divan* des raiſons qui engageaient le Souverain à abdiquer; ſon âge, vos talents, votre amour pour le travail, plus encore celui de la Nation, furent les points ſur leſquels il s'étendit; il établit, diviſa, finit enfin un long Diſcours, qui aurait pu ne l'être pas plus que celui-ci : « L'Empereur vous propoſe de reconnaître ſon fils pour votre Maître; ce » jeune Prince a toutes les qualités du » Gouvernement; il nous aime; puiſſent » les Dieux lui donner des jours auſſi conſtamment heureux que les nôtres ſous ſon » regne!

Pluſieurs Membres ſupplierent l'Empereur de différer; il répondit qu'il était décidé; on ſe tut, & ſigna le ſerment de fidélité, qui doit vous être prêté demain.

Quoi, mon cher Moriſtan, mon Pere veut nous quitter? Ah, nous lui avons déplu! courons à ſes pieds obtenir qu'il nous gouverne encore; ſes exemples me ſont trop néceſſaires, pour qu'il ceſſe de me les

(*d*) Conſeil du Grand-Seigneur.

donner : que dis-je ? ils ſont indiſpenſables au bonheur du Miloloo. Je doute, reprit le Gouverneur, que le ſage Memrot, ayant mûrement combiné, puiſſe varier après s'être déclaré au *Divan* ; vous allez commander, ſachez obéir. Ils s'entretenaient ainſi, lorſque *Primo-mibi*, Diſtributeur des aumônes de l'Empereur, vint de ſa part les demander ; ils le ſuivirent.

Le Prince ſe proſterna aux pieds de ſon Pere, &, tenant ſes genoux embraſſés, allait parler, lorſque ce Monarque lui dit : „ Il eſt temps, mon fils, de remplir mon „ eſpoir ; je vous laiſſe, avec la ſuprême „ puiſſance, de grands modeles à ſuivre ; „ les faſtes de cet Empire vous ont appris „ que la vertu ſeule affermit vos Ancêtres „ ſur le Trône ; docile à ſa voix, je crois „ avoir ſuivi ſes Loix ; peut-être malgré „ moi me ſuis-je égaré : vous en jugerez „ par les regrets ou le ſilence de mes Peu- „ ples ; rarement un Souverain ſait à quel „ point il eſt aimé ; toujours ſon Succeſ- „ ſeur en eſt inſtruit. Que la Religion en „ vos mains ſoit inexpugnable, vos Trai- „ tés inviolables, vos alliances ſolides,

„ votre parole ſacrée. Cultivez les Arts,
„ rendez vous-même la juſtice; que votre
„ eſprit préſide à vos Tribunaux; ſoyez le
„ vengeur de l'innocence opprimée. Vous
„ trouverez dans mes coffres des tréſors
„ immenſes, ils ſont moins le produit des
„ impôts que celui de l'amour de mes Su-
„ jets pour le bien de l'Etat; conſervez-
„ les, pour les employer à ſoutenir ou
„ pouſſer vivement une guerre, ſi vous
„ êtes forcé de la faire: vos voiſins vous
„ reſpecteront, inſtruits que vous pouvez,
„ ſans de nouveaux ſubſides, payer & ré-
„ compenſer les défenſeurs généreux de
„ cet Empire. Etouffez dans ſa naiſſance
„ tout eſprit de parti; que vos Sujets pen-
„ ſent comme vous, mais penſez bien.
„ Voyez tous les hommes comme égaux
„ entre eux, s'ils ne ſont diſtingués par
„ plus ou moins de mérites. Faites accueil
„ aux Etrangers; qu'ils croyent, dans vos
„ Etats, être au ſein de leur Patrie. Suivez le
„ Teſtament politique de votre Aïeul, les
„ avis de Moriſtan, ſouvenez-vous quel-
„ quefois de mes leçons; après cela laiſſez
„ agir votre heureux naturel. Il n'eſt pas

„ queſtion de me faire des repréſenta-
„ tions; demain je quitte la terre. La Fée
„ Radieuſe, Protectrice de cette Monar-
„ chie, s'eſt chargée de vous déterminer
„ ſur le choix d'une épouſe; elle m'a pro-
„ mis, pour vous, une Princeſſe égale en
„ vertus à votre illuſtre Mere; c'eſt d'elle
„ que je la reçus : je ne puis payer ſes
„ bontés que par une confiance aveugle;
„ vous ſerez donc heureux.

Aroſmad employa tout pour engager Memrot à régner encore, & cela ſans ſuccès : il ſe plaignit avec un ton ſi perſuaſif, que la ſenſibilité du vieux Monarque eut peine à y tenir; ce vénérable Pere fut forcé de ſe retirer dans ſon cabinet, pour pleurer ſur le bonheur d'avoir un fils auſſi vertueux.

Le jour à jamais mémorable pour le Miloloo allait paraître; déja les rues occupées par des troupes nombreuſes placées en haye, le Peuple aſſemblé, la Nobleſſe à cheval, annonçaient un grand événement, lorſque le tonnerre ſe fit entendre; à l'effroi qu'il cauſa, ſuccéda rapidement le plaiſir : les airs retentirent d'une harmonie

mélodieuſe, un nuage deſcendit lentement, & vint ſe diſſoudre en touchant la terre. Il renfermait dans ſon ſein l'Impératrice, qui, depuis quelques années, s'était retirée dans le Soleil fixe, pour obéir au Deſtin. Peindrai-je la joye indicible du Peuple en la voyant, le raviſſement d'Aroſmad, la tendre émotion de Memrot; cet époux fidele lui offrit la main, elle monta au Palais, & s'arrêta dans la ſalle du Trône. Cette Princeſſe était ſuivie de pluſieurs Génies qui formaient ſa Cour, & dont la magnificence ſurpaſſait ce qu'on avait vu juſques-là; elle portait une robe de gaze d'argent, ſoutenue d'agraffes de rubis; ſa couronne, compoſée d'un ſeul diamant, était ſurmontée d'un diadême, formé d'une eſcarboucle; ſes pantoufles étaient chacune d'une émeraude, ſa ceinture de ſaphirs. Je viens, dit-elle, vous prendre, mon cher Memrot, après avoir couronné mon fils; j'apporte les ordres immuables du Deſtin, qu'on faſſe entrer.

On ouvrit les cent portes du Palais; alors elle continua ainſi: « Peuples, le vertueux » Memrot, réſolu à me rejoindre, vous

„ laiſſe ſon fils pour Succeſſeur. Le Deſ-
„ tin, que j'ai preſſé de m'ouvrir ſes Livres,
„ m'a fait lire ces mots : „ MILOLOIS, SOYEZ FIDELES A AROSMAD, ET VOUS SEREZ HEUREUX. Après ces auguſtes paroles, elle fit monter ſur le Trône le nouvel Empereur, le revêtit des marques de ſa dignité, & il fut proclamé.

Il y eut pendant huit jours des fêtes admirables; mais comme on doit en donner plus d'une dans le cours de ce Conte, & qu'il n'eſt pas aiſé de les bien ordonner, le détail de celles-ci ſera en blanc, à moins que Votre Majeſté n'en ordonnât autrement. Oh, point du tout, dit Schah-Baham, je ne veux gêner perſonne; de plus je les crois fort belles, & je les vois d'ici.

Après qu'elles furent terminées, l'Impératrice enveloppa dans ſon nuage le tendre Memrot, & tous deux diſparurent.

Savez-vous, Aga, que ceci débute très-bien; j'en ſuis fort content, ou du moins je crois l'être, ce qui eſt à peu près la même choſe; il y a cependant un peu trop de réflexions: c'eſt que je les déteſte, moi, quoique je ne ſache pas infiniment

ce que c'eſt. Vous m'obligerez auſſi de m'ôter les moralités de ce Précepteur, & de ce Papa qui documente ſon fils; qui ne ſait pas comment il faut s'y prendre pour régner: eſt-ce choſe ſi difficile? Il nous a débité des lieux communs..... A merveille, interrompit la Sultane, vous appellez lieux communs, de bonne morale, des regles inſtructives, indiſpenſables! Ma foi, Madame, chacun penſe pour ſoi; mais à propos, Amuley, votre Impératrice eſt fort bien vêtue, j'aime la richeſſe; cette couronne, ces pantoufles ſont admirables: donnez toujours une belle garde-robe à vos Héros, ils ſeront ſûrs de me plaire. Voilà comme s'y prit Molſem; il me donna un Bal chez le Roi Autruche, éclairé de ſix mille luſtres de diamant: Madame trouvait ſon Conte déteſtable; cette ſeule décoration me l'eût fait trouver merveilleux.

CHAPITRE II.

Conduite d'Aroſmad en montant ſur le Trône. Ses voiſins lui envoyent des Ambaſſades. Arrivée de Radieuſe & de Zirza, dans ſes Etats.

MEMROT retiré dans ſon aſtre, n'y reſpirait pas ſans inquiétude ſur la conduite de ſon fils; du haut de l'Empirée, ſes yeux étaient attachés ſur lui : tantôt il marquait ſa gratitude aux immortels de lui avoir donné un auſſi digne Succeſſeur, tantôt il craignait que la vertu d'Aroſmad ne cédât au torrent des paſſions : il ſavait que les meilleurs Rois ont ceſſé de l'être pour ne leur avoir pas commandé. Pendant qu'il était agité de ces ſentiments divers, le nouveau Monarque agiſſait.

Après avoir donné à la douleur, que lui cauſait la retraite de ſon pere, le temps convenable, il voulut connaître ſes forces, ſes finances & les Loix. Il ſe fit préſenter par ſon Miniſtre de la guerre, l'état de ſes Troupes : il le crut fidele; mais des détails

eſſentiels pouvaient lui être inconnus. Chaque Chef de Corps eut ordre de lui apporter le tableau des Officiers qui le compoſaient, avec une note hiſtorique des traits de valeur, d'intelligence & de fidélité à leur avantage; d'y joindre le nombre exact des Soldats, & de même une inſtruction en faveur de ceux qui en méritaient. Ce Prince, loin de regarder le ſimple Soldat comme un automate, une machine organiſée, faite pour être ſacrifiée à ſes caprices, ou aux intérêts de ſes Généraux, ne voyait en lui qu'un homme, qui ſcellait de ſon ſang le ſerment fait à ſon Souverain; qui, de ſon bouclier, couvrait tous les Ordres de l'Etat, dont il affermiſſait la conſtitution les armes à la main: c'eſt à ſa Cour qu'un Officier voulait être appellé Soldat.

Il manda ſon Contrôleur-Général des Finances, ſe fit inſtruire par quels moyens ſe levaient les ſubſides, en propoſa pour ſimplifier les uns & éteindre les autres; il demanda quelles ſommes étaient à l'épargne, quels étaient ſes revenus. Après en avoir pris une connaiſſance exacte: je puis, lui dit-il, anéantir pluſieurs impôts, en dimi-

nuant ma dépenſe : ſans offenſer la mémoire vénérable de mon auguſte Pere, je puis retrancher partie de ce faſte exceſſif qui m'environne, de cette multitude d'eſclaves utiles à la culture des terres, de cette quantité de Nobles, qui, au-lieu de vivre avec dignité dans leur Province, contribuant de leur fortune à la ſubſiſtance du pauvre & à l'aiſance de l'Artiſan, ſe ruinent à ma Cour pour acheter fort cher l'honneur de me ſervir : je ne puis, mon cher Farazès, être heureux, s'il eſt dans mes Etats un infortuné.

Il donna de même audience particuliere au Chancelier ; il ſe fit mettre ſous les yeux, d'abord les Loix fondamentales de l'Empire, enſuite le Code qu'avait fait rédiger Memrot, il le trouva admirable ; il était ſi plein de la ſageſſe de ces Loix & de leur force, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : hélas ! ſe peut-il qu'il y ait des hommes aſſez ennemis d'eux-mêmes pour enfreindre d'auſſi reſpectables décrets ? mais, pourſuivit-il, je crois qu'il y a des crimes qui ne ſont pas punis de peines aſſez graves ; la proſtitution ſemble tolérée, l'uſure

s'exerce librement, le fanatiſme marche la tête haute : je veux y remédier.

Voilà qui eſt très-beau, interrompit Schah-Baham ; mais, Aga, prenez-y garde, vous me ferez mourir d'ennui ſi vous me donnez de la politique : & comme j'ai envie de n'en rien faire, je pourrai bien vous envoyer des muets, ſeulement pour vous forcer au ſilence ; vous ſavez que pour moins on fait étrangler dans ma famille, & ce n'eſt aſſurément pas peu de choſe que d'excéder un Sultan. Voilà, dit la Sultane, une façon nouvelle d'engager un Conteur à pourſuivre ; Amuley vous raconte des faits, &.... mais il y a faits & faits, reprit le Sultan ; que ne me donne-t-il de ceux des mille-&-une Nuits, & du Sopha ? ceux-là ſont excellents *de par Mahomet*. Continuez, Aga, ce que j'en ai dit n'eſt pas pour vous faire chagrin.

Puiſque Votre Majeſté n'eſt pas contente de voir Aroſmad dans ſon cabinet, je vais l'y laiſſer. A peine les Souverains de Ramarſande, de Férentiſſe, des Iſles Jonquilles, & de celles de Porphire, eurent-ils appris que le Miſoloo était gouverné par

un nouveau Maître, qu'ils envoyerent des Ambaſſadeurs le féliciter ſur ſon avénement à la Couronne, & rechercher ſon alliance.

L'Empereur de Ramarſande ſe diſtingua par le nombre & la richeſſe des préſents dont ſes Députés étaient chargés; ils conſiſtaient en une Tente octogone immenſe, doublée de brocard d'or, vingt chevaux de ſelle de toute beauté, dont les équipages étaient enrichis de pierreries, & une armure complette d'un travail précieux. Le Roi de Férentiſſe donna un char, ouvrage ingénieux de ſon plus habile Méchanicien, qui, mobile en tous ſens, renfermait en lui la cauſe de ſon mouvement: des reſſorts cachés le faiſaient avancer & le dirigeaient au gré de celui qui le gouvernait. La Reine des Iſles Jonquilles, qui était Fée, lui fit préſent d'un miroir ardent, dont l'effet ſe faiſait ſentir à cent lieues: par ſon moyen, Aroſmad pouvait incendier les Flottes ennemies dans leurs Ports, ſans ſortir de chez lui; mais auſſi le miroir devait n'avoir de vertu qu'après la déclaration de la guerre, & reſter ſans force, ſi on voulait le faire ſervir à de criminels

deſ-

desseins. Archimede, dans les beaux jours de la Grece, eut quelques notions du miroir dont je parle; il en composa un, qui lui fit grand honneur, & qui, pour avoir été infiniment inférieur, n'en fut pas moins une chose surprenante. La Fée Voluptueuse, qui régnait sur l'Archipel de Porphire, & qui, des Filles du Destin, était la plus chérie, instruite du goût d'Aroſmad pour la Musique, lui envoya douze *Cantarines*, *six Castrats*, & autant d'excellents Maîtres pour les instruments à vent & à cordes. Tous ces *Virtuoses* étaient Génies. Arrivant à la Cour, ils furent introduits au grand-couvert; ils exécuterent différents morceaux dans les modes *Hyoux* & *Zada*. Leur précision était ravissante, leur justesse admirable; cet Orchestre divin n'avait point de ces démons furieux qui s'agitent avec tous les symptômes de la réprobation, que les Français nomment Batteurs de mesure : le mouvement une fois conçu, ne se perdait plus. Quand on eut desservi, le (a) *Kapigi-Bachi* dit à l'Em-

(a) Officier à qui la garde des portes du Palais est confiée.

pereur qu'on lui avait annoncé un Artificier excellent qui venait de l'Occident, & ſe propoſait de donner un eſſai de ſes talents, ſi Sa Majeſté le trouvait bon. Aroſmad remit cette épreuve au ſur-lendemain, jour de ſon anniverſaire.

Tout ſe préparait au Palais pour célébrer ce jour heureux; les différents Corps de la Nobleſſe, en habits de cérémonie, monterent chez l'Empereur; les Grands portaient par-deſſus leurs robes des écharpes de pluſieurs couleurs, où pendaient les images du Soleil ou de la Lune, ſignes diſtinctifs de leurs Ordres. Une écharpe *Aſſy* était la décoration d'un Seigneur du premier rang; une *Rémur*, d'un ancien Militaire, blanchi ſous le harnois, ou diſtingué par d'éclatantes actions. On entendit ronfler la formidable artillerie des remparts de Luggbridd : car qu'on n'attribue pas l'invention de la poudre & de ſes effets au génie fertile d'un Européen; ce ſecret, perdu dans l'obſcurité des temps, a été retrouvé & non inventé de nos jours. Le Peuple ne fut invité ni par le ſon toujours incommode des cloches, ni par les cris

des (*b*) *minarets*, ni par le bruit des (*c*) *bagioſideres*, encore moins par les vielles diſſonantes de *Tanzai*; (on ne ſe ſervait point dans cet Empire de toutes ces inutilités pour appeller les vrais Croyants aux Temples; ils ſavaient l'heure des Sacrifices, ils n'y manquaient jamais :) il fut averti de partager les plaiſirs de la Cour, par une profuſion énorme de pieces d'or, qu'un Tréſorier en exercice, qui montait un char rempli de ce précieux métal, répandit, ſans en réſerver pour lui la moindre choſe.

L'Empereur, accompagné des principaux Officiers de ſa Couronne, ſe rendit au grand Temple; il y fit immoler cent Eléphants blancs, & autant de Dromadaires. Après avoir fait ſon oblation au Soleil, il revint, précédé & ſuivi des acclamations du Peuple, au Palais d'hyver, où ſe faiſait la fête, réſolu de célébrer ce jour de maniere à en laiſſer des traces mémorables; il fit ouvrir les priſons, & ordonna

(*b*) Tours ſur leſquelles montent ceux qui crient l'heure des Prieres dans les Moſquées.

(*c*) Fer dont les Grecs ſe ſervent pour s'aſſembler aux heures de l'Office.

qu'on lui amenât cinquante hommes & cinquante femmes, qui y étaient renfermés. Il ſe garda bien d'ouvrir les cachots des criminels; il était perſuadé que c'eſt l'abus le plus abſurde, & qu'on ne doit attendre que de nouveaux crimes d'un ſcélérat mis en liberté : un ſur mille revient au bien; mais cet avantage peut-il entrer en comparaiſon avec ce que la Société doit craindre de ceux qui retournent à leurs premiers forfaits? Il fit venir à ſes pieds des malheureux que la confiance ou les revers avaient perdus; des Négociants qui, ſuppoſant à autrui la bonne foi qui était en eux, en avaient été les victimes; des infortunés, que les Magiſtrats égarés, dans le *Dédale* des Loix, avaient réduits à la derniere miſere; qui, forcés enſuite à des emprunts, n'avaient pu ſatisfaire à leurs engagements. Que devez-vous, que vous doit-on? demanda-t-il aux uns & aux autres; inſtruiſez-en le *Viſir*; & ſe tournant vers lui: Aſſan, ces priſonniers ſont libres; faites payer ce qu'ils doivent exactement; je prétends de même qu'ils rentrent dans leurs droits à tous égards.

Cet acte, auſſi juſte que généreux, excita parmi le Peuple, d'abord un mouvement ſourd; on ſe diſait, quel Prince, quelle ame! on applaudiſſait: mais cette eſpece de torrent rompit ſes digues, & tout-à-coup on entendit crier de toutes parts: VIVE LE GRAND, LE SAGE AROSMAD, PERE DE LA PATRIE!

La table du Roi était dans un ſallon où aboutiſſaient deux immenſes galeries, dans leſquelles on avait dreſſé celles des Seigneurs & des Dames: on allait ſervir, lorſqu'on fut interrompu par le bruit des inſtruments de guerre de la Garde, qui battaient *aux champs*. L'Empereur ſe mit à un balcon, & vit un char admirable traîné par huit (*a*) *Hippocentaures*, eſcorté d'un grand nombre d'Officiers, montés ſur de ſemblables monſtres. A peine fut-il dans dans la premiere cour, qu'on reconnut la Fée Radieuſe, Protectrice du Miloloo. Aroſmad deſcendit, & fut au-devant d'elle. Que je ſuis ſenſible, lui dit-il, Madame, à la faveur que vous me faites! ce jour

(*a*) Monſtres fabuleux.

eſt le plus beau de toute ma vie, puiſque vous l'honorez de votre préſence. Vous ne ſavez pas, Prince, répondit Radieuſe, toutes les obligations que vous m'avez; réſervez un peu de reconnaiſſance : elle lui donna la main, & arriva aux appartements.

Vingt femmes du Palais approcherent des carreaux ſur leſquels s'aſſit la Fée. Alors, prenant la parole : « les temps ſont arri-
» vés, dit-elle, ô mon cher Aroſmad, où,
» docile à la voix de l'Amour, & aux or-
» dres du Deſtin, vous devez former les
» plus beaux nœuds : votre Mere fut un
» préſent de ma tendre amitié pour Mem-
» rot; je lui ai promis pour vous une
» Epouſe digne de votre Trône & de vo-
» tre cœur. Zirza, Fille du Roi des Sa-
» bles d'Or, eſt, des Princeſſes de tous les
» Mondes, celle dont je fais le plus de
» cas; je ſais que vous êtes libre, & je
» veux prévenir les erreurs où pourrait
» vous entraîner une funeſte paſſion. J'ai
» attendu ce jour-ci pour vous la préſen-
» ter; vos Peuples aſſemblés vont tomber
» à ſes pieds, & je ſuis certaine que vous
» l'adorerez.

Mon Pere m'ayant assuré de vos bontés, Madame, répondit Arosmad, je me suis défendu contre tout genre d'attachement; je savais qu'infaillible dans votre choix, je devais être heureux par lui; mais où est cette divine Princesse? qu'elle tarde à paraître! mon cœur ne peut plus long-temps lui refuser son hommage; de grace.... J'ai voulu vous prévenir, avant de vous la présenter, reprit la Fée; quoique je ne doutasse point de vos desirs, je voulais les voir naître. Génies, qui m'obéissez, volez à la Cour du Roi des Sables d'Or; il vous confiera sa Fille; faites-lui parcourir avec légéreté l'immensité des espaces; je vous attends. Elle dit, aussi-tôt douze Génies s'éleverent dant les airs & disparurent. Quoique de Luggbridd à Boussoul, Capitale du Royaume des Sables d'Or, il y eût six cents lieues, Zirza, après trois minutes, parut soutenue de quatre Zéphyrs. Elle fut annoncée par une lumiere éclatante, & une odeur *suave* qui se répandit de toutes parts. La Fée avait engagé Arosmad à passer dans un parterre; ce fut dans ce lieu que le Prince reçut cette Epouse chérie, qui de-

vait être l'auteur de ſa félicité. (e) Elle avait la taille d'une Déeſſe, ſes cheveux effaçaient le noir de l'ébene, & ſa peau la blancheur de l'ivoire; deux ſourcils fiérement deſſinés couronnaient ſes yeux étincelants, le ſouris agréable repoſait ſur ſes levres, & l'enſemble de ſes traits était parfait. Elle s'approcha avec cette nobleſſe qu'on prête toujours aux Souverains, & s'adreſſant à Radieuſe : je vous obéis, lui dit-elle, Madame, à mon Pere.... & à mon cœur, en regardant l'Empereur. Ah, divine Zirza, quel bonheur d'apprendre de votre belle bouche que vous ne cédez point à la politique & à l'obéiſſance! La Fée interrompit Aroſmad; contente de voir le ſuccès de ſes ſoins, elle les ramena au Palais, où les Grands attendaient la nouvelle Impératrice pour lui offrir leur reſpectueux hommage.

L'arrivée de Radieuſe, celle de Zirza, la converſation du jardin, l'étiquette, avaient pris beaucoup ſur l'heure du dîner; les Chefs de

(e) Imitation de Marmontel.

de cuiſine, qui, par fois jurent comme d'autres hommes, ſe plaignaient aux Maîtres-d'Hôtel que tout ſerait trop cuit; ceux-ci au Grand-Maître de la maiſon: ces ricochets vinrent juſques à l'Empereur, qui dit, avec autant de beſoin que de ſageſſe, *qu'on ſerve.*

De par Ali, laiſſons-les dîner, interrompit le Sultan; on a beau dire, on ne vit point d'amour, encore moins de tout ce que vous m'avez conté, Aga: j'en ai un mal de tête affreux; qu'on me donne mon caffé; après quoi je vous demanderai s'il ne ſerait pas poſſible que vous me fiſſiez faire connaiſſance avec cette Reine des Iſles Jonquilles; je ne ſerais pas fâché d'avoir un miroir qui pût brûler, au beſoin, les flottes des certains voiſins qui me déplaiſent. Vous m'inſtruirez auſſi de ce que c'eſt que les modes *Hyoux* & *Zada*; ce que je demande, n'eſt que pour juſtifier ma conjecture; car je parie que c'eſt le *Bémol* & le *Bécarre* des Européens. Enfin, je veux ſavoir ſi vous n'êtes pas merveilleuſement ſurpris de l'attention que j'ai pour votre Conte: on m'accuſe d'interrompre ſou-

vent; la Médiſance ne reſpectera-t-elle jamais les Têtes couronnées?

CHAPITRE III.

Dîner qui en vaut bien un autre. Feu d'Artifice paſſable. Viſite du matin convenable. Déjeûné frugal. Hiſtoire d'un Huiſſier dupé.

JE voudrais aſſurément ſatisfaire les deſirs de Votre Majeſté, & lui offrir un miroir tel que celui dont j'ai eu l'honneur de lui parler; mais à moins d'être Génie, on ne peut en poſſéder, & Madame ſait que je n'en ſuis pas un. D'accord, répondit la Sultane; pourſuivez. Quant aux ſublimes conjectures de Sa Hauteſſe ſur les modulations Indiennes, elles ſont d'une juſteſſe à ravir.

Arofinad ſe mit à table, eut à ſa droite la Fée Radieuſe, à ſa gauche la Princeſſe Zirza. Les propos les plus légers furent entamés, ſoutenus & menés loin, ſans être épuiſés. Les mêts les plus recherchés furent

ſervis avec autant d'intelligence que de profuſion ; on but des vins qui le diſputaient au *Nectar*. L'Empereur était partagé entre les ſentiments de reconnaiſſance qu'il devait à ſa Protectrice, & ceux de volupté que faiſait naître la Princeſſe; il mangea peu, on eut beſoin de le preſſer; la Fée l'agaça, fit des plaiſanteries ſur l'eſpece d'anéantiſſement où il tombait ſans s'en appercevoir, & le pouſſa vivement : il répondit en homme qui trouvait du plaiſir à être attaqué. La Fille du Roi des Sables d'Or prit ſa défenſe, & fit briller tout l'eſprit du monde.

Au deſſert, deux Génies, en habits de caractere, furent annoncés; l'un repréſentait l'Hymen, l'autre l'Amour; tous deux s'avancerent & chanterent une Epithalame, miſe en muſique par un *Virtuoſe* du premier ordre.

On ſe leva & paſſa dans un magnifique ſallon, où le caffé & différents (*a*) *ſorbets* étaient préparés dans des vaſes de la plus belle porcelaine. Les garçons de la cham-

(*a*) Compoſition d'ambre, de ſucre, de citrons, &c.

bre apportaient des tables de jeu ; on allait former des parties : mais Radieuſe ſuſpendit, & emmena l'Empereur dans ſon cabinet avec la jeune Princeſſe. M'en voulez-vous, leur dit-elle, mes chers enfants, de vous dérober au cahos de votre Cour ; croyez-vous me plaire, en éloignant de vous les vrais plaiſirs ? Je lis, dans votre cœur, que vous n'en avez point d'autre que d'adorer votre belle Maîtreſſe ; elle vous voit avec ſenſibilité : jouiſſez donc. Deſtinés à être bientôt unis, n'avez-vous rien à vous dire ? je vous laiſſe un moment, & vais prendre un Livre. Qu'avez-vous ſur cette table....? Ah...! *Lettres de deux Amants, habitants d'une petite Ville, aux pieds du Caucaſe* ; je fais grand cas de ce Livre, le ſtyle en eſt léger & intéreſſant, les ſentiments choiſis, les ſituations heureuſes ; c'eſt l'Ecole du parfait Amour. Avez-vous le Traité d'Inſtitution que nous a donné ſon Auteur ? Les ſujets qu'il touche deviennent neufs ſous ſa ſavante plume ; mais il marche par des routes trop nouvelles pour ne pas s'égarer. Madame, répondit l'Empereur, ſi vous voulez de la

Métaphyſique, voici un Ouvrage qui dévoile les ſecrets les plus cachés de la nature; cet autre a de l'eſprit juſques dans ſon titre; il pourrait en avoir moins dans toute ſon étendue, ſans ceſſer d'être bon; il l'aurait même été ſans riſques. Voudriez-vous des bagatelles? j'en ai quelques-unes; mais, ſi vous m'en croyez, liſez ces *Contes moraux*, ils ſont de main de Maître; parcourez ce *Colporteur*, il eſt méchant; jettez les yeux ſur ces *Confidences à une Amie*, elles ſont d'un homme qui a ſervi dans le Corps de mes Troupes à qui on accorde le plus de valeur & de légéreté: mais rendez-vous plutôt à ma priere & à la converſation; doit-elle être ſecrete pour vous? qu'ai-je à dire à la Princeſſe que j'adore, que vous ne ſachiez? Oui, divine Fée, je n'exiſte que de ce jour heureux; vos bontés & l'amour de Zirza, me donnent un nouvel être. Il retourna cette déclaration de vingt façons différentes: après avoir perſuadé, il ſe rendit à ſa Cour.

On l'attendait avec impatience, pour commencer un *trente & quarante*, qu'on

ne regardait pas dans ces temps-là comme jeu de haſard ; ſon égalité ayant été démontrée par un homme qui y avait gagné deux millions, & qui s'y était ruiné. L'Empereur prit la main ; Zirza perdit tout ce qu'elle joua ; l'heureux Aroſmad lui gagna *l'impoſſible*, il paſſa dix-huit fois. Radieuſe lui en fit compliment, & déclara que c'était d'un excellent augure ; Zirza rougit ; peu de gens eurent foi à l'Aruſpice. Je n'en ai pas davantage, moi qui vous parle, interrompit le Sultan ; que diable venez-vous me conter avec vos dix-huit fois ? je connais peu le *trente & quarante* ; mais j'imagine que pour y gagner auſſi prodigieuſement, il faut avoir une adreſſe plus qu'ordinaire ; je ne répondrais pas de la mienne, je ſuis malheureux comme un chien ; au *paſſe-dix*, ou à tout autre jeu, je n'ai jamais été plus loin que cinq, ſix ; le moyen de croire.... L'excellente conſéquence ! dit la Sultane ; parce que vous n'êtes pas né heureux, car je ne me ſouviens même pas de vous avoir vu de ces traits de fortune dont vous me parlez, il eſt impoſſible qu'on le ſoit plus que

vous ! Abjurez cette erreur; je joue rarement, mais je crois faisable tout ce qui ne tient pas du surnaturel; d'ailleurs Aroſmad était Génie.... Vous avez raiſon, Madame, reprit Schah-Baham, je n'y étais plus; ces Intelligences céleſtes ont des privileges..., dont certains mortels jouiſſent, ajouta la Sultane.

Après le jeu, continua Amuley, il y eut concert; les Seigneurs & les Dames de la Cour, qui voulaient, à quelque prix que ce fût, être gens à talents, & n'en avaient qu'une idée, exécuterent des morceaux qu'ils rendirent faiblement, mais qu'on applaudit *à tout rompre*. La promenade ſuccéda à la Muſique; on prit des gondoles, des *diables*, des cabriolets : chacun s'aſſortit, & on fut dans le parc voir une lutte qui amuſa infiniment. La nuit vint; la Cour regagna le Palais, & paſſa dans la grande galerie. Elle vit de ſes balcons un ſuperbe feu d'Artifice : l'Artiſte réunit ce que ſon art a de plus ſurprenant, & le fit valoir par des oppoſitions. Après avoir laiſſé quelques inſtants le Spectateur dans une nuit profonde, il frappait rapidement

ſes yeux de la plus éclatante lumiere; tantôt il élevait dans les airs des gerbes à perte de vue, tantôt des feux terre à terre fixaient agréablement le coup d'œil. Il mariait les éléments contraires : de l'urne d'un fleuve coulaient des ruiſſeaux d'une eau plus tranſparente que le cryſtal, mêlée à des feux grégeois qui augmentaient leur limpidité. L'architecture de l'édifice était ornée d'emblêmes qui faiſaient alluſion aux amours naiſſants de l'Empereur. Radieuſe & Aroſmad marquerent leur ſatisfaction en termes aſſez expreſſifs pour faire tourner la tête à un Artiſte Français, ou le faire aſſaſſiner par ſes rivaux; mais l'Etranger, content d'avoir réuſſi, pour récompenſe demanda d'être employé.

Dirai-je à Votre Majeſté, qu'au feu d'artifice ſuccéda le ſouper le plus fin & le plus délicieux? La Fée avait amené ſes Chefs de cuiſine & d'office; ils ſervirent, à minuit, des huîtres, des melons, des glaces, &, pour faire la digeſtion, du caffé. Les eſtomacs Milolois, peu accoutumés à cette eſpece *d'anachroniſme*, en ſouffrirent; mais on ſentit combien il était indécent

de ne pas adopter les uſages reçus à la Cour de Radieuſe, on les y força. La nuit s'avançait; Zirza, fatiguée du voyage qu'elle avait fait, quoique portée ſur l'aile des Zéphyrs, voulut ſe retirer. La Fée, qui jugeait qu'Aroſmad avait beſoin de ſe ménager pour le jour ſuivant, propoſa de le faire; elle fut conduite par l'Empereur à ſon appartement; il ſuivit la Princeſſe juſques au ſien, & la quitta avec toute la force d'un Héros, & tout l'amour d'un jeune-homme.

Aroſmad informé qu'il faiſait jour chez la Fée protectrice, fut lui rendre ſon hommage; elle paſſa une *petite robe*, & lui dit: je ſoupçonne, mon cher Aroſmad, un peu d'intérêt à votre viſite; on ne vient point voir ſi matin une femme, ſans avoir quelque choſe à lui dire; & ce n'eſt pas à moi à qui vous voulez parler: voyons ſi Zirza veut nous recevoir. L'Empereur lui répondit les choſes du monde les plus obligeantes, qui plurent infiniment à la Fée parce qu'elles étaient dites avec embarras. Ils arriverent chez Zirza, qui était au lit. Elle n'avait point encore fait de toilette; ſa beauté, ſa fraîcheur, ouvrage de la nature,

n'avaient pas beſoin des ſecours de l'art; ſes cheveux flottaient négligemment ſur une gorge d'albâtre; deux grands yeux bleus pétillaient à travers de longues paupierres, & diſaient très-innocemment tout ce que tâchent d'exprimer les yeux éteints de nos froides coquettes; ſes levres de roſe appellaient le baiſer: on croyait voir l'objet des feux de Pigmalion.

L'Empereur débuta par ces riens indiſpenſables, devenus l'eſſence de la converſation: Zirza, parfaitement bien élevée, répondit de même; l'entretien avait tout le feu poſſible: l'un & l'autre y mettaient du meilleur eſprit, de celui qui n'eſt pas trop recherché, lorſque Radieuſe, qui n'avoit pas l'honneur d'être de ces Déités Romaneſques, qui ne prennent aucune ſubſtance terreſtre, demanda du caffé. On en ſervit d'un parfum exquis.

Pendant le déjeûné, Mr. *Céſure*, Poëte de la Cour, fut annoncé; il offrit à la Princeſſe une Ode Anacréontique, qui fut trouvée bonne, parce qu'elle n'était pas de lui; il reçut une bourſe d'or, & diſparut; ſeul moyen de chaſſer un Poëte.

La Fée coupa les réflexions qu'on faisait sur ces vers, & dit : mes devoirs & mes plaisirs ne sont pas d'intelligence; je voudrais être plusieurs jours avec vous, mais un Conseil où tous les Génies supérieurs & les Fées du premier ordre doivent se trouver, se tient demain; il s'agit de juger un Génie d'une classe subalterne, qui a osé trahir ses serments; s'il n'était immortel, on serait moins en peine de le punir; je dois donner ma voix, & vous quitter pour me rendre dans l'Isle transparente, où nous nous assemblons : je veux, avant de le faire, assurer votre bonheur, & vous voir Epoux de ma chere Zirza. Je me charge de l'appareil de votre hymen, que vous n'avez pas le temps de préparer décemment : j'employerai ce que mon art a de plus puissant pour rendre brillant ce jour si long-temps attendu. On allait se dire d'excellentes choses, lorsqu'un bruit confus se fit entendre. Un Huissier, que le Peuple voulait lapider, & qui, par la crainte que cette justice, si souvent méritée, ne lui fût rendue, courait à toutes jambes, vint implorer la clémence du Monarque,

& appeller à lui du jugement rendu par le Divan. C'eſt peut-être la premiere fois qu'un homme de cette eſpece n'ait pas eu tort; voici le fait:

Un Marchand pourſuivait un Particulier, nommé Allad, qui lui devait trois mille *ſultanins*, & avait obtenu de le faire mettre en priſon. Il y avait à Luggbridd un Tribunal ſubalterne, compoſé d'Ouvriers qui jugeaient de la liberté des gens de la premiere étoffe, qui étaient aſſez crédules pour ſe fier à leurs pareils, & contracter des engagements ſouvent frauduleux. Le Débiteur, inſtruit du parti que lui faiſait ſon Créancier, prit ſes meſures, & réſolut de le payer aux dépens de celui qui ſerait chargé de ſa priſe; il ſut qu'il était ſuivi, & qu'il allait être arrêté. Il fut trouver un ami, à qui il peignit ſon état, & le pria de lui prêter ſix mille (*b*) *ſultanins*, pour une heure ſeulement. Après lui avoir fait part de ſon projet, il fut avec lui chez un Notaire, où il paſſa un Acte d'emprunt de ſix mille *ſultanins*, qui

(*b*) Le ſultanin vaut ſix francs.

furent délivrés à la préſence du Tabellion. Tout étant en regle, le craintif Débiteur ayant averti le Garde-Note, qu'il ne faiſait cet emprunt que pour ſatisfaire un Créancier qui le pourſuivait vivement, mit les pieces d'or dans une bourſe qu'il rendit adroitement à ſon ami en ſortant de l'étude, à la porte de laquelle ils ſe ſéparerent. A peine avait-il fait deux pas, que la vorace cohorte ſe rua ſur lui; il l'avait bien prévu: il ſe défendit en brave, & eut tout l'honneur d'un pareil exploit; il fut roué de coups, & traîné en priſon. Arrivé dans un lieu intermédiaire, où l'on n'eſt point priſonnier, encore moins libre, où cependant on perſuade à ceux qui veulent engager leurs biens ou leur liberté, qu'ils le ſont, il demanda pourquoi il était détenu. Le Chef de la Troupe *Anthropophage* lui répondit, que c'était de la part de Fabou-Haſſan, à qui il devait trois mille *ſultanins*. Quoi! c'eſt pour cela? reprit le captif; je vais payer, j'ai ſur moi le double de cette ſomme: mon aventure eſt cruelle; je viens de l'emprunter chez le Notaire, à la porte de qui j'ai été pris. Il

ſe fouille, & ne trouve rien : il envoye chercher le Notaire & ſon Ami; le premier dépoſe avoir paſſé l'Acte, & vu délivrer les eſpeces; le ſecond les avoir prêtées pour acquitter la créance de Fabou-Haſſan : on dreſſe Procès-verbal du tout; le Priſonnier déclare avoir été volé par les *Alguazils*, pendant qu'il luttait contre eux, & ſur-tout lorſqu'ils ont retourné ſes poches, ſous prétexte de voir s'il n'avait point de poignard caché; il demande qu'on lui reſtitue l'or qu'il avait ſur lui, qu'il n'a employé à aucun uſage, n'ayant pas joui d'une minute de liberté, & veut que l'Huiſſier paye ſa dette, lui rende le ſurplus, faſſe retrouver ſa ſomme, ou ſe conſtitue Priſonnier juſques à ce que le Juge en ait décidé.

L'affaire portée au Tribunal, le Chef des Recors à été condamné, ſur-tout comme préſent à la priſe, à répondre de tout événement, de la conduite des gens qu'il employe, & des effets qu'il eſt prouvé que le Priſonnier a ſur lui; conſéquemment à payer à Fabou-Haſſan les trois mille *ſultanins* qui lui étaient dus, & à

compter pareille ſomme à ſon Débiteur, pour parfaire celle énoncée dans l'Acte. Cette aventure avait duré pluſieurs jours avant d'être terminée, & dans l'inſtant l'Huiſſier, à peine élargi, venait porter ſes plaintes aux pieds du Trône.

L'Empereur fit diſtraction à ſes plaiſirs, & l'écouta. « Vous pouvez, lui dit-il, » être innocent; peut-être y a-t-il de la » fraude dans l'accuſation qu'on a intenté » contre vous: plus accoutumé qu'un au- » tre aux ſubterfuges, vous auriez dû » vous en garantir; mais je ne puis me » refuſer aux preuves que je vois contre » vous dans l'arrêt du *Divan*, je le con- » firme. Lorſque vous ſerez forcé d'en- » chaîner la liberté d'un de mes Sujets, » mettez, s'il ſe peut, de la décence dans » votre métier; la ſûreté de votre Pri- » ſonnier & la vôtre en ſeront le fruit; » allez.

Tout ceci n'était qu'un jeu concerté par Allad; la néceſſité l'y contraignit; quelques années après, ſon commerce le mit en état de reſtituer, il le fit exactement. Quel homme! en trouverait-

on de nos jours qui reſtituaſſent à un Huiſſier?

Ma foi, dit Schah-Baham, je ne ſais trop ce que j'aurais fait moi; je me pique d'honneur autant qu'un autre, & je ne crois pas que dans l'Aſie entiere perſonne me le diſpute; mais voler un Huiſſier a quelque choſe de ſi friand, qu'il faut une probité comme on en trouve peu pour y tenir. Amuley, il y a des gens qui auraient diſtribués les ſix mille *ſultanins* à de pauvres Priſonniers injuſtement détenus; auraient-ils ſi mal fait?... Oui, quand j'y ſonge, c'eût toujours été voler l'Huiſſier; & il ne faut pas même voler un voleur: Mahomet l'a dit.

CHAPITRE IV.

Noces d'Aroſmad. Soins de la Fée. Nuit voluptueuſe. Talents de Zirza.

RAdieuſe quitta Aroſmad & Zirza, paſſa dans ſon appartement, & s'y enferma avec le Génie, Grand-Maître de ſa Maiſon, & le Surintendant de ſes menus: elle

elle ordonna que tout fût prêt dans une heure, pour le mariage de l'Empereur. Avec quelle promptitude ne fut-elle pas obéie! à peine avait-elle rejoint nos tendres Amants, qu'on vit s'élever au milieu des jardins d'Aroſmad un Palais d'une architecture admirable : ce Palais était de cryſtal artiſtement travaillé ; les rayons du ſoleil, qui s'y réfléchiſſaient, le faiſaient paraître de diamants. Il était entouré d'arbres chargés des plus beaux fruits. Pour y arriver, il fallait traverſer un parterre orné des fleurs les plus rares; à ſes côtés s'élevaient des amphithéâtres chargés de Muſiciens excellents; une nombreuſe cohorte d'Eſclaves & d'Eunuques rempliſſait l'intérieur de ce vaſte édifice : les pierres les plus précieuſes, retenues par l'or le plus pur, brillaient de toutes parts : les meubles étaient *du dernier bien*; les tapiſſeries des *Gobelins*, (*a*) les tapis de la *Savonnerie*, (*b*) les deſſus-de-portes de *Boucher*, (*c*) les pen-

(*a*) Manufacture Royale à Paris.
(*b*) Manufacture Royale, à Chaillot, de Tapiſſeries, façon du Levant.
(*c*) Peintre habile & galant.

dules de *Baillon*, (*d*) les garnitures de cheminées, luſtres & bronzes, de chez *Devaux*. (*e*)

On vint rendre compte que tout était en ordre; quand je dis tout, je ne parle pas de cette foule de Cyclopes, qui, dans les foyers ardents d'une cuiſine enflammée, forgeaient des traits, contre leſquels aucun appétit ne devait tenir; de cette quantité de Sommeliers, qui, à force de faire des eſſais, ne pouvaient plus goûter le vin, & finiſſaient par donner le médiocre pour ſe conſerver le meilleur; de ce nombre d'Ecuyers, qui, plus piqueurs qu'hommes de cheval, croyaient, après avoir rendu une cavalle Tartare, lui avoir donné une leçon. Tous ces gens agiſſaient; mais laiſſons-les faire, & retournons à ce qui ſe paſſe chez l'Empereur.

La Fée venait d'entrer chez lui, & l'avait trouvé occupé à placer des fleurs dans les cheveux de Zirza. Si nos femmes décident que c'eſt un talent d'arranger les dia-

(*d*) Horloger fameux.
(*e*) Bijoutier de la Cour. Il y avait à Luggbridd des Manufactures & des Artiſtes de même nom.

mants, c'en eſt un ſans doute de diſtribuer des fleurs; il en faut plus pour les aſſortir, faire valoir leurs nuances entre elles & à l'avantage de la phyſionomie qu'elles parent. Aroſmad avait cette intelligence au ſuprême degré. Il eſt temps de me ſuivre, leur dit-elle; venez ſur mes pas, vous arriverez au bonheur : ce couple fortuné la ſuivit. On trouva dans la galerie les Grands, & ceux qui croyent l'être, en habits de *gala*; après avoir traverſé leur double haye, l'Empereur, ſoutenu par deux Ecuyers, arriva à ſon eſcalier de jaſpe, & le deſcendit de même: la Fée & Zirza ſe firent porter dans des *Palanquins*, juſques au ſuperbe Euripe, (*f*) revêtu de porphyre, qui conduiſait du Palais au Grand-Temple. La Cour s'y embarqua dans des gondoles dorées & peintes à ravir. L'Empereur ayant mis pied à terre fut harangué par le Doyen des (*g*) *Bonzes*, dont la dignité égale celle de nos (*h*) *Scheikiſtums* : il était à la tête de ſon Clergé, & dit les plus belles

(*b*) Canal dans un jardin, mot figuré.
(*i*) Religieux Chinois & Indiens.
(*k*) Doyen du Clergé Mahométan.

choſes du monde; il débita des hyperboles d'une élévation à perte de vue, maria les contraires, fit des oppoſitions ſingulieres, entaſſa antitheſes ſur antitheſes, & finit par comparer l'Impératrice au roſier du jardin d'*Eram*.

L'Empereur donnant la main à Zirza, précédé d'un ſuperbe cortege, ſuivi d'une foule innombrable de Peuple qui le béniſſait par ſes acclamations, pénétra juſques au Sanctuaire, & y reçut des mains du Grand-Prêtre la Couronne d'olivier, ſymbole de la paix, qui doit être inſéparable de l'union conjugale. Cet inſtant fut annoncé à la Capitale par une ſalve d'artillerie, & par une ſymphonie d'une mélodie enchantereſſe, exécutée par les Muſiciens de Radieuſe.

La Fée, pour varier les plaiſirs, avait ordonné qu'il ſe trouvât, au-lieu de gondoles, des mouches pour le retour. Des mouches! interrompit le Sultan, que voulez-vous nous dire? je ne connais point ces voitures-là. C'étaient, répondit l'Aga, de groſſes mouches à peu près de la taille de nos chevaux, ſur le dos deſquelles on

attachoit des fauteuils : un ruban passé dans leurs trompes servait de bride ; leur vol était d'une prodigieuse vîtesse ; elles étaient fort à la mode au Pays des Sources de lait. L'Empereur & l'Impératrice en monterent chacun une, qui d'elles-mêmes furent se poser au bas du fer-à-cheval du Palais de cryſtal. Aroſmad fut ſurpris de la magnificence de cet édifice ; tout Génie qu'il était, il ne lui était pas donné d'opérer de ſi grandes merveilles. Zirza ne pouvait ſe laſſer de marquer ſa gratitude à Radieuſe ; que ne lui devait-elle pas ? un Epoux aimable, un Trône brillant, des plaiſirs de toute eſpece étaient autant de préſents de la Fée.

Votre Majeſté ſait ce que font de nouveaux mariés à table, ils mangent comme quatre, je les laiſſerai faire : perſonne ne doute que le repas n'ait été recherché *au poſſible*, je n'en parlerai donc pas. Après avoir pris le Moka, on fit entrer le Bouffon de la Cour. C'était l'uſage d'avoir de ces êtres qui doivent affliger l'humanité plutôt que plaire ; de ces eſpeces de fous, qui le ſont moins qu'ils ne le paraiſſent, & qui ont aſſez de bon ſens pour vivre aux

dépens de gens plus ſages qu'eux. Aba-Humey avait le corps fait en Z, reſſemblait à ce vilain Empereur Romain, qui, ſelon Suétone, *referebat faciem cacantis.* Il était barbouillé de tabac & de pituite, la barbe en mauvais ordre, le regard en deſſous, l'air mauſſade : malgré cela, non-ſeulement il était ſouffert, mais il amuſait les hommes, & qui plus eſt, à en croire la chronique ſcandaleuſe, plus d'une femme de la Cour. Aba-Humey donna pluſieurs eſſais de ſon ſavoir-faire, mit, en un quart-d'heure, l'Impératrice au fait de vingt anecdotes galantes, démaſqua l'infidélité de quelques Dames, autoriſée par celle de leurs maris, & finit, avec toute la diſcrétion d'un fat, par ſe donner plus d'une bonne fortune.

Puiſque le Doyen de Killerine a plu malgré ſa figure ; puiſque le Médecin P*** a eu des aventures brillantes ; puiſque ****, ni Doyen ni Médecin, a réuſſi avec l'extérieur le plus inſoutenable, quel eſt l'homme qui puiſſe craindre de rèſter déſœuvré ? qu'il cherche, & ſoit aſſuré des heureux effets du caprice des femmes.

Les Princes du Sang, les Ambaſſadeurs, les Grands, furent admis à ſe proſterner aux pieds de l'Impératrice, & à baiſer le bout de ſa pantoufle : après cette majeſtueuſe cérémonie, on ſoupa. La table faiſait le fer-à-cheval ; l'Empereur était le ſeul homme qui fût aſſis : cent femmes de droite & gauche lui formaient un coup d'œil raviſſant; mais tout entier à ſa chere Zirza, il en jouiſſait moins que ſes Courtiſans qui les ſervaient, & ſavaient profiter des petits avantages qui ne ſe refuſent point à un homme aimable, appuyé ſur le dos d'un fauteuil. Dans cette poſition, qui ſemble autoriſer le parler à l'oreille, que ne peut-on pas haſarder? Les ſoins qu'on rend à une femme déja excitée par les vapeurs des mêts & des vins, la forcent au moins à rendre grace avec expreſſion : on redouble pour mériter plus encore, on proteſte qu'on eſt heureux d'être bon à quelque choſe ; bientôt, à ſon tour, ému par le mouvement de deux globes correctement deſſinés, qu'on découvre avec avantage, on ne ſait plus ce qu'on dit, on ne peut que voir.

Au deſſert, un ſavant Hydraulique fit ſortir de différents ſurtouts, des gerbes d'eau artiſtement conduites, des caſcades & des nappes, qui, éclairées de cent bougies, faiſaient un effet admirable. Un concert d'oiſeaux ſe fit entendre ; il précédait une troupe *d'Hiſtrions*, qui donnerent une parade raiſonnée, qui reſſemblait aſſez à une de nos Comédies.

Ces plaiſirs terminés, on rentra dans le grand ſallon, où il y eut jeu. La nuit s'avançait ; la Fée, qui devait partir le lendemain, & qui ne voulait pas le faire ſans dire un petit-bon-jour aux nouveaux Epoux, rompit la ſéance, & les fit paſſer dans leur appartement de nuit : elle y laiſſa Zirza, combattue par la pudeur expirante & les deſirs naiſſants, dans les bras d'Aroſmad, trop occupé de ſa félicité pour ſentir autre choſe. Radieuſe, perſuadée qu'elle était de toute inutilité, que, malgré ce qu'on lui devait, elle était importune, ſe retira après avoir doué l'Impératrice d'une patiente complaiſance, & l'Empereur d'une audace ſoutenue.

Ces jeunes Epoux, livrés à eux-mêmes, ſe

ſe rendirent beaucoup en peu de mots, parlerent moins, enſuite ne parlerent plus: les choſes ſuivirent avec le ſuccès le plus diſtingué. Cette nuit n'exiſta point pour eux, elle fut éclairée des traits les plus brillants; le jour, jaloux ſans doute de n'en avoir pas été témoin, vint leur prêter ſa lumiere.

Radieuſe, incertaine à midi du déjeûné que ſes protégés choiſiraient, vint ſeule, précédée de trois Maîtres-d'Hôtel, frapper à la porte de la chambre à coucher. Aroſmad tira le cordon, elle entra, & fit un compliment qui n'avait rien de la fadeur de ceux d'aujourd'hui en pareil cas. Les Officiers portaient, le premier un chapon au ris, le ſecond du chocolat fait par (*i*) *Adeline*, le troiſieme un conſommé. Ces reſſources ne furent point négligées, chacun en prit à ſon gré, & s'en trouva bien.

Le lever ayant été annoncé, les Dames d'atour, du Palais & de compagnie, parurent; on procéda enſuite à la toilette. Zirza était belle comme une Divinité; elle

(*i*) Fabricant en réputation.

n'avait pas beſoin de ce carmin emprunté par les coquettes uſées, ou par les femmes qui ne ſe croiraient pas bien, ſi elles ne ſe hâtaient, par ſon uſage, de flétrir les roſes de leur teint ; mais il fallut céder à l'ordre établi. L'Impératrice connaiſſait quelle était la force de l'exemple, & ſavait que ſi elle n'adoptait pas le rouge, toute la Coûr ſerait déſeſpérée : en effet, que ſeraient devenues les phyſionomies ? il n'en ſerait pas reſté quatre : le blanc nẽ peut s'employer ſans le rouge ; ces deux ſecours ſupprimés l'un par l'autre, on n'eût vu que des rides, des teints ſaffranés, des yeux battus. Si on eût ajouté à cette perſécution, la proſcription des cheveux, des gorges & des dents poſtiches, les amours étaient bannis du Miloloo.

Ce fut en vain que l'Empereur employa tout pour retenir Radieuſe ; après les avoir embraſſés, elle étendit la main ; dans l'inſtant parut un char admirable, traîné par des griffons ; elle y monta & diſparut.

Aroſmad partageait ſes moments entre les ſoins du gouvernement & ceux de ſon amour ; ſa tendre Epouſe employait

les ſiens à lui offrir de nouveaux plaiſirs. Elevée aux exercices que l'on permet aux femmes dans le Pays des Sables-d'Or, elle était de toutes les chaſſes d'Aroſmad; elle montait à cheval avec les graces de ſon ſexe & la fermeté du nôtre; elle attaquait avec intrépidité le lion le plus animé, & le perçait de ſon épieu avec adreſſe. De retour à Luggbridd, elle était l'ame de ſon concert : elle chantait comme Philomele; Arachné eut moins d'adreſſe; ſes ouvrages étaient admirables; nouvelle Terpſichore, ſa jambe deſſinait les pas les plus légers. Chaque jour l'heureux Empereur faiſait de nouvelles découvertes; mais elles céderent toutes à l'eſpoir qu'il conçut d'avoir bientôt un Succeſſeur. La tendre Zirza, ſenſible à ce préſent des Dieux, ſe hâta de lui en faire part; lorſqu'il y eut certitude, elle fut complimentée par tous les ordres de l'Etat.

Le temps ordinaire de la groſſeſſe de l'Impératrice ſe paſſa en petits ſoins, en ordonnances, auſſi uſitées que peu néceſſaires, de *Minutius*, ſon Médecin. L'inſtant fatal approchait, déja toutes les Fées

de l'Aſie, invitées par des Ambaſſades, étaient arrivées; déja les Matrônes & les Pharmacopoles, aſſemblés dans les appartements, attendaient qu'on les introduisît, lorſqu'une fenêtre s'ouvrit d'elle-même pour laiſſer entrer Radieuſe, qui, trop amie de la vertueuſe Zirza, n'avait garde de manquer de ſe trouver à ſes couches. On l'attendait avec impatience: elle apporta une layette ſuperbe, & tous les colifichets indiſpenſables aujourd'hui. Je vous arrête-là, dit le Sultan: n'auriez-vous pas pu faire paſſer la Fée tout uniment, par une longue ſuite de pieces magnifiquement décorées, au-lieu de la faire entrer par la fenêtre; cette fenêtre-là ne me plaît point du tout. Si j'étais Auteur de ce Conte, Sire, j'en élaguerais ce qui déplairait à Votre Majeſté; mais je ſuis Hiſtorien, & je dois raconter les faits tels qu'ils ſont. Si la Fée entra par la fenêtre, j'imagine qu'ennemie du cérémonial, elle voulut l'éviter, & ſe donner le plaiſir de ſurprendre. La conjecture me plaît, reprit Schah-Baham; & pour vous le prouver, je vous accorde ſix bourſes de penſion, que j'ordonnerai

au (*k*) *Chaſnatarbaſſi* de vous payer ; il faut reconnaître les talents : qu'en dites-vous, Madame ? Je ſuis de votre avis, répondit la Sultane, ſur-tout quand on ſait, auſſi-bien que vous, en ſaiſir l'occaſion.

CHAPITRE V.

Naiſſance de Féraddin. Portrait de Noire-comme-encre. Fêtes. Départ de Féraddin pour Merveilleuſe. Son arrivée en cette Ville. Il eſt élu Généraliſſime, ſans avoir jamais vu brûler une amorce, &c.

IL était tard, la nuit s'avançait ; l'Empereur fit ſervir un magnifique *ambigu*, où toutes les Puiſſances du *Giniſtan* officiaient à merveille, lorſque les douleurs de l'Impératrice donnerent lieu de croire qu'elle ne mettrait au jour le fruit de ſes amours qu'au lever de l'Aurore. La Fée Noire-comme-encre, qui n'avait été priée de ſe trouver à l'accouchement, que parce qu'on n'aurait pu s'en diſpenſer ſans craindre d'en

(*k*) Tréſorier du Serrail.

faire une ennemie jurée, avec d'autant plus de certitude qu'elle était de ces dévotes que Moliere a peintes, trouva tout détestable. On prétend qu'assez souvent la figure & le caractere sont analogues; Noire-comme-encre en faisait la preuve. Sa taille était de deux coudées, son teint d'ébene, ses dents...; je me trompe, elle n'en avait plus: deux petits yeux aussi ronds que ceux de l'oiseau de Minerve, couverts de parties osseuses saillantes d'un pouce, surmontées d'un poil mal ordonné, de couleur difficile à rendre; un nez retroussé, non pas comme ces nez frippons, qui sont si symboliques, mais relevé pour laisser voir deux cavités énormes; une bouche dont les lèvres livides & épaisses étaient continuellement agitées d'un mouvement convulsif; un front sillonné, des joues en-dedans, un menton dessiné en pied de faune, composaient l'ensemble le plus hétérogene. Cette Divinité grotesque, ennemie de la conversation, parce qu'elle y figurait mal, après qu'on fut sorti de table, se jetta sur une chaise longue, prit de (a) l'*Amphiam*, &

(a) Sorte d'Opium.

avertit qu'on la réveillât lorſqu'on aurait beſoin d'elle. On ne s'apperçut qu'elle était de moins dans le cercle, que par la gayeté qui y régna; mais qu'on paya cher cet oubli!

Les douleurs ſe ſuccédaient, & bientôt on comptait ſur leur fin, lorſqu'elles doublerent & firent craindre un accouchement difficile. Alors *Longuemain*, Accoucheur le *plus* à la mode, après avoir reconnu, prononça que la *Gaſtrotomie* (*b*) était indiſpenſable. Toute l'aſſiſtance trembla du terme & de la choſe : je n'y conſentirai jamais, s'écria l'Empereur, attendons; Divines Fées, voici l'inſtant où vos ſecours me ſont néceſſaires, je les reclame; & vous, Dieux immortels & puiſſants, rendez-vous à mes vœux! Il manda ſur le champ le (*c*) *Scheikhaleſſam*, & lui ordonna d'aſſembler le College des *Bonzes*, & de faire une (*d*) *hécatombe* propitiatoire : lui-même courut au Temple. Comme Prince

(*b*) Opération Céſarienne.
(*c*) Chef de la Loi.
(*d*) Sacrifice de cent victimes.

& grand Sacrificateur, il retirait le coûteau ſacré du flanc d'une victime qu'il avait immolée, lorſque le (*f*) *Capizi-Kiebïa* vint lui annoncer que Zirza avait donné le jour au plus beau Prince du monde.

A la conſternation qui régnait au Palais, ſuccéda l'allégreſſe ; Aroſmad enchanté, ne pouvait contenir ſa joye. Les Fées, occupées à examiner le petit enfant, ſe préparaient chacune à lui faire un don, lorſque la Fée prudente, qui, de toutes ſes pareilles, était la plus verſée dans la (*f*) *Géloſcopie*, s'approcha, & conſultant le ris du jeune Prince, déclara qu'il ſerait un des Souverains le plus accompli, le plus heureux, & le plus fait pour l'être. Une horoſcope auſſi flatteuſe lui valut les remerciements de Zirza & d'Aroſmad; elle fut confirmée par les préſents des Fées. Saphirine lui donna la candeur; Belle-de-Nuit, la conſtance ; Engageante, l'art de plaire ; Tout-ou-rien, la vigueur; Audacieuſe, la valeur. Radieuſe voulut parler la derniere, pour

(*e*) Grand-Chambellan du Grand-Seigneur.
(*f*) Divination qui ſe fait par l'inſpection du ris.

remédier à ce qui échapperait à ſes compagnes : vous avez oublié deux choſes, dit-elle, mes Sœurs ; un nom, & le préſent le plus eſſentiel. Je le nomme (g) *Féraddin Ka-ta-or*, & lui donne la force dans les revers.... Il aura de quoi l'exercer, dit, avec une voix ſépulchrale, l'hideuſe Noire-comme-encre, en s'éveillant, outrée d'avoir été oubliée : elle ſouffla ſur lui une vapeur épaiſſe & déſagréable à l'odorat ; puis continuant : « je vous apprendrai, ô Aroſmad, à mépriſer une Puiſſance telle que la mienne ; la diſtance de vous à moi doit vous faire ſentir quel ſera le poids de ma haine ! vous m'avez cru, ſans doute, inutile au bonheur de votre fils ; je vous en punirai ; il ſera un exemple éclatant de mon juſte courroux : une Fée du premier rang, Noire-comme-encre en un mot, mépriſée à la Cour d'un Génie ſubalterne ! qui l'eût cru ?

Vainement Aroſmad embraſſa ſes genoux, vainement Zirza verſa des larmes ; non, pourſuivit-elle, je ne connais point

(g) Invincible & clément.

ce faible uſage qui autoriſe le pardon de l'injure ; votre Fils ſera heureux un jour, je ne puis m'y oppoſer; le Deſtin a parlé, ces Dames lui ont fait des dons admirables : mais je ferai naître aſſez d'obſtacles à ſa félicité pour me croire ſuffiſamment vengée. Elle dit, & diſparut enveloppée d'un nuage ſoutenu de ſix (*b*) *cercopitheques.*

Les Fées, moins ſurpriſes que touchées de la colere de Noir-comme-encre, promirent de faire ce qui dépendrait d'elles pour prévenir & calmer les effets de ſa vengeance ; leurs ſoins firent impreſſion ſur l'Impératrice, qui calma ſes chagrins. Il y eut un déjeûné ſplendide; le (*i*) *Chelezzi* en fit les honneurs, & le (*k*) *Chilerbaſſi* apporta du (*l*) *Calvagi* des fruits admirables, & ſe diſtingua par le choix exquis des confitures qu'il fit ſervir.

Les Fées reſterent un mois à Luggbridd: l'Empereur employa tout pour les amuſer; ſes *Caſtrates* chanterent des ariettes par-

(*b*) Eſpece de ſinges plus forts que ceux qu'on voit communément.
(*i*) Grand-Dépenſier.
(*k*) Officier qui a ſoin des deſſerts.
(*l*) Fruitier du Grand-Seigneur.

faitement bien modulées ; ſes Comédiens donnerent le Tragique avec la nobleſſe qui convient au Drame, & le Comique avec la fineſſe qui lui eſt propre. Il y eut des bals, auxquels l'Impératrice, portée ſur ſa chaiſe-longue, aſſiſta. Les Seigneurs de la Cour danſaient avec grace, & laiſſaient l'affectation aux Acteurs des Opéra; les femmes avec décence, & ſans rien d'emprunté du théâtre. Les airs des ballets & des danſes, vifs & légers, n'avaient point ces refreins déſagréables, qui font languir les nôtres. La lutte en uſage alors, eut ſon tour; d'habiles Lutteurs firent voir que l'adreſſe a ſouvent l'avantage ſur la force. Un tournois brillant fut indiqué; l'Empereur aſſortit des quadrilles, qui ſurpaſſaient par leur élégance ce qu'on a vu depuis; il y remporta le prix, quoiqu'il fût diſputé par les Princes les plus adroits. Après avoir épuiſé tous les genres d'amuſements, les parties de jeu, de chaſſe, de pêche, de promenades, les Fées prirent congé, & retournerent dans leurs Etats reſpectifs, chargées de préſents aſſortis par le goût.

L'Impératrice penſait bien différemment des femmes, non-ſeulement du ſecond ordre, mais même du dernier, qui regardaient comme au-deſſous des ſoins de la maternité de donner une ſeconde vie à leur enfant, en le nourriſſant de leur lait; qui, ſubjuguées par un irréligieux uſage, croiraient déroger en cédant à la voix de la nature : elle ne put ſe réſoudre à confier un tréſor auſſi précieux que Féraddin à une main vénale; elle n'allégua point, pour s'en diſpenſer, la faibleſſe du tempérament, le régime à garder, la privation de certains mets, du ſommeil, de quelqu'autre bien encore; elle ſacrifia tout.

Cette tendre mere fut payée de ſes ſoins: Aroſmad ne ceſſait de lui en marquer ſa gratitude; il ſemblait lui devoir tout ce qu'elle faiſait pour ſon fils. Cet enfant chéri, juſtifiant l'ordre établi par la Nature, devint un prodige pour la force & la bonne conſtitution. Ses premieres années n'eurent rien de remarquable; l'enfance des Souverains eſt égale à celle des autres hommes : ce n'eſt qu'avec le développement de la raiſon qu'ils prennent cette

ſupériorité ſi diſtinctive. A ſix ans, il commença à parler Indien avec pureté ; à huit, il connaiſſait trois idiômes ; à dix, il eſſayait des exercices, étudiait l'Hiſtoire, & aimait à entendre les Sages. A peine eut-il atteint l'âge viril, qu'il ſavoit plus qu'un autre dans l'âge mûr : déja l'Empereur, enchanté des progrès que chaque jour il découvrait, ne ceſſait de s'en applaudir, lorſqu'un Génie, envoyé de Radieuſe, ſe fit annoncer. Puiſſant Aroſmad, lui dit-il, la ſublime Radieuſe, toujours attentive à ce qui intéreſſe Féraddin, qu'elle aime avec tendreſſe, m'a chargé de vous remettre cette Lettre.

Prince, ſi je vous connaiſſais moins, je craindrais pour un Eleve qui m'eſt auſſi cher qu'à vous-même ; j'aurois ſoin d'en confier l'inſtitution à un homme fait pour le mener au grand ; mais je ſais que vous avez les vertus que je lui deſire, & que le meilleur guide eſt un Pere : cependant vous ne pouvez donner à Féraddin la perfection des talents, dans votre Capitale. Vos Gens de Lettres ſont bornés ; vos Généraux ſans expérience ; vos

Troupes de terre ne connaiſſent que la théorie militaire ; celles de mer n'ont jamais combattu que les vents : votre Peuple heureux jouit depuis long-temps des douceurs de la paix ; le commerce y a beaucoup gagné ; mais tranquille ſur la foi des Traités, vous ignorez la politique : cet art, tantôt légitime & tantôt ſéducteur, eſt indiſpenſable : ſi des ennemis audacieux attaquaient vos frontieres, elles ſeraient mal défendues ; la force des Loix ne peut rien contre les bras du Conquérant. Votre Cour eſt monotone, peu variée dans ſes plaiſirs ; je veux que Féraddin connaiſſe les amuſements & le travail : à ma Cour, il partagera ſes inſtants. Actuellement en guerre avec de belliqueux voiſins, il fera ſes premieres armes ſous un Héros qui défend mes Etats : le commerce des femmes eſt néceſſaire pour polir les mœurs d'un Guerrier ; j'aurai ſoin de lui faire voir celles avec qui il n'aura rien à craindre. Continuez de donner à votre fils les ſoins qu'exigent votre tendreſſe & mon amitié : dans peu de temps je viendrai le prendre, pour vous le renvoyer le Prince le plus accompli.

Aroſmad répondit à la Fée avec le reſpect, la reconnaiſſance qui lui étaient dus, & chargea le Génie de préſents.

Féraddin, fort au-deſſus des jeunes gens de ſon âge, aſſiſtait aux Conſeils, demandait à ſon Pere permiſſion de parler, & le faiſait toujours avec juſteſſe; ſouvent il démontrait le faible des avis qu'on avait ouverts; mais c'était avec une douceur, une adreſſe, un tour ſi fort à l'avantage de celui qu'il combattait, qu'on revenait à ſon opinion, & qu'on était ſurpris d'en avoir eu une différente. Il avait fait une étude ſi heureuſe des Loix, qu'il était en état d'en raiſonner avec Omar, (*m*) *Divan-Begui*, le plus profond Juriſconſulte de ſon ſiecle. Si un criminel était condamné à une peine afflictive, il travaillait à la faire commuer en une plus légere, pourvu que le crime ne fût pas capital: par exemple, un Marchand ſtellionataire devait recevoir deux cents coups de (*n*) *chabouc*; il obtint qu'il ne fût condamné qu'au (*o*) *pétuliome*.

(*m*) Intendant de la Juſtice.
(*n*) Fouet dont ſe ſervent les Indiens pour punir les criminels.
(*o*) Exil de cinq ans.

Radieuſe ne voulant confier à perſonne le ſoin de venir chercher Féraddin, & d'eſſuyer elle-même les larmes que cette ſéparation allait faire verſer, parut à Luggbridd. L'Empereur maſqua ſa douleur; la certitude de ſavoir ſon fils en d'excellentes mains, calmait ſes chagrins; mais l'Impératrice, plus faible, ne put retenir ſes larmes: la Fée, dont le cœur était ſenſible, mêla les ſiennes à celles de cette tendre mere, tant cette eſpece d'électricité, qui, d'une femme à l'autre, en ferait pleurer mille, eſt ancienne.

Vous ſavez, ma chere Zirza, dit Radieuſe, de quels malheurs Noire-comme-encre menaça les jours de votre fils; je me ſuis chargée de les conſerver, & de détruire, autant que je le pourrai, ſes pernicieux deſſeins; je ne puis y réuſſir qu'ayant Féraddin près de moi; elle ſe laſſera de le perſécuter lorſqu'elle le verra au-deſſus des revers, & qu'elle aura une puiſſance égale à la ſienne à combattre. En parcourant mes Livres, j'ai trouvé que les malheurs de Féraddin finiraïent avant ſon cinquieme luſtre: conſolez-vous; c'eſt jouir de bonne heure de la félicité.

Ce

Ce que disait la Fée était très-bon, mais Zirza ne le trouvait pas tel; il fallait perdre son fils pour plusieurs années, elle ne pouvait s'y résoudre; cette réflexion lui donna un mal de tête affreux, & une douleur d'estomac égale : une fumigation de café, quelques tasses de (p) *tcha* firent disparaître ces indispositions; le départ fut résolu.

Arosmad forma un équipage à son Fils digne de lui; un nombre prodigieux de chevaux, de chameaux & d'esclaves le composait : il y avoit ajouté les plus belles fourrures, & un meuble fait à l'aiguille de toute beauté. Il lui donna une compagnie de Gentilshommes qui avaient été élevés avec lui; ils devaient ne le quitter jamais, & dans les batailles combattre à ses côtés.

Radieuse promit à sa chere Zirza de lui amener de temps en temps son fils, & de lui donner à elle seule & à son Pere le plaisir de le voir, étant indispensable qu'il fût invisible pour tout autre. L'équipage de Féraddin prit les devants, & fut par

(p) Sorte de Thé Indien.

terre à Merveilleuſe, Capitale du Pays des Sources de Lait, où régnait Radieuſe. Cette Fée, qui voulait y rendre ſon Eleve plus promptement, & lui faire connaître l'Océan, conſtruiſit, d'un coup de baguette, une (*q*) *ſaïque* admirable; elle était d'un bois odoriférant, ſes cables étaient tiſſus d'or & de ſoye, ſes voiles de (*r*) *chabnam*; cet heureux Navire n'en avait pas beſoin de plus fortes; les zéphyrs ſeuls devaient les enfler. L'or brillait de toutes parts; les chambres intérieures, garnies des plus beaux tapis, avaient toutes les commodités, les recherches les plus voluptueuſes : c'était l'ouvrage de Radieuſe, pouvait-il y avoir quelque choſe à deſirer?

Féraddin, après avoir reçu le (*s*) *ſalamalec* des Ambaſſadeurs réſidents à la Cour de ſon Pere, après avoir fait ſes largeſſes au Peuple, & embraſſé avec un amour reſpectueux Aroſmad & Zirza, entra avec la Fée dans une chaloupe qui l'attendait ſur le grand canal qui conduiſait à la mer,

(*q*) Sorte de Navire Turc.
(*r*) Mouſſeline des Indes.
(*s*) Révérence Turque.

où ils devaient trouver la *faïque* enchantée : le (*t*) *Mür-Aab* eut ordre de les accompagner ; ils arriverent. Dès qu'ils parurent sur le rivage, les Musiciens entonnerent des chansons dessinées en *fugues*, qui faisaient un très-bon effet. La Fée donna la main à Féraddin, ils monterent le galant Bâtiment, & dans une seconde ils perdirent de vue le rivage. Notre Héros parut surpris de la vélocité avec laquelle la *faïque* fendait les ondes; les vagues se séparaient d'elles-mêmes devant elle ; l'hirondelle a un vol moins rapide; on eût dit qu'elle fût traînée par des (*u*) *hippocampes*. A peine Féraddin avait-il eu le temps de réfléchir, qu'il avait fait trois mille lieues, & qu'il apperçut, à une blancheur que laissaient dans les mers voisines les Fleuves de Lait qui traversaient les Etats de Radieuse, qu'il approchait de son Empire. Bientôt il découvrit les tours d'albâtre de Merveilleuse, son immense Capitale : plus près il vit le Port, dont

(*t*) Grand-Maître des eaux.
(*u*) Chevaux marins.

l'entrée était défendue par une double chaîne d'argent. Deux forts revêtus de marbre le flanquaient; une quantité prodigieuse de bouches à feu protégeaient les vaisseaux en rade, & menaçaient ceux qui oseraient tenter une insulte. Cette nombreuse artillerie était d'or, & ses affûts de de (*x*) *calambour*. A l'approche de la *saïque*, la chaîne s'enfonça; le (*y*) *Capitan-Bacha* fit saluer de toutes les bordées des vaisseaux qui étaient au Port : les tonnerres d'or gronderent sur les remparts, & formerent dans l'éloignement un effet unique.

On mit à terre; le (*z*) *Checaya*, qui commandait les *Janissaires* en l'absence de (*a*) l'*Aga*, salua du cimeterre sa Souveraine, à la tête de son Corps : le (*b*) *Spahi-Agasi* la précéda avec ses Escadrons. Elle trouva à l'entrée de son Palais sa Garde sous les armes, & les Officiers de sa Maison en habits de cérémonie. A peine fut-elle dans son

(*x*) Bois des Indes.
(*y*) Bacha de la mer.
(*z*) Lieutenant des Janissaires.
(*a*) Officier qui les commande en chef.
(*b*) Commandant des Spahis.

appartement, que le (c) *Cadileſquer*, ſuivi des Magiſtrats, vint lui faire compliment ſur ſon heureux retour.

Le lendemain Radieuſe fit aſſembler le *Divan*. Elle était aſſiſe ſur ſon Trône, & Féraddin était à ſes côtés. Elle ordonna au *Grand-Viſir*, qui y préſidait, de déclarer aux autres *Viſirs* & Officiers qui le compoſaient, que ſa volonté était qu'on obéît à Féraddin comme à elle-même dans toute l'étendue de l'Empire ; & lui donna un titre dont j'ai oublié le nom, mais que celui de Généraliſſime exprime aſſez. Quand le *Grand-Viſir* eut annoncé les intentions de la Reine, & que l'Aſſemblée eut juré par ſa tête d'obéir, on mit pluſieurs affaires ſur le tapis. On propoſa les moyens de pouſſer vivement la guerre par l'ouverture d'une Campagne brillante ; & d'après l'examen du Génie des Peuples, qui avaient les armes à la main, le *Viſir* parla ainſi : „ Le Kiroſſois, voiſin jaloux de la puiſ„ ſance de cette Monarchie, eſt arrogant, „ & triomphe tant qu'il croit être craint :

(c) Chef de la Juſtice chez les Turcs.

„ mais ſi on lui oppoſe un courage que
„ rien ne démente, une valeur mâle & ſou-
„ tenue de l'expérience, il cede, & bien-
„ tôt on eſt ſon vainqueur : au contraire,
„ nous ne nous prévalons de rien ; nous
„ nous défions de la fortune & de ſes ca-
„ prices : éloignés de nous glorifier de
„ vaines conquêtes & de légers avantages,
„ nous prouvons, par une conduite conſ-
„ tante, que nous ne croyons être victo-
„ rieux qu'à la fin de la guerre, & lorſ-
„ qu'il ne nous reſte plus d'ennemis. Une
„ diſparité de caractere auſſi ſenſible, &
„ toute à notre avantage, nous promet les
„ ſuccès les plus brillants ; nous en ſom-
„ mes aſſurés, ſi le Fils du puiſſant Aroſ-
„ mad combat à notre tête : qui pourra
„ tenir contre un jeune Héros conduit à
„ la gloire par le prudent Méri-Dooun,
„ notre Général ?

Féraddin prit la parole : ſi je me flatte, dit-il, de remplir votre eſpoir, vertueux Dépoſitaires de la puiſſance de Radieuſe, ce n'eſt point par une préſomption condamnable de mes forces ; mais guidé par le deſir de plaire à votre Souveraine, ſou-

tenu des conſeils de Méri-Doun, n'étant d'ailleurs que l'inſtrument dont le Deſtin veut ſe ſervir pour vous venger, j'oſe tout vous promettre. Avant de donner des ordres, j'apprendrai à obéir; mon inexpérience deviendra lumiere; à la tête d'un Peuple généreux, les plus grandes entrepriſes deviennent ordinaires. On finit la ſéance par l'expoſition du plan des opérations projetées. Le jeune Prince écoutait, & laiſſait parler ceux qui avaient vieilli au milieu des haſards; une longue expérience eſt beaucoup au-deſſus de la brillante diction de certains Généraux, qui, après avoir fait trois Campagnes, ſe croyent des *Fabius*; il la reſpectait : il y a toujours à acquérir d'après elle, & toujours à perdre d'après les ſyſtêmes de pure théorie.

La Fée déclara qu'il y aurait appartement. Les femmes, auſſi curieuſes que les hommes de voir Féraddin, quoique par des raiſons contraires, ne manquerent pas de s'y trouver. Leurs yeux avides rencontraient ſouvent les ſiens, avec cette différence, qu'il les baiſſait lorſqu'une d'entr'elles le regardait fixement, au-lieu que ces

Dames s'en croyaient diſpenſées : un jeune homme, un étranger, pouvait-il créer un ſentiment de modeſtie chez les femmes de Merveilleuſe ? D'abord on le trouva bien, par réflexion mieux, à l'examen on en fut enchanté. Il ne cherchait à donner la pomme à aucune des Favorites de Radieuſe; cependant elles ſe la diſputaient toutes, & toutes ſe brouillerent. Quelques-unes firent des avances marquées, qui ne furent point entendues; d'autres garderent le ſilence, & ne réuſſirent pas mieux. Quel eſt donc cet être ſi ſinguliérement organiſé, ſe diſaient-elles ? en vérité, la Fée a fait choix d'un protégé bien extraordinaire: de la taille, les plus beaux yeux, le teint le plus frais, dix-huit ans, tout cela appartient à un homme à la glace; qui n'y ſerait pas trompé ? peut-être notre Souveraine l'eſt-elle elle-même ; car on doute fort que cette amitié, ſi caractériſée pour Féraddin, ne la mene à un ſentiment plus vif.

On ne ſavait que penſer à la Cour ſur notre Héros ; les Douairieres n'y étaient plus; leur antique expérience ne leur fourniſſait

nissait que des conjectures : un homme aussi singulier n'avait point encore respiré dans cet Empire depuis sa fondation. Les Princes qui s'étaient montrés à la Cour de Radieuse, avaient perdu leur liberté sans vouloir s'en défendre ; on n'avait rien à leur reprocher ; le seul Féraddin démontrait ce qu'on n'aurait point cru. Les plaisirs, qui ne laissaient rien craindre pour leurs suites, l'occupaient trop pour en risquer d'autres. Le (*d*) *Seymen-Bachi* était, de tous les Seigneurs, celui qu'il aimait le plus ; avec lui il parcourait les forêts ; les animaux les plus féroces tombaient sous les coups portés par son courage & son adresse. Lorsque la chasse le fatiguait, il se faisait donner les chevaux les plus difficiles des écuries de Radieuse ; il les montait avec les graces d'un Ecuyer, & la solidité d'un homme de guerre. Le (*e*) *Cuccing-Mbroorbassi* avait soin de lui en rassembler d'une beauté surprenante. Aux exercices du corps succédaient ceux de l'esprit. Il y

(*d*) Grand-Veneur.
(*e*) Grand-Ecuyer.

avait à Merveilleuſe un (*f*) *Calender* qui paſſait pour l'homme de ſon temps le plus verſé dans toutes les eſpeces de Sciences. Le Prince ſavait beaucoup; bientôt il l'envoya prendre, & lui propoſa de travailler enſemble. Quelle partie de Mathématiques plait le plus à Votre Alteſſe Impériale, lui dit le *Calender?* veut-Elle que j'aye l'honneur de lui offrir un Traité de (*g*) *Stéocologie*, de (*h*) *Stéréotomie*, ou de (*i*) *Stéréographie?* Aime-t-Elle mieux la (*k*) *Centroſcopie*, la (*l*) *Polographie*, ou (*m*) l'*Hiſtiodromie?* Préfere-t-Elle (*n*) l'*Optique*, la *Dioptrique*, la *Catoptrique?* J'aurai peut-être le bonheur de lui plaire, ſi Elle me permet de lui faire part de mes faibles lumieres.

Je vous remercie, répondit Féraddin; je n'ai beſoin à préſent que de Traités nets & concis d'une bonne *Géométrie-pratique*, appliquée aux manœuvres de la Guerre;

(*f*) Religieux Turc.
(*g*) Traité des Eléments.
(*h*) Science qui enſeigne à meſurer les Solides.
(*i*) Art de tracer les Solides.
(*k*) Traité des Centres.
(*l*) Deſcription du Ciel.
(*m*) Art de la Navigation.
(*n*) Sciences qui traitent de la maniere dont les objets ſont vus, & des effets de leur perſpective.

nous parlerons donc *Erigonométrie*, développement des corps, forces mouvantes, & ferons toujours des applications utiles: c'eſt ſur le terrein que je veux qu'on me démontre, & non ſur l'ardoiſe.

Aga, interrompit le Sultan, ſortez-moi de là, je vous prie; voilà des mots à guérir du farcin: je les ai heureuſement oubliés, ſans quoi j'en aurais une migraine à périr; des Contes de l'eſpece du vôtre, je m'en paſſerai très-bien; en vérité, Richard ſans peur & Jean de Paris valent beaucoup mieux: il ne tiendra cependant qu'à vous de m'en faire dédire, dans une demi-heure; donnez-moi quelques faits ou merveilleux ou gaillards; mais ſur-tout gardez-vous de me montrer des caracteres magiques, je crains Euclide, on ne peut pas plus: ſi je vous avais laiſſé faire, vous m'en auriez régalé, & peut-être ne m'euſſiez-vous pas tenu quitte de Bélidor & d'Ozanam. Comment, dit la Sultane, vous citez des Auteurs! je ne vous reconnais plus, cela eſt *miraculeux*; mais..... mais Amuley m'ennuye, & je veux être amuſé, ceci eſt-il intelligible? Pourſuivez, Aga.

CHAPITRE VI.

Féraddin néglige l'étude, aime la chaſſe, donne ſa confiance à Nézelim; rencontre Zéida dans une forêt. Son Hiſtoire, où ſe trouvent un ſonge, une bataille, une métamorphoſe & des biſcuits.

FÉRADDIN travaillait avec ſon *Calender*, & allait ſe donner tout entier aux Sciences abſtraites : ce Religieux univerſel lui avait apporté un gros Traité de (*a*) *Palingénéſie*, dont je n'ai garde de parler à Votre Majeſté ; il avait un pied cube, il ne lui plairait pas : il démontrait la tranſmigration de l'ame d'un corps dans un autre de la même eſpece, quelquefois dans une différente, mais analogue ; d'un Procureur dans une ſang-ſue, d'un Médecin dans un baſilic, d'un Sous-Traitant dans un loup vorace. Notre Prince s'inſtruiſait ; mais il avait dix-huit ans, & ſi à cet âge l'étude a plu par caprice comme elle plaît

(*a*) Paſſage de l'ame d'un corps dans un autre.

à vingt-cinq par réflexion, on s'en fatigue alors, & la voix ſeule des plaiſirs ſe fait entendre.

Féraddin, pourſuivi de toutes les femmes de la Cour, était auſſi embarraſſé ſur le choix d'une Maîtreſſe, qu'un homme le ſerait, ſi, après avoir cherché, il n'en trouvait point; mais en garde contre leurs mœurs, certain qu'il ne devrait leur conquête qu'à ſon rang & à ſa figure, ſentant d'ailleurs ce qu'il valait, il réſolut de ne point offrir ſes prémices à des femmes qui ſe ſouvenaient à peine du ſacrifice des leurs. Cependant il fut plus ouvert; la néceſſité de prendre le ton du jour, lui parut indiſpenſable; il apprit le Dictionnaire des riens, devenus choſes eſſentielles; & après un aſſez long travail, il parvint à être entendu de tout le monde, ſans ſavoir lui-même ce qu'il diſait. Il était plus *précieux* par air que par goût: ſouvent il cherchait la ſolitude pour être plus à lui; la chaſſe, ſon plaiſir favori, était un prétexte pour s'éloigner du ſéjour de la frivolité. Pour jouir avec plus de ſûreté de cette liberté, ſi chere à tout être penſant,

il donnait de faux rendez-vous aux Seigneurs qui l'accompagnaient : tantôt il demandait ſes relais à tel obéliſque, tantôt à tel carrefour; quelquefois il s'y rendait, & ſoudain il diſparaiſſait en s'enfonçant dans une laye détournée. Il avait diſtingué dans la troupe des Gentilshommes qu'Aroſmad lui avait donnés, un jeune Indien, qui lui plut par ſon adreſſe, ſa force & l'élévation de ſes ſentiments : il avait conçu pour lui de l'amitié, & l'admettait à toutes ſes parties; Nézelim méritait la faveur & la confiance de ſon Maître. Suis-moi, lui dit un jour Féraddin, je ne puis réſiſter aux ardeurs du ſoleil : je croyais mon amour pour la chaſſe un ſimple goût, je vois que c'eſt une paſſion. Pénétrons dans la forêt, & cherchons-y un lieu agréable, où, ſous un ombrage frais, nous puiſſions prendre du repos. Le Confident, toujours de l'avis du Prince, conſentit. Ils ceſſerent de preſſer leurs chevaux, & s'avancerent lentement, ſuivant la route qui les guidait. Ils avaient déja fait un aſſez long chemin ſans avoir trouvé de boſquets, de grottes, ou d'enfonce-

ments pour ſe mettre à l'abri, lorſqu'ils arriverent à un petit vallon, émaillé des fleurs les plus riantes. Un ruiſſeau ſerpentait dans ſon milieu, & roulait ſes eaux argentines ſur un ſable doré; un côteau chargé de vignes abondantes, s'élevait par une pente inſenſible juſques à un Hameau; quelques maiſons ruſtiques, éloignées les unes des autres, pour renfermer l'héritage de leurs Propriétaires, terminaient le point de vue. Le Fils de l'Empereur de Miloloo s'arrêta avec ſurpriſe: que les Habitants de cette Contrée doivent être heureux, mon cher Nézelim, lui dit-il; quel climat, quelle poſition, quelle pureté d'air! je ſuis aſſuré qu'elle eſt le ſymbole de celle de leurs mœurs. Ils avaient attaché leurs chevaux à des arbres, s'étaient aſſis, & faiſaient les réflexions dont je parle, lorſqu'ils virent venir à eux une jeune Bergere. Ils ſe cacherent pour ne pas l'empêcher d'avancer; leur précaution fut utile, la jeune habitante des forêts s'aſſit à la place qu'ils venaient de quitter; ils la virent ſans être apperçus. Féraddin ne pouvait ſe laſſer d'admirer ſes charmes inno-

cents, il la trouvait charmante, il voulait lui parler, & craignait de le faire : garder le ſilence plus long-temps, eût été un ſupplice; ſe taire, un parti inſoutenable : cet aimable enfant, ſe diſait-il, fuira peut-être ſi je parais; la décoration que je porte, la richeſſe de ma robe lui donneront du reſpect pour moi. Dieux, vous ſavez que ce n'eſt pas à ce ſentiment que je voudrais la forcer! quel parti prendre, mon cher Nézelim? va lui parler; moins d'éclat t'environne, tu ſeras plus heureux; la grandeur eſt toujours importune.

Nézelim laiſſa Féraddin dans ſa retraite; il aborda la jeune & tendre Bergere, feignit d'être égaré, lui fit des queſtions, & entama une converſation galante. Le Prince impatient vint l'interrompre; il trouva Zéida, (c'eſt ainſi que cette Nymphe s'était nommée à Nézelim,) mille fois plus belle qu'il ne la croyait; l'éloignement, toujours favorable, était à ſon déſavantage. Elle avait, avec la figure la plus noble & la plus intéreſſante, l'air le plus animé & le plus modeſte; un teint brun, mais plus frais que les roſes, des dents

blanches comme des perles, des yeux expreſſifs, des levres de corail, le ſourire des Compagnes de Vénus, la taille des Nymphes de Diane, la vivacité d'Hébé formaient à peu près ſon enſemble.

Lorſque le Prince parut, elle ſe leva, & répondit à ſon compliment avec toutes les graces qu'il lui deſirait ſans les lui ſoupçonner. Féraddin, enchanté de ſa découverte, béniſſant le Deſtin, qui, au-lieu d'un animal féroce, lui avait offert, de tous les êtres créés, le plus aimable, lui dit ce que ſon cœur lui dicta, & lui dit beaucoup; en voici quelque choſe. « Le haſard n'eſt „ point aſſez irrégulier dans ſes opéra„ tions, charmante Zéida, pour vous avoir „ fait naître ce que vous paraiſſez; je ne „ puis me réſoudre à croire que tant de „ beautés ayent pris naiſſance ſous le toit „ ruſtique que vous habitez; la légéreté „ de votre eſprit, le tour heureux que „ prend ce que vous dites, la pureté de „ vos termes m'en ſont une preuve : ſi je „ puis mériter votre confiance, ſi en vous „ déclarant qui je ſuis, pour vous enga„ ger à vous découvrir, ſi l'amour enfin

„ que vos yeux ont fait naître trouve gra-
„ ce, je n'ai rien à desirer. Vous voyez
„ Féraddin, l'héritier du Trône de Milo-
„ loo, qui ne vous parle de son rang que
„ pour vous forcer à ne lui plus cacher
„ le vôtre.

Prince, répondit Zéida, ma confiance vous est due depuis long-temps; je fus dans mes premieres années à la Cour d'Arosmad: mais pourquoi exigez-vous le récit de mes infortunes, pourquoi me parlez-vous de votre amour? A peine eut-elle prononcé le mot d'amour, que ses beaux yeux se couvrirent de larmes. Féraddin se précipita à ses genoux, offrit de ne la plus presser, & se hâta d'essuyer des pleurs aussi précieux. Vous êtes trop aimable pour refuser de satisfaire votre curiosité, reprit Zéida; le temps & les lieux semblent autoriser ma confidence: cher Prince, écoutez.

HISTOIRE DE ZÉIDA.

JE suis fille de Zamdor, Souverain de Kiakorie, que les armes de votre Pere vainquirent à la fameuse journée de Tal-

mar. L'Auteur de mes jours, qui était le modele de l'égalité la plus tranquille dans la proſpérité, le fut du courage le plus ferme dans ſes malheurs. Son vaſte génie lui avait fait concevoir le deſir & l'eſpoir de rendre ſes Peuples induſtrieux, inſtruits, & heureux : il ne rougit point d'aller puiſer lui-même aux ſources des Arts; il voyagea, & fut apprendre chez l'Etranger ce qu'il voulait enſeigner chez lui. Après avoir fini ſon pénible apprentiſſage, il revint dans ſes Etats, où ſon abſence avait donné lieu à des mouvements; il parut, & les diſſipa. Sa fidelle Epouſe n'avait point encore reçu des Dieux le gage que ſa tendreſſe croyait avoir méritée; des ſacrifices furent offerts, mais l'encens des Autels obtint moins de la Divinité que les vertus de mon Pere; j'en fus le prix, & ma naiſſance fut célébrée en proportion des plaiſirs qu'elle donnait. Zamdor établit des Manufactures, fit régner les Arts, diſciplina ſes Troupes, abaiſſa les Grands, appuya les faibles, réprima les vexations des Traitants. En peu d'années il arriva au faîte de la grandeur. Quoiqu'il parût livré tout entier aux affai-

res, il ne me refuſa pas ſes ſoins; il me fit élever avec la décence qui convient à mon ſexe, & avec la liberté du vôtre : vous croyez peut-être l'une & l'autre difficiles à concilier ; nullement, quand on a affaire à un cœur droit.

J'avais quinze ans, & déja pluſieurs Princes voiſins, plus par goût que par politique, avaient demandé ma main ; mais Zamdor refuſa, juſques à ce que la guerre qu'il faiſait au Roi des Melons-Bleus fût terminée : elle durait depuis pluſieurs années, & ſe ſoutenait par des avantages alternatifs. Pluſieurs fois on avait entamé des Négociations ; on avait dreſſé des Préliminaires ; mais ſouvent la mal-adreſſe des Plénipotentiaires avait ruiné leur propre édifice. Nous pouſſions vigoureuſement le Roi des Melons-Bleus ; déja ſes meilleures Places étaient enlevées, ſes Magaſins détruits, ſes communications coupées ; il avait peu d'argent, de reſſources & d'hommes, lorſqu'il offrit, pour des ſubſides fixés, & un nombre de troupes, de ſe rendre tributaire d'Aroſinad. Votre Pere ne manqua pas l'occaſion de mettre

au nombre des Vaſſaux de ſa Couronne, un Prince qui offrait ſa dépendance; il lui envoya cent mille hommes & quarante millions de *ſultanins*. Fier de ce renfort, Aris-Boulec-Moour, notre ennemi, joignit aux horreurs indiſpenſables de la belle guerre, celles qui violent la nature & le droit des gens. Zamdor, furieux comme Roi & comme Pere de ſon Peuple, réſolut de livrer bataille à ſon féroce Adverſaire: il fit ſes diſpoſitions. Son infériorité ne détruiſit pas ſon deſſein de combattre: ſavant dans la Tactique, il n'ignorait pas quels avantages procure un ordre bien entendu; il laiſſa étendre ſon ennemi, qui crut lui en impoſer en lui montrant un grand front. Mon Pere, créateur du ſyſtême des Colonnes, fit pluſieurs maſſes de ſon Infanterie, aſſez profondes pour avoir de la force, & point trop pour leur conſerver leur mouvement: il remplit leurs intervalles par de bonne Cavalerie, afin que chaque arme pût ſe prêter un ſecours réciproque. Cent pas en avant de cette ligne méthodiquement rangée, était un ravin profond, dont il avait garni les bords d'une formidable

artillerie; à ſon flanc droit était un bois épais, à ſa gauche une chaîne de montagne: ſa réſerve était à portée de voler où elle ſerait néceſſaire, ſes Troupes légeres diſpoſées de façon à tomber ſur l'ennemi & le punir de la moindre faute qu'il ferait. Nous engageâmes le combat, aiſément nous perçâmes ſon centre; nous pliâmes ſa premiere ligne ſur la ſeconde; que pouvaient des Bataillons flottants contre les têtes de nos colonnes? La Cavalerie des Melons-Bleus eſſaya de rompre nos phalanges, dont les premiers rangs fraiſés d'armes de longueur, rebuta les hommes & les chevaux. Nous comptions avoir enchaîné la victoire; mais pendant que nous pouſſions notre avantage, nous fûmes attaqués par l'Armée auxiliaire d'Aroſmad, qui avait tourné la montagne que nous avions à notre gauche, pénétré dans notre Camp, pouſſé notre réſerve, & s'était emparée de notre artillerie, que nous avions dépaſſée de beaucoup, & laiſſée en arriere, n'en ayant pas beſoin pour écarter un ennemi qui ſemblait courir à ſa perte; hélas, ce n'était qu'une feinte dont nous fûmes les vic-

Melons-Bleus, pour lui proposer un
at singulier, & éviter, par son succès,
u'il pût être, l'effusion du sang de
de braves; il ne put le trouver, ou
t il l'apperçut sans pouvoir le join-
Aris-Boulec-Moour, qui voyait avec
e ardeur nos Soldats combattaient,
ré leur perte assurée, & combien ils
aient chérement une vie digne d'une
eure fortune, fit proposer une ar-
ce pour régler des conditions : l'hu-
té la fit recevoir à mon Pere, de
e que des offres qui n'en étaient pas;
ent des ordres. Toutes nos richesses
rent à la puissance du Vainqueur;
Arosmad ne voulut rien pour ses dé-
magements, nos Etats devinrent sa
e, & moi celle de mes malheurs.

ans ont assez changé mes traits pour que vous ne m'ayiez pas reconnue : cependant je vous eusse deviné, vous n'aviez pas besoin de vous nommer ; qui vous a vu, peut-il vous oublier ? Avec quelle douceur, interrompit Féraddin, me faites-vous le reproche le plus sensible, divine Princesse ! Si je n'ai pas reconnu Zéida, n'ai-je pas au moins retrouvé la majesté sous l'habit emprunté de la simplicité ? Ce déguisement, continua la Princesse, n'en est point un ; c'est l'habit qui convient à mon état, à ma fortune, le seul que je puis me procurer. Je sais que si je voulais me livrer à l'indiscrétion, & mandier un asyle ou des pensions, je pourrais exister avec plus d'aisance ; mais je ne veux point la connaître aux dépens de l'élévation de mes sentiments.

Vous savez que l'usage de mon Pays est de ne pas donner aux Filles des Rois pour époux un Prince étranger, dont l'alliance est plutôt un prétexte de rupture avec ses voisins, qu'un pacte de confédération ; souvent un Gendre apporte dans la maison où il entre, les prétentions de la sienne : survient-il une légere discussion, on

la

la saisit ; les liens du sang ne tiennent point contre ceux de l'intérêt. L'usage autorisant mon choix, je le fis tomber sur un jeune Seigneur de la premiere Maison du Royaume, à qui mon Pere avait donné le commandement en chef de sa Cavalerie. Agathor avait les mœurs pures, il n'avait point connu l'amour lorsqu'il en conçut pour moi ; je ne le voyais pas avec indifférence : bientôt éclairé d'un feu que je cachais mal, il osa m'avouer la passion la plus vive ; je ne m'armai point de rigueurs, elles eussent été contre moi ; je n'eus point recours à la dissimulation, elle est indigne de mon cœur ; je n'exigeai point ses serments, je l'eusse déshonoré en doutant. Je lui dis que son ardeur me touchait, & que, si le Roi consentait à notre union, ce serait pour moi de nouvelles graces à lui rendre. Il parla à mon Pere avec respect, & fut écouté avec bonté. « Il manquait à » mon cœur, lui dit Zamdor, ce nou» veau degré de satisfaction : j'apprends » avec plaisir que ma Fille vous a distin» gué ; je vous la donne, puisqu'elle-mê» me a prévenu mes desirs : mais l'instant

„ eſt peu fait pour ſe livrer aux douceurs „ de l'hymen, ſuſpendons-le juſques à „ l'hyver; tranquille alors vous jouirez de „ vos plaiſirs : l'ennemi nous attend, „ marchons à lui ; ne craignez pas le dé- „ lai que j'exige, je jure que Zéida ſera „ l'Epouſe d'Agathor.„ Mon Amant, raſ-ſuré par la parole inviolable de mon Pere, & plus encore par la mienne, animé d'un eſpoir auſſi flatteur, méditait des traits à ſe couvrir de gloire; je comptais m'unir à un Héros, mes jours étaient tiſſus par la main du bonheur.

Il faut vous quitter, charmante Zéida, me dit un ſoir Agathor, ce ſera pour peu de jours; quel ſupplice, qu'ils vont paraître longs à ma vive impatience! ils ſeront éternels; mais l'honneur parle, ſa voix commande avec une force invincible; je dois me rendre à mon Gouvernement, où j'ai fait aſſembler mes équipages; je veux les voir, mettre quelqu'ordre à mes affaires, & être en état de ſervir utilement le Roi, ma Patrie, & mon amour. Je ne m'oppoſai point à ſon abſence, le motif en était trop louable : après lui avoir laiſſé

prendre un baiſer, qu'il dit être le comble de la volupté, il partit.

Le ſecond jour de ſa route, il s'arrêta dans un (*b*) *Chan* un peu écarté du grand chemin : la chaleur avait été très-vive, il ſe livra au ſommeil; mais au-lieu de trouver dans ſes bras le repos qu'il cherchait, il fut agité d'un ſonge funeſte. Il ſe vit radieux, brillant de gloire, vainqueur, & tout-à-coup abattu, humilié, vaincu : un Palais d'une riche ſtructure s'éleva devant lui, & lui fut donné par un Génie, qui l'invita à en prendre poſſeſſion; un inſtant après le tonnerre l'anéantit, & Agathor ſe trouva dans un antre affreux. Il s'éveille & ſe conſulte, il combine les effets du ſonge, rougit d'en avoir été affecté, & s'endort. A peine a-t-il fermé la paupiere, que, toujours préſent à ſon imagination, il me voit, me parle, me ſerre dans ſes bras avec tranſport; mais, ô puiſſance ennemie! mon corps ſe réſout en fantôme; il croit jouir, & n'embraſſe qu'une illuſion : il m'appelle, je lui réponds; il me

(*b*) Auberge.

ſuit; je le dévance; il ne peut m'atteindre: ſes yeux ſeuls arrivent à moi; que lui montrent-ils? une métamorphoſe horrible; un Sauvage ſorti d'un bois s'élance ſur moi, me dépouille, & ſubſtitue à mes riches habits des vêtements hideux.

Surpris & plus agité de ce ſonge que du premier, Agathor ſe leve, appelle un (c) *Chiaous*, qui voyageait avec lui, & lui fait le détail de ce qui vient de lui arriver. Votre ſonge, lui répondit le *Chiaous*, porte un caractere ſiniſtre, je ne puis le maſquer; j'en eus un il y a quelques années qui lui reſſemblait beaucoup, & dont le pronoſtic s'eſt trouvé vrai; mais ſi vous voulez être éclairci, rendons-nous chez le (d) *Talapoin* Hircan, qui eſt le plus grand (e) *Onirocritique* qui ſoit dans (f) les cinq parties de ce monde; il demeure dans une gorge peu éloignée d'ici; je fus le conſul-

(c) Officier Turc.
(d) Prêtre Indien.
(e) Interprete des Songes.
(f) On en connaiſſait ce nombre dans le temps dont il eſt queſtion; & par la même raiſon que l'Amérique a été inconnue pendant une longue ſuite de ſiecles, la Partie, dont parle l'Auteur Indien, eſt ignorée de nos jours.

ter, je vous conduirai, mais ſoyons ſeuls. Mon Amant, ravi de rencontrer cet homme divin, réſolu à l'événement tel qu'il pût être, laiſſa ſes gens au *Chan*, & fut à pied au réduit du *Talapoin*. Après avoir marché deux heures, ils découvrirent une vallée faite en entonnoir, au fond duquel était une petite maiſon entourée d'un foſſé ; c'était l'habitation du Solitaire. Dès qu'il les apperçut, il vint au-devant d'eux : „ Si je vous ſuis néceſſaire, ô Etrangers, „ leur dit-il, parlez ; je n'ai reçu du Ciel „ quelques talents & une ſorte d'aiſance „ que pour les partager. Entrez dans mon „ ſallon, je vous y ferai ſervir des rafraî„ chiſſements champêtres ; la nature ſeule „ ſuffit à mes beſoins, je n'emprunte rien „ de l'art ; je cultive un champ qui me „ nourrit, je taille des vignes excellen„ tes qui me rendent du vin parfait, j'ai „ les plus beaux fruits de l'Aſie : la chaſſe „ fournit aux repas que je donne à mes „ Hôtes, & le poiſſon, trompé par les „ amorces que je lui jette, acheve d'éta„ blir chez moi une frugale abondance. Nous vous remercions, répondit Aga-

thor, nous venons ſeulement implorer vos lumieres. J'ai fait la nuit derniere un ſonge affreux, le voici; il le lui raconta. Le *Talapoin* en parut affecté; il paſſa dans ſon cabinet, puis ouvrant ſon grand Livre (*g*) d'*Onirocratie*, il traça quelques caracteres cabaliſtiques, prononça des paroles magiques, décrivit dans les airs des figures ſymboliques, enſuite il dit: « Tu allais être heureux, mortel le plus fait » pour la félicité; mais le Génie Carrotte, que tu as plaiſanté vivement ſur la » couleur dorée de ſes cheveux, a obtenu » du Deſtin, que le fil de tes jours fût inceſſamment tranché; inſtruit que tu dois » dans peu de temps épouſer une Princeſſe » accomplie, pour mieux jouir de ton » malheur, il a ſollicité ta mort; le Deſtin ne la lui a accordée qu'à une condition; » voici l'arrêt du Souverain des Dieux:

Agathor mérite le trépas pour avoir manqué à une Intelligence ſupérieure; mais il a des vertus qui exigent une récompenſe: il

(*g*) Art d'expliquer les ſonges.

mourra couvert de gloire, après des prodiges de valeur; ſa chûte ſera un triomphe pour tout autre. Tu es trop grand, continua le *Talapoin*, pour être allarmé de cet Oracle; la ceſſation d'être, n'eſt affligeante que pour les ames faibles. Ton Amante vivra pour te pleurer, inſenſible à l'anéantiſſement de ſa grandeur & à la perte du Trône où elle t'aurait placé. La vie étant un préſent des Immortels, que nous tenons d'eux ſans en être avertis, l'inſtant où nous la leur rendons, quelqu'imprévu qu'il ſoit, n'affecte point le Héros, il eſt toujours préparé.

Si mon cœur s'ouvre à la douleur, la ſeule perte de Zéida peut l'autoriſer, répondit Agathor; cruel Génie...! mais banniſſons des regrets ſuperflus, allons venger la querelle du Roi, mourir pour la Cauſe commune, &, s'il ſe peut, aux yeux de ma Princeſſe.

Après avoir fait quelques largeſſes au *Talapoin*, il le quitta, vint rejoindre ſes Gens, & ſe rendit à ſon Gouvernement: il y trouva ſon équipage prêt à entrer en campagne; après avoir donné ſes ordres,

il revint à la Cour. Il y parut ave
ouvert, qui n'augurait rien moin
malheurs dont j'étais menacée. J'é
reuſe; déja je formais le plan des
tes qu'on allait devoir à la valeur
Amant; déja je voyais l'ennemi
fers, ou forcé à demander une p
lante pour nous; déja le crayon
men éclairé du flambeau de l'Ar
préſentait à mes yeux, lorſqu'o
qu'Aris-Boulec-Moour approchai
Frontieres avec des Troupes non
Le rendez-vous de l'Armée fut d
les bords du Xionphis; mon Pe
joindre. Soit curioſité, ſoit preſſ
ou intérêt pour mon Amant, j
ſuivre mon Pere: en vain m'engage
reſter à Moloſs, Capitale de Kio
ne cédai point, je partis.

Nous trouvâmes Aris-Boulec
campé avec trop d'avantage pou
l'attaque de ſes retranchements;
tendîmes qu'il fît un mouveme
régler les nôtres. Fatigués de ſon i
nous marchâmes en avant, & prî
près Talmar, où nous crûmes avo

une position inexpugnable. Je vous ai dit comment Odar, Général d'Aroſmad, nous vainquit; je ne dois plus vous parler que de la funeſte valeur de mon Amant. Agathor, certain qu'il ne lui reſtait que quelques inſtants, réſolut de les employer avec éclat. Il ramena pluſieurs fois à la charge ſes eſcadrons épars, il perça à leur tête ceux des ennemis : quelquefois emporté par ſon courage, il s'avançait trop pour être ſoutenu ; alors, entouré de tous les côtés, il combattait ſeul contre une multitude : mais animé par mes regards, que j'avais portés au fort de la mêlée, il y puiſait de nouvelles forces. En vain j'implorais les Dieux pour la conſervation d'une tête ſi chere; ils étaient ſourds, ces Dieux cruels : je vis tomber Agathor percé d'une atteinte mortelle. Je m'élançai au milieu du fer & des feux, j'arrivai juſques à lui, il n'était déja plus. Des Soldats l'arracherent de mes bras, qui le tenaient fortement embraſſé, & me porterent dans ma tente, où, par un excès de barbarie, on me rendit au jour par des ſoins aſſidus.

Le Roi, inſtruit de la mort du brave

Agathor, courut le venger : ce fut alors que ſe fit cette charge ſi digne d'éloges, ſi elle n'eût été ſuivie du plus mauvais ſuccès ; il pouſſa ſi vivement les ennemis à la tête de ſa Maiſon, que, comptant ſur la victoire, il négligea ſes derrieres, & fut tourné & battu par Odar. Cette faute eſſentielle fut doublement punie ; car elle donna lieu à une ſorte de ſupplice que lui fit ſubir Aris-Boulec-Moour : il ne ſe contenta pas d'orner ſon triomphe de l'eſclavage de mon Pere malheureux, il le fit marcher à reculons, pour apprendre à ceux qui, dans les ſiecles futurs, doivent commander, de quelle importance il eſt d'avoir un appui ſolide, de reconnaître par quels points différents l'ennemi peut venir à ſoi avant d'aller à lui, & combien il eſt dangereux de le pourſuivre avec trop de chaleur. Le Vainqueur, après avoir fait mettre armes bas à nos Bataillons, enveloppé le gros, au milieu duquel le Roi combattait, & s'être aſſuré de lui, livra notre Camp au pillage.

A peine étais-je revenue de l'état affreux où la vue d'Agathor expirant m'avait ré-

duite, qu'un Officier m'apporta ces mots, que mon Pere avait ſecrétement tracés: *Fuyez, ma Fille, tout eſt perdu, il ne vous reſte plus d'Etats; mais vous avez un Pere.* Je n'oſai confier cet important ſecret qu'à ma Nourrice, qui ne m'avait jamais quittée: nous montâmes à cheval, cédant à notre déteſtable fortune, & nous nous éloignâmes de ces champs funeſtes. J'indiquai à l'Officier honoré de la confiance de mon Pere, un lieu où j'allais attendre de ſes nouvelles; je le ſuppliai de me permettre de le joindre, je ne fus point écoutée. L'Officier vint au rendez-vous, & me remit ce Billet:

Gardez-vous, ma chere Zéida, de paraître à la Cour du Barbare qui nous a plus ſubjugués que vaincus; il ignore où vous êtes, que ce ſoit éternellement: vous ſeriez un nouvel ornement à ſon triomphe; la liberté eſt le ſeul bien qui vous reſte, ſachez-en jouir. Au-deſſus des revers, je n'ai rien à redouter; un ſeul malheur pourrait m'affliger, évitez-le, en vous cachant aux regards d'Aris-Boulec-Moour; il prendrait

dans les vôtres un amour que rien ne peut légitimer : ſentez-vous quelle horreur s'il employait la force, ou ſi la ſéduction réuſſiſſait?... Non, ma Fille, je m'égare, jamais Zéida ne fléchira devant l'Oppreſſeur de ſa Maiſon.

Incertaine de la route que nous devions prendre, nous fûmes arrêtés par le Xionphis; je n'avais que ma Nourrice & ſon mari, qu'elle m'avait priée de mettre du ſecret. Ce fidele Sujet du plus malheureux Souverain, animé de l'eſpoir de ſauver & la Fille de ſon Roi, & celle que ſon épouſe avait nourrie de ſon lait, paſſa le fleuve à la nage, malgré ſa prodigieuſe rapidité, pour détacher une barque qu'il apperçut à l'autre bord, & nous l'amener. Vingt fois il riſqua ſes jours pour le ſalut des nôtres; il réuſſit enfin : un Dieu tutélaire protege les audacieux. Entrés dans l'eſquif, nous nous laiſſâmes aller au courant; nous comptions être maîtres de nous arrêter & de gagner les bords : mais, vains efforts, nous fûmes entraînés, &, bientôt arrivés aux bouches du fleuve; nous découvrîmes

l'Océan. Quel ne fut pas mon déſeſpoir! je ne puis le peindre; une mort aſſurée, ſans ceſſe préſente à mes yeux, était ma ſeule perſpective: Balzamé, ma chere Nourrice, plus craintive que moi, eſſayait de me conſoler; ſon mari, par honneur pour ſon ſexe, tâchait de faire meilleure contenance: nous luttions contre les vagues, & nous nous efforcions d'arriver à un promontoire que nous avions découvert, lorſqu'emportés par un courant rapide, nous fûmes au large, & bientôt nous perdîmes terre. Des biſcuits, une bouteille (*b*) d'*Arak*, quelques verres de (*i*) *Chouſſet*, étaient toutes nos proviſions; nous y recourûmes pour conſerver les reſtes malheureux d'une vie dont nous attendions la fin à chaque inſtant.

Cependant la mer était calme, les vents ſemblaient reſpecter nos malheurs; nous en concevions quelques eſpérances: toutes frivoles qu'elles étaient, nous en étions flattés; car ſans une Puiſſance ſurnaturelle,

(*b*) Eau-de-vie que font les Tartares.
(*i*) Liqueurs Turque.

quel moyen de tenir la mer avec une nacelle de Pêcheur? quand la choſe ſerait trouvée poſſible par ces gens que rien n'étonne, au moins ſans vivres ne pourraient-ils la tenter. Nos proviſions expirées, nulle reſſource ne nous reſtait : à l'appétit le plus vif avait ſuccédé une faim dévorante ; elle amenait déja la faibleſſe, lorſque Tharos, mon Nourricier, eut recours à un taliſman qu'il portait au doigt. Il avait une ſorte d'irréligion pour tout ce qui portait le caractere magique, & n'avait reçu l'anneau conſtellé dont je parle, que par complaiſance : il était cependant de Fourfackx, le plus grand Enchanteur de ſon temps ; &, malgré la prodigieuſe réputation de l'Auteur, il n'en avait pas plus de foi à l'ouvrage : mais comme dans les dangers preſſants, on a recours à tous les moyens, il penſa à tenter l'événement. La vertu de ſon anneau était de donner ſur le champ, à la partie ſur laquelle on l'appliquait avec l'intention requiſe, le genre de ſatisfaction qui lui eſt propre ; un aveugle voyait par ſon attouchement merveilleux ; manquait-on de force, il

rendait le bras nerveux; à peine un Petit-Maître, qui n'avait que de l'esprit, se le posait-il sur le cœur, qu'il lui venait des sentiments solides, & sur le front, du jugement. Une femme du premier rang, désespérée d'être moins riche de moitié que la plus simple Amazone, lui fit passer une nuit sur son sein; le lendemain elle s'éveilla avec la gorge la plus séduisante. Tharos savait ces traits, & les croyait *apocryphes*; la nécessité lui donna de la foi, il nous mit sur la bouche son talisman, & s'en fit autant, puis il dit: « Nous avons faim » sublime Enchanteur, exauce nos prieres, » & envoye-nous dequoi vivre. « Cette éloquente invocation ne fut pas plutôt finie, que nous vîmes planer au-dessus de nos têtes un Aigle d'une taille plus qu'ordinaire, portant dans ses serres une corbeille: il descendit, & vint se poser à mes pieds. J'en fus plus surprise qu'effrayée; mais que devins-je, lorsqu'après avoir découvert avec son bec la corbeille mystérieuse, il me dit d'une voix humaine; » Zéida, la force du talisman n'est pas » celle à qui je cede, c'est mon amour

„ qui m'amene; j'ai brigué près du Deſ-
„ tin, l'honneur d'obéir à l'enchantement;
„ mangez ſans crainte ces mêts apprêtés
„ pour les Dieux, & préſentés par Aga-
„ thor.... „ Qu'entends-je? juſtes Cieux!... vous, Agathor, vous, mon Amant? quelle ſurprenante métamorphoſe! Ah, je ceſſais d'être infortunée, je venais d'entendre un nom ſi cher; faut-il qu'il ſoit prononcé par un organe auſſi étranger!

Ce n'eſt point pour vous engager à une conſtance déplacée, raviſſante Zéida, reprit l'Aigle amoureux, que j'ai ſollicité le bonheur de vous voir; vous avez ſuffiſamment honoré ma cendre en pleurant ſur elle : c'eſt au contraire pour vous forcer à oublier les reſtes d'un malheureux que le Deſtin, dans ſa colere, avait réſervé pour l'exemple de ſes vengeances. A quoi ſervirait une conſtance romaneſque; ce ſerait un double ſupplice pour moi de vous voir trop fortement attachée à ma mémoire; ſoyons le modele de l'amour le plus tendre, mais auſſi apprenons à l'Univers que nos ames étaient au-deſſus des plus grands ſacrifices. Le Génie.... Ah!

reſpirons, dit Schah-Baham, puiſque cette petite Princeſſe ne veut pas le faire; voilà en vérité une terrible cauſeuſe, mais elle m'a dit d'aſſez plaiſantes choſes: ſon Pere, tout grand Tacticien qu'il était, malgré les leçons des Polibe, des Folard, des Montecuculli de ſon temps, s'eſt donc laiſſé donner les étrivieres; ma foi, je n'en ſuis pas fâché; pourquoi était-il ſyſtématique? Je ne ſais pas aligner un Peloton, mais je range une Armée en bataille en deux minutes: je crie; car il faut qu'un Général ait la voix de Stentor; je crie, regardez vos droites, vos gauches, dreſſez-vous ſur vos centres: cela fait, marche, tue; & ſans autre myſtere, j'ai gagné des combats fameux, où je me ſuis trouvé, non pas en ſot, comme votre Zamdor, qui ſe laiſſe prendre jouant des couteaux comme un Carabinier, mais au *Mont-Pagnot*, au milieu de mes Femmes, de mes Eunuques, & de quelques Grands, qui n'éraient pas fâchés de ſaiſir cet inſtant de me faire leur cour. Mais à propos, Aga, ſavez-vous que Zéida m'a intéreſſé; j'ai été tout-à-fait inquiet de la voir en pleine

mer dans cette maudite nacelle ; je craignais qu'elle ne devînt le ſouper d'une ſole. Je ne me ſerais jamais douté que cet Aigle, qui vient faire ſa proviſion, fût Agathor ; voyez où l'on en ſerait en écoutant un Conte, ſi on arrangeait des conjectures ; on formerait un plan, on aſſemblerait des matériaux, on éleverait un édifice, & lorſqu'on aurait achevé, les fondements s'écrouleraient. Voyons ce que cela deviendra ; pourſuivez, Aga.... Vous bâillez, Madame, avez-vous des vapeurs? Non, je n'ai que de l'ennui ; & ſi j'en avais, continua la Sultane, ne ſeraient-elles pas pardonnables ? Qui peut tenir au Conte irrégulier de l'Aga? il fait parler guerre, une fille de quinze ans, comme un vieux Militaire ; ſans doute il va donner un éventail & une navette à un Grenadier. Amuley, je vous ai déja dit, reprit le Sultan, que c'était à moi que vous faiſiez un Conte ; Madame trouve déteſtables tous ceux que j'ai entendus, elle n'eſt contente que des ſiens ; car je prends pour tels ce qu'elle me débite ſur ſon amour, ſur ſa ſcrupuleuſe vertu, ſur... ; mais je deviens moi-

même habillement ; que Lucinde ; et
Lucette même.

Le Comte Comminel commença de vous,
dit Agathon, c'est lui qui causa mes
malheurs, c'est lui qui m'enleva votre
fils Lucas : mais vous saurez aussi, si
je peux découvrir le sort de votre fils
qu'il m'a fait disparoître, par ordre
de faire connoître qu'il vous donne, de vous rendre dans
le Royaume de Babylone, c'est la Souveraine
des malheureux ; si vous vous déterminez à cela, vous augmenterez votre
bonne fortune ; si vous trouvez que
votre ambition contienne encore à votre
première, vous y serez ignorée ; le Comte
pourra vous punir, il n'osera attenter à la liberté d'une Habitante du Pays
Sources de Lait. Votre souveraine ira
quelques jours, j'aurai soin de vous apprendre
ce que mon amour inventera de plus capable,
ne craignez rien, toutes les Puissances du
Gouffre veillent sur vous. Lorsque vous
aurez choisi une retraite agréable, je me
flatte d'obtenir le bonheur de vous voir ;
femme douce je me prévaudrai cependant dès
que je m'apperceverai qu'elle aura à la vôtre.

Je dis à mon Amant les choſes les plus tendres : je me plaignis aux Dieux, & les remerciai de l'avoir changé en Aigle ; cette métamorphoſe était analogue à ſa valeur ; ce Roi des oiſeaux fut, de tout temps, le ſymbole de la ſupériorité. L'eſpoir de vous revoir encore ne m'eſt donc pas ravi, cher Amant, lui dis-je, liſant dans ſes yeux étincelants toute l'ardeur de ſa flamme ; je vais ſuivre vos conſeils, je choiſirai un aſyle ſolitaire, où, loin des vils mortels, je puiſſe vous voir & n'être occupée que de vous. Après m'avoir marqué ſa ſenſibilité, il s'éleva dans les airs, & je le vis ſe perdre dans les rayons du ſoleil.

Prends le taliſman, & fais ta demande, dis-je à Tharos, je veux diriger notre courſe vers l'Empire des Sources de Lait ; attache-le à la proue de cette barque. Mon Nourricier, revenu de ſon incrédulité, auſſi plein de reſpect pour ſon anneau magique, qu'il avait eu pour lui de mépris, m'obéit : dans l'inſtant notre barque dériva à l'Oueſt, & nous continuâmes notre route. Nous eûmes le temps le plus calme ; nous découvrîmes enfin le Continent, &

abordâmes dans une petite Baye peu éloignée de Merveilleuſe. Nous mîmes à terre, nous paſsâmes quelques jours à la Capitale; mais ſon ſéjour trop brillant ne convenant pas à l'état de mon cœur & de mes affaires, je cherchai un lieu ſolitaire & agréable. Suivant la Fée à une partie de chaſſe qu'elle fit dans cette forêt, je découvris ce vallon fertile; le Hameau qui le commande, me parut riant; j'ordonnai à Tharos de s'informer s'il n'y avait pas quelque maiſon à vendre, il en trouva une, de laquelle dépend une petite quantité de terre qui nous ſuffit. Je l'envoyai à Merveilleuſe ſe défaire de mes pierreries, il en paya l'héritage. Nous prîmes dès-lors des habits conformes à notre état: il paſſe pour mon Pere, & perſonne ne ſait qui nous ſommes: on nous croit des Etrangers pourſuivis par une fortune contraire, mais on ne ſoupçonne pas quelle eſt ma chûte. Il me reſte peu du produit de mes bijoux; je n'eus le temps de rien prendre dans l'inſtant de notre déroute. Tharos cultive notre champ & notre verger; Balzamé a le détail intérieur, & moi je garde ce trou-

peau, à qui nous devons notre aiſance ; c'eſt ſur lui que je conſerve une ombre de ſouveraineté ; je le perſonnifie, je le regarde comme un Peuple confié à mes ſoins, je lui évite les rigueurs des ſaiſons, je lui choiſis les plus gras pâturages, je le protege contre les attaques des animaux voraces ; il me paye par une obéiſſance aveugle, qui a ſa ſource dans l'inſtinct naturel ; on obéit volontiers à celui qui décidément veut notre bien.

Tous les jours, avant que les pleurs de l'Aurore ſoient ſéchées par les feux de l'aſtre lumineux qui ſort du ſein des mers, je me rends dans ce bocage ; j'y médite ſur les variations de ma fortune, & ne m'en plains pas : le conſtant Agathor, fidele à ſes ſerments, vient ſouvent occuper ma ſolitude ; &, nourriſſant mon amour ſans eſpoir de le combler, me donne une idée du bonheur.

Ce que vous venez de me raconter, Madame, lui dit Féraddin, eſt digne d'admiration & de pitié ; quoi, vous ne renonceriez pas à cette retraite forcée, ſi vous en pouviez ſortir ſans compromettre vo-

tre dignité ? Parlez-moi comme à une ſimple Bergere, Prince, lui répondit Zéida, mon oreille n'eſt plus accoutumée au langage que vous tenez. J'aurais peut-être fait dès efforts pour quitter cette ſolitude, ſi le fidele Agathor eût ceſſé de l'être ; ſon commerce, quelque ſingulier qu'il ſoit, a des charmes pour moi ; il m'a retenue, & ma paſſion, ſpiritualiſée en quelque ſorte, n'a rien deſiré de plus. Si vous trouvez des moyens de m'aſſurer un état, je ne rougirai point de le devoir au Fils d'un Grand Empereur. Sans doute, interrompit Féraddin, j'aurai la gloire de rendre à l'Univers un tréſor que votre cruauté lui raviſſait. Je vous en laiſſe le ſoin, dit Zéida, & lorſque j'aurai conſulté mon cher Aigle, je me déciderai.

Le ſoleil ſe cachait derriere les montagnes, les oiſeaux nocturnes commençaient à voler, déja on ſentait la fraîcheur qui précede la nuit, lorſque Zéida prit congé du Prince, à qui elle ne voulut pas permettre de la remener ; Féraddin la ſuivit des yeux, il ne pouvait ſe laſſer d'admirer ſes graces ; lorſqu'elles ſont priſes dans

la nature, elles percent tout déguiſement. Montons à cheval, dit-il enfin, on doit être inquiet de moi, cher Nézelim ; tu vois quelle eſt ma fortune, ſi je puis toucher la Princeſſe de Kiokarie ; plus mon bonheur eſt grand, plus il me ferait de riavux : garde un ſecret inviolable, & ſois aſſuré que mon amitié t'en tiendra compte. Ils s'entretenaient ſur ce qui leur était arrivé ; lorſqu'ils rejoignirent la chaſſe. Radieuſe, qui n'avait point été de celle du matin, redoutant les ardeurs du ſoleil, vint, au rendez-vous, au-devant du Fils d'Aroſmad, s'informer ſi elle avait été heureuſe : elle ne trouva que les Seigneurs qui l'accompagnaient, inquiets de ce qu'il était devenu ; ils s'étaient diſperſés pour le chercher : les Piqueurs avaient ſonné du cors dans toutes les routes ſans être entendus ; on craignait que, ſuivi du ſeul Nézelim, il ne lui fût arrivé quelque accident funeſte. La Fée était dans un état difficile à rendre ; elle ſoupçonnait Noire-commencre de lui avoir enlevé ſon protégé ; elle était prête à retourner à ſon Palais conſulter ſes Livres, lorſque Féraddin parut

rut avec l'air du monde le plus ſatisfait. Vous nous avez donné des inquiétudes mortelles, lui dit-elle; c'eſt peu ménager ſes amis, que mettre leur ſenſibilité à d'auſſi fortes épreuves: je ſuis cependant tranquille, je crois appercevoir qu'il ne vous eſt rien arrivé de ſiniſtre. Rien, Madame, répondit Féraddin, hors le malheur de vous avoir cauſé quelques ſoins; j'eſpere qu'après vous avoir inſtruite de mon aventure, vous me pardonnerez en ſa faveur.

Il était tard, la Fée prit le Prince de Miloloo dans ſa caleche, & arriva comme un éclair. Les femmes de la Cour s'apperçurent du nouvel état du cœur de Féraddin; ſes politeſſes étaient moins froides, il parlait avec plaiſir, il ſemblait être content de lui. La Fée fut la premiere qui connut ce changement: la confidence qu'il avait promis de lui faire, autoriſait ſes conjectures & l'aſſuraient qu'il était éclairé d'une nouvelle lumiere. Les Dames charmées de le voir répondre à leurs bonnes intentions, ſe livrerent plus que jamais. L'Auteur dit qu'elles firent des avances, portées juſques à l'indécence; je me garderai bien de tra-

duire ce passage, encore plus de le croire: quoi qu'il en soit, Radieuse crut voir qu'il allait tomber en très-mauvaises mains; que ses femmes, profitant d'un délire dont il ne serait pas maître, le perdraient sans ressource, & qu'il était bien plus décent qu'elle dirigeât sa premiere affaire, ou à son profit, ou à celui de qui elle en ordonnerait.

Féraddin fit un piquet tête-à-tête avec la Fée pour la premiere fois; il leva les yeux sur elle avec intention, il rencontra des regards dont il n'avait point encore conçu la puissance; ses pieds mal-adroits toucherent ceux de Radieuse; voulant les retirer, ses genoux presserent les siens; ces légeres sensations lui causaient un trouble assez marqué: la Reine, qui voulait en jouir, enlaça ses jambes dans les siennes, pour être plus à son aise. Le Prince, rempli de Zéida, rapportait à elle toutes les idées que la Fée faisait naître, & n'en sentait pas moins la fortune de sa situation: Radieuse ne finit pas la partie; elle n'avait point d'as, & fatiguée d'un jeu où elle perdait, en connaissant un où elle aurait un avantage certain, elle se leva.

CHAPITRE VII.

Déclaration de Féraddin. Récit de ſa découverte de Zéida. Détail de l'attaque des quartiers de Méri-Dooun. Nuit conſacrée aux plaiſirs. Lettre de Radieuſe à ſon Général.

DONNEZ-MOI ce tambour, dit la Fée au Prince de Miloloo, ſur qui elle commençait à avoir des vues; je veux finir cette fleur. Il le lui apporta, & lui donna des louanges ſur ſon travail adroit...; adroit eſt fort bien dit, ou fort mal, comme vous voudrez, interrompit le Sultan; il y a des ſiecles qu'on dit adroite comme une Fée; créez-moi de nouveaux proverbes, les anciens ſont trop uſés, ou ne m'en donnez pas. Je me doute que cette Radieuſe ne vaudra pas mieux que ſes pareilles, qui, avec un dehors de ſageſſe impoſante, n'en ſont pas plus ennemies des plaiſirs; je parie que ce bon-homme d'Aroſmad en ſera la dupe : il croit avoir confié la jeuneſſe de ſon fils à des mains...; je

m'entends, & ce ſeront ces mains qui...: mais voyons, c'eſt à vous de conter & non pas à moi.

Votre Majeſté ſaiſit avec une ſagacité ſinguliere les moindres objets; je vais reprendre l'ordre de mon récit, & peut-être juſtifier ſes conjectures.

Quand une femme veut plaire à un homme, ou lorſque cet homme lui plaît, rien ne lui fait diſtraction : toute entiere à ſon objet, elle néglige le reſte; les occupations les plus favorites deviennent en ſous-ordre, elles ſont ſacrifiées. Radieuſe quitta ſon ouvrage; Féraddin, dit-elle, donnez-moi le bras, je veux prendre l'air, il faut que je marche, j'ai trop ſoupé. Le Prince s'offrit de la meilleure grace; ils paſſerent ſur une terraſſe, qui n'était éclairée que par la lumiere qui ſortait des appartements. La Reine, pour amener une converſation intéreſſante, joua une ſorte d'indiſpoſition. Je ne ſuis pas bien, dit-elle d'un ton compoſé, s'appuyant ſur l'épaule de Féraddin, vous m'avez ſi fort inquiétée, votre abſence m'a donnée un chagrin ſi vif, que je crains une révolution;

voilà ce que c'eſt que de s'intéreſſer trop à vous. Je connais mes torts, répondit le Prince, avec tout le feu poſſible ; mais, Madame, pourquoi vous repentir d'être ſenſible à ce qui m'arriverait de funeſte ? Hélas, ma vive reconnaiſſance avait-elle lieu de craindre ce reproche ! ne vous en allarmez pas, reprit la Fée, en ſe penchant ſur lui, mon intention eſt de vous dire quelle eſt à peu-près la force de mon amitié, ſans avoir deſſein d'offenſer la vôtre. Puiſque vous me pardonnez, dit Féraddin, en approchant des levres brûlantes d'une main de la fraîcheur du marbre, permettez-moi d'en prendre cette certitude. Il redoubla ſes baiſers, & les aurait continués ; mais la Reine, craignant peut-être qu'il n'en ſût pas davantage, lui fit remarquer qu'il était d'une folie *inſoutenable*, elle d'une imprudence *achevée*, d'être ſeule avec un homme auſſi dangereux, & débita pluſieurs autres traits moraux auſſi neufs. Il ſentit l'ironie ; &, la recevant dans ſes bras, où elle était tombée, ſans doute par diſtraction, il mit fin à ſa fatigante éloquence, en couvrant ſa belle

bouche de ces baiſers ardents qui portent le caractere d'une premiere paſſion. Finiſſez donc, s'écria très-bas Radieuſe, je vais me faire entendre; ſi je ne craignais des propos, j'appellerais mes femmes : mais, ſi vous continuez, il faudra s'y réſoudre. Promettez-moi d'être ſage, ou je rentre; mais non, ne me promettez rien, je ſaurai réprimer votre audace: ah! Féraddin, que penſerait Aroſmad, s'il ſavait que j'aye la complaiſance de ſouffrir vos écarts? A propos, vous ne m'avez point dit l'aventure qui vous eſt arrivée dans la forêt, vous m'en avez promis le détail, il me ſemble que je vous ai donné aſſez de liberté pour vous engager à ne rien altérer d'un récit où je crois votre cœur intéreſſé. Mon cœur, Madame, eſt une exiſtence bien indéfiniſſable; la candeur eſt ſa premiere vertu: vous allez le connaître; puiſſe-t-il, après que vous y aurez lu, mériter votre indulgence!

Egaré par une route inconnue, je marchais avec Nézelim, ſans autre deſſein que celui de trouver un lieu ſolitaire, lorſqu'une Princeſſe, plus blanche que le

lys, plus fraîche que la roſe, s'eſt montrée à nos yeux étonnés. Frappés de rencontrer dans un endroit ſauvage un objet digne des Dieux, je l'ai abordé pour lui rendre mon hommage : ce que l'eſprit a de plus agréable, l'air de plus noble, le ſentiment de plus exquis, Zéida, Princeſſe de Kiokarie, le réunit. C'eſt cette belle fille du malheureux Zamdor, que j'ai trouvée ſous les habits d'une ſimple Bergere, & qui vit dans un Hameau avec deux de ſes Sujets, devenus ſes égaux. Aroſmad, mon vertueux Pere, eſt auteur de ſon infortune : ſollicité par Aris-Boulec-Moour, Roi des Melons-Bleus, de lui envoyer un ſecours puiſſant, il lui a accordé un Corps conſidérable de nos Troupes, qui ont vaincu Zamdor dans une Bataille rangée. Cette journée a été ſuivie de la deſtruction de la Monarchie Kiokarienne; le Sceptre briſé dans la main de l'infortuné Pere de Zéida, devenu Priſonnier, ſes Etats envahis, ſes richeſſes enlevées, cette Princeſſe n'a eu d'autre parti que la fuite. Après avoir vu tomber, ſous des coups redoublés, le généreux Agathor, qui devait être ſon époux,

après l'avoir vu changé en aigle, après en avoir appris que le Génie Carotte, devenu éperduement amoureux, travaillait à la mettre en ſa puiſſance, elle a cru que vos Etats lui ſeraient un aſyle : ignorée de la Nature entiere, s'oubliant elle-même, un troupeau, des fruits lui ſuffiſent; elle eſt le modele de la ſoumiſſion la plus entiere aux décrets des Immortels. Mon Pere, trop facile à ſeconder les deſſeins d'un Voiſin ambitieux, ſéduit par des Manifeſtes impoſteurs, a fait une faute involontaire; c'eſt à moi de la réparer : le puis-je autrement, grande Fée, qu'en ſollicitant votre protection pour une Princeſſe qui en eſt ſi digne ?

Je la donne toute, répondit Radieuſe, à la belle Etrangere dont vous me parlez; mais pourquoi me cachez-vous l'amour qu'elle a fait naître ? Le terme n'eſt point trop fort; vous prenez pour un généreux intérêt, ce qui eſt le principe d'une flamme peut-être à redouter. N'ayant encore connu l'amour que de nom, je puis aiſément, Madame, me méprendre à ce ſentiment: tout autre plus uſagé que moi prendrait des

des chaînes en voyant Zéida; je ne puis définir ce que je ſens, mais je puis le raconter. Je n'avais point éprouvé ce vif intérêt, cette inquiétude, ce trouble que le haſard d'être aux pieds de la fille de Zamdor, a fait naître; je croyais cette ſenſation non-ſeulement le plaiſir même, mais le comble du bonheur; que j'étais éloigné de le connaître! ce n'eſt que depuis un moment que j'en ai conçu une idée qui approche de la vérité. J'admirais les beautés de Zéida, j'en ſentais tout le prix: entraîné juſqu'à l'adoration, mon cœur n'était point rempli: j'aurais peut-être aimé la Princeſſe avec fureur; mais la certitude de ſon attachement pour Agathor, qui en jouiſſait tout entier, m'arrêtait malgré moi. Vainement je me diſais que cet amour métaphyſique ne pouvait ſubſiſter; que l'Aigle merveilleux avait promis de ſe ſacrifier à la premiere paſſion raiſonnable de ſa Maîtreſſe, qu'il était conſéquemment un rival peu redoutable; rien ne me ſatisfaiſait, & malgré mes feux naiſſants.... Je ne veux plus vous entendre, interrompit la Fée; ce que vous me dites peut être vrai, mais il

n'en eſt pas moins décidé que je dois éviter l'explication du ſecond ſentiment que vous voulez me peindre : rentrons.... Quelle injuſtice, reprit le Prince avec chaleur! ne m'avez-vous donc montré de la pitié, que pour m'accabler avec plus de cruauté ? Non, vous m'écouterez, ou je meurs à vos pieds.... Que vous êtes preſſant! je ne vous aurais pas cru auſſi dangereux; eh bien, que voulez-vous...? Qu'il me ſoit permis de vous ouvrir mon cœur, de l'offrir tout entier, & de prétendre au vôtre.... Que cela? quelle rapidité? quelle inconſéquence! C'eſt à moi, qui me ſuis chargée de votre éducation, que vous demandez des choſes qui ſemblent détruire des principes.... Qui en établiſſent d'excellents, répondit Féraddin. Ne dois-je pas vous être ſoumis, ne tenir de conſeils que de vous, n'avoir d'autres plaiſirs que ceux que vous autoriſerez? Refuſerez-vous à l'amitié de mon Pere, celle que j'ai droit de me promettre? Vous êtes bien jeune, lui dit Radieuſe, pour entrer dans de certains détails; & je ſerais bien imprudente d'ajouter foi à un deſir momentané d'inſ-

truction ; mais ſi vous avez beſoin d'un Maître, la Princeſſe de Kiokarie pourra.... Elle ne pourra rien : j'avoue que j'aurais tout tenté pour lui plaire, perſuadé que vous refuſeriez de vous charger de m'éclairer ; mais la douceur dont vous parez vos regards, m'eſt caution que cette faveur ſera pardonnée. En même-temps dépouillant toute timidité, il s'élança dans les bras de la Fée, qu'elle avait ouverts, je ne ſais trop pourquoi. N'eſt-ce point violer les droits de l'hoſpitalité, que de ſoutenir un procédé tel que le vôtre, dit d'une voix coupée de ſoupirs voluptueux, la tendre Radieuſe ; au moins ne vous oubliez pas à un certain point, & ſongez que ce lieu, peu fait pour. . . . . .

. . . . . .

Il y a ici un vuide de pluſieurs lignes dans mon Auteur ; je l'aurais rempli, mais j'ai craint qu'un crayon trop faible n'eût pas même eſquiſſé le tableau qu'il fallait rendre : ſans doute on arrangea des Préliminaires, puiſque les articles furent ſignés peu après.

Les Dames & les Seigneurs de la Cour

virent rentrer la Reine appuyée sur le Prince, sans songer à y entendre finesse; chaque femme, quoique désespérée de n'avoir pas subjugué Féraddin, se consolait de ce qu'aucune de ses Compagnes n'en avait triomphé; on aimait mieux croire qu'il s'était rendu à la gloire de posséder une Immortelle, qu'à ses charmes : la bonne opinion de soi était à la mode dans ce temps-là. Les hommes qui avaient eu part aux bontés de la Fée, ou qui y prétendaient, furent les plus mécontents; les premiers perdirent l'espoir d'être rappellés; les seconds, d'être mis sur les rangs: ils sentaient, quelqu'effort qu'ils fissent, la supériorité de Féraddin; il fut donc vu avec envie de tout le monde.

On allait se retirer, lorsqu'on annonça un (*a*) *Ulacide*, qui arrivait de l'Armée. Il parut devant la Reine dans un état décent; c'est-à-dire, couvert de boue depuis les pieds jusques à la tête; l'air fatigué, rendu : il lui remit ce paquet de Méri-Doun.

(*a*) Courier.

INVINCIBLE REINE,

J'avais formé un cordon des Troupes de Votre Majeſté, pour aſſurer la tranquillité de mes Quartiers : après avoir tout diſpoſé pour ma défenſe, je me croyais à l'abri de toute entrepriſe ; mais la rigueur de la ſaiſon n'a pas empêché Marmar de raſſembler un Corps conſidérable pour venir me ſurprendre. Malgré l'intelligence des Officiers qui commandent mes Poſtes avancés, malgré les Détachements que j'ai en communication pour éclairer les mouvements de l'Ennemi, je n'ai pu être inſtruit de celui-ci, tout important qu'il était, tant il a été exécuté avec ſecret. Marmar a eu d'abord l'avantage ; il a inſulté pluſieurs redoutes qui couvraient ma ligne, & les a emportées l'épée à la main ; tombant enſuite du fort au faible, ſur quelques-uns de mes Quartiers, il les a enlevés : mais, ſuivant avec trop d'ardeur une victoire qu'il croyait aſſurée, je l'ai arrêté dans ſa courſe. Dès que je fus informé du déſordre que ma fauſſe ſécurité avait fait naître, je fis replier mes Quartiers ; mon Infanterie fut bientôt em-

buſquée dans un bois, où je voulais attirer Marmar : je la jettai dans des Villages & dans un Ravin ; par-tout j'étais inexpugnable. Ma Cavalerie, montée à cheval avec toute la célérité poſſible, occupa la plaine ; je la conduiſis à l'Ennemi. Je ramaſſai en chemin les fuyards & les faibles, qui, croyant le mal ſans remede, marchaient ſans deſſein ; ils me ſuivirent. J'arrivai à l'Avant-Garde de Marmar, je la chargeai ſi avantageuſement, que je la renverſai ſur la Diviſion qui la ſuivait : les Colonnes qu'elle précédait m'arrêterent ; je n'avais que de la Cavalerie, & une formidable Infanterie ne pouvait en être ébranlée. Mon Adverſaire me détacha quelques Eſcadrons, qui engagerent l'affaire : mon deſſein étant de l'attirer à mon embuſcade, je tins peu ; je fis une belle retraite, qui parut d'autant plus naturelle, que j'étais inférieur. L'Ennemi trompé, comme je l'avais prévu, me ſuivit : quand je fus à une certaine diſtance de ma réſerve, je fis halte ſur un plateau, & feignis d'y prendre poſte ; mais ce n'était que pour donner le temps à ſon Infanterie de joindre, pour la combattre lorſque j'en trouverais

l'occaſion ; elle arriva : voyant alors qu'elle s'ébranlait pour venir me déloger, je pris les devants, & dépaſſai, en me retirant, les Bois, les Villages, & le Ravin que j'avais farcis. Marmar me pourſuivant avec chaleur, s'engagea dans le piege ; j'ordonnai à mon Infanterie cachée, de charger la ſienne ; celle du Bois fondit ſur elle avec impétuoſité, celle des Villages la rompit, & celle du Ravin acheva de la ruiner par ſes feux raſants. Les Troupes de Votre Majeſté, outrées de s'être laiſſées ſurprendre, ſemblaient n'agir que par mes organes ; elles ont fait des prodiges d'attachement pour leur Souveraine, & d'obéiſſance aux ordres de leur Chef. Le Général ennemi, furieux du ſuccès funeſte de ſon entrepriſe, appellait la mort à grands cris ; elle était ſourde à ſa voix : en vain ſe précipitait-il au plus fort de la mêlée, ſon Génie tutélaire le conſervait. Voyant enfin qu'il ne pouvait ni vaincre ni mourir, il demanda une ſuſpenſion d'armes. Je crus la devoir à l'humanité, & à la connaiſſance de votre ame, Grande Reine, qui ne jouit point de la victoire, ſi Elle ne fait des heureux. J'écoutai ſes propoſitions ; je les refu-

ſai toutes, & n'en fis qu'une, qui était de mettre armes bas, & d'être reçu à ma diſcrétion. Quoique je comptaſſe peu ſur un Article auſſi hardi, & que je m'en fuſſe réſervé de très-honorables en cas de refus, il a été accepté ; j'ai donc eu le bonheur de ſoumettre au pouvoir de Votre Majeſté, un Corps nombreux d'Infanterie, l'élite de la Cavalerie, & toute l'artillerie que l'Ennemi avait amenée.

Cette Victoire complette, qui n'eſt due qu'à la valeur des Troupes que j'ai la gloire de conduire, leur a très-peu coûté. J'aurai l'honneur de vous envoyer, avec un nombre conſidérable de trophées, l'état des Officiers qui ſe ſont ſignalés. Si je ſollicitais les graces de Votre Majeſté pour ceux qui ſe ſont comportés en gens de diſtinction, je les nommerais tous ; mais ce ſera ſeulement pour ceux qui ont fait plus qu'on n'avait lieu d'en attendre : les autres ſont trop payés par le bonheur de vous avoir ſervie.

J'ai appris que le Fils de l'Empereur de Miloloo doit faire la Campagne prochaine, & partager nos haſards ; je ferai mes efforts pour juſtifier l'opinion dont vous me

tez, en le confiant à mes inſtructions; je is au moins promettre de lui démontrer e rien n'eſt au-deſſus d'un Sujet fidele, rſqu'il entreprend pour la gloire d'un Sou- erain qu'il adore. Je ſuis,

REINE IMMORTELLE,

Le plus fidele de tes Soldats,
MÉRI-DOOUN.

Radieuſe fit part de cette heureuſe nouvelle, & fut félicitée de ce ſuccès avantageux : il n'était point heure de faire réponſe; elle ordonna à ſon *Viſir* d'aſſembler pour le lendemain ſon Conſeil de Guerre privé, qui devait ſe tenir dans ſon cabinet; nomma ſur le champ *Emir*, celui qui avait été détaché par ſon Général, & lui donna une épée d'or, garnie de diamants.

Cet Officier diſparut, & fut ſuivi de toute la Cour, que la Fée congédia, ne réſervant que ceux qui avaient droit de ſe trouver à (*b*) l'*yatiſi*; elle donna la main à

(*b*) Heure du coucher chez les Turcs.

Féraddin pour gagner ſon appartement, & refuſa celle de ſon Grand-Ecuyer. Le Prince, plus amoureux qu'il ne croyait l'être, dont la paſſion naiſſante prenait à chaque inſtant un caractere plus diſtinctif, arriva tremblant à la porte de la chambre à coucher; il n'y avait point encore été introduit. Après que la Reine y fut entrée, il allait ſe retirer, plein de déſeſpoir, lorſqu'Elle lui dit à haute voix : Féraddin, je vous prie de reſter, j'ai beſoin de vous; je veux répondre à Méri-Dooun; vous avez de l'eſprit, vous écrirez ma Lettre; je ne ſerai pas fâchée de vous faire faire connaiſſance avec ce brave homme que j'eſtime.

Le Prince de Miloloo fut pour la premiere fois d'une ſurpriſe qui approchait de la ſtupidité; il ne put que balbutier des mots ſans ſuite, & faire des remerciements qui n'avaient pas le ſens commun. La Fée enchantée de ce trouble, d'autant plus raviſſant qu'il était nouveau pour elle, le regarda avec douceur; ce coup d'œil rappella la tranquillité de Féraddin, & il eut la force de ſoutenir les regards malins de

toutes les femmes qui ne le voyaient qu'avec envie ou dépit.

Radieuſe ne porta pas fort loin le ſcrupule du déshabillé; une Divinité a-t-elle quelque choſe à redouter des faibles mortels? Elle prit une chemiſe avec toute l'inattention poſſible, dont Féraddin ne manqua pas de profiter; elle ſe fit déchauſſer avec la même diſtraction: & lorſqu'elle monta ſur ſon lit, ſoutenue par deux femmes, elle laiſſa voir une jambe deſſinée à ravir. Notre Héros aurait perdu la tête, s'il n'eût fait cette réflexion ſi naturelle, qui vient cependant quelquefois un peu tard aux jeunes gens. La Fée eſt plus ſenſible que je ne l'ai ſoupçonnée, elle ne me donne pas un tête-à-tête nocturne ſans deſſein, elle me croit un homme ou un enfant; aſſurons le premier de ces préjugés, détruiſons le ſecond. Partant de ce ſentiment, il devint léger, vif dans ſes propos, il parut tout-à-fait à ſon aiſe. La Fée trouvant cet augure marqué au meilleur coin, fit apporter près d'elle une table à écrire, on avança un fauteuil; elle ordonna de la laiſſer ſeule. Allons, mon

cher Féraddin, commencez à juſtifier ma confiance, ſoyez-moi utile, je veux vous aſſocier aux travaux du Gouvernement; écrivez. Elle était appuyée ſur des couſſins; un bras charmant ſoutenait ſa tête négligemment penchée; ſes yeux avaient acquis toute la langueur néceſſaire pour inſpirer l'ardeur la plus vive; elle était adorable. Féraddin prit une plume: que faut-il écrire, lui dit-il, Madame...? Ce que vous voudrez.... Mais ce n'eſt pas moi qui ſuis dépoſitaire des ordres que vous avez à donner, relatifs à la Lettre que vous avez reçue..... Vous avez raiſon; je penſais à autre choſe: y êtes vous? écrivez donc.

Je ſuis très-ſatisfaite, Méri-Dooun, de votre conduite; rien n'eſt plus ſatisfaiſant que le détail que vous me faites, & vous recevrez des marques de la ſatisfaction.... En vérité, je crois que ce que je dicte n'a pas le ſens commun; qu'en croyez-vous, dites-le moi? Mais..., vous êtes de mon avis, recommençons; déchirez cela, je n'ai jamais rien écrit de ſi mauvais. En ſauriez-vous la raiſon, Féraddin....? Plût aux

Dieux, Madame, que je l'euſſe dévinée! ce que j'ai écrit ſous vos ordres ne pêche que par la répétition d'un ſentiment que je ſuis bien loin d'éprouver : remettons de grace cette Lettre à demain, nous écrirons beaucoup mieux, & employons des inſtants ſi chers à de plus grandes choſes. Se levant alors avec tranſport, il repouſſa la table importune, & ſe penchant ſur le lit de Radieuſe, il fixa dans ſes mains une des ſiennes, qui céda ſans effort. Après l'avoir couverte de baiſers expreſſifs, liſant dans ſes regards cette douce langueur qui précede le deſir, & que ſuit la volupté, il oſa porter une main hardie ſur une gorge, dont lui ſeul pourrait nous dire les beautés. En vain une gaze légere & tranſparente, ouvrage de la pudeur, couvrait-elle des globes du plus heureux contour ; il l'enleva, & fut maître de laiſſer errer ſes regards avides. Radieuſe était ſi étonnée de l'audace de Féraddin, ſi offenſée, ſi outrée, qu'elle n'eut pas la force de lui en rien dire ; elle ſe crut cependant obligée de jouer la colere, elle y réuſſit mal : eſſayant de réprimer les tranſports de ſon

Amant, elle employa des mouvements si mal-adroits, qu'ils tournerent à son profit, & qu'elle se trouva presque vaincue à force de travailler à se défendre. Le Prince, plus voluptueux qu'il ne devait l'être dans une premiere affaire, descendait dans un examen de détails qui achevaient son ivresse; il passait rapidement d'une beauté découverte à une autre qui devenait l'objet de son culte; & ne s'appercevait pas que cette agréable recherche irritait la sagesse de la Fée, & qu'il lui fallait un dédommagement; il ouvrit les yeux, & voyant que si Radieuse donnait un moment à la réflexion, qu'elle éloignait, il était perdu, il se hâta de fixer son irrésolution. Que faites-vous, jeune téméraire? craignez mon juste courroux...; vous ne pouvez en concevoir.... Arrêtez, je saurai vous punir.... Eh, de quel crime? Grands Dieux, suis-je coupable...! de m'avoir réduite.... à l'amour le plus tendre... Ah, cher Amant, je te pardonne.... Divine Maîtresse, je touche à l'immortalité! Je ne me servirai point, pour peindre à Votre Majesté la béatitude de Féraddin, de ce vieux mot tou-

jours placé au ſingulier ; il fut heureux: comme je crois que la félicité fut égale ; & que l'un, pour la premiere fois, jouiſſant du ſouverain bien, l'autre ne l'ayant jamais connu avec une auſſi prodigieuſe étendue, ils furent au comble du bonheur ; je puis dire : ils furent heureux.

En vérité, continua Radieuſe, réparant un peu le déſordre où l'impétuoſité de Féraddin l'avait miſe, mais le réparant avec eſpoir d'une nouvelle inſulte, vous êtes un Eleve bien ſingulier, & moi une Inſtitutrice d'un nouveau genre ! j'aurais des choſes à me reprocher d'une gravité unique, ſi je ne mettais dans mes procédés une pureté d'intention qui les juſtifie. Je ne dois pas vous cacher que notre commerce eſt fondé ſur l'amitié la plus tendre, ſur l'amour le plus vif, & en même-temps ſur des rapports de convenance décidément établis. Si je vous avais livré à la ſéduction de mes femmes, vous auriez payé cher l'avantage d'être prévenu. Peut-être euſſiez-vous trouvé des figures plus piquantes ; je ſais qu'il eſt des femmes à ma Cour, qui, à force de graces factices, ſont des compoſés très-

agréables; leur poſſeſſion offerte vous eût ſi peu touchée, qu'elle vous eût forcé de paſſer d'une conquête facile à une autre plus facile encore : je ne me ſuis pas mieux défendue qu'elles, mais je n'ai cédé que parce que j'étais certaine de vous éviter les remords.... Les remords, ô Soleil! Quel terme employez-vous! pourraient-ils naître de ce qui fait mon bonheur & ma gloire? Je ne les connaîtrai, divine Maîtreſſe, que par la perte de moments à jamais précieux, que je me garderai bien de laiſſer à l'auſtere morale. Perſuadé de l'impunité d'un crime qui avait été juſtifié, il devint pluſieurs fois coupable : la Reine enchantée de la docile fureur de ſon Eleve, ceſſa de jouer une retenue dont elle eût été la victime : tous deux abſorbés dans un abyme de délices, n'échapperent au torrent de la volupté, qu'après avoir fait ce qui aurait anéanti tout-autres.

La nuit fuit, le jour s'avance, déja l'aurore paraît; retirez-vous, dit la Fée, par cet eſcalier dérobé, dont voici une clef ſecrete; Midoé, ma premiere Femme-de-Chambre, ſera la ſeule confidente de nos

plai-

plaiſirs : allez prendre, dans les bras du ſommeil, un tranquille repos; rendez-lui des heures que le tendre amour lui a ravies ; rarement il eſt accoutumé à ce larcin : l'habitude, le beſoin, le tempérament violent plus ſouvent ſes droits. Féraddin aurait voulu faire des adieux convenables ; mais la Fée Econome, qui connaiſſait combien il eſt prudent de penſer au lendemain, ne voulut pas les recevoir. Le Prince s'étant retiré, trouva, dans ſon appartement, Nézelim qui l'attendait : ce Confident ſe doutait à-peu-près de la fortune de ſon Maître, qui, ſans être indiſcret, l'en inſtruiſit. Il ne fut pas plutôt ſeul avec lui, que l'embraſſant avec bonté : ô mon cher Nézelim, lui dit-il, ton Maître ne pourra ſoutenir le poids de ſa félicité. Cet ami fidele, ſans pénétrer le ſecret de ſon Prince, lui rendit ſes devoirs, & le vit mettre au lit. Quand je lui donne ce titre d'Ami, qui paraît irrégulier, je ne me trompe point ; les Rois, dans ces temps reculés, honoraient de leur amitié les Courtiſans que leur mérite illuſtrait : & loin que de telles bontés dégradaſſent la

Puiſſance Suprême, elles ajoutaient à ſes attributs un amour qui l'affermiſſait mille fois plus que le reſpect politique, qui en eſt la baſe, & qui ne doit ſouvent ſa naiſſance qu'à la crainte & à la terreur.

Féraddin eut les ſonges les plus agréables; ſans ceſſe il voyait la Fée ſenſible à ſon amour, il remerciait le Deſtin de lui avoir donné pour début une aventure qui aurait terminé avec gloire celle de l'homme le plus accrédité, il s'égarait dans un dédale de voluptés; il s'éveilla enfin, ſans avoir cru dormir. Radieuſe ne fut pas moins agitée & moins heureuſe; comparant les différents Sacrifices qui lui avaient été offerts, avec ceux que le Prince de Miloloo venait de célébrer, elle ne pouvait lui refuſer la palme. Sa fortune égalait celle du Prince; il jouiſſait pour la premiere fois, pour la premiere fois elle avait joui du plaiſir rarement connu d'une premiere leçon.

La Reine des Sources de Lait conſacra le jour à ſes devoirs, après avoir donné la nuit à ſes amuſements: le *Divan* fut aſſemblé; on y traita des matieres importantes, de Juriſprudence, de Commerce

& de Guerre ; on y expédia des graces pour les Officiers qui s'étaient diſtingués à la derniere affaire ; on aſſigna des ſommes pour être diſtribuées aux Soldats à titre de gratification. La Fée chargea le Courier qui portait ſa Réponſe à Méri-Dooun, d'un écrin qui renfermait ſon portrait enrichi de diamants. Voici ce qu'elle lui écrivait, qui vaut un peu mieux que ce qu'elle avait dicté la veille.

Je n'ai pas plutôt appris, brave Méri-Dooun, que vous aviez été attaqué, que j'ai cru que vous aviez vaincu ; vous avouez avec trop de généroſité avoir manqué en quelque ſorte aux regles que preſcrit la ſcrupuleuſe prudence, pour croire que vous n'ayiez pas fait tout ce qu'elle exige. Les projets les mieux concertés ne réuſſiſſent pas toujours ; conſolez-vous, votre Souveraine s'applaudit d'avoir confié ſes forces à un Sujet auſſi fidele que vaillant. Mes Ennemis apprendront ce que peuvent mes Troupes préparées au combat, puiſque, lors même qu'elles ſont ſurpriſes, elles ſont invincibles. Ne négligez rien pour récompenſer la valeur, diſpoſez des

Grades, vous connaiſſez mieux que moi celui eſt digne d'y monter. Etabliſſez de nouvelles diſtinctions pour reconnaître le mérite; puiſez dans mes tréſors, ils vous ſont ouverts; prenez-y de quoi payer grandement ces gens auſſi utiles qu'infames, ces tranſfuges, ces malheureux qui vendent un ſecret à prix d'argent; il ne faut rien épargner pour être inſtruit: n'eſt-il pas bien juſte qu'un Proſtitué qui ſacrifie ſes jours à la ſoif de l'or, les vende chérement? Employez une autre partie de mes richeſſes à un plus noble uſage; faites des diſtributions au Soldat qui puiſſent lui donner de l'aiſance ſans l'énerver, encore moins le corrompre. Songez que vous êtes le Pere de l'immenſe famille que j'ai confiée à vos ſoins; mais je vous en dis trop, vous en ſavez plus encore.

Je vous envoye le portrait d'une Reine que vous ſervez avec aſſez de zele pour mériter cette faveur; je deſire qu'elle vous anime à de plus grandes choſes, ſi toutefois il eſt poſſible. Soyez certain que jamais Méri-Dooun n'aura lieu de ſe plaindre de l'ingratitude de

RADIEUSE.

Le Conſeil fut terminé par les ordres qu'on envoya aux Gouverneurs des Provinces, de célébrer la derniere victoire avec la magnificence qu'elle méritait.

Eh bien, Madame, dit Schah-Baham à la Sultane, vous m'avez fait la mine quand je vous ai dit que je parirais que Radieuſe ferait faire des ſottiſes à Féraddin; vous le voyez : quand je dis des ſottiſes, je m'entends; ce n'eſt pas que je trouve fort irrégulier de couronner ſa flamme : mais que deviendra cette eſpece de ſupériorité qu'elle devait conſerver pour ſoutenir ſon caractere de femme à bons conſeils, & d'amie déſintéreſſée? Ma foi, je n'en ſais rien, encore moins ſi ſon nouvel Amant ſera conſtant; ſi cela arrivait par malheur, nous toucherions à la queue du Roman. Ce Méri-Dooun me paraît un garçon intelligent, & qui ſait tirer parti d'une conjoncture critique; en général, tout ce que vous m'avez conté, Amuley, ne m'a pas ſupérieurement amuſé; mais je ne me plains pas, je crois que c'en eſt aſſez.

CHAPITRE VIII.

Voyage à Luggbridd. Aventure d'un Boulingrin, où l'on voit une jolie Femme & un vieux Château. Deſcription d'un Labyrinthe aſſez commode; Féraddin s'y couvre de gloire. Galanterie faite à Agathor; ſon arrivée à la Cour.

RADIEUSE, qui n'avait pas les raiſons de certaines Fées du ſecond ordre, qui ſont obligées de maſquer un commerce amoureux, afficha le ſien, ou, pour parler plus juſte, s'inquiéta peu des propos. Féraddin, à qui ſon ſecret peſait infiniment, ſerait peut-être devenu indiſcret, ſi la conduite de ſa Maîtreſſe n'eût mis toute la Cour dans ſa confidence. Son bonheur fut une nouvelle ſource de conſidération; les Grands reſpectaient en lui & ſa naiſſance & le choix de leur Souveraine. Radieuſe, pour n'être pas prévenue des médiſants auprès d'Aroſmad & de Zirza, propoſa, pour l'intérêt de ſes plaiſirs, & pour en aſſurer la continuité, de faire un

petit Voyage à Luggbridd; Féraddin, enchanté de la liberté que lui donnait cette abſence, ravi d'ailleurs de revoir un Pere à qui il devait beaucoup, & une mere chérie, accepta. La Fée donna quelques ordres indiſpenſables, & ayant fait attacher deux mouches à un cabriolet de *Burgos*, elle en confia les rênes à Féraddin, & diſparut.

J'ai dit que la rapidité de ces mouches était exceſſive; conſéquemment on s'attend à une prodigieuſe vîteſſe : point du tout; Radieuſe ralentit leur vol, pour jouir plus long-temps du tête-à-tête : il eſt vrai que Féraddin l'en ſupplia, & l'engagea même à prendre terre dans une forêt enchantereſſe, au-deſſus de laquelle ils planaient; (c'eſt de lui qu'on a ſu cette anecdote.) La Fée, toujours complaiſante pour ſon Amant, (eh! qui ne l'eût pas été en pareil *cas* ?) céda à ſon inſtance, non ſans avoir un peu minaudé; une Intelligence Céleſte doit-elle ſe rendre aux deſirs d'un mortel, ſans lui faire ſentir combien il doit être reconnaiſſant? Le Prince, plus amoureux que jamais, embraſé d'un feu purifié par ſon ſéjour aux Régions éthérées, ſe

hâta de démontrer à l'Immortelle, qu'il y a de grandes reſſources chez les faibles humains ; il la conduiſit, ou plutôt ſes deſirs le menerent dans un boulingrin taillé des mains de la Nature. J'ignore ſi ce lieu fut jamais témoin des Sacrifices à l'Amour, mais je doute qu'on y en ait offert depuis d'auſſi ſolemnels. Ils y paſſerent tout le jour, & ne crurent y avoir demeuré qu'une heure : tendres diſcours, épanchements de cœur, ſerments confirmés par les preuves de la flamme la plus vive ; voilà ce qui les occupa.

Enfoncés dans un boſquet, où leurs pas incertains les avaient fait arriver, ils apperçurent le Château antique d'un vieux (*a*) *Caïmacan.* C'était moins une Maiſon de plaiſance, qu'un Fort mal bâti ; des tours les unes ſur les autres, ſéparées de courtines étroites, des foſſés mal revêtus, des ponts-levis qui ne jouaient plus, des creneaux ruinés, des meurtrieres comblées, compoſaient l'architecture militaire de ce Châ-

(*a*) Officier Turc.

Château : la civile n'était pas mieux entendue; on avait percé des fenêtres pour ne point voir, & des portes pour ne point paſſer. Quittons ces lieux, dit Radieuſe à Féraddin, lui faiſant appercevoir deux hiboux qui portaient un *Palanquin*, nous ſommes près de l'habitation du *Caïmacan* Mine-Jaune, dont Noire-comme-encre eſt épriſe. Ce vieux Soldat, auſſi difforme qu'elle, lui paraît l'Amour même; ce triſte Château, un Palais enchanté. Contre l'uſage des femmes horribles, qui recherchent les ſoins des hommes les mieux faits, cette Fée les déteſte, parce qu'elle ſent leur avantage, & qu'elle veut toujours primer: retirons-nous; ſi elle nous voyait, elle croirait que c'eſt une piece que je lui joue de vous avoir fait ſpectateur de ſon rendez-vous; & ne pouvant ſe venger ſur moi, ce ſerait un nouveau motif de vous en vouloir : ils s'éloignerent, & regagnerent le Cabriolet magique.

Le Prince n'ayant plus de raiſons valables pour quitter les airs, ne s'oppoſa plus à la célérité du vol des mouches; elles traverſerent l'immenſe Océan, volerent au-

deſſus de l'Afrique entiere, & arriverent, en moins de temps que je ne le dis, à Luggbridd. Comme il était néceſſaire qu'on ne fût pas inſtruit à la Cour de la viſite de la Fée, & de l'Héritier de la Couronne, Radieuſe changea ſes mouches énormes en celles de la taille ordinaire, qui la ſuivirent ſans être diſtinguées, & ſon Cabriolet fut réduit à la forme de ceux que nous portons à nos montres ; Féraddin l'ajouta aux célebres breloques que lui avaient vendu les Dames (*a*) Machart & Laurent.

Aroſmad & Zirza s'entretenaient de l'abſence de leur Fils ; ils ſe plaignaient même de l'inexactitude de la Reine des Sources-de-Lait, qui manquait à la parole donnée de le leur amener quelquefois ; ils finiſſaient par eſpérer, lorſque ce digne objet de leur tendreſſe & cette Fée bienfaiſante parurent dans leur cabinet. Leur joye fut égale ; le reſpectable Monarque preſſait la tête de ſon Fils ſur ſon ſein ; l'Impératrice accablait d'amitiés les plus expreſſives celle qui méritait leur reconnaiſſance ; enfin la con-

(*b*) Bijoutieres de Merveilleuſe, rue de l'Opéra.

verſation fut entamée. Aroſmad demanda avec quelque ſorte d'inquiétude, ſi Radieuſe était contente de ſon Fils, s'il était prévenant, docile aux inſtructions, attentif à lui plaire. Cette queſtion eût embarraſſé Féraddin; la Fée répondit pour lui. Si je n'étais pas très-ſatisfaite de mon Eleve, dit-elle, je ne vous l'aurais pas préſenté pour le mettre dans le cas de recevoir ou vos reproches ou les miens; il paſſe l'eſpérance que j'en avais conçue, il partage avec moi les travaux du Gouvernement, aſſiſte & préſide à mes Conſeils, me ſert de Miniſtre; je ne puis que m'en louer beaucoup. Votre Majeſté, plus inſtruite que l'Empereur de Miloloo, ſait ſi Elle avait ſes raiſons d'en dire du bien. Elle ajouta qu'elle ne craignait qu'une choſe; c'eſt que l'amitié qu'Elle avait pour Féraddin, devenue ſi publique, ſa familiarité ſi connue, ne donnaſſent matiere à des propos qui lui ſeraient ſi ſenſibles qu'elle ſerait obligée de renoncer à pourſuivre ſon éducation, préférant ce ſacrifice à celui d'une réputation établie avec éclat depuis pluſieurs ſiecles. Elle parla d'elle-même

avec toute la ſécurité d'une femme qui eſt aſſurée de n'être pas contredite; & liſant dans les regards de ſon Amant, combien il était ſatisfait du tour heureux qu'elle avait donné, elle allait continuer, lorſqu'Aroſmad, fondant en larmes, lui dit: comment reconnaître le bienfait que je tiens de vous, Madame? O mon Fils, que vous me devenez cher depuis que vous l'êtes à notre Protectrice! Suivez ſes loix, c'eſt le terme du bonheur.

La converſation devenue générale, la Fée parla de la découverte que Féraddin avait faite de Zéida, dans une des forêts de ſon Empire : votre Fils vous la peindra mieux que moi, ajouta-t-elle d'un air fripon, dont le bon Empereur ne s'apperçut pas. Le Prince raconta ſon aventure, & y mit autant de déſintéreſſement qu'il put; mais lorſqu'il pria ſon Pere de ſolliciter Aris-Boulec-Moour en faveur de Zamdor & de ſa Fille, il employa toute la chaleur poſſible : il peignit les malheurs de la Princeſſe de Kiokarie avec des couleurs ſi vives, traça un crayon ſi affreux du barbare Vainqueur, fit valoir la ſupériorité

du Roi ſur ſes revers avec tant de force, qu'Aroſmad en fut ébranlé.

Il eſt vrai, Madame, dit ce Monarque, que je ſuis l'inſtrument de la ruine de l'infortuné Zamdor. Aris-Boulec-Moour, après avoir employé près de moi juſques à la ſéduction, monſtre dont les Rois devraient même ignorer le nom, réuſſit à en obtenir une Armée auxiliaire : l'indigne uſage qu'il a fait de ſa victoire, m'a prouvé qu'il ne la méritait pas. Je l'ai ſecouru pour venger des droits uſurpés par Zamdor, & le faire rentrer dans des Provinces qu'il m'avait demontré être de ſa dépendance; mais je fus bien-loin de donner les mains à l'oppreſſion d'un frere. Mes Troupes ſont faites, Madame, pour combattre pour la juſtice ; ſi malgré ma bonne foi elles ont ſervi la tyrannie, elles ſauront, en abandonnant ſes drapeaux, la punir, & venger l'innocence accablée. Féraddin, inſtruiſez Zéida de ce que je viens de dire; aſſurez-la que je réparerai ma faute : je vais entamer près d'Aris-Boulec-Moour la voye de la négociation, l'engager à me prendre pour arbitre ſur ſes différends avec Zam-

dor, ou tel autre Souverain de l'Aſie qu'il voudra choiſir, & le preſſer de lui remettre ſes Etats; s'il me refuſe, le même Odar, qui les lui a ſoumis, ſaura leur rendre leur premiere liberté. Si vous voulez diriger cette entrepriſe, mon Fils, & que Madame vous permette de la conduire, je vous en chargerai.

J'approuve votre équité, Aroſmad; vous euſſiez ceſſé d'être vous-même, en ceſſant d'être juſte, dit la Fée; dès que je ſerai de retour à Merveilleuſe, je prendrai Zéida avec moi, & tâcherai de lui faire trouver ſon ſéjour agréable: ſi pendant le cours de cette année vous ne réuſſiſſez pas auprès d'Aris-Boulec-Moour, je vous envoye votre Fils ſeconder vos deſſeins; je compte n'en avoir plus beſoin pour défendre mes frontieres, & que cette campagne terminera, par ſes ſoins, la guerre que je fais.

Radieuſe & Féraddin, inviſibles pour tous autres qu'Aroſmad & Zirza, paſſerent dans le Parc, d'où, les mouches ayant repris leur taille, & le cabriolet ſa forme, ils partirent pour Merveilleuſe; l'un après avoir marqué aux Auteurs de ſes jours ſa

respectueuse tendresse, l'autre à d'anciens amis un attachement toujours nouveau.

En vérité, tendre Maîtresse, vous m'avez joué un tour cruel, dit le Prince à la Fée, dès qu'il se trouva seul avec elle; vous avez joui de mon embarras, & je ne conçois pas comment mon Pere ne l'a pas découvert; si vous n'eussiez parlé pour moi, je n'avais pas la force de le faire : tel est l'excès de ma béatitude; il m'accable, & je succombe sous le poids de ma félicité. Comme ils firent la même route, il fut tenté de descendre une seconde fois dans la forêt au Boulingrin; il le proposa à la Fée, qui lui répondit que ces parties de fougere n'avaient d'agrément que lorsque le hasard les faisait naître; qu'il aurait chez elle l'Art & la Nature à ses ordres, & que, s'il était généreux, il devait sacrifier ses plaisirs à celui d'annoncer à Zéida les intentions de son Pere & les siennes.

Radieuse fut reçue à sa Cour avec la satisfaction qui précede un Souverain chéri; ses Courtisans, tristes & languissants, loin de profiter de son absence pour faire régner la joye & la liberté, l'avaient trou-

vée d'un ſiecle. Son Grand-*Viſir*, Scheriff-Mickq, la ſupplia de lui faire l'honneur de ſouper dans ſon Palais ; elle accepta. Le Miniſtre donna une fête auſſi galante qu'on en ait vu dans l'Orient. Après le repas il fit paſſer ceux qu'il avait invités dans ſon labyrinthe d'hyver ; il en avait de toutes les ſaiſons, pour qu'on fût chez lui plus à ſon aiſe, & qu'on y eût une liberté entiere favoriſée de prétextes : celui d'été était de myrthes ; ſes allées étaient coupées d'une infinité de cabinets de lauriers tous égaux, dont chacun avait un canapé de gazon & un baſſin avec ſon jet-d'eau proportionné à ſa grandeur. Dans ces agréables méandres, on ne ſe retrouvait qu'après s'être perdu, & leurs différents contours donnaient lieu aux meilleures aventures. Plus d'une fois, ſans ſe chercher, & y étant entré pour tout autre objet que celui qu'on rencontrait, on feignait d'y être venu pour lui, & l'occaſion donnait la préférence. Souvent un Amant ne trouvant pas ſa Maîtreſſe, s'en conſolait dans les bras de celle de ſon Ami, qui avait fait le troc. Celui d'hyver était à-peu-près

diſpoſé de même; des galeries couvertes ſe communiquaient, & répondaient à une infinité de cellules égales, meublées par le goût & la volupté. Les galeries étaient éclairées d'une lumiere douce & peu éclatante, inventée non par l'épargne, mais par le myſtere; à moins d'en connaître la *Topographie*, il n'était pas poſſible de ne pas s'égarer; on marchait ſans deſſein, on trouvait un cabinet ouvert, on y entrait. Ces réduits charmants étaient d'une recherche ſinguliere; on y reſpirait, avec la volupté, l'air le plus artiſtement préparé; des caſſolettes d'un parfum exquis brûlaient dans les angles ſans être apperçues, & exhalaient les tréſors les plus précieux de l'Arabie : des poëles allumés, & pratiqués dans les encoignures, répandaient une chaleur douce; les murs étaient couverts de tableaux galants & d'eſtampes expreſſives; une Bibliotheque de cinquante volumes nouveaux & tendres était faite pour amuſer celui qui arrivait le premier au rendez-vous; une fontaine d'argent, d'où coulait à volonté un filet d'eau tiede, était deſtinée aux ablutions; un ſopha élaſtique

à ſon uſage ordinaire. Les glaces n'étaient pas connues chez Radieuſe, leur invention doit ſans doute ſa naiſſance au deſir de plaire des Européennes; mais, à leur défaut, on ſe ſervait de lames d'acier ſupérieurement polies, qui réfléchiſſaient les objets, mais ne conſervaient pas la vivacité du coloris, comme le végétal cryſtalliſé. Le plafond était revêtu de ces lames, de même que l'alcove qui renfermait le ſopha. Les portes des cabinets reſtaient toujours ouvertes lorſqu'ils étaient inoccupés, & pour-lors il était libre à chacun d'y entrer; mais lorſqu'elles étaient fermées, le *Viſir* avait défendu, ſous peine de ſon indignation, de penſer à les ouvrir, & il était obéi; perſonne n'ayant alors la noire malice de la curioſité en pareil cas.

Ce fut dans une de ces myſtérieuſes retraites que la Fée conduiſit Féraddin, ſous prétexte de lui faire connaître cet ingénieux labyrinthe: il était temps qu'elle prît ce parti; les femmes de ſa Cour, qui n'oſaient diſparaître qu'après elle, commençaient à ſe plaindre de ſon irréſolution.

'enez, dit-elle au Prince, je veux vous
aire voir jusques où le *Visir* porte l'intelli-
gence : quoiqu'elle connût très-bien l'en-
chaînement des galeries, & qu'elle eût fait
plus d'une fois l'essai des cabinets, elle ne
put retrouver celui à qui elle donnait la
préférence. Fatiguée de le chercher, elle
entra dans le premier qui s'offrit. Féraddin,
ravi d'être seul avec la Reine, ne s'occupa
point des détails de propreté & d'agré-
ments qu'elle lui faisait remarquer; tout
entier à son objet, il loua très-peu la re-
cherche du cabinet pour louer beaucoup
celle qui l'habitait : il entraîna sa Maîtresse
vers le sopha méchanique, elle s'y assit;
en même-temps la porte, qu'ils avaient in-
considérément laissée ouverte, se ferma
d'elle-même. Le *Visir* avait prévu à cet
oubli; il savait que deux Amants distraits,
comme ils le sont toujours, pouvaient ou-
blier de fermer après eux, & qu'un tiers,
trouvant le cabinet ouvert, y entrant se-
lon la loi qui le permettrait, devenait as-
surément de trop ; il y avait remédié en
faisant attacher un ressort qui répondait
du sopha à la porte, & qui, étant pressé

par le poids ordinaire de deux perſonnes, agiſſait impulſivement ſur elle, & la fermait. L'Amant de la Fée trouva cette invention ingénieuſe : jouiſſons, dit-il à ſa Maîtreſſe, des ſages précautions de Scheriff-Mickq. Elle n'avait rien de valable à oppoſer, il n'était plus queſtion de jouer la prude après l'aventure de la nuit que j'ai racontée & celle du Boulingrin ; elle ſe livra à ſa ſenſibilité. Féraddin, fils d'un Immortel, & qui devait être un jour admis au nombre des Puiſſances du *Giniſtan*, n'avait rien de terreſtre ; l'ardeur de ſa flamme tenait de la Divinité, & Radieuſe, par une vertu communicative, l'avait ſi bien rempli du délire qui l'agitait, qu'il fut un prodige de valeur, bien ſupérieur à cet Hercule que les Poëtes ont célébré.

Le Prince ne put s'empêcher, malgré ſes talents, d'arriver au terme fatal que la Nature a plus ou moins éloigné, mais qu'enfin elle a déterminé. La Fée elle-même, anéantie dans la profondeur de ſes réflexions, ſe leva, & dit à ſon Amant : J'eſpere que vous chaſſerez demain ; je vous

aime trop pour vous voir, je vous défends de paraître qu'au ſouper : en vérité il eſt cinq heures, regardant ſa montre, cela eſt affreux ; que fait actuellement toute la Cour ? car il n'eſt pas poſſible que juſques à préſent elle ait été occupée. Quelle éloquence, mon cher Féraddin, quoi, parler cinq heures de ſuite !

Radieuſe marqua au *Viſir* combien elle était ſatisfaite du ſouper ; elle monta dans ſon char, arriva à ſon Palais, & ſe mit au lit.

Féraddin, forcé de prendre quelque repos, céda à la néceſſité ; il dormit juſques à midi. S'étant fait habiller, il conſulta ſon (*a*) *nitiometre*, & ayant connu qu'il ferait ſec, il demanda des chevaux. Il s'informa, avant de partir, de l'heure à laquelle il ſerait jour chez la Reine ; il apprit qu'on pouvait entrer. Surpris de ce que la Fée avait donné ſi peu de temps au ſommeil, craignant qu'elle n'eût quelque légere indiſpoſition, il ſe fit annoncer. Eſt-il per-

(*a*) Inſtrument qui marque les différents degrés de la ſéchereſſe & de l'humidité de l'air.

mis, Madame, à ma tendre inquiétude, de ſavoir qui peut avoir interrompu votre repos? C'eſt pour augmenter vos plaiſirs, mon cher Ami; allez voir Zéida, je crois que vous ſerez content des ſoins que j'ai pris de rendre votre commiſſion brillante; je vous défends de me remercier & de me voir avant ce ſoir, c'eſt notre convention.

Féraddin forcé d'obéir, & peut-être flatté de revoir Zéida, dont il ſe ſouvenait avec plaiſir, malgré les étonnantes diſtractions que la Fée lui avait données, en prit congé & monta à cheval, ſuivi de Nézelim. Quel oracle a rendu la Reine, lui dit-il: que m'a-t-elle promis? je parie qu'elle a voulu prévenir cette Princeſſe Bergere, & qu'elle m'aura fait annoncer...; mais non, c'eût été un mauvais office à me rendre, avançons. Dieux! que vois-je? ſerions-nous égarés? où ſont ces hameaux ruſtiques, ces habitations ſimples, ces champs que le Laboureur ſeul cultivait? j'apperçois à leur place un Palais enchanteur, des jardins immenſes, & ce côteau eſt changé en amphithéâtre, couvert d'arbres odoriférants: Nézelim, c'eſt cependant la même

TAYLOR INST. OXFORD

route que nous tînmes il y a quelque temps, qui nous conduit ici ; une voix ſecrete m'aſſure que nous approchons du ſéjour heureux qu'habite Zéida : ſans doute ceci eſt un enchantement que Radieuſe a préparé. Nézelim appuyait la conjecture, ils s'avançaient, & déja ils entraient dans l'avenue du Palais, lorſqu'une femme ſuperbement vêtue les aborda. Prince, dit-elle à Féraddin, la belle Zéida eſt encore dans les bras du ſommeil, un ſonge agréable charme ſes ſens ; elle croit vous voir, vous parler, & vous devoir l'état heureux dont elle va jouir. Ce ſonge ſera bientôt réaliſé ; mais Radieuſe, à qui j'appartiens, & qui, pour vous plaire, a formé cet enchaînement de merveilles, m'a ordonné de vous prier d'attendre ſon réveil.

Notre Héros, amoureux des objets préſents, comme le ſont tous les jeunes gens, entra dans la chambre de Zéida. Elle repoſait ſur une pile de carreaux ; ſon Palais était peint à freſque, & décoré dans les dedans avec tout l'art poſſible ; il n'était pas vaſte, & reſſemblait à ces Châteaux que les Souverains font bâtir dans des lieux

ſolitaires, pour y jouir d'eux-mêmes & s'échapper à leur grandeur. Féraddin ſeul, à côté de la Princeſſe, attendait l'inſtant de ſon réveil ; il devait être intéreſſant. Elle ouvrit les yeux & ne crut point voir, elle prenait ce qui frappait ſa vue pour la ſuite du ſonge dont elle ſortait à peine ; elle adreſſait la parole à Féraddin, qui lui répondait les choſes les plus expreſſives : elle n'oſait croire à la réalité. Réfléchiſſant que ce qui s'était paſſé de merveilleux, ne devait ſon exiſtence qu'à une imagination échauffée, elle ſe recueillait ; &, à force de penſer, elle ſe perſuada ſon erreur. Cependant le Prince, impatient de la convaincre, lui préſenta la main, & la pria de voir ſes appartements, ſes jardins, & d'être perſuadée que rien n'était plus vrai que les objets qu'il lui offrait. Zéida, convaincue par les diſcours du Prince, qui lui apprit que Radieuſe était auteur de cette merveille, entra dans ſon cabinet de toilette, où des femmes l'attendaient avec des corbeilles & de magnifiques habits.

Pendant qu'on la coëffait, Féraddin lui peignit l'intérêt que la Reine avait pris à

ſes

ſes malheurs, lui raconta ſon voyage à Luggbridd, & lui rendit compte des intentions de ſon Pere, qui avait juré de la venger, s'il ne pouvait, par la douceur, prétendre au ſuccès qu'il attendait de la négociation avec Aris-Boulec-Moour. Je vous ai promis, adorable Princeſſe, de changer votre fortune; quelle eſt la mienne d'avoir réuſſi? vous avez pour Protectrice une grande Fée; pour vengeur, un puiſſant Empereur; & pour garant de leurs ſoins, le Deſtin. Zéida ne put trouver de termes aſſez expreſſifs pour marquer le degré de ſa reconnaiſſance pour la Reine des Sources-de-Lait, & l'équité d'Aroſmad; la tendre généroſité de ſon Fils augmentait ſon trouble, elle ne pouvait que penſer. La premiere Femme-de-Chambre lui ouvrit des écrins qui renfermaient des ajuſtements de diamants blancs & jaunes, de rubis d'Orient & Balais, de ſaphirs, d'émeraudes, d'aigues-marines, d'améthyſtes & de topazes. Elle ſe décida pour les topazes, leur couleur va bien aux brunes, & choiſit une robe doublée d'hermine. Elle allait quitter ſa toilette ſans avoir mis de rou-

ge, ſon uſage n'était pas établi à la Cour de Moloſſ; mais à celle de Merveilleuſe, il était indiſpenſable. Féraddin l'engagea à en faire l'eſſai, elle réſiſta; il lui prouva que, ſans ce coloris, qui, à la vérité, cédait à celui qu'elle tenait de la Nature, elle paſſerait pour une femme d'un monde inconnu : la jeune Princeſſe en mit, avec toute la mal-adreſſe d'une femme qui n'en a pas beſoin.

Un Maître-d'Hôtel apporta un déjeûné qui fut dévoré; une longue toilette, un rêve, un événement auſſi ſingulier donnent de l'appétit. Un moment après on vit entrer dans la cour du Château une gondole à huit chevaux ſoupe-de-lait, harnachés de velours bleu & argent, & nattés de réſeaux de même : un Cocher de ſix pieds de haut, & de deux & demi de large, dont la mouſtache retrouſſée faiſait un majeſtueux circonflexe, gouvernait ces animaux fougueux; les deux premiers étaient menés par un Poſtillon gros comme le poing. Quatre Heyducs & deux Negres montés derriere, deux Pages près du ſiege, douze Valets-de-pieds aux portieres,

ſix Coureurs à la tête des chevaux, & deux Brigades des Gardes-du-Corps en avant, compoſaient le cortege; il était fermé par un Ecuyer & un Chambellan, chacun dans leur chaiſe de poſte.

Quand le Détachement fut rangé, le Chambellan vint avertir : Féraddin propoſa à la Princeſſe de monter en voiture; je ne demande pas mieux, dit-elle, mais vous ſavez que nous ſommes convenus de faire part de ma fortune à mon cher Agathor : depuis deux jours je ne l'ai point vu; ſans doute il ne laiſſera pas écouler celui-ci ſans ſe rendre dans le bocage, où il ne manque pas de me venir voir auſſi ſouvent qu'il lui eſt permis. Il ſera ſurpris de la décoration de ces lieux champêtres, mais il ne le ſera pas moins que je les aye quittés ſans l'en avoir inſtruit. Laiſſons un Officier, répondit Féraddin, qui l'attendra & le conduira dans les jardins de la Fée. Il ne pourrait le diſtinguer, reprit Zéida; partons, je prierai Radieuſe d'envoyer, au rendez-vous ordinaire, un Génie de ſa Cour, qui aura ſoin de le prévenir.

Zéida prit avec elle Tharos & Balzame,

à qui on avait donné des habits convenables ; elle monta dans la gondole avec eux & le Prince ; on partit pour Merveilleuſe. La Reine donnait audience à un Ambaſſadeur ; cette cérémonie devait occuper ſon après-midi : toujours attentive à procurer des plaiſirs à ſon Amant, & à aſſurer ceux de la Princeſſe, par l'intérêt qu'il y prenait, elle envoya ſa meute & ſon équipage au milieu de la forêt avec une halte admirable. Féraddin trouva cet appareil de chaſſe ; le *Seymen-Bachi*, qui le commandait, le pria, de la part de ſa Souveraine, d'offrir à Zéida le plaiſir de forcer quelques bêtes : la propoſition convint. On ſervit, ſous une tente, ce qu'on avait apporté, après quoi la Princeſſe de Kiokarie monta dans une petite voiture, & ſuivit les chiens.

Il était quatre heures, on continua ſa route : dès que Zéida parut au Palais, on lui rendit les honneurs ; la Reine l'attendait à l'entrée de ſon appartement, la reçut avec la démonſtration de l'amitié la plus ſincere, & l'embraſſa tendrement. Il y eut, à cette occaſion, gala à la Cour : les Princes étran-

gers & les Seigneurs nationaux, ignorant que la Belle protégée avait le cœur pris, formaient différents projets d'attaque; mais leur erreur dura peu.

Zéida fit un compliment à la Fée, où elle peignit sa gratitude avec toute la noblesse possible; cette Reine y fut sensible, & lui dit : « Vos malheurs me sont devenus personnels, charmante Princesse, » je rends graces au Destin de m'avoir » donné la préférence sur toute autre Puissance qui se serait fait honneur de vous » recevoir dans ses Etats : je ne puis cependant m'empêcher de vous en vouloir un peu; pourquoi m'avoir caché » votre nom & sur-tout votre séjour? » vous devez juger si celui que vous habitiez était digne de vous, par les changements que j'y ai faits; ordonnez ici » comme à Molosis, on vous y sera soumis, & l'amitié de celle qui regne, vous laissera peu à désirer.

Je suis comblée, répondit Zéida, Madame; il ne manque à mon bonheur que celui d'en instruire Agathor, ce généreux Amant, dont le Fils de l'Empereur vous a

parlé; je l'aime, jugez de mon impatience. Elle eſt juſtifiée, dit Radieuſe, je ſais les rendez-vous que l'Aigle enchanté vous donnait, je vais détacher un Génie pour le prendre. Ses ordres donnés furent auſſitôt exécutés : le Génie vola au boſquet indiqué; il y trouva Agathor, qui, abſorbé dans une immenſité de réflexions, ne pouvait en faire une ſolide. L'humble chaumiere de ſa Maîtreſſe, changée en un Palais magnifique; ſon verger, en des jardins enchanteurs; le champ, qui la nourriſſait, en un parc admirable, égaraient ſes conjectures : pluſieurs fois il avait volé alentour, ſans appercevoir ni elle ni ſa chere Balzame; cependant il attendait, perché ſur un licomore, ſans trop ſavoir pourquoi; mais puiſqu'il fallait exiſter, il aimait mieux demeurer dans des lieux témoins d'un bonheur qu'il croyait avoir perdu, que de s'en éloigner. Le Génie le reconnut à ſa taille plus qu'ordinaire, & lui demanda, dans la langue ſacrée, s'il n'était pas Agathor, chéri d'une des plus belles Princeſſes de l'Univers. L'Aigle fidele s'abattit à ce début ſi intéreſſant,

& vint aux pieds du Génie ; il lui fit des queſtions, & lui avoua qui il était. Ne perdons point de temps, continua l'Envoyé de Radieuſe, ma Reine eſt auſſi empreſſée de vous voir, que votre Maîtreſſe ; ſuivez-moi, concevez les eſpérances les plus flatteuſes ; je doute fort ſi vos malheurs ne trouveront quelque puiſſant remede.

Agathor, malgré la rapidité de ſon vol, précipité par ſon ardeur, eut peine à ſuivre la courſe du Génie ; ils arriverent : celui-ci rendit compte à la Fée de ſon ſuccès ; on vit voltiger l'oiſeau merveilleux, on ouvrit une fenêtre, il entra.

Après avoir fait des remerciements à la Reine, prononcés avec aiſance & dictés par le ſentiment, il dit les choſes les plus touchantes à la Princeſſe de Kiokarie : reſpectant ſans ceſſe les décrets immortels, il n'oſa s'en plaindre ; mais il fit ſentir, avec le reſpect qui leur eſt du, qu'il croyait ne pas avoir mérité la rigueur de ſon ſort, ſi ce n'eſt pour avoir prétendu, peut-être avec témérité, à la poſſeſſion de Zéida. Cette tendre Amante lui rendit amour pour

amour; passa une main plus blanche que l'albâtre sur ses plumes, en mit une dans ses serres, & approcha sa belle bouche de son redoutable bec.

Radieuse leur promit de s'intéresser à leur félicité, & les flatta d'obtenir du Souverain des Dieux le retour d'Agathor à la vie, comme un dédommagement dû à son amour.

Quoi! dit Schah-Baham, nous reverrions encore cet Aigle, le sabre à la main, le casque en tête, trancher du sarpédon? Je le croyais tout-à-fait perdu pour la race humaine; & je pense que, Zéida exceptée, la perte n'était pas grande: qu'en dites-vous, Madame? Qui, moi, j'aime toujours à revoir des Sujets fideles à leurs Rois & à leurs Maîtresses.

Vos Majestés, répondit l'*Aga*, verront, dans le Chapitre suivant, s'il méritait leurs bontés.

CHA-

CHAPITRE IX.

Arrivée du Génie Tranſcendant à la Cour. La Fée & ſon Frere vont trouver le Deſtin ; ils en obtiennent l'immortalité d'Agathor & de Zéida ; leur réception à la dignité de Génie, par pluſieurs Puiſſances du Giniſtan.

AGATHOR s'envola après avoir mangé un biſcuit, que lui donna la tendre Zéida, & promit de revenir le jour ſuivant. Féraddin conduiſit la Princeſſe à un appartement meublé de velours lilas ; les rideaux des fenêtres de ſa chambre à coucher étaient relevés en feſtons par des cordons de même, terminés par des glands ; ſon lit n'était ni à la Turque, ni à la Polonaiſe, mais à la mode du Pays : on ne les plaçait point à Merveilleuſe, ou dans une alcove ou dans un lieu indéterminé, mais au milieu de la piece. Celui de Zéida était élevé ſur trois gradins, entourés d'une baluſtrade d'argent émaillé ; des matelas de Sigovie, enfermés dans du ſatin blanc,

repoſaient, non ſur des ſangles attachées comme elles le ſont toutes à des pieces fixes, mais à des lames à peu-près comme les feuilles à la *dalême*, dont nous nous ſervons aux reſſorts de nos *déſobligeantes:* la flexibilité de l'acier produiſait une molleſſe qui nous eſt peu connue ; la plume la plus fine & la plus élaſtique ajoutait à la ſenſualité du coucher ; les draps d'un ſeul tiſſu du plus beau coton, étaient bordés d'une dentelle admirable. Au milieu du plafond pendait un aigle d'or, qui tenait dans ſon bec une couronne de diamants de deux pieds & demi de diametre ; dans l'intérieur de ſon bourlet régnait un tringle où étaient fixés des rideaux d'un travail exquis ; ils enveloppaient la totalité du lit lorſqu'on le voulait, & par le moyen d'un contre-poids, renfermé dans la cavité de l'aigle, ils ſe relevaient à volonté.

Il faiſait froid alors ; il n'y avait point de cheminée dans cette chambre méchanique, point de poëles pratiqués dans les épaiſſeurs, mais ſous le parquet, qui n'était autre choſe qu'une moſaïque de pierres précieuſes : on avait ſoin d'entreten

des fourneaux toujours au même degré, qui répandaient une chaleur égale : un Machiniſte de Radieuſe avait prouvé, ce qu'on ne ſavait pas alors, que lorſqu'on a les pieds chauds, on eſt bien; on ſe brulait au reverbere d'une cheminée, & on ſe gelait malgré de doubles paravents. Ce fut dans cette chambre miraculeuſe, des ſingularités de laquelle je ne dis qu'un mot, pour faire juger du Palais de la Reine, que Féraddin laiſſa la jeune Maîtreſſe d'Agathor entre les mains de ſes femmes & de pluſieurs Gentilshommes de la plus belle figure du monde. Votre Majeſté me paraît ſurpriſe de ce que je dis, & je juge, par le mouvement qu'elle vient de faire, qu'elle croyait l'uſage de priver les femmes de la vue des hommes, ou de les confier à de vils Eunuques, plus ancien qu'il ne l'eſt; cet abus outrageant était inconnu dans ces temps, la vertu ſeule était une barriere que rien ne pouvait franchir, parce qu'elle était vraie & non de convention. On confiait les femmes aux ſoins des hommes, comme au ſexe généreux & fort qui peut les défendre, ou tendre & complai-

ſant qui peut les ſervir. La barbare coutume de dégrader l'eſpece pour la rendre utile à la plus grande inutilité, à la garde forcée des femmes, était abhorrée. La Philoſophie de ces temps enſeignait à ne point mutiler les ouvrages de la nature; à plus forte raiſon proſcrivait-elle l'anéantiſſement d'un être égal à ſoi : auſſi un malheureux réduit à ce ſort déplorable, au-lieu d'être vendu chérement, n'exiſtait que de la généroſité publique; il n'était point haï comme les Eunuques d'Aſie, il n'était point mépriſé comme ceux d'Europe, il était plaint.

Zéida ſatisfaite, dormit comme on le fait lorſqu'on n'a rien à deſirer; accoutumée dans ſon Hameau à ſe lever avec l'aurore, elle appella Balzamé dès que le jour commença à poindre. Radieuſe, qui avait gardé un peu tard le Prince de Miloloo, & cela par bonne politique, de peur que la jeune Kiokarienne ne lui fît trop d'impreſſion, ſans doute par intérêt pour Agathor, mit à profit la certitude que Féraddin lui donna de ne jamais aimer qu'elle : elle s'éveilla à midi. Il y avait long-

temps que Zéida ſe promenait dans les jardins; elle cherchait les boſquets, les labyrinthes, les ſalles de verdure, eſpérant d'y trouver ſon Amant, mais il n'était pas maître de s'y rendre; ſon amour lui avait fait oublier la veille qu'elle devait quitter la terre à une heure indiquée; il y avait manqué, &, pour punition, il devait être privé de ſa liberté pendant huit jours. Fatiguée de ſa recherche, elle rentra au Palais, où la Fée l'attendait. Zéida, lui dit-elle, je ne puis trop-tôt travailler à votre union avec Agathor; j'ai quelque lieu de me croire favoriſée du Deſtin, mais je vais intéreſſer pour vous le Génie Tranſcendant, mon frere; il eſt en crédit près du Souverain Arbitre des humains; il a une ſupériorité de connaiſſance, une étendue de lumieres, une perſpicacité ſi invincible, que jamais il n'a manqué le ſuccès d'une entrepriſe: je vais lui écrire un mot, il ſera ici ce ſoir. La Reine ſe fit apporter une petite table, & fit un Billet; un Courier du cabinet fut introduit, & chargé du paquet; il monta un *Couſin*, & diſparut comme un éclair.

On dîna, après quoi on proposa une partie de chasse : il faisait le plus beau temps du monde ; mais on ne voulut pas s'écarter. Les caleches & les relais arriverent, suivis de cinquante (*a*) *Zagardis*, qui menaient des chiens couplés : les Piqueurs sonnerent des fanfares, on marcha vers la forêt. Radieuse fit lancer un *mouf*, espece de cerf d'une prodigieuse vîtesse ; il fut forcé en trois heures. Après s'être trouvée à la curée, elle retourna à Merveilleuse. Le *Seymen-Bachi* ignorait quelle sorte de bête la Reine voulait chasser, & avait donné ordre au *Zagardi-Bachi* de faire amener des laisses de levriers, des alans, des limiers, des épagneuls, des braques ; cette multitude d'animaux de différente espece faisait un coup d'œil singulier.

Le Courier détaché était de retour, & avait appris que le Génie Transcendant allait arriver, lorsqu'on le vit paraître. Que voulez-vous, ma Sœur ? dit-il à la Fée, après l'avoir embrassée avec cette tendresse qui ne peut avoir sa source que dans la

(*a*) Valet de chiens.

nature; j'étais occupé à appaiſer une ſédition cauſée dans mes Etats par la cherté des vivres, que la négligence de mon *Viſir* a laiſſée introduire; il payera de ſa *vie* celle de pluſieurs de mes Sujets, que *la* faim, cet horrible ſupplice, a terminée : mais puis-je vous être utile? vous ſavez s'il eſt un plaiſir plus ſenſible à mon cœur que celui de vous ſervir. Si j'avais à vous demander une grace perſonnelle, mon Frere, je la ſolliciterais avec moins de chaleur, mais c'eſt pour cette Princeſſe infortunée que j'implore votre pouvoir; elle aime un généreux Guerrier qui perdit la vie à la bataille de Talmar, le même *jour* qu'elle perdit ſes Etats; ce Héros a ſuccombé à la jalouſie du Génie Carotte, qui s'eſt vengé d'une prétendue inſulte avec toute la lâcheté que vous lui connaiſſez. Cependant, pour ſoutenir l'éclat de ſon rang, le Deſtin a permis le trépas d'Agathor. Inſtruit de ſes vertus, au nombre deſquelles je compte ſon amour, il croit peut-être l'avoir puni avec trop de rigueur : joignons nos prieres, & ſupplions-le de rendre à la terre un Amant fidele. Je ſais,

répondit Transcendant, l'aventure d'Agathor, il a été plaint, & je crois que nous réussirons : allons trouver le Souverain des Dieux ; j'ai ici un cerf-volant, sur lequel j'ai fait mettre des coussins, plaçons-nous-y, & partons. Puis adressant la parole à Zéida : Madame, il m'est bien doux, lui dit-il, de contribuer à votre bonheur, mais il m'eût été bien plus flatteur d'oser vous offrir mes Etats, & de ne pas travailler pour un tiers. Puisqu'un Amant digne de votre cœur, l'a touché, il faut se sacrifier, & assurer son bonheur. Il partit sans attendre la réponse de la Princesse.

Le Génie & la Fée arrivés aux pieds du Trône, où le Destin rendait ses décrets, le trouverent appuyé sur un Livre qu'il daignait consulter ; cet immense volume contenait les âges qui ont été, ceux qui sont, & cette suite innombrable qui doit être. Quand il eut fini un Chapitre important, il jetta un regard de complaisance sur Radieuse, & de bonté sur Transcendant. „ Qui vous amene, ma Fille, lui dit-il, „ avec un ton qui annonçait qu'il était fa„ vorablement disposé ? Parlez, soyez as-

„ ſurée, ſi vous avez quelque demande à
„ me faire, d'être attentivement écoutée.
„ C'eſt une juſtice que je vous rends; vous
„ demandez ſi peu que vous devez obte-
„ nir. „ Maître abſolu des êtres créés, Dieu puiſſant, aux volontés de qui rien ne réſiſte, répondit la Reine, tu vois une de tes Filles, qui, pour obtenir la grace d'Agathor, embraſſe tes genoux paternels. Tu ſais que j'ai offert un aſyle à Zéida, ſa Maîtreſſe, je puis tout pour elle, hors la rendre heureuſe; toi ſeul, lui donnant ſon Amant, peux aſſurer ſa félicité : ſi tu accordes à mes humbles prieres le retour d'Agathor à la vie, tu rends un Héros à la terre, un Favori à la gloire, un Sujet à l'amour. La beauté de la cauſe que je ſollicite, m'a décidée à m'en charger; j'ai prié mon Frere, que tu combles de tes bontés les plus précieuſes, de ſe joindre à moi pour te toucher; écoute nos accents, ô Maître des Dieux & des hommes!

„ J'ai dû venger l'offenſe d'un Génie,
„ ma Fille, répondit l'Arbitre Souverain,
„ mais je puis pardonner; ſoyez heureuſe,
„ puiſque vous avez l'ame aſſez belle pour

„ ne trouver votre félicité que dans celle
„ de vos Amis. Zéida ſera l'Epouſe d'A-
„ gathor; tous deux jouiront à jamais des
„ plaiſirs toujours renaiſſants d'une ardeur
„ mutuelle: j'accorde non-ſeulement à vos
„ deſirs le retour d'Agathor à la lumiere;
„ mais il ne la reverra que pour ne la plus
„ perdre; je l'admets au rang des Génies:
„ comme eux, par ſes vertus, il éclairera
„ la terre; comme eux, par ſes talents, il
„ ornera l'Olympe, & ſa chaſte Compa-
„ gne jouira des mêmes droits.

Tranſcendant & Radieuſe tomberent aux pieds du Deſtin; il les fit relever, & les embraſſa avec une tendreſſe auſſi reſpectable qu'éternelle.

Agathor fut mandé; il parut devant le Pere des Temps, qui lui dit: « Vous devez
„ votre immortalité à votre conſtance, à
„ votre valeur, & à Radieuſe. Vous allez
„ être inſcrit au nombre des Génies; vivez
„ avec vos égaux avec douceur, reſpectez
„ ceux qui ſont d'un ordre plus ſublime,
„ & ne vous ſervez de votre puiſſance que
„ pour faire des heureux. „ Il dit, & congédia Radieuſe & ſon Frere, après leur

avoir donné la puiſſance de faire la réception des deux Epoux.

Agathor, qui avait repris ſa premiere forme, prit place ſur le cerf-volant, & revint à Merveilleuſe avec ſa Protectrice. Zéida attendait avec impatience le Génie & la Reine; elle comptait infiniment ſur leur crédit, mais ne ſe flattait pas d'un ſuccès auſſi rapide : quel fut ſon raviſſement lorſqu'elle reconnut ſon Amant! Ce généreux Guerrier ne fut pas maître de contenir ſa joye, qui eût été indiſcrete dans toute autre circonſtance; il reçut de ſa Princeſſe les témoignages les plus certains de ſon amour. Vous voyez, lui dit Radieuſe, ſi mon Frere vous a ſervi avec chaleur. C'eſt à vous qu'eſt due la reconnaiſſance du bienfait, ma Sœur; je ſuis trop payé par l'heureux accord que je vois régner entre d'auſſi belles ames. Il y eut un combat de ſentiments entre la Fée & ſon Frere, qui fut terminé par ce diſcours d'Agathor. « Belle Zéida, les Dieux ne » font point de demi-graces; il eſt de leur » grandeur de punir avec ſévérité, comme » de récompenſer avec magnificence; je

„ ne ſuis pas dans ce dernier cas, je n'ai
„ peut-être jamais mérité que d'être par-
„ donné. Le Deſtin, preſſé par nos puiſ-
„ ſants Amis, a daigné non-ſeulement vous
„ rendre un Amant fidele, mais il a ajouté
„ à cette ſublime faveur l'immortalité:
„ oui, tendre Epouſe, c'eſt pour jamais
„ que je vous adore; & comme l'exiſ-
„ tence éternelle m'eût été un ſupplice
„ plutôt qu'un don, ſi elle n'eût été par-
„ tagée avec vous, vous êtes admiſe au
„ rang des Immortelles. Votre nom & le
„ mien ſeront déſormais écrits dans les
„ faſtes de l'amour, & dans les Livres
„ éternels.

Ah, mon cher Agathor, que m'apprenez-vous! répondit Zéida. J'euſſe reçu, dans notre malheur commun, l'immortalité comme un préſent des Dieux; elle aurait aſſuré la continuité de ma flamme: jugez ſi elle me devient précieuſe aujourd'hui qu'elle eſt couronnée. Elle allait dire encore beaucoup de choſes qui auraient été inutiles, car il fallait agir, lorſque Féraddin, qui juſques-là avait été ſpectateur, fit le compliment le plus élégant.

Radieuſe engagea Tranſcendant à paſſer quelques jours chez elle; ils furent occupés par des fêtes & des ſpectacles: tout le monde était heureux. La Reine & Féraddin étaient on ne peut pas mieux; le Génie avait retrouvé, chez ſa Sœur, une (*a*) *Chaſſaky*, avec laquelle il paſſait d'agréables moments: pour Agathor & Zéida, ils diſparaiſſaient ſi ſouvent, ſous prétexte de parler d'affaires ſecretes, que je ne puis répondre de leur conduite. Pendant ces jours conſacrés à la volupté, pluſieurs Ambaſſadeurs furent expédiés aux Cours reſpectives des Génies voiſins des Etats de Radieuſe, pour les prier de ſe trouver à la réception d'Agathor & de ſon Epouſe: ces Miniſtres amenerent les Puiſſances auprès deſquelles ils avaient été détachés.

La Cour de Radieuſe fut on ne peut pas plus brillante; tous les jours il y avait un dîner magnifique, enſuite on allait au Spectacle, alternativement à l'Opéra & à la Comédie. La ſalle de l'Opéra était ſu-

(*a*) Fille que le Sultan a honorée de ſes bontés.

perbe; malgré ſa vaſte étendue, les ſons y étaient conſervés, l'Architecte avait ſu ménager ſes ſections à l'avantage de leur vibration. Le Décorateur offrait ce que la perſpective a de plus ſéduiſant & de plus miraculeux; le théâtre était vaſte, ſon *proſcenium* d'une proportion exacte. Lorſqu'un Empereur paraiſſait ſur la Scene, c'était avec un cortege convenable qui le précédait, & une ſuite digne de lui; s'il donnait un combat, il était nombreux. On n'était point forcé de recourir à ſon imagination pour trouver beau ce qui n'était que médiocre; les objets étaient peints dans leur taille naturelle, & non en petit: c'eſt de ſon orcheſtre dont on pouvait dire que le coup d'archet était merveilleux; une juſteſſe, une préciſion, un enſemble admirable formaient ſon heureux accord. Les Muſiciens qui le compoſaient, étaient d'égale force; delà rien de languiſſant. Les Auteurs des paroles s'attachaient à peindre des ſentiments naïfs & ingénieux dans ce qu'on nommait les ballets, & des caracteres nobles, ſoutenus & intéreſſants, dans les Tragédies. Ceux qui

travaillaient la Muſique, n'étudiaient que la puiſſance de l'harmonie; leurs ouvertures étaient majeſtueuſes, fieres, brillantes: ſans être prodigieuſement chargées de travail, elles en étaient pleines. Le Récitatif n'avait ni le froid des Milolois, ni l'inſoutenable monotonie des Sirodiens; mais il était expreſſif, léger, lorſqu'il convenait, & grave lorſqu'il le fallait : pour les ariettes, elles étaient raviſſantes, terminées par d'heureux points d'orgue, modulées avec intelligence. Les chœurs étaient ronflants & ſonores, deſſinés, bien entendus, frappants par la plénitude de leur harmonie; les airs des danſes aſſortis aux caracteres: Alecto ne danſait pas un air qui ne conviendrait qu'à Borée; on donnait à Terpſichore une entrée plus noble qu'à Eglé; un Cyclope ou un Sauvage avaient un caractere diſtingué.

La Comédie n'était pas moins bien dirigée : on ne s'attachait pas tant à la jolie figure des Actrices, qu'à leur talent. Le choix d'un ſujet dépendait du plaiſir qu'il avait fait au Public à ſon début, & non du ſuccès d'une cabale, ou des petits ar-

rangements avec le Protecteur ou le Directeur du théâtre. La Troupe était assez nombreuse pour que chaque Acteur ne sortît jamais du genre qui lui était propre; on ne voyait point un froid Confident doubler un Roi, ni une Soubrette forcée de remplir un rôle sérieux. Une Tragédienne devait avoir de la taille, une belle voix, une prononciation exacte, de la noblesse, du sentiment, du feu dans son action; mais jamais de cette fureur, de ces clameurs, de ces rugissements qui n'affectent ou ne devraient affecter que le Peuple. La bonne Tragédie n'expose à nos yeux que les traits historiques des Grands Hommes mis en action; nous leur supposons une élévation qui retranche de leurs passions, ce qui tient du Plébéien; tout, jusques à leur fureur, doit avoir des bornes; &, si ils s'y livrent, que ce soit toujours en soutenant leur caractere.

Radieuse proposa de voir la premiere représentation d'un Ballet Héroïque; mais comme elle voulait que la liberté régnât, elle pria son Frere de faire les honneurs de

de ſon balcon, & fut dans une (a) *baignoire* avec Féraddin. Agathor & Zéida négligerent le ſpectacle, & reſterent au Palais.

Le jour ſuivant la Fée fit préparer la ſalle d'audience, avec toute la décoration poſſible. Le Garde-meuble de ſa Couronne n'épargna rien; le fauteuil du Trône était rayonnant de pierreries; le dais en était également parſemé, l'eſtrade cachée par un tapis brodé de perles. Au milieu de cette Piece était une table ovale, couverte de velours verd & or; on avait placé autour autant de ſieges qu'il devait y avoir de Génies & de Fées. Agathor & Zéida étaient logés dans une aîle du Palais, fort éloignée de l'appartement de la Reine, auquel on communiquait par d'immenſes galeries: les grands Officiers de Robe & d'Epée furent les prendre; ils étaient précédés de cent Gentilshommes, & d'autant de Pages; cinquante Vierges marchaient enſuite, & portaient des caſſolettes, tandis qu'un pareil nombre de jeunes enfants ſémaient, ſous leurs pas, les fleurs les plus agréables.

(a) Petite Loge qui donne ſur le Théâtre.

Les meilleurs Muſiciens accompagnaient, d'inſtruments doux &. flatteurs, la voix de pluſieurs Filles, belles comme des (*b*) *Aſſaky*, dont les accents étaient enchanteurs. Deux des plus grands Seigneurs portaient devant les nouveaux Génies leurs portraits & deux autres, ſur des couſſins, les anneaux qui allaient leur être donnés.

Agathor & Zéida, en habits de Candidats, arriverent au ſallon, où leur réception devait ſe faire. Le premier était revêtu d'une longue tunique de ſatin blanc, bordée d'un reſeau d'or, & portait ſur la tête une toque, ſurmontée d'un panache de héron. La Princeſſe avait une robe de gaze d'argent, enrichie de diamants jaunes; &, pour coëffure, une ſultane de plumes de Phénix. Ils furent étonnés de la richeſſe du coup d'œil, lorſqu'ils furent introduits dans cette auguſte aſſemblée. La Reine, aſſiſe ſur un Trône, avait un air de dignité que je ne puis rendre; le Sénat des Génies & des Fées n'était pas moins reſpectable. Après qu'ils furent entrés, on ferma les

(*b*) Sultanes favorites.

portes; Radieuſe alors prenant la parole, dit, d'un ton de *Vénérable* : « Nous ſommes aſſemblés, mes Freres, pour procéder à la réception du généreux Agathor & de la tendre Zéida; nous n'avons pas beſoin d'un examen particulier des raiſons qui nous décident à les admettre à la ſublimité de notre grade, & à partager avec eux nos ſecrets; le Deſtin a parlé. Que tardons-nous à leur révéler ce qui eſt de plus merveilleux dans l'Univers? Vous, Génie *Bouche-Cloſe*, mon Frere, ayez la bonté de me préſenter le Récipiendaire en la maniere accoutumée.

Bouche-Cloſe s'approcha d'Agathor, & le conduiſit aux pieds du Trône, où s'étant profondément incliné, il en monta les degrés; & après avoir reçu des mains de la Reine un anneau miraculeux, il en fut embraſſé : puis retournant auprès du tapis verd, il y écrivit ſon ſerment ſur un Livre d'or, que le Génie *Garde-Fadaiſes* lui préſenta. On ne doit point être ſurpris ſi le ſerment de quelques Ordres de ſociété a été divulgué; on a toujours eu la

mauvaiſe méthode de s'en tenir à un engagement verbal, que la légéreté, l'indiſcrétion, ou la mauvaiſe foi peuvent démentir ; mais dans la Hiérarchie des Génies on le faiſait écrire, auſſi rien n'a-t-il percé de leurs myſteres depuis une ſi longue ſuite de ſiecles, qui, loin d'être avilis par la connaiſſance qu'on en aurait eue, ſemblent devenus plus ſublimes : car on voit moins de Fées que jamais ; & ſi de temps-en-temps de ſages Auteurs ne les rendaient à la ſociété, on ne ſe ſouviendrait, à certain âge, que de celle qui fit la fortune de Cendrillon. Zéida fut reçue à peu près de même que ſon Epoux ; elle fut conduite par la Fée *Surveillante*, & embraſſée des Génies femelles. La réception finie, dont j'ai ſupprimé l'ordre cérémonial, la voûte retentit d'un triple *bouzé*.

Quand l'Aſſemblée fut rompue, & qu'on eut repris ſes habits, Radieuſe fit paſſer Agathor & Zéida ſur un balcon, au pied duquel était un Peuple innombrable, qui implorait leur protection, chantait les louanges de la Reine, & béniſſait le Deſtin.

Pendant cette auguſte cérémonie, Féraddin, qui n'avait pas droit d'en être, ſe promenait dans le parc avec Nézelim; ils s'entretenaient d'un paquet qu'il venait de recevoir d'Aroſmad, & qui renfermait des Lettres pour la Fée : il apprenait de ſon Pere que ſa négociation près d'Aris-Boulec-Moour, non-ſeulement n'avait pas réuſſi, mais avait été rejettée; que ce Roi enorgueilli d'un ſuccès qu'il ne ſe devait point, s'était cru en droit de mépriſer un Voiſin qui en était l'auteur. Aroſmad ajoutait que l'équité, la pitié, & ſon propre honneur, l'engageaient à déclarer la guerre au Roi des Melons-Bleus; qu'il allait faire les préparatifs convenables, & qu'il en donnerait avis à la Fée.

Féraddin fut tendrement reçu dans les bras de Zéida; cette belle Fée ne trouvait point de termes aſſez expreſſifs pour peindre ſa reconnaiſſance au premier auteur de ſes biens; Agathor, enivré de volupté, de délices, ne s'exprimait que par ces démonſtrations ſouvent plus éloquentes que les phraſes les mieux conçues, & toujours plus vraies. Le premier Maître-d'Hôtel

vint avertir qu'on avait ſervi. Le Prince de Miloloo, qui n'avait pas trouvé un inſtant pour parler ſeul à Radieuſe, ſaiſit celui où on défilait pour ſe rendre à la ſalle où on mangeait : Madame, lui dit-il, tout eſt rompu avec Aris-Boulec-Moour; voici un paquet que mon Pere me charge de vous remettre, il m'inſtruit du mauvais ſuccès de ſes ſoins : il eſt outragé, il demande vos conſeils, & ſe prépare à la guerre. Gardons le ſecret aujourd'hui, répondit la Fée, ces inſtants doivent être conſacrés aux plaiſirs; demain Agathor, Zéida, vous & moi, prendrons enſemble nos dernieres réſolutions : trouvez-vous à mon lever.... Ne pourrions-nous pas en parler cette nuit ſans attendre le jour? interrompit le jeune Prince avec un ſourire ſignificatif; faut-il...? Je vous entends; vous êtes un méchant.... Mais il faut.... il faut dîner, je vous parlerai.

Il était temps qu'ils arrivaſſent; tout le monde était debout, & s'en ennuyait. Les uns craignaient quelque ſiniſtre nouvelle, d'autres trouvaient que la Fée prenait mal ſon temps pour parler affaires; tous avaient

appétit, conſéquemment de l'humeur. Depuis que j'ai l'honneur de parler, Votre Majeſté peut en avoir pris, je me tais; & ne lui offrirai, dans la ſeconde Partie, des Faits plus ſurprenants, qu'après avoir reçu ſes ordres.

Fin de la premiere Partie.

ERRATA.

EMIERE PARTIE.

ligne 20, mérites; *liſez* mérite.
10, Noir-comme; *liſez* Noire-comme.
23, pétaliome; *liſez* Pétaliſme.
1, Erigonométrie; *liſez* Trigonométrie.
21, l'aſſuraient; *liſez* l'aſſurait.
6, des; *liſez* de.
17, Licomore; *liſez* Cicomore.
6, qu'elle; *liſez* qu'il.

ÉRADDIN

ET

ROZÉIDE,

ONTE MORALE,

POLITIQUE

ET

MILITAIRE.

nemo ſinè naſcitur : optimus ille eſt, qui
nimis urgetur.

HORACE, *Satyre III.*

SECONDE PARTIE.

A GAZNAH,
z FIDELE, Imprimeur ordinaire de
la Cour.

1167 *de l'Hégire, & de l'Ere Chrétienne* 1765.

TABLE
DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *AGathor trouve, à la Cour d'Aris-Boulec-Moour, un Officier à qui il a ſauvé la vie; ſa converſation avec ce Monarque. Il tire des fers Zamdor, ſon Roi. Rozéide, Fille d'Aris-Boulec-Moour, adoucit ſa férocité. Arrivée de Zamdor à la Cour de Radieuſe; cette Fée obtient du Deſtin ſon immortalité. Deſcription du Palais du Deſtin, & de ce qui l'habite. Féraddin reçoit de la Fée un cheval qui raiſonne; ſes adieux, ſon départ,* page 1

CHAP. II. *Agathor arrive chez Aroſmad, qui lui donne ſa Maiſon Militaire; diſpoſition d'Agathor. Féraddin ſe rend à l'Armée de Radieuſe; Bataille; attaque de poſte; paſſage du fleuve; défaite de Nortard-Toour, Roi des Oeillets-Panachés, par Méri-Dooun, à laquelle Féraddin contribue. Divers ſtratagêmes; réflexions de Schach-Baham, dignes de lui.* 37

CHAP. III. *Nortard-Toour demande la Paix, Radieuſe accepte ſes conditions; elle eſt publiée. Féraddin part de l'Armée, entend dans une forêt une eſpece de Sabbat, & trouve, près d'une fontaine,*

Palméide, qui n'eſt autre que Noire-comme encre, qui lui joue un tour luxuri-tragi-comique. 67

CHAP. IV. *Concluſion des projets de Noire-comme-encre. Féraddin arrive à Merveilleuſe, & y eſt paſſablement reçu de la Fée; il part, & ſe rend à Luggbridd, avec ſon cheval enchanté, qui eſt le Génie Mouſtache-d'or : ſon Hiſtoire par lui-même.* 100

CHAP. V. *Siege de Sobor; priſe de cette Place. Bataille gagnée ſur Aris-Boulec-Moour.* 131

CHAP. VI. *Agathor eſt proclamé Roi. Départ de Féraddin & de Rozéide pour Luggbridd; leur enlevement. Agathor rend à ſon Ami la liberté ravie par Noire-comme-encre. Mouſtache-d'or va prendre Féraddin dans l'Iſle des Souris-Blanches, ſa poſition; récit de ce qui s'y paſſe.* 158

CHAP. VII. *Le plus court de ce Livre. Hiſtoire de Palliock-Mud de Tarſoul. Les principaux Acteurs vont à la Noce.* 183

CHAP. VIII. *On arrive à Luggbridd. Caſſe-Noiſettes, Frere de Mouſtache-d'or, lui remet l'Empire. Noces de Féraddin & d'Agathor. Apparition de Noire-comme-encre, qui épouſe Aris-Boulec-Moour. Fêtes, jouiſſance. Concluſion de la ſeconde Partie.* 191

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

FÉRAD-

FÉRADDIN

ET

ROZÉIDE.

CHAPITRE PREMIER.

Agathor trouve, à la Cour d'Aris-Boulec-Moour, un Officier à qui il a ſauvé la vie; ſa converſation avec ce Monarque. Il tire des fers Zamdor, ſon Roi. Rozéide, fille d'Aris-Boulec-Moour, adoucit ſa férocité. Arrivée de Zamdor à la Cour de Radieuſe; cette Fée obtient du Deſtin ſon immortalité. Deſcription du Palais du Deſtin, & de ce qui l'habite. Féraddin reçoit de la Fée un cheval qui raiſonne; ſes adieux, ſon départ.

LEs Cérémonies ſubſéquentes de la réception étant finies, les Génies & les Fées retournerent chez eux, enchantés d'avoir fait deux auſſi ai-

mables proſélytes. Radieuſe fit part à Agathor des dépêches d'Aroſmad; le refus d'Aris-Boulec-Moour fut trouvé inſultant; le nouveau Génie, furieux de ſon obſtination à garder les Etats de Zamdor, uſurpés par la fraude, ſupplia la Reine de lui prêter ſes forces pour punir cet ennemi farouche; certain des intentions d'Aroſmad, il fit à ſon fils les proteſtations de reconnaiſſance les moins équivoques. Il fut réſolu que Féraddin ferait la campagne, comme Volontaire, avec Méri-Dooun; & qu'après la premiere victoire, qui ſerait remportée ſur le Roi des Oeillets-Panachés, il irait à l'Armée de ſon Pere ſe joindre à Agathor, pour attaquer enſemble le Prince des Melons-Bleus. Il fut encore décidé de prier Aroſmad de ne point commencer les hoſtilités ſans que le nouveau Génie eût été concerter avec lui les opérations : connaiſſant le caractere de ſon ennemi, la conſtitution de ſes Troupes, leur façon de faire la guerre; ſachant très-bien la Topographie du Pays qui devait en être le théâtre, il ne pouvait donner que d'excellents avis.

Je crois, dit la Fée, que vous ne devez

ſonger à vous unir à jamais par les nœuds de l'Hymen, qu'après avoir rendu à Zamdor la liberté qu'il n'attend pas; vous n'êtes plus dans le cas de craindre les variations de la fortune, ſes caprices ſont enchaînés, vous êtes heureux. Ouvrez la priſon de ce Prince infortuné, qu'il retrouve ſon Gendre dans ſon libérateur. Quelle joye pour ce reſpectable Vieillard, de voir briſer ſes fers par une main ſi chere! Partez, enveloppez-vous dans ce manteau (*a*) d'*Aridas*; il ſervait au puiſſant Ozos, mon époux : il vous enlevera par ſa vertu attractive, & vous portera où vous voudrez. Agathor, impatient de revoir & ſon Roi & ſon Pere, d'être témoin des préparatifs d'Aris-Boulec-Moour contre Aroſmad, & plus impatient encore d'aſſurer ſa félicité par la poſſeſſion de Zéida, qui était différée juſques à ſon retour, partit, & ne s'arrêta que dans la ſalle des Gardes du Roi des Melons-Bleus. A peine y était-il entré, que l'Officier Supérieur, qui les commandait, vint à lui d'un air mêlé de joye & d'inquiétude; après l'avoir regardé at-

(*a*) Taffetas des Indes.

tentivement, « O qui que vous ſoyez, lui
„ dit ce reſpectable Militaire, qui portez
„ les traits du généreux Agathor, qui peut-
„ être êtes lui-même, quoique le bruit de
„ ſon trépas ne ſoit que trop certain; re-
„ cevez les juſtes embraſſements d'un hom-
„ me qui doit ſes jours à ce Héros; ne
„ refuſez pas à mes bras incertains l'éclair-
„ ciſſement que je vous demande. „ Si
j'avais des raiſons de me cacher, brave
Chef d'une troupe de vaillants Soldats, je
ne viendrais pas au milieu des Guerriers
que j'ai combattus, & dont je reconnais
pluſieurs; vous ſeul, Seigneur, n'êtes point
préſent à ma mémoire; je ſuis Agathor
qui mourut, il eſt vrai, mais qui eſt de-
venu immortel: je tombai ſous les coups....
„ Je ſuccombai aux vôtres, interromp
„ le Vieillard; mon cheval tué ſous mo
„ accablé du poids de mes armes, j'all
„ périr du coup de cimeterre que vo
„ m'aviez porté, lorſque, vous apperc
„ vant de ma bleſſure profonde, ay
„ reçu la main que je vous préſentai, vc
„ me relevâtes, & mettant pied à ter
„ vous me dites ces mots à jamais

„ pour mon cœur : *Vieillard infortuné, digne d'un meilleur ſort, apprends que la victoire ne me donne que le droit de conſerver tes jours ; vis, & ſois mon ami.* „ Après m'avoir mené aux pieds d'un cocotier, vous me donnâtes un baume „ que vous aviez réſervé pour vous ; il me „ rendit la vie.... Funeſte préſent....! „ J'appris quelques inſtants après qu'une „ atteinte mortelle avait frappé mon Vainqueur.... Je vous fis chercher, pour rendre à ce qui me reſtait d'un Héros ma„ ghanime, de triſtes devoirs, dictés par „ la reconnaiſſance : ſoins ſuperflus ! vous „ ne fûtes point trouvé parmi les morts. „ Depuis ce jour funeſte, je me ſuis em„ ployé à offrir un Sacrifice propitiatoire „ à vos manes paiſibles ; j'ai travaillé, près „ d'Aris-Boulec-Moour, à adoucir les en„ nuis de Zamor, dont je ſais que vous „ deviez épouſer la fille chérie ; la belle „ Zéida ; mes ſoins ont été infructueux : „ j'ai allégé les fers de ce Roi, plus grand „ que ſes malheurs, mais je n'ai pu lui „ rendre la liberté ; c'eſt elle qui vous ame- „ vous vivez, vous êtes immortel ;

„ ah, ſans doute, les Dieux ſont équita-
„ bles! Faibles humains, qui, d'une voix
„ audacieuſe & criminelle, oſez les accu-
„ ſer, apprenez quelle eſt votre faibleſſe
„ & leur puiſſance, votre ſuperficie & leur
„ profondeur; attendez du temps ce que
„ votre vive impatience croit devoir être
„ exécuté au moment.

Peut-être, répondit Agathor, ces mêmes Dieux, dont vous parlez avec le reſpect qu'ils méritent, ont-ils voulu récompenſer la ſimple généroſité que j'exerçai envers vous, & qui ne doit point être célébrée; mais puiſque vous m'offrez votre amitié, j'en fais trop de cas pour ne pas l'employer; je veux voir votre Souverain, & en obtenir la liberté de mon Pere: bientôt époux de Zéida, que j'ai laiſſée à la Cour de Radieuſe, Reine des Sources de Lait, je viens chercher le Prince de Kiokarie, pour le rendre témoin d'un bonheur qui ne ſerait qu'imparfait ſans ſon auguſte préſence; faites-moi annoncer.

Ximoard, c'eſt ainſi que ſe nommait le Capitaine des Gardes, fut inſtruit Maître de l'arrivée d'Agathor & de ſo.

tif; bientôt il revint le prendre & l'introduisit. Aris-Boulec-Moour le reçut avec cette âpreté qui faisait partie de son caractere : « Quel dessein, lui demanda-t-il, te » conduit à ma Cour? depuis quand y es-» tu? par quel hasard parait devant moi » un ennemi que je croyais ne plus jouir » de la lumiere? Des soins importants » m'occupent, je n'ai qu'un moment à te » donner; parles...., que veux-tu? » Te vaincre par les bons procédés ou la force des armes; t'engager à rendre à Zamdor ses Etats que tu as usurpés; à remettre sur le Trône un Prince à qui tu as osé ravir tout, jusques à la liberté, un Prince qui fut mon Roi, qui l'est encore, & bientôt sera mon Pere : si tu ne cedes à mon instance, si tu ne te rends aux sages propositions de l'Empereur de Miloloo, crois qu'avant peu de temps tu verras ton Royaume inondé de troupes nombreuses; ce seront les mêmes qui ont assuré ta victoire, qui te combattront : ne t'attends pas à un sort différent de celui de Zamdor après ta défaite; la tyrannie dispense de la générosité.... « Tu m'insultes, s'écria Aris-Boulec-

„ Moour, je vais t'en punir; Gardes.... „ Je crains peu ton impuiſſant courroux, répondit Agathor : c'eſt par la voix de l'équité que je veux te convaincre; je te l'ai déja dit; pour te montrer que je ne te redoute pas, ſois immobile. Dans l'inſtant le Roi des Melons-Bleus perdit tout ſentiment. Je te rends la faculté d'être homme, reprit le Génie, profites-en, ou crains de fermer tout accès à la clémence. Le Roi ſurpris, ſans en être meilleur, répondit: " Si tu m'oppoſes des enchantements, „ je t'oppoſerai une haine invincible, & „ nous verrons qui ſera le plus puiſſant; „ je ne t'accorde rien; va, je n'ai plus de „ réponſe.

Agathor ſortit, plein d'un juſte courroux, & trouva, dans l'anti-chambre, l'Officier qui l'avait introduit. Mon ami, lui dit-il, je ſerai donc encore forcé de porter les armes contre vous : votre Maître eſt un aſſemblage monſtrueux d'avarice, d'obſtination, de baſſeſſe; je ne le mépriſe point aſſez pour ne le pas plaindre; qu'il revienne à l'honneur, il en eſt temps encore : mais vous, que cette ſublime vertu

anime, vous, qui ne devriez combattre que ſous ſes étendards, conduiſez-moi à la priſon de Zamdor, je me charge du reſte.

Vous voyez, dit Ximoard, cette tour élevée, enveloppée d'un double foſſé, ſéjour de l'horreur, fait pour être celui des plus vils humains, & non d'un Monarque vertueux; c'eſt ce lieu ſiniſtre que Zamdor habite: je n'oſe m'en approcher, je deviendrais ſuſpect, je vous attends. Le Génie ſe préſenta, les ponts étaient levés, ils ſe baiſſerent à ſon approche; arrivé à deux portes de fer: ouvrez-vous, leur dit-il, à la voix d'Agathor. A l'inſtant les portes lui laiſſerent un libre paſſage: il pénétra juſques au ténébreux réduit de ſon Prince; une pâle lumiere répandait ſes traits faibles & mourants ſur ce grand homme; à peine ſon ſecours pouvait-il lui faire diſtinguer les caracteres qu'il traçait ſur un Livre qu'il compoſait pour charmer ſa ſolitude. Dès qu'Agathor, ce Sujet fidele, apperçut ſon Roi, il ſe précipita dans ſes bras: « O mon Prince, ô mon Pere, ô » ce que j'ai de plus cher! qu'il m'eſt doux

„ de jouir de vos embraſſements! Tom-
„ bez, indignes fers, diſparaiſſez, téné-
„ bres, que le malheur reſpecte la vertu. „
Zamdor interdit, étonné, hors de lui, croyait cet événement une illuſion : eſt-ce vous, s'écria-t-il avec le peu de force que lui avaient laiſſé ſes chagrins, mon fils, qui êtes rendu à mes vœux? quoi! c'eſt mon cher Agathor, que j'ai ſi long-temps pleuré, que je tiens dans mes bras? mes tremblantes mains ne me ſéduiſent-elles pas par un tact enchanteur? mais comment vivez-vous? par quelle autorité pénétrez-vous dans ce cachot, où nul mortel ne peut porter ſes pas? par quel pouvoir mes fers ſe ſont-ils diſſous à votre voix menaçante? Quel charme...! Ah, je reconnais l'amour à ſa toute-puiſſance...! lorſqu'il eſt uni à la reconnaiſſance, il enchaîne tout ſous ſes loix. Oui, je ſuis Agathor votre Sujet, à qui vous daignâtes accorder Zéida pour épouſe; le ſort des armes, toujours incertain, me fut contraire à Talmar; je vis le ſombre rivage : le Deſtin inſtruit de mon amour, voulut connaître ſi j'étais digne du retour dont la Prin-

ceſſe m'honorait, il la confia à mes ſoins; j'ai eu le bonheur de la conſerver; elle jouit de l'amitié de Radieuſe, Reine des Sources de Lait, & Fée, à la Cour de qui elle eſt adorée : c'eſt à ſes prieres que je dois l'immortalité que je partage avec votre belle fille; allons célébrer une union que vous approuvâtes. La même Fée, qui obtint du Deſtin tant de graces à la fois, y fera peut-être ajouter celle de vous avoir à jamais pour témoin de notre félicité. Je ne vous apprendrai pas ici que la terre & les cieux arment pour vous, contre votre barbare vainqueur : Aroſmad, Radieuſe, Tranſcendant, ſon frere, me confient des Troupes nombreuſes & invincibles; vous régnerez encore, trop digne Souverain, ſur des Sujets qui vous adorent. Ne perdons pas un moment; ce ſont autant d'inſtants enlevés à la tendreſſe de Zéida & à l'amitié de la Fée : ſuivez-moi, ne craignez rien; la vertu pourrait-elle redouter le crime? Voyons le Roi, moins pour inſulter à ſon impuiſſante férocité, que pour l'avertir que nous pouvons lui pardonner.

Agathor, marchant aux côtés de Zam-

dor, s'avança vers la salle des Gardes; ces Soldats, qui, chez tous les Rois, se distinguent par leur zele, leur valeur, leur fermeté, voulurent arrêter le Prisonnier; mais une main invisible rendit leurs efforts impuissants. Vengeurs de la Patrie, leur dit Agathor, sachez que les Souverains sont toujours libres; combattez-les, mais ne les enchaînez jamais. Suprêmes Législateurs, ils ne doivent compte de leurs actions qu'au Maître des Dieux; qu'ils fassent ou la paix, ou la guerre, ils sont sacrés pour toutes les Nations. Le Génie pénétra jusques au cabinet; Aris-Boulec-Moour ne put soutenir la vue de Zamdor, sans une sorte de fureur: tel qu'un lion redouté dans les forêts qu'il habite, honteux, désespéré d'être vaincu par l'adresse de l'homme qui le dompte, rugit & fait des efforts pour se venger; tel & plus furieux encore, Aris-Boulec-Moour ne pouvait modérer les accès d'une rage insensée. « Prince, » lui dit Agathor, il n'y a point d'asyle » impénétrable à la vertu; homme, tu » m'as refusé ce que les Dieux m'ont ac» cordé, la liberté de mon Roi: ces mê-

„ mes Dieux vont te punir de l'abus de ta „ victoire, ſi tu ne ſatisfais à leur juſtice, „ en rendant à Zamdor celle que tu lui „ dois. Ne prétends pas juſtifier la guerre „ que tu lui as faite par ſes ſuites, les „ ſuccès ſont quelquefois les châtiments „ des Immortels; veux-tu la paix? veux- „ tu être heureux? qui plus eſt, veux-tu „ l'oubli de tes procédés? Je puis tout te „ promettre, réponds, ſois généreux, ou „ tu ſeras forcé de l'être. „ De quelque nom emphatique que tu pares ta conduite, Sujet d'un Souverain que j'ai vaincu, & qui toi-même inondas de ton ſang les champs où j'ai combattu, je n'en découvre pas moins ta baſſeſſe; tu m'attaques avec des forces qui me ſont refuſées : ſoutenu de ton Maître, que ne me charges-tu le cimeterre à la main? Je ne ſuis qu'un homme; mais ſi la vertu eſt toute-puiſſante, la valeur n'aura-t-elle pas ſes droits? Je tenterai le ſort des armes, je veux.... Ah, mon Pere! s'écria, en ſe jettant à genoux, une Princeſſe belle comme l'aſtre du jour dans ſon plus brillant apogée, ſoyez heureux, puiſqu'il eſt en votre pouvoir de l'ê-

tre : ne fermez pas votre oreille aux menaces des Cieux; quand ils ont parlé ſans être entendus, eux-mêmes deviennent ſourds; un ſecret preſſentiment m'annonce votre perte, ſi vous réſiſtez : rendez-vous aux larmes de Rozéide; que ce Roi malheureux remonte ſur le Trône d'où la fortune le fit deſcendre, qu'il regne ſur des Peuples plus humiliés ſous votre joug que ſoumis à votre ſceptre, acquérons l'amitié de Zamdor, elle nous dédommagera de la reſtitution de ſes Etats.

Eſt-ce une voix céleſte que je viens d'entendre, s'écria Zamdor? Madame, quelle Divinité parle par vos organes? eſt-ce la généroſité, la grandeur, la pitié? Ah ce ſont toutes trois! Quel aſſemblage de traits victorieux! Non, vous n'êtes point une mortelle.... « Prince, répondit Aris-Bou-
» lec-Moour, elle eſt ma fille; ſa voix,
» toujours enchantereſſe, a fait diſparaître
» de mon cœur ce qu'il eut de barbare;
» oubliez mes cruautés, vous me jugerez
» peut-être un jour digne de votre ami-
» tié; il n'en eſt pas temps encore. Je ne
» puis vous rendre la Kiokarie ſans me

» faire mépriſer & haïr de mes Peuples,
» qui ont contribué de leur ſang à cette
» conquête : ſi vous êtes généreux, je vous
» céderai d'autant moins que je vous ai
» été inférieur. Attaquez-moi avec des
» Troupes nombreuſes ; que vos fautes,
» dans les diſpoſitions, vous ſervent de le-
» çons ; ſi je ne puis tenir à vos forces
» combinées, je m'avouerai vaincu : mais
» entre Rois, il n'y a que la voye des Trai-
» tés ou celle des Armés ; la premiere ne
» peut avoir lieu ſans me déshonorer, ten-
» tez la ſeconde.

Voilà donc votre derniere réſolution ? Nous euſſions ſouhaité vous amener à des ſentiments moins violents : partons, dit Agathor : en même-temps donnant un coin de ſon manteau à tenir à Zamdor, tous deux diſparurent, & prirent la route de Merveilleuſe, où ils arriverent en trois ſecondes.

Radieuſe eut peine à contenir l'excès de ſa joye ; partageant celle de Zéida, qui ne ceſſait de verſer, dans le ſein de ſon pere, de ces larmes précieuſes répandues par la tendreſſe, elle combla d'amitiés le Prince

infortuné, & lui donna la main en ſigne de bienveillance. Agathor rendit compte de ſon voyage, peignit Aris-Boulec-Moour ſous les deux points de vue ſous leſquels il s'était offert, traça un léger crayon de l'affreuſe ſituation où le Roi avait paſſé le temps de ſa captivité, pour ne point trop attendrir, mais ne put tarir ſur les louanges de Rozéide; il en dit des choſes merveilleuſes, qui étaient fort au-deſſous du vrai. Féraddin eut un plaiſir infini à entendre parler de cette Princeſſe; une voix intérieure annonçait à ſon cœur qu'il était fait pour le ſien; il ſe fit répéter pluſieurs fois ſon exhortation à ſon Pere; il pria Zamdor & le Génie de lui en faire le portrait; & ſur ce qu'il en apprit, il décida qu'il ſerait heureux s'il avait l'avantage de lui plaire.

La Fée Radieuſe, qui vit ſon nouveau penchant pour la belle Inconnue, ne lui en dit rien; elle ſavait que leur affaire ne pouvait être que de paſſage, & qu'il était écrit que Féraddin ſerait amoureux dans les regles, aurait des combats, des épreuves à ſoutenir, & ne devait arriver à

la félicité qu'après avoir passé au creuset des persécutions ; elle dissimula, & ne s'occupa que de l'instant qui lui donnait une jouissance agréable, & ne lui laissait d'autre intérêt que celui de ses protégés.

Zamdor, lui dit la Reine, il n'est point de Souveraine qui ne soit jalouse de mon sort : j'ai réuni un Amant infortuné, une Maîtresse dont la flamme n'avait plus d'espoir, un Pere qui ne devait rien attendre que de son courage ; le Destin m'a employée à l'exécution de ses profonds décrets. Quelle gloire ! jouissons de ce triple avantage, unissons à jamais Agathor & Zéida. Vous, Zamdor, ordonnez à votre fille de recevoir ce Héros pour époux, je crois que son obéissance ne doit pas être comptée. Ah ! Madame, répondit le vieux Monarque, quelque infortunée que dût être la suite de mes jours malheureux, j'avoue que je n'en eusse senti briser la trame qu'avec horreur ; l'incertitude du sort de ma fille me causait des maux indicibles, qu'une faible espérance venait cependant calmer ; aujourd'hui je ne desire rien, mes vœux sont remplis, j'ai vu son bonheur ;

hâtons-nous de former des liens indiſſolubles, marchons au Temple, ſous les auſpices de l'amour.

On ne perdit pas un inſtant. Si on eût voulu célébrer cette union avec tout l'éclat qu'elle exigeait, il eût fallu des préparatifs brillants, on y eût employé un temps qui devait être donné aux travaux de la guerre; on fut au Temple ſans cérémonial: les Amants, ſans ceſſer de l'être, y devinrent Epoux.

La Cour de la Fée était devenue l'aſyle des Rois; il s'y tenait des conſeils fréquents; les recrues étaient parties pour l'Armée, des ſommes conſidérables y avaient été envoyées; on avait augmenté le Parc d'artillerie, d'un grand nombre de pieces de tout calibre; les Seigneurs prenaient congé, & tout ſe préparait avec chaleur, lorſque Radieuſe voulut eſſayer encore ſon crédit auprès du Deſtin, en faveur de Zamdor. Elle avait conçu une amitié ſi tendre pour ce digne Souverain, qu'il n'y a rien qu'elle n'eût tenté; elle jugea convenable de préſenter avec lui les Génies, ſes enfants, pour engager le Pere

des temps à lui être favorable. Féraddin fut enchanté de cette propoſition; il avait trouvé tant de vertus dans le Prince de Kiokarie, qu'il était déſeſpéré par la crainte que la terre n'en perdît un ſi rare modele. La Fée demanda un char attelé de ſix ramereaux, & y fit entrer Agathor, Zéida & Zamdor. Pendant leur route, elle donna des inſtructions au vieux Souverain, qui, ne s'étant jamais trouvé à cinq ou ſix cents lieues en plein air, eut une ſorte d'inquiétude qui lui donna des diſtractions, dont la Reine s'amuſa beaucoup.

Ils arriverent à la vue du Palais du Deſtin: une avenue à triple rang d'arbres égaux, qui portaient des fruits brillants & précieux, conduiſait à ce ſuperbe édifice; les oranges étaient des topazes; les figues, des émeraudes; certaines prunes, des opales; d'autres, des grenats Syriens; les raiſins, des améthyſtes & des rubis. Cette avenue était couverte d'un pavé moſaïque, & bordée de canaux de marbre, faits pour donner de la fraîcheur aux racines de ces arbres merveilleux, & fournir l'eau néceſſaire pour les arroſer. Elle était terminée par un Pa-

lais, décoré de cinq ordres d'Architecture de la plus exacte proportion; ſes fondements étaient d'onix, ſes murs de chryſolite, ſa couverture de jaſpe : cent portes d'or maſſif, ſervaient d'entrée à ce vaſte Palais, où une multitude innombrable de Peuple venait conſulter le Dieu, ou lui rendre ſes hommages. Des portiques couverts communiquaient les uns aux autres; leurs colonnes torſes étaient de porphyre, autour d'elles régnaient des guirlandes de rapport. Sous ces voutes magnifiques, où pendaient des luſtres de diamant, étaient d'immenſes coquilles du plus bel *Orient*, qui renfermaient des eaux ſuaves pour les ablutions : plus loin on trouvait des Officiers deſtinés à ſervir les rafraîchiſſements les plus exquis dans des vaſes de cryſtal de roche. Un ſuperbe eſcalier à double fer-à-cheval, terminait les galeries dont je parle, il était d'agathe, & ſa rampe d'or damaſquiné; à chaque repos on voyait des ſtatues d'albâtre toutes ſymboliques. J'oublie la garde extérieure, pour ne parler que de celle des dedans.

Radieuſe & les nouveaux Génies arrivé,

à la ſalle des *Tamouchis*, la traverſerent, non ſans une ſorte de ſurpriſe; ils admirerent la hauteur de ces Soldats, la ſingularité de leurs habits, qui avaient toutes les couleurs de l'Iris. Ils paſſerent enſuite celle des Gardes; ils étaient couverts de lames d'or, & offraient un coup d'œil d'une richeſſe ſurprenante. Plus loin, dans un ſallon octogone, étaient cent Pages, plus beaux que Narciſſe, occupés à des jeux de leur âge. Ce ſallon était contigu à une autre piece, où cent Vierges, ou du moins cent jeunes filles, faites comme les Graces, & vêtues auſſi légérement qu'elles, répétaient à demi-voix des chœurs qu'elles exécutaient lorſque la Divinité paſſait d'un appartement à un autre. S'il était permis à un faible mortel de cenſurer, ou plutôt de réfléchir ſur cet arrangement, je trouverais ces cent jeunes Beautés un peu trop près des Pages; des gens graves ne manqueront pas de dire qu'il pouvait en arriver accident: quelle eſpece d'accident? en réſulterait-il un mal moral ou phyſique...? Mais Votre Majeſté n'aime pas les réflexions, & je m'en trouve bien, parce

que j'en fais ſouvent de mauvaiſes. Vous croyez m'amuſer, Aga, dit le Sultan! ſavez-vous que vous ne me faites pas votre cour, en me peignant un Palais plus beau que le mien; ſi je ne ſavais que c'eſt au Deſtin, que j'honore de toute mon ame, qu'appartenait ce ſuperbe manoir, je prendrais de l'humeur: ne vous aviſez pas d'en donner un pareil à aucun Sultan, je ne vous le conſeille pas. A propos, dites-moi un peu, Zéida eſt-elle groſſe? il y a huit jours qu'elle eſt mariée, je meurs d'impatience de voir naître un petit aiglon; je ſuis perſuadé qu'il ſera fêté de Radieuſe, careſſé d'Agathor; & je vois déja le vieux Papa expirer de joye...: que dis-je? j'oublie qu'il va être Génie dans un quart-d'heure, & qu'il perdra la faculté de mourir de plaiſir.

Je puis ſatisfaire le premier deſir de Votre Majeſté, mais non pas le ſecond; j'ai oublié où en eſt Zéida: mais ma mémoire plus fidelle, me ſervira mieux inceſſamment. Du ſallon des Vierges chantantes, on entrait dans un autre fait en rotonde, éclairé par un œil de bœuf; c'eſt là que

les Siecles, en habit gris de Cordelier, étaient assis sur des gradins; ils portaient sur leur tête une espece de capuchon rabattu, sous lequel s'échappaient quelques cheveux blancs. Ils avaient devant eux des Livres Gothiques, où était écrit ce qu'ils avaient vu: comme chacun d'eux avait été exact dans ses Journaux historiques, la collection de ces divins Volumes faisait l'Histoire universelle, qu'un de nos Contemporains a voulu donner en infiniment petit. Si j'avais été de ce voyage, je me serais approché du dernier Siecle, j'aurais essayé de lui escamoter son Regiſtre; liant d'abord converſation, je l'aurais flatté d'avoir été témoin de ſi hauts faits, d'avoir éclairé les jours d'hommes immortels dans tous les genres: le voyant peu ſenſible à mon adulation, j'en aurais fait un parallele avec certains de ſes Collegues, j'aurais prétendu qu'un âge avant lui on était meilleur; & pendant une diſpute animée, je ſerais peut-être venu à bout...; mais cette digreſſion ne me menera pas à la fin de mon Conte, je reprends. Après les ſiecles, on trouvait les années, toutes avaient leur

caractere distinctif; plus loin les saisons, plus avant les mois, ensuite les jours, suivis des heures, des minutes, des secondes, & d'autres subdivisions ignorées de nos jours; jugez, Sire, de l'énorme population qui se peint ici à nos yeux : tout ce que j'ai nommé était personnifié; calculez, s'il est possible, cette multitude d'Habitants créés depuis le principe des temps : non, toutes les équations de l'Algebre n'y arriveraient pas.

Radieuse, accoutumée à ces merveilles, les regardait à peine; Agathor, Zéida & Zamdor ne pouvaient revenir de leur étonnement; les deux premiers, quoique Génies, l'étaient de si nouvelle date, qu'ils n'avaient encore rien vu; lorsqu'Agathor était aigle, il n'avait point eu l'entrée intérieure, & n'avait habité que la Ménagerie: rendus enfin au cabinet du Destin, un Génie Huissier en ouvrit la porte. Le Maître suprême des événements était seul avec un Jurisconsulte : il avait devant lui, sur un pupitre d'ébene, un *in-folio* manuscrit; c'était un nouveau Code Diplomatique, Ouvrage d'une prodigieuse profondeur, qui con-

contenait les Décrétales, les Sanctions, les Arrêts, qui avaient été rendus depuis l'exiſtence des temps, & qui devaient être mis en exécution juſques à leur ceſſation. Le Souverain Légiſlateur quitta ſa grave occupation, & reçut avec plaiſir les marques de reconnaiſſance d'Agathor & de Zéida. Radieuſe lui préſenta leur Pere, & le ſupplia, avec les termes les plus engageants, de lui accorder l'immortalité. « Je » n'ai rien à vous refuſer, ma Fille, répon» dit le Maître de toutes choſes ; vous » avez prévenu mes deſſeins : Zamdor » mérite la grace que je lui fais, par ſa » vertu ; ſa force, ſupérieure à ſes mal» heurs, l'éleve au-deſſus des hommes » ordinaires ; je le nomme le Génie Fer» me. Allez, qu'il ſoit à jamais l'objet de » la vénération de ſes enfants, comme ils » le ſeront de ſa tendreſſe. Reine des Sour» ces de Lait, hâtez-vous de faire mar» cher vos Troupes à l'Ennemi ; cette Cam» pagne doit augmenter la célébrité de » vos armes : le Soleil quitte le Bélier, » pour paſſer au Taureau ; cet aſtre, par » ſes nouveaux feux, doit être votre gui-

„ de; il commence une carriere brillante; „ les ſuccès de la vôtre la rendront égale. „ Zamdor eut l'honneur de baiſer la main du Deſtin, & en reçut une médaille *Taliſmanique*. Après cette faveur, la Fée, ravie d'avoir tout obtenu, retourna à ſon char, & reprit le chemin de ſes Etats.

On tint tous les jours Conſeil de Guerre, de Finances, & de Commerce; on décida que, le même jour que Féraddin partirait pour l'Armée de la Reine, Agathor quitterait la Cour pour aller à Luggbridd, concerter les opérations avec Aroſmad, & prendre le commandement de ſes Troupes. Radieuſe fournit quarante mille hommes d'Infanterie & douze mille chevaux, qui furent embarqués à Merveilleuſe, & dont le rendez-vous était à Nérod, Ville maritime du Miloloo. Le *Capitan-Bacha* eut ordre de conduire ce renfort; il mit à la voile avec le meilleur vent.

Pendant ſa navigation, il y eut à la Cour les amuſements ordinaires; Féraddin ne voyait qu'avec un ſenſible regret l'inſtant de ſa ſéparation; depuis qu'il avait perdu tout eſpoir d'arrangement avec Zéida, il

s'était livré tout entier à la Fée; cependant certain je ne sais quoi l'intéressait pour Rozéide; il en parlait souvent, Zamdor lui en disait les choses les plus singulieres; c'était à elle qu'il devait les légeres douceurs dont il avait joui dans les fers; cette belle Princesse avait risqué en sa faveur, jusques à l'indignation de son Pere, pour avoir pris ses intérêts avec trop de chaleur. Lorsqu'il parlait de sa beauté, les glaces de son âge disparaissaient, il la peignait avec un feu qui aurait allumé la jalousie de Féraddin contre tout autre. Notre jeune Héros aimait, mais l'amour idéal cede toujours à l'amour réel : il trouvait dans les bras de Radieuse de quoi oublier l'Univers, il jouissait; insensé, pourquoi n'était-il pas heureux?

La Fée ajouta à l'équipage de Féraddin toutes les superfluités dont un homme de guerre se passe aisément, mais dont il sait jouir lorsqu'elles se trouvent. Elle lui donna une armure d'une trempe merveilleuse, lui assortit une Bibliotheque composée des Chefs-d'œuvres de l'Art, augmentée de quelques nouveautés agréables pour le dis-

traire, & lui remit une petite caiſſe de Pharmacie, qui renfermait des baumes ſouverains. Prévoyant à tout, elle ajouta à ces précautions un caiſſon chargé de liqueurs exquiſes & de vins des Dieux. Qui ne ferait pas la guerre avec Féraddin? interrompit Schah-Baham; cette Fée me donne envie d'en eſſayer: j'avoue que *dans* mes Campagnes je m'en ſuis rapporté à mes Officiers ſur le choix de choſes auſſi importantes, & m'en ſuis mal trouvé; j'ai bu des vins communs, des liqueurs brûlantes, lu de mauvais Livres...: ma foi j'ai tort, je ne les ai pas ouverts, encore moins ma caiſſe; ai-je ſi mal fait? être mal ſervi à tous égards, eût été trop fort.

Le plus utile préſent de Radieuſe fut un cheval qui ſoutenait la fatigue d'un travail forcé, vingt-quatre heures de ſuite, ſans beſoin d'aliments. Ce cheval-génie, car c'en eſt un, qui avait été dégradé de ſon Ordre pour faute commiſe, & condamné à cette humiliante *métempſycoſe*, jouiſſait, pour ſon ſupplice, de ſa raiſon primitive, & démontrait ſa penſée à peu près comme les muets; on voyait combien

il était peiné de ne pouvoir ſe faire mieux entendre; ſes henniſſements modulés auraient été compris d'un Gulliver, mais il n'en exiſtait point à Merveilleuſe. Féraddin étudia ſon geſte, en tira parti; mais il ne lui dit les plus grandes choſes que lorſqu'il eut recouvré l'uſage de la voix, ce que je raconterai lorſqu'il en ſera temps.

Agathor & le Prince de Miloloo devaient partir dans deux jours; la Fée, qui prévoyait qu'elle perdait ſon Amant, lui prodigua les careſſes que jamais une maîtreſſe ne refuſe, fût-elle aſſurée que ce ſont les dernieres; cette certitude, au contraire, donne à la perſonne aimée un caractere de langueur, qui, dans le plaiſir, vaut quelquefois la vivacité. Adieu donc, mon cher Féraddin, lui diſait la tendre Radieuſe, la derniere nuit qu'elle paſſa dans ſes bras; adieu, vous courez à la gloire, je cours au déſeſpoir: funeſte paſſion! ne devais-je pas me défendre de ta puiſſance? Je vous aime, je ne puis vous garder. Que mon exemple inſtruiſe mes égales, qui, maîtreſſes des prodiges, ne le ſont pas de leur cœur. Que m'importe après tout, que

vous terrassiez le fier Ennemi qui ose attaquer mes frontieres, s'il s'en éleve un plus puissant dans mon cœur que je ne pourrai vaincre ? qui me donnera des armes contre l'absence ? Cher Amant, que ne suis-je mortelle... ? Demain je ferais la plus heureuse des femmes, je mourrais dans les bras de l'Amour. Oui, mon cher Prince, tout est contre moi : l'ignorance de l'avenir calme un Amant ordinaire ; les illusions, toujours aux ordres de l'Amour, lui peignent des plaisirs éloignés, mais possibles : ma science fatale m'apprend que ces baisers de flamme seront les derniers que votre bouche recevra de la mienne : vous aimerez, Féraddin... ; l'ai-je pu prononcer, ce mot si funeste ? Vous aimerez, & bientôt vous substituerez la froide amitié à l'amour le plus ardent qui fût jamais.... Qui, moi, divine Fée ! je.... Comble du malheur, poursuivit la Reine, vous serez inconstant sans être coupable ! une force irrésistible vous entraîne, une puissance inexpugnable vous commande, le Destin vous unit à Rozéide. Jugez si je vous aime par cet effort, si je ne veux pas que

vous teniez du souverain Arbitre seul, un bien aussi précieux ; ce sera mon amour sacrifié qui livrera à votre amour vainqueur cette adorable Princesse ; je veux être son amie, pour me conserver le droit d'être la vôtre ; je la comblerai de mes dons, je veillerai sur ses jours : qu'ils me seront chers par l'intérêt qu'y prendra mon Amant ! Quel terme ! que ne puis-je l'oublier ! je veux lui servir de (*b*) *Yenko*. Je rendis ce service à Zirza, mais il flatta mon amitié pour Aroſmad ; que n'a-t-elle conſervé les mêmes droits ſur ſon Fils !

Féraddin eût raiſonné tout autant qu'un autre ; il avait de l'eſprit, de l'étude, de l'acquit : mais ſi le fils de Latone éclaire les froides analyſes, les diſtinctions ſcholaſtiques & puériles, les diſputes importantes ſur des ſujets de rien, Diane, ſa ſœur, ne prête ſes rayons argentés qu'aux convictions nerveuſes des Amants. Notre Héros ſentait en lui un combat violent ; la crainte de perdre, le deſir de jouir l'occupaient tout entier ; il ne put que dire :

(*b*) Femme qui couche la mariée, le jour de ſes noces.

Fée raviſſante, par qui j'exiſte, ſi votre art fatal perce l'obſcurité des temps, pourquoi troubler nos plaiſirs & me révéler mon infortune? L'avenir eſt un menſonge, le préſent la réalité; livrons-nous au bonheur que nous pouvons créer : périſſent toutes idées contraires! Radieuſe allait répondre, & préparait un exorde amoureuſement moral; mais le Prince ne lui permit de dire que.... Ah..., Féraddin..., écoutez-moi donc! Sourd à toute autre voix qu'à celle du Dieu qui l'inſpire, notre Héros, ennemi des propos étrangers, n'écoute rien, agit ſans diſtraction, ne connaît point d'obſtacles : voilà le vrai héroïſme.

Déja le chant harmonieux des oiſeaux annonçait l'aurore du plus beau jour, les Officiers & les Eſclaves de Féraddin ſe préparaient au départ; l'heure fatale approchait, lorſque Radieuſe, qui n'avait conſulté ni ſes bougies preſque éteintes, ni ſa pendule, s'apperçut qu'il était tard. Point de faibleſſe, cher Amant, il faut nous ſéparer, lui dit-elle, en couvrant ſes beaux yeux d'un bras qui ne l'était pas

moins; je ne vous engage pas à vous ſouvenir de mes leçons, aucun de mes principes ne peut vous ſervir; la fidélité ſerait un crime : je garderai les vôtres à jamais: vous m'avez appris à aimer ; je n'avais eu que des goûts, vous m'avez fait connaître la paſſion.

Il était grand jour lorſque Féraddin s'arracha à ſes deſirs toujours renaiſſants; il ſe rendit à ſon appartement par l'eſcalier dérobé, dont il remit la clef à Midoé, qui frémit en la recevant.

Nézelim avait tout préparé; ſon amitié pour ſon Maître était deſcendue aux moindres détails ; il attendait le Prince pour le faire partir. Agathor ne quittait Zéida qu'avec le regret le plus violent; mais il avait commandé à ſa douleur; tout légitimait ſon impatience ; le deſir de rendre une Couronne à ſon Pere, d'aſſurer le bonheur de ſa Maiſon, de n'être plus à charge à ſa Bienfaictrice. Inſtruit que Féraddin était viſible, il entra. De quoi me chargez-vous pour Aroſmad, lui dit-il, cher Prince? je vais implorer les bontés de ce Monarque, ſi digne d'un fils tel que vous; je vais lui

promettre le plaiſir de vous embraſſer, puiſque vous devez traverſer ſes Etats, après la premiere victoire, pour vous rendre à la tête des Troupes que ſa grandeur d'ame m'accorde. Partez, vaillant Agathor, répondit l'Héritier de l'Empire de Miloloo, en l'embraſſant; portez à mon Roi l'obéiſſance de ſon premier Sujet, & à Zirza toute ma tendreſſe reſpectueuſe: dans peu de jours je ſerai à l'Armée de la Reine; le grand Méri-Dooun eſt auſſi impatient que moi d'en venir aux mains: plus prudent, plus éclairé, depuis long-temps il a fait les diſpoſitions qui amenent une affaire générale; après l'avoir conſulté, je le preſſerai d'engager un combat: quel qu'en ſoit le ſuccès, il ſera mémorable; l'expérience du Chef, la valeur des Troupes en répondent.

Les cours du Palais étaient remplies d'un nombre prodigieux de chevaux & de chameaux; la bruyante diſſonance des grelots, attachés à leurs harnois, faiſait un effet ſingulier; la richeſſe des caparaçons, des couvertures, leurs différentes couleurs, les plumes mêlées dont la tête de ces animaux était

ornée, formaient un coup d'œil amusant. Les Princes furent prendre congé de la Reine & de Zéida : ces deux belles Fées s'étaient unies pour soutenir ce moment avec plus de fermeté, & avaient jugé que leurs adieux devaient être publics, pour les rendre moins touchants. Elles ne purent cependant retenir des larmes données à l'amour : le Peuple crut celles de Radieuse consacrées à la seule amitié ; les Grands savaient qu'en penser.

Les équipages des deux Guerriers partirent, & prirent des routes opposées. Celui de Féraddin était plus nombreux, mais celui d'Agathor était plus leste ; il le tenait de la générosité de la Reine, car il avait perdu ses possessions dans la révolution de Kiokatie. Peu de temps après, ces deux amis montèrent à cheval, à la vue de la Cour & du Peuple, qui les appellait les vengeurs de la Patrie, & les protecteurs des faibles. Ils joignirent leurs gens, s'embrassèrent, & suivirent leur objet.

La Cour fut triste & languissante pendant plusieurs jours ; il ne restait de nos jeunes Amants qu'un souvenir intéressant,

mais qui ne tient pas lieu de la réalité. Le vieux Zamdor ne s'occupait qu'à calmer les chagrins de ſa fille & les inquiétudes de la Reine, il leur peignait les actions éclatantes qu'ils allaient faire, l'utilité de leurs ſervices, la gloire de leurs conquêtes; il réuſſit à charmer au moins les ennuis de l'abſence, & tout reprit à Merveilleuſe ſa forme ordinaire.

Zamdor, affranchi de la ſervitude des paſſions de la jeuneſſe, ayant paſſé l'âge mûr dans les travaux du Gouvernement, dont il connaiſſait les reſſorts, & dans l'étude des Sciences, donnait ſes derniers jours à la recherche de (c) l'*Argyrogonie.* Il eſt permis à un Souverain d'être curieux, ſur-tout lorſque la nature lui preſcrit de prendre du repos, & qu'elle lui a donné un Succeſſeur digne de remplir ſes charges; mais à un homme privé, qui ſe doit à la Patrie, à ſa famille, ou à l'ordre ſocial, c'eſt une folie condamnable de travailler à faire de l'or, & de diſſiper le ſien dans des expériences infructueuſes, au-lieu de le conſerver pour des beſoins eſſentiels.

(c) Pierre Philoſophale.

CHAPITRE II.

Agathor arrive chez Aroſmad, qui lui donne ſa Maiſon Militaire; diſpoſition d'Agathor. Féraddin ſe rend à l'Armée de Radieuſe. Bataille; attaque de poſte; paſſage de fleuve; défaite de Nortard-Toour, Roi des Oeillets-Panachés, par Meri-Dooun, à laquelle Féraddin contribue. Divers ſtratagêmes; réflexions de Schah-Babam, dignes de lui.

AGATHOR prit les devants, & arriva à Luggbridd. Aroſmad & Zirza l'attendaient avec impatience : la Renommée leur avait parlé de ce Héros, ils la trouverent fidelle. L'Empereur lui fit l'honneur de l'embraſſer, & lui dit : " Le Deſtin n'a „ pas voulu, brave Agathor, que mes „ ſoins euſſent près d'Aris-Boulec-Moour „ le ſuccès que j'en eſpérais; il m'eût été „ plus flatteur de vous voir monter ſur le „ Trône de votre Pere, ſans être forcé „ de répandre du ſang, toujours précieux. „ Notre ennemi commun à réſiſté à la

„ force de mes raiſons, à celle de vos
„ avis ; il cédera à l'effort de nos armes:
„ ce triomphe vous eſt dû ; je m'eſtime
„ heureux d'y contribuer. Omar vous at-
„ tend avec une Armée conſidérable, je
„ l'ai compoſée de l'élite de mes troupes.
„ La Nobleſſe de cet Empire, jalouſe de
„ ſervir ſous vos ordres, & de mériter ma
„ faveur, que j'ai promiſe à ceux que vous
„ honorerez de la vôtre, compoſe un
„ Corps invincible. J'ai ajouté, pour aſſu-
„ rer & enchaîner la victoire, ſi elle ba-
„ lançait, un détachement de ma Maiſon ;
„ les phalanges de ſon Infanterie ſont iné-
„ branlables, ſes Drapeaux ſe trouvent
„ toujours au chemin de l'honneur. Vous
„ aurez pluſieurs eſcadrons de mes Gar-
„ des ; ces généreux Cavaliers ne connaiſ-
„ ſent point les revers ; ils peuvent ne pas
„ vaincre, mais jamais ils ne ſeront bat-
„ tus ; tout concourt à les rendre redouta-
„ bles, la pureté de l'éducation, le deſir
„ de ſe ſignaler, la vigueur de l'âge, la
„ vivacité de leurs chevaux ; faites-les
„ charger à propos, vous verrez des pro-
„ diges. Je vous donne deux Compagnies

„ des Dragons de ma Garde ; ces Trou-
„ pes, qui portent un ſoleil brodé ſur la
„ poitrine, ſont compoſées de jeunes Hé-
„ ros ; l'âge, la taille, ne ſont pas conſul-
„ tés pour y être admis ; la nobleſſe du
„ ſang & des ſentiments a ſeul droit d'y
„ être inſcrite. Depuis leur création, elles
„ ont été auſſi reſpectées de mes Ennemis
„ que de mes Sujets ; elles ſont l'Ecole où
„ les Grands & les fils mêmes de mes Pré-
„ déceſſeurs ont fait leurs premieres ar-
„ mes. Ces Guerriers tombent-ils à che-
„ val ſur les eſcadrons qu'on leur oppoſe,
„ loin de les heurter de front, ils les pren-
„ nent par tous les points ; chacun ne rece-
„ vant de loi que de ſon courage, porte à
„ la fois mille coups redoublés ; pluſieurs
„ s'uniſſent dans la mêlée & tentent l'im-
„ poſſible ; enſemble, en un moment épars,
„ ils portent par-tout la terreur & la mort :
„ leur étendard eſt le ſeul objet de leur in-
„ quiétude : s'ils connaiſſent ce ſentiment,
„ ce n'eſt qu'en faveur de ce trophée qui
„ leur eſt ſi cher. Faut-il attaquer un retran-
„ chement, défendre un paſſage important,
„ emporter une brêche l'épée à la main,

„ mettez-les pied-à-terre, vous verrez
„ combatrre des demi-Dieux. Ménagez
„ cette brillante jeuneſſe ; ſachez qu'elle
„ connait peu la retraite, & que vous la
„ perdez, ſi vous ne rendez ſa valeur utile.
„ J'y ajoute deux aurres troupes, auſſi reſ-
„ pectables par leur bravoure & leur union ;
„ Chefs, Soldats, tous ſont égaux, naiſ-
„ ſance, mœurs, valeur ; l'âge ſeul, ou
„ mon choix font arriver aux grades : ces
„ Compagnies ne priment entre-elles que
„ par le deſir de ſe couvrir de gloire ; tou-
„ tes réuſſiſſent, je les vois egales. Servez-
„ vous d'un eſcadron de Géants qui marche
„ avec cette fiere nobleſſe ; leur ame, auſſi
„ grande que leur force, ne fut point encore
„ ébranlée ; torrent impétueux, rien ne réſiſ-
„ te à ſon impulſion, leur cimeterre redou-
„ table brille des feux rayonnants de la gloi-
„ re, & des lugubres étincelles de la mort.
„ Faites charger, pourſuivit Aroſmad,
„ les Corps ordinaires avant ceux-ci, ils
„ ſeront animés par leurs regards ; on eſt
„ toujours flatté d'opérer ſous les yeux
„ des Maîtres de l'Art : mais ſi vous êtes
„ repouſſé ; ſi votre Ennemi, loin de cé-
„ der,

„ der, marche à vous avec audace, ou
„ tient ferme avec assurance, ouvrez la
„ lice, & laissez partir comme l'éclair vos
„ Guerriers retenus.

Agathor, qui ne s'attendait pas à un aussi grand présent, remercia Arosmad en termes proportionnés, promit de combattre lui-même à la tête de cette invincible Maison, & de ne l'employer que dans les occasions décisives.

Arosmad fit assembler le *Divan;* on y exposa la Carte Militaire du Pays où on allait porter la guerre; on trouva cette Carte très-bien raisonnée, & faite à ravir à quelque chose près; elle était pleine de détails inutiles, & vuide de choses indispensables: le Géographe de l'Empereur, qui l'avait levée, la Campagne derniere, y avait exprimé jusques aux moindres cassines, moulins, ruisseaux, &c., ce qui est bien; mais il avait marqué comme de simples collines des montagnes élevées; avait fait des gorges praticables de ce qui n'était que des défilés très-difficiles. Un vieil Officier, qui avait passé sa vie dans l'Infanterie, qui avait aimé son Métier, & con-

fréquemment à réfléchir, supplia Sa Majesté de lui permettre d'offrir celle qu'il avait faite sur le terrein, pour sa propre instruction. Quelle différence! ce n'était point avec des pinnules qu'il avait vu, mais avec ses yeux; lui-même s'était servi de chaîne pour mesurer les distances; il avait sondé la profondeur des ravins & des guets, mesuré la largeur des rivieres, compté le nombre des maisons des Villages, estimé leur richesse en grains & en fourrages, jugé, par la science du coup-d'œil, que l'expérience seule donne des différentes positions, avantageuses ou contraires à l'assiette des camps; choisi des champs de bataille, s'il était obligé de la donner ou de la recevoir; fait des dispositions conséquentes, qu'il avait commencées & qui méritaient d'être finies. Il est vrai que cette Carte n'avait ni les graces du dessein, ni la propreté de la distribution de l'autre; elles étaient entr'elles ce qu'est la vérité nue au mensonge, revêtu d'un dehors imposteur.

Les Généraux, qui avaient fait la conquête de la Kiokarie, s'approcherent, & furent ravis de la justesse des objets tra-

cés; l'un disait, voilà le Pont que j'ai défendu; celui-ci, le Bois qui assura ma retraite; celui-là, je reconnais ce Moulin où je fus attaqué; j'y tins ferme ayant écarté l'Ennemi en brisant ses écluses: cet autre, peut-on mieux peindre ce Château antique, élevé au milieu d'un marais presque impraticable? Voici le Bois voisin où je coupai mes fascines pour me faire un chemin solide; j'apperçois la Maison du *Dervis*, que je fis découvrir pour me servir de ses madriers; je me rappelle ce Rideau, où je m'embusquai en attendant l'instant résolu pour mon attaque. Tous s'écrierent: Voici la seule *Topographie*, sur laquelle nous puissions asseoir nos décisions.

„ Venez, dit Arosmad, fidele & labo-
„ rieux Xarsès, venez recevoir les mar-
„ ques de ma satisfaction: „ en disant ces mots, l'Empereur prit son cimeterre & le lui ceignit. « Quiconque, ajouta-t-il, tra-
„ vaille à déterminer aussi sagement les
„ opérations de son Maître, peut en por-
„ ter l'épée. „ On examina de quelle espece de Troupes il fallait un plus grand nombre, & de quelle arme on tireroit le

plus d'avantage. Agathor prenant la parole, l'adreſſa à l'Empereur : « Votre Ma-
» jeſté ſait, lui dit-il, que le Royaume des
» Melons-Bleus eſt un Pays ouvert ; cette
» Contrée eſt une plaine immenſe, entou-
» rée d'une chaîne de montagnes, dont les
» paſſages ne ſont pas impraticables, mais
» difficiles : ils ſeront défendus par Aris-
» Boulec-Moour, qui ſe ſervira de tous
» ſes avantages. Il me faut une bonne In-
» fanterie pour le déloger de ſes poſtes ; je
» crois que votre volonté eſt de terminer
» promptement cette guerre, il faut l'at-
» taquer vigoureuſement. Eût-il fait de ſes
» retranchements autant de cordons dé-
» fendus de feux protecteurs, je les em-
» porterai ; la prudence doit combiner,
» mais il faut donner quelque choſe de
» l'exécution à l'audace. Lorſque je ſerai
» maître des paſſages, il n'eſt pas dou-
» teux que je ne ſois arrêté par les Places
» frontieres ; avec une Armée conſidéra-
» ble, que je diviſe en deux Corps, l'un
» pour combattre, l'autre pour obſerver,
» je m'inquiete peu d'en laiſſer quelques-
» unes derriere moi : le Monarque vain-

„ cu, la Capitale ſoumiſe, elles tomberont
„ d'elles-mêmes : je ne ferai donc le ſiege
„ que des plus importantes; réſolu à ne
„ pas y conſommer les beaux jours que
„ je dois employer à remplir vos deſſeins,
„ je veux les foudroyer par une prodi-
„ gieuſe Artillerie; il m'en faut beaucoup:
„ ſacrifions le ſalpêtre, épargnons le ſang.
„ Ces barrieres briſées, notre Ennemi ſe
„ formera, prendra des poſitions, tentera
„ ſans doute le ſort déciſif d'une journée;
„ il déployera ſes forces dans une plaine
„ à ſon gré, il choiſira des points d'ap-
„ pui, rendra ſon accès difficile, & nous
„ attendra. C'eſt dans ces champs vaſtes
„ & libres, que l'Infanterie, pour qui la
„ diverſité des lieux n'eſt point un obſtacle,
„ commence ce que la Cavalerie acheve,

(a) Les terreins ſont égaux pour votre Infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairies,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçants,
Eſcalade les monts & les retranchements;
Elle attaque ou défend avec même avantage,
Tous les poſtes divers où le combat s'engage.

(a) Ces Vers & ceux qui ſeront cités plus loin, ſont pris de l'Art de la Guerre du Roi de Pruſſe

„ Mes redoutables phalanges engage-
„ ront le combat ; des Colonnes unies,
„ impénétrables, agiles, pesantes & lé-
„ geres à la fois, renverseront par leur
„ impulsion tout ce qui se présentera : si,
„ malgré leur effort, la victoire chancelle,
„ qu'elle soit entraînée par les brillantes
„ charges de votre Cavalerie : je la vois
„ s'élancer au galop sur les escadrons ad-
„ verſaires ; le sabre se croise, j'entends le
„ choc des armes ; terrible, mais flatteuse
„ harmonie pour qui a le cœur guerrier.
„ Je résume ; &, d'après la connaissance
„ que je crois avoir du Pays où j'aurai
„ l'honneur de commander, je supplie Vo-
„ tre Majesté de m'accorder dix mille che-
„ vaux de plus qu'Omar n'en a dans son
„ Armée.

Le sentiment d'Agathor fut goûté ; Aroſmad fit expédier, par son *Grand-Visir*, des ordres à dix Régiments de Cavalerie de se rendre à l'Armée. Comme dans le temps de Guerre & dans celui de Paix les Corps étaient toujours en armes & bagages prêts à entrer en Campagne, cet ordre fut aussitôt exécuté que reçu.

On finit la séance par le compte rendu du Tréſorier de l'Extraordinaire, des fonds deſtinés à la ſolde & à la ſubſiſtance des Troupes.

Arofmad & Zirza ſavaient beaucoup de choſes de l'Hiſtoire merveilleuſe d'Agathor, mais ils étaient faiblement inſtruits des détails; ils le prierent de les leur rapporter; ce Génie ſatisfit leur curioſité, & ne lui laiſſa rien à deſirer.

L'Empereur donna des fêtes brillantes, qui reſpiraient l'air de guerre, des tournois, des carrouſels, des joûtes, des luttes, des (*b*) *taurocatapſies*, des combats de lions & d'autres animaux. Le Royaume des Melons-Bleus était un Pays froid, il fallait attendre le verd; & la Campagne ne pouvant s'ouvrir d'un mois encore, Agathor l'employa à faire ſa cour à ſon Protecteur, & à parcourir les plus belles Villes voiſines de Luggbridd.

Le climat des Oeillets-Panachés était différent; il était plus Méridional, & le ſoleil l'échauffant davantage de ſes rayons

(*b*) Combat de taureaux.

producteurs, la nature y étalait ſes richeſſes de meilleure heure; auſſi Féraddin fut-il en état d'agir plus promptement. Il trouva l'Armée aux ordres de Méri-Dooun dans le meilleur état. Ce Général avait fait toutes ſes réparations; le Soldat était bien vêtu, bien équipé; la Cavalerie complette, l'eſpece de chevaux bonne, & d'une taille élevée pour avoir la force qu'on attend d'un Corps de Cuiraſſiers : les agiles Dragons étaient montés ſur une ſorte de chevaux qui leur eſt propre, plus petits, mais nerveux & ramaſſés : leur Inſpecteur s'était moins attaché à l'élégance de la tournure qu'à leur reſſource; il ne voulait que des yeux, du rein & des jambes. Les rapides Huſſards gouvernaient avec une légéreté ſans égale de petits chevaux ſauvages; nés dans les montagnes, ils les graviſſaient avec force; accoutumés aux nourritures les plus groſſieres & les moins ſubſtantielles, ils vivaient de peu, ils ſouffraient également le froid & le chaud; leur ſoupleſſe, de qui dépendait celle du Cavalier, était ſinguliere; avec eux on était à portée de tourner ſon ennemi, de caracoler, d'at-

d'attaquer, de fuir, de vaincre par une charge imprévue, ou d'éviter la défaite par une fuite légere. Le parc d'artillerie était nombreux & muni d'un attirail excellent; tout y était en abondance; chevaux de rechange, poudre, boulets, échelles, pontons, artifices, charpente. Les vivres, dirigés par un homme intelligent & integre, étaient abondants, conſéquemment à bon compte; les Hôpitaux pourvus de bons remedes & de Chirurgiens ſoigneux. Le Soldat de cette Armée n'avait rien à redouter, auſſi combattait-il ſans inquiétude de l'événement : il ſavait que la Reine s'intéreſſait à ſa conſervation; c'en était une raiſon de plus pour ne ſe point ménager.

Je me ſers de ces dénominations de Cavaliers, Dragons, Huſſards, & le reſte, parce que je ſais que Votre Majeſté aime les noms Européens pour ce qui regarde le Militaire, & qu'Elle convient que ces Peuples nous ſont ſupérieurs dans l'art de la Guerre.

Méri-Dooûn fit une revue générale ſous les yeux de Féraddin : il voulut, en ſa qualité de Généraliſſime, lui déférer le com-

mandement; mais le Prince le refusa. Ignorez-vous, lui dit-il, que vous êtes le Maître de qui je viens prendre des leçons? Avez-vous pu croire, mon cher Général, que je fusse assez téméraire pour me charger d'un fardeau si fort au-dessus de mes forces? Trop heureux si je puis le partager avec vous, & si mon exemple à exécuter vos ordres, en est un pour tous les Officiers qui vous obéissent.

L'Armée leva son Camp & marcha en avant; bientôt elle apperçut, sur des hauteurs, celle de Nortard-Toour, qu'il commandait en personne. La position avantageuse de ce Monarque en fit prendre une aussi bonne, de laquelle on pouvait l'observer. On resta plusieurs jours dans l'attente d'un événement: les avantages des Troupes Légeres étaient alternatifs; plusieurs Convois avaient été enlevés de part & d'autre, des fourrages inquiétés, des postes surpris, des fours brisés, des gués rompus, des granges incendiées, des magasins détruits; mais ces succès différents ne décidaient rien. Nortard-Toour, pour éviter les lenteurs, croyant ne combattre que pour vaincre,

s'était posté en avant de toutes ses Places fortes ; elles lui servaient d'appui en cas d'échec, mais il n'en craignait point. La tranquille inaction de Méri-Dooun le fatigua ; il fit un mouvement par sa gauche, pour venir se poster sur le flanc de l'Armée de la Reine, & en même-temps lui couper ses communications : mais notre Général ne lui donna pas le temps de l'exécution ; il fit reconnaître avec soin les chemins qui menaient à son nouveau Camp, forma, d'après cet examen, sa disposition générale, masqua son dessein avec la plus grande attention, & le secret fut observé. Ses Troupes Légeres précéderent sa marche, pour éclairer les opérations de l'Ennemi, & l'empêcher d'être instruit des siennes, pour écarter ses Patrouilles, & enlever tout Espion, Transfuge, ou Déserteur, qui pourrait lui donner des nouvelles. Il fit une instruction aux Officiers-Généraux, afin que chacun d'eux sût, en cas de malheur, ce qu'il aurait à faire.

Le Camp de Nortard-Toour était assis dans une vaste plaine ; il aurait pu être attaqué par les Dragons & les Hussards, qui

y ſeraient entrés à bride-abattue à la pointe du jour, ſoutenus de toute l'Armée; mais le Roi était enveloppé d'un cordon de Troupes Légeres, qui l'auraient averti aſſez à temps pour être en état de recevoir la Bataille, & de ſurprendre, par une contenance aſſurée, ceux qui croiraient l'avoir ſurpris.

Méri-Dooun avait une Armée brillante, mais inférieure à celle de Nortard-Toour: auſſi eut-il l'adreſſe d'appuyer ſa droite à un Bois, & ſa gauche à une Riviere; de lui préſenter un ordre oblique, de lui refuſer une aile, & de renforcer celle qui devait faire l'attaque. Il fit gliſſer dans le Bois, un Corps d'Infanterie, pour attaquer la Cavalerie ennemie ſur ſes flancs & protéger la charge de la ſienne: pluſieurs Régiments d'Huſſards eurent ordre de tourner le Bois, pour prendre l'Ennemi en queue. La Bataille fut engagée par une canonnade vive; l'Infanterie fit un feu roulant & bien nourri: la Cavalerie des Sources de Lait chargea celle des Oeillets Panachés, & l'ayant miſe en déroute, l'Infanterie, qui était dans le Bois, prit en

flanc celle de l'Adverſaire, tandis que celle qui était en ligne l'attaquait de front. L'aile gauche ne fit de mouvement que lorſque la droite de Nortard-Toour fut défaite. Tout pliait, mais il reſtait encore un poſte important à l'Ennemi; il s'était jetté dans Kortoffux, Village qui avait été fortifié la derniere Campagne, & qui appuyait ſa droite; il y avait établi des batteries chargées à cartouches, qui firent un carnage affreux dans les Bataillons, & qui rebutaient déja les Troupes de Radieuſe, lorſque Féraddin, déſeſpéré du mauvais ſuccès de cette attaque, touché de la perte de tant de braves Soldats, réſolut de périr avec eux, ou d'emporter les batteries. Eſſayant de les tourner, ſans pouvoir le faire, il remarqua aiſément que le feu du canon & de l'Infanterie qui ſoutenait ces batteries de vingt pieces, les rendait inabordables, & profita d'un inſtant de faibleſſe pour marcher à la victoire. Les Colonnes qu'il avait ramenées à la charge, étaient à moitié écraſées & commençaient à plier, lorſque l'Infanterie ennemie, voulant les pourſuivre, quitta ſon poſte; par

ce mouvement ſon canon n'oſa plus tirer, & les Troupes de notre Héros, qui repouſſerent l'Ennemi, arriverent en même-temps que lui aux batteries, & s'en emparerent.

Rien ne tenait plus dans la plaine, Féraddin était Maître du champ de bataille; Méri-Dooun, enchanté, diſait à haute voix qu'il lui devait le gain de cette journée: il le détacha pour inquiéter la retraite, qui ſe fit en aſſez bon ordre. Nortard-Toour raſſembla ſes débris, fit entrer ce qui avait le plus ſouffert dans Fahor, place forte qu'il s'était réſervée pour appui, & campa ſous ſon canon avec le reſte de ſon Armée.

Féraddin n'ayant ni ordre de l'attaquer, ni aſſez de Troupes pour le faire dans une poſition avantageuſe qui demandait des diſpoſitions, revint joindre Méri-Dooun, qui était occupé à rendre des ſoins égaux aux vaincus & aux ſiens. Ce Général fit porter dans ſes tentes les Officiers bleſſés, les viſita, leur donna tous les ſecours qu'ils auraient attendus de leur Souverain; les Soldats de Nortard-Toour, confondus avec ceux de la Reine, recevaient le même

traitement : un ennemi vaincu devient un frere ; on lui doit toute sa haine quand on le combat, & toute sa pitié lorsqu'il a déposé les armes. Féraddin, pour la premiere fois, sentit cette agitation intérieure, preuve d'un bon naturel ; ce nombre de mourants qui touche plus que celui des morts, ces cris de douleur, cette terre inondée de sang, ces animaux guerriers victimes de leur obéissance, ces membres épars de corps mutilés qui ne doivent plus exister que pour souffrir, ces objets lui arracherent des larmes ; sa fougueuse valeur, calmée par le repos, fit place à la compassion : la prospérité qui endurcit les ames faibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'est plus doux qu'un Héros après le gain d'une bataille.

Le Général tint un grand Conseil de guerre, plus pour écouter les avis des Officiers de tout grade, parmi lesquels il s'en trouve d'excellents, que pour se décider ; son projet était conçu. Il fut unanimement résolu qu'on marcherait à Fahor, & qu'on en ferait le siege. Le jour suivant on battit la générale, après avoir fait reconnaî-

tre tous les chemins qui ſortent du Camp & ſes environs, ce qu'on avait exécuté par des détachements d'Ingénieurs qui s'étaient portés dans tous les endroits praticables pour les Troupes, & qui avaient levé exactement la ſituation du Pays, les Bois, les Montagnes, les Rivieres qui s'y trouvaient, & en avaient fait leur rapport. Tout étant éclairé, l'Avant-Garde, aux ordres de l'*Emir* Albadim, partit le matin : elle était compoſée de ſix Bataillons de Grenadiers, d'un Régiment d'Infanterie, de dix Eſcadrons de Dragons, & de ſix de Huſſards. Les campements ſuivaient cette Avant-Garde, laiſſant les gros équipages à l'Armée, & ne portant que leurs tentes.

Quand vous marchez en ordre, & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaiſir Bellone vous regarde,
Pouſſez devant l'Armée une forte Avant-Garde:
Ne l'abandonnez pas, ſachez la ſoutenir,
Ou l'Ennemi trop prompt pourrait vous en punir.

Ces Troupes qui avaient marché trois à quatre lieues en avant, occuperent les endroits importants, Défilés, Hauteurs, Ri-

vieres, Ravins, Villages, & Mixa, Ville, qu'elles emporterent d'emblée : elles y attendirent l'Armée, après avoir tracé le nouveau Camp.

Le jour ſuivant on marcha ſur quatre Colonnes ; les Gardes, poſtées dans les Villages, rentrerent dans leurs Corps ; la Cavalerie des deux lignes de l'aile droite marchait par ſa droite, & formait la premiere Colonne ; l'Infanterie des deux lignes de l'aile droite formait la ſeconde ; celle des deux lignes de l'aile gauche faiſait la troiſieme ; la Cavalerie de l'aile gauche compoſait la quatrieme. Ces Troupes marchaient toutes par leur droite pour ce mouvement. (*c*)

Les Equipages ſuivirent ſerrés, la queue des deux Colonnes d'Infanterie, eſcortés par un nombre ſuffiſant d'Huſſards. L'arriere-Garde, conduite par un Général entendu, compoſée de bonnes Troupes, fermait cette marche : elle ne devait point ſe laiſſer entamer ; mais auſſi le Chef ne pré-

(*c*) Le Traducteur, Partiſan de la Tactique du Roi de Pruſſe, a beaucoup emprunté de ce Monarque.

ſumant pas de ſes forces, avait ordre de demander des ſecours à temps, en cas qu'il en eût beſoin. A la tête des Colonnes marchait un gros détachement de Charpentiers, & de chariots chargés de madriers, poûtres, ſolives & planches pour conſtruire des ponts : on obſerva ſes diſtances ; les têtes étaient toujours à même hauteur, & de temps à autre on faiſait halte pour donner le temps à la queue de joindre. Cette façon de marcher en deux lignes par la droite ou par la gauche, dont chacune forme une Colonne, précédée d'une bonne Avant-Garde, eſt la meilleure, parce que l'Armée eſt formée en bataille dans un inſtant, par un à-droite, ou un à-gauche ; mais il faut ſeulement prendre garde, dans ces marches, de prêter le flanc à l'Ennemi.

Dès que Norcard-Toour fut inſtruit que les têtes des Colonnes paraiſſaient, & que l'Armée entiere était en mouvement, il abandonna Fahor, qui n'était pas tenable, & paſſa le Quomdkrif, fleuve qu'il mit devant lui, après avoir rompu ſes ponts.

La force étant inutile lorſqu'un Ennemi eſt de l'autre côté d'une grande riviere,

qu'on veut passer devant lui, il faut recourir à l'adresse. Le passage résolu, Méri-Dooun & Féraddin firent des Détachements pour en imposer à Nomard-Toour, & lui cacher l'endroit qu'ils avaient choisi pour passer : ils feignirent de faire travailler à la construction de ponts dans des lieux où ils n'avaient pas intention de les établir, en attendant que le gros de leur Armée fît une marche de nuit, pour gagner le fleuve avant que les Troupes destinées à défendre le passage eussent pu s'y opposer.

Les bateaux & les pontons se trouverent exactement au rendez-vous indiqué, dans un endroit où étaient deux petites Isles ; on veilla sur les Pontonniers & les Bateliers, pour éviter la confusion qui est ordinaire dans les expéditions nocturnes. Les deux têtes du pont furent retranchées & garnies de bonnes troupes ; on fortifia les Isles voisines pour soutenir ces retranchements. Le front d'attaque étant d'une fort grande étendue, il fut très-difficile au Roi des Oeillets-panachés de défendre le passage ; il fit ce qui était de la prudence

d'un bon Militaire : il fit conſtruire des redoutes ſur le bord de la riviere, rendit les gués impraticables, ſe plaça au centre du front d'attaque, pour être à même de porter des ſecours où ils ſeraient néceſſaires, renvoya ſes bagages & dreſſa le plus de batteries qu'il put ; il fit raſſembler les bateaux & les barques qui ſe trouvaient ſur le Quomdkrif, qu'on amena à ſes redoutes pour empêcher ſon Adverſaire de s'en ſervir, fit reconnaître les bords du fleuve, & démolir les endroits où on pouvait le paſſer ; nota le terrein qui protégeait le paſſage de Méri-Dooun, & forma des projets d'attaque d'après ſon examen ; il fit ouvrir des chemins pour pluſieurs colonnes ſur le front de ſa défenſe, le long de la riviere, pour pouvoir aiſément marcher à l'Ennemi ; il compoſa pluſieurs Détachements de Troupes Légeres, pour obſerver ſes mouvements & l'inſtruire de l'endroit où il tenterait le paſſage ; il établit une correſpondance exacte d'un poſte à l'autre, d'une diviſion à ſon Général, & de cet Officier Supérieur à lui. Ces diſpoſitions faites, il attendit l'événement ; mais Méri-

Dooun le trompa, & les rendit inutiles. Féraddin fut chargé de la fauſſe conſtruction des ponts & de leur paſſage ſimulé; comme le Corps à ſes ordres était conſidérable, il fut pris par les Patrouilles & les Partis pour l'Armée entiere : Nortard-Toour vola pour s'y oppoſer, Méri-Dooun l'avait prévu; il ſaiſit cet inſtant, & jetta ſur la partie ſupérieure du fleuve ſes pontons qu'il avait embuſqués dans un bois. Le bruit du paſſage ſe répandant de la droite à la gauche du Roi des Oeillets-Panachés, à laquelle il s'était porté, Féraddin feignant de ſe retirer, & démaſquant par ce mouvement que ſon attaque n'était pas la vraie, l'Ennemi ceſſa de s'occuper de lui, fit un à-droite, & vint pour attaquer les Troupes des Sources-de-Lait à meſure qu'elles déboucheraient pour ſe former. Féraddin inſtruit par un Aide-de-Camp que le paſſage avait réuſſi, qu'un tiers & plus de l'Armée était en bataille ſur l'autre rive avec des épaulements, n'ayant plus devant lui de Corps aſſez nombreux pour lui en impoſer, paſſa lui-même avec ſa diviſion, &, longeant le fleuve par ſa

gauche, marcha pour donner la main à Méri-Dooun, &, par cette manœuvre, mit Nortard-Toour entre deux feux. Ce Monarque se voyant entouré, se forma en colonnes pour être moins sujet au revers, & faire face par-tout. L'artillerie prodigieuse des retranchements & du parc commençaient à ébranler son Infanterie, lorsqu'il en composa un immense Bataillon quarré sur dix de hauteur, & mit dans son centre une partie de son Artillerie chargée à cartouche, ainsi masquée pour servir si ce Bataillon venait à s'ouvrir, repousser l'Ennemi par son feu terrible, & lui donner le temps de se réformer. Il avait défendu chacun des angles de ce quarré par une Batterie de quinze pieces, qui, par leurs feux obliques & croisés, écartaient les plus audacieux. Méri-Dooun comprit qu'il était imprudent d'attaquer de front cette ligne, & résolut d'emporter un des angles. Féraddin, que le succès de Kortoffux animait, se chargea de l'entreprise; il y marcha avec une intrépidité sans égale; il donna tête baissée sur tout ce qui s'opposa à sa valeur. Les Troupes

qui le ſuivaient, dont on voyait enlever des rangs entiers, ne s'ébranlerent pas, & étaient prêtes à s'emparer d'une de ces redoutables batteries, lorſque l'Infanterie, qui les protégeait, ne pouvant plus tenir, eut recours au piege tendu par Nortard-Toour; elle fit à-droite & à-gauche, & démaſqua les pieces enfermées dans le centre, dont les mitrailles & les raiſins détruiſirent les deux tiers du Corps de Féraddin, qui fut forcé à la retraite : ſon avantage fut bien médiocre; il enleva deux obus, & perdit deux mille hommes.

Méri-Dooun, peu ſatisfait de cet échec, réſolut un ſtratagême, qu'il conçut d'après celui de ſon Ennemi : il mit de front trois Bataillons, ſoutenus de quelques Eſcadrons de Cavalerie, qui marchaient derriere eux pour élever plus de pouſſiere, & cacher celle des chevaux de vingt pieces de douze, qui les ſuivaient, & devaient s'approcher à deux cents pas d'un des flancs du Bataillon quarré. Cette fiere Infanterie marcha haut les armes, ſans s'inquiéter du feu de celle des Ennemis : quand elle en fut à la diſtance convenue, elle fit halte; s'ouvrant

alors, ainſi que la Cavalerie, les vingt pieces à cartouche, de qui on avait doublé les attelages & qui étaient arrivées au grand trot, miſes en ligne en un inſtant, commencerent un feu terrible, qui porta le déſordre & le ravage dans toute cette maſſe formidable. Cette même Infanterie qui les ſoutenait, fondit ſur les Troupes chancelantes, les défit, encloua partie de l'Artillerie, emmena l'autre, fit un nombre prodigieux de priſonniers, & décida du ſort de cette journée.

Nortard-Toour n'ayant plus d'eſpoir de vaincre, fit battre la retraite : vainement voulut-il gagner des hauteurs ſur leſquelles il aurait pu ſe former & paſſer la nuit en bonne contenance; Méri-Dooun, pendant la Bataille, les avait fait occuper par des Troupes qui avaient longé des bois & s'en étaient emparées. Les Soldats de Radieuſe, voyant les Ennemis venir à eux, ſe raſerent ventre-à-terre dans des bleds & les laiſſerent aborder; alors ſe levant tout-à-coup, ils fondirent deſſus, les renverſerent ſur la diviſion de Féraddin, & en firent un grand carnage.

Nous

Nous en voilà donc quittes, s'écria Schah-Baham, maudit, déteſtable Conteur: puiſſent les Anges noirs épuiſer ſur toi leur juſte courroux; puiſſe-tu tomber du pont étroit que nous devons tous paſſer dans le fond de l'abyme; puiſſent les céleſtes *Houris* ſe refuſer à tes embraſſements, & ſur-tout puiſſe-tu te taire! Quoi! tu prétends m'amuſer en faiſant ici le Quint-Curce; je me ſoucie bien de tes deſcriptions de Batailles: fais-moi la peinture d'une petite maiſon, où ſe paſſent des faits galants; d'un ſouper élégant, où l'eſprit faux ou vrai brille aux dépens des réputations les mieux établies; dis-moi comment une prude a ſuccombé aux attaques d'un étourdi; raconte-moi comment une folle eſt devenue amoureuſe d'un homme grave; enſeigne-moi cet art, auſſi criminel qu'on le croit innocent, que tu appris dans tes Ambaſſades d'Europe, de déchirer le prochain, d'enfoncer dans le cœur d'un homme, qu'on appelle ſon ami, un ſtilet trempé dans l'ambre: ce n'eſt pas que je veuille m'en ſervir, Mahomet m'en garde! mais j'avoue que j'aime la médiſance quand

elle eſt vive, point trop mordante, & ſurtout qu'elle ne tient rien de la calomnie; en un mot, Aga, que je n'entende plus ronfler le canon. Par ma foi, Madame, prendrez-vous encore le parti d'Amuley? je ne le crois pas, à moins que ce ne ſoit pour ſoutenir la gageure que vous avez faite de me faire enrager; vous devez être obſédée comme moi, mais vous n'en conviendrez pas. Non, en vérité, répondit la Sultane: je ſuis fâchée de trouver du plaiſir à des récits circonſtanciés d'événements remarquables, moi qui ne ſuis qu'une femme; & vous m'avez ſouvent dit que c'eſt aſſez peu de choſe: mais vous qui êtes une de ces créatures par excellence, de ces êtres privilégiés, un homme enfin, un Souverain, qui plus eſt, je ſuis ſurpriſe que vous ne ſoyez pas ſatisfait. J'aurais cru que la bagatelle du Conte de l'Aga était faite pour moi, & le ſérieux pour vous; je me ſuis trompée. Vous l'improuverez moins ſi vous vous ſouvenez qu'il nous l'a annoncé Moral, Politique & Militaire.... Et oui, de par tous les diables, je me ſouviens du titre à préſent, interrompit le Sultan;

nous avons donc de la politique à craindre : armons-nous de patience, puiſqu'il eſt décidé que je veux voir ce que deviendra ce Féraddin, qui me plaît aſſez. Allons, Aga, prenez courage, & inſpirez-m'en.

CHAPITRE III.

Nortard-Toour demande la Paix, Radieuſe accepte ſes conditions ; elle eſt publiée. Féraddin part de l'Armée, entend dans une forêt une eſpece de Sabbat, & trouve, près d'une fontaine, Palméide, qui n'eſt autre que Noire-comme-encre, qui lui joue un tour luxuri-tragi-comique.

LE Roi des Oeillets-Panachés ayant perdu toute reſſource, ſe ſauva, eſcorté de quelques Courtiſans, & ne s'arrêta qu'à Oxifix, ville qui était à dix lieues du Champ de Bataille ; là il attendit des nouvelles qui lui déchirerent le cœur : il apprit que ſon artillerie était tombée en la puiſſance de l'Ennemi, que ſes bagages étaient devenus la proye du Vainqueur, & que ſon Camp avait été livré au pillage.

La Renommée, qui n'eut qu'une voix ſur le compte de Féraddin, lui rendit que ce jeune Héros avait le plus contribué à ſa défaite, par ſon heureuſe audace. Loin de le haïr, il l'en eſtima davantage; Nortard-Toour aimait la vraie valeur, & ne rougit point, n'ayant rien à ſe reprocher, de s'avouer vaincu. Il députa le lendemain à Méri-Dooun Foadoar, ſon premier *Viſir*, avec cette Lettre.

Je ne te parlerai pas, Méri-Dooun, avec cette humiliation que de barbares Vainqueurs exigent des Vaincus; tu ſais, dans tous les temps, reſpecter les Rois, & le malheur eſt une raiſon de plus qui augmente la ſenſibilité de tes ſentiments : tu m'as porté des coups ſi funeſtes dans la plaine de Balkire & ſur les bords du Quomdkrif, que je ne puis tenir aux forces de ta Souveraine; peut-être euſſé-je réſiſté, ſi elles n'euſſent été confiées à ta prudence & à la valeur de Féraddin. J'ai vu plus d'une fois ce fils d'Arofmad couvert de ſang au fort de la mêlée; je l'ai vu avec intérêt; & quoiqu'il portât le déſordre par-tout où il combattait, je crai-

gnais pour lui, j'oubliais les miens. Je pourrais éloigner, par d'inutiles retards, les propositions de la Paix que je demande : cette criminelle indécision coûterait la vie à plusieurs milliers de braves Soldats ; ils me sont chers dans l'un & l'autre parti. Parles, quelles sont les conditions que tu as à me proposer? je sacrifierai tout à la pacification commune, pourvu qu'il n'en coûte qu'à moi, & rien à mon Peuple.

L'Officier, porteur de cette Lettre, fut reçu avec la plus grande distinction ; Féraddin le pria de se charger d'un (*a*) *cafetan* superbe, dont il faisait présent au Roi son Maître, en signe de réconciliation ; & Méri-Dooun lui dit : portez, généreux Guerrier, à Nortard-Toour l'assurance de nos bonnes intentions ; la Reine m'a laissé le maître de régler les articles, Féraddin est dépositaire de ses volontés ; nous accordons une treve de deux jours pour les exécuter : je vais la faire publier à la tête

(*a*) Robe que le Grand-Seigneur donne par honneur.

de mon Armée. Lorſqu'on peut traiter de vive voix, il ne faut point le faire par écrit: que votre Roi vienne à Balkire, nous aurons l'honneur de l'y attendre; il n'a rien à craindre de cette démarche, il conſervera toujours la dignité qui lui eſt due.

L'Officier partit, & fut rendre compte de ſa commiſſion à Nortard Toour, qui l'attendait à Oxifix avec inquiétude; il fut ſenſible au préſent de Féraddin; ce Roi ne fit point de difficulté de ſe porter au rendez-vous: ce qui aurait été imprudence, fut juſtifié par la confiance qu'il avait en la parole de Méri-Dooun & de Féraddin: il arriva à Balkire, les Généraux l'attendaient. Dès qu'ils l'apperçurent, ils furent à cheval au-devant de lui, & mettant pied à terre, lui offrirent la main pour deſcendre du ſien. Le Roi les embraſſa, & dit à Féraddin: « Prince, vous voyez un exem-» ple du malheur, je vous en dois un de » la force à le ſoutenir. Je ne rougis pas » de venir traiter moi-même; un autre » eût envoyé des Ambaſſadeurs, mais je » n'employe jamais de tiers pour ce que » je puis exécuter; l'intérêt de mon Peu-

» ple m'eſt trop cher pour le confier lorſ-
» que je dois le défendre. Voulez-vous
» m'écouter ? voici mes propoſitions. Je
» renonce aux prétentions que j'avais ſur
» les Provinces de Mont-Bory & de Dia-
» nam ; j'ai dans mes coffres huit millions
» de (*b*) *ſultanins*, je les donne à Radieuſe
» pour dédommagements de fraix de la
» guerre ; j'y ajoute la partie du Miouf-
» nor, bornée par les montagnes d'Ar-
» tiſs & le fleuve Quomdkrif : je demande
» de ne payer aucun tribut, & qu'on me
» garantiſſe la poſſeſſion des Etats actuel-
» lement ſous mes Loix. Juſques à ce que
» vous ayiez ordre de la Fée de retirer ſes
» Troupes, je leur fournirai *gratis* des
» vivres & du fourrage, à condition que
» vous viendrez dans mon Palais jouir de
» quelques inſtans de repos, & que vous
» permettrez à vos Soldats les plaiſirs que
» je leur prépare.

Notre reconnaiſſance égale à peine vo-
tre grandeur, Sire, vous nous avez vain-

(*b*) Le Sultanin eſt une monnoie d'or qui vaut ſix livres.

cus, dit Méri-Dooun; Féraddin, qui pourrait ne pas être magnanime, après un tel exemple? Nous recevons vos propoſitions comme des ordres; je vous garantis tout; le Prince & moi ſignerons à l'inſtant, & dans peu de jours vous recevrez la ratification de ma Souveraine. La garantie que vous demandez, vous ſera aſſurément accordée : quant au tribut, Radieuſe n'en exigera point d'autre que votre amitié. Nos Guerriers & les vôtres vont vivre unis juſques à leur retraite; veuillent les Dieux qu'ils le ſoient à jamais!

On dépêcha un Colonel, qui fut, avec la plus grande célérité, porter à Merveilleuſe la nouvelle de cette heureuſe paix: la Fée la reçut avec joye; les éloges donnés à Féraddin prirent autant ſur ſon cœur que ſes avantages. Elle fit Officier-Général celui qui avait été détaché; il repartit avec la Ratification, une Lettre pleine de ſentiments pour le Roi des Oeillets-Panachés, une autre de Zéida & de Zamdor, & un petit Billet pour Féraddin, où on lui mandait : « Vous avez vaincu; j'apprends que » vous avez de la généroſité; vous en man-

» queriez,

„ queriez, ſi vous ne veniez pas remercier
„ votre Amante de vous en avoir donné les
„ moyens ; je ſais que je n'ai rien à craindre.

Dès que ce Courier fut de retour, on publia la pacification générale à la tête des deux Armées ; on ſe fit des préſents réciproques ; on oublia le paſſé ; des ſacrifices furent offerts aux manes des Guerriers que la mort avait moiſſonnés ; on leur éleva des tombeaux ſur le champ de bataille, on célébra autour d'eux des jeux militaires ; l'allégreſſe ſuccéda aux allarmes. Après qu'on eut procédé à l'échange des Priſonniers, Méri-Dooun, qui avait pris ſon quartier-général chez Nortard-Toour, le remercia de ſon urbanité, raſſembla ſes Troupes, envoya Féraddin en avant rendre compte à la Reine de ſes opérations, & reſta pour conduire l'Armée juſques dans ſon Pays.

Féraddin, après avoir reçu les applaudiſſements des Chefs, & les marques d'amour des Soldats, ſignes ſenſibles qu'ils n'accordent jamais qu'à la valeur, partit pour Merveilleuſe, monté ſur ſon cheval-génie, & ſuivi de Nézelim, qui s'était ſignalé dans toutes les affaires, & avait d'autant plus

gagné ſur l'amitié de ſon Maître. Ils s'entretenaient du plaiſir de revoir une Cour où ils étaient aimés : l'un ſe traçait le tableau le plus riant, voyait la Fée le combler de careſſes, mêler la reconnaiſſance à l'amour, & jouir encore d'un inſtant de volupté ſur lequel elle avait ceſſé de compter ; l'autre n'était pas moins impatient de retrouver Zatmé, Dame du Palais de la Reine, avec qui il était très-bien. S'il avait caché cet arrangement à ſon Prince, c'était pour ne pas diſtraire ſa paſſion par le détail de la ſienne ; mais ayant trouvé l'inſtant heureux, il lui en parlait avec le ton perſuaſif que Féraddin ne lui ſoupçonnait pas. Notre Héros, à qui la ſageſſe auſtere de ſon Confident déplaiſait, fut enchanté de le voir engagé ; il l'en applaudiſſait ; leurs diſcours pleins de flamme ſe ſuccédaient rapidement, & les diſtances leur paraiſſaient moins longues à parcourir, lorſqu'ils entendirent une muſique enchantereſſe. Ecoutons, dit le Prince, ceci eſt raviſſant ; entends-tu ces accents mélodieux ? D'où partent ces ſons harmonieux...? c'eſt de ce côté-ci, avançons. Non, répondit Néze-

lim, c'eſt à ma gauche. Point du tout, reprit Féraddin, ce ſont des Sylphes qui exécutent un concert Aérien; mais les voix s'approchent, elles ſont touchantes; il y a ici du ſurnaturel : Dieux ! quelle illuſion, elles ſemblent s'éloigner; ſuivons-les. Il voulut preſſer ſon cheval; mais cet animal raiſonnable, qui, tout déchu qu'il était de la faculté d'agir, n'avait pas perdu celle de penſer, ſe refuſa à ſes deſirs : les aides, l'éperon même ne purent le décider à ſuivre une route incertaine, que ſon Cavalier voulait lui faire prendre. Nézelim n'avait pas fort envie de chercher aventure; Féraddin écouta froidement ſes réflexions, ſon humeur tomba ſur ſon cheval : quoi tu n'obéis pas? lui dit-il, appuyant les talons; je ſaurai te déterminer. Le cheval merveilleux fit une pointe, étendit en avant la jambe hors montoir, en battit la terre, & fit ſigne, remuant vivement la tête en négative, qu'il ne paſſerait pas.

La Prince étonné, ſe doutant bien que ſon cheval jugeait mieux que lui de cette aventure, mit pied à terre pour le regarder en face & conſulter dans ſes yeux ce qu'il

avait à faire : il lut dans ses regards une tristesse profonde ; cet animal penchait sur son poitrail sa tête, à l'instant si fiere, & l'y fixait languissamment ; il était immobile, & semblait devenu, par enchantement, le palefroi du Héros de *Cervantes*. Tu me présages un événement sinistre, lui dit Féraddin ; mais je ne connais point la crainte, je lui ferme l'entrée de mon cœur : j'approuve l'intérêt que tu prends à ma conservation ; tu es brave, sers-moi comme tu fis à Balkire ; avons-nous plus à craindre ici que dans une bataille sanglante ? Sans lui permettre de poursuivre, le cheval s'assit sur ses jarrets, se cabra, & faisant de la tête un signe affirmatif, lui persuada le danger. Qu'importe, je prends tout sur moi, sers mon ardeur. Il se mit en selle ; le cheval ne se refusant plus, il avança dans une route tortueuse, ayant Nézelim à ses côtés, qui eût voulu être par-tout ailleurs ; il n'aimait pas la musique.

Les instruments invisibles avaient cessé leurs accords pendant l'irrésolution de l'Héritier de Miloloo ; dès qu'il fut décidé, ils reprirent des airs charmants. Il n'avait pas

fait mille pas dans la forêt, que, malgré la légéreté de ſa courſe, il ne put joindre ce concert ambulant, & qu'enfin il ne l'entendit plus. On a voulu ſe moquer de moi, dit-il à Nézelim ; ce ne peut être que Radieuſe, qui veut s'amuſer de cette illuſion : mais non, je ſuis trop certain de ſa tendreſſe, pour ne pas l'être du deſir qu'elle a de me voir, & conſéquemment elle n'eſt pas aſſez ſon ennemie pour oppoſer des retardements à cet inſtant fortuné. Le Prince avait laiſſé ſes Gens en arriere; quittons nos chevaux, dit-il à ſon Confident, deſcendons nous rafraîchir à cette fontaine qui ſort du rocher ; ſon eau, auſſi tranſparente que le cryſtal, nous y invite. Cette fontaine coulait dans un baſſin taillé des mains de la Nature, des bancs de mouſſe l'entouraient, & le roc excavé par le haſard, ou la ſuite des temps, formait un dais d'une fraîcheur & d'une majeſté ſinguliere. Nos Guerriers, fatigués des travaux militaires, échauffés de la courſe qu'ils venaient de faire, s'étendirent négligemment ſur un de ces lits de verdure, & établiſſaient divers raiſonne-

ments ſur ce qu'ils avaient cru entendre, tous fort éloignés du vrai, quand ils diſtinguerent la voix de deux femmes qui parlaient à quelques pas d'eux.

La fontaine était double, elle avait un baſſin oppoſé plus vaſte & plus commode, dans lequel une de ces femmes prenait un demi-bain; nos Voyageurs ne pouvaient les appercevoir: la converſation continua, & Féraddin n'en perdit rien. Que je ſuis malheureuſe! diſait une de ces femmes; eſt-il une Princeſſe plus à plaindre que Palméide? Non, je veux mourir, je le puis, je ne ſuis point obſervée; ne me prodigue plus tes perfides ſoins, chere Dorazade, cette eau peut enſevelir mon ſecret avec moi; périſſe l'Univers plutôt que mon amour! Hélas! répondit Dorazade, en ſtyle de confidente:

Madame, il eſt bien dur pour un cœur magnanime,
De tenir un bienfait....

N'acheve pas, c'eſt ce funeſte bienfait qui me couvre d'opprobre. Quoi! je refuſerais ma main au fidele Ichah-Binck-Oé,

pour la proſtituer à l'avare Durcidur ! ah, qu'il garde ſes tréſors, ſa couronne, ſon ſceptre, jamais je...; mais, ma Princeſſe, quel parti prendre ? Le Roi, votre Pere, a parlé, ſa parole eſt donnée ; victime de la politique, ce ſacrifice eſt dû à votre rang : vous êtes ſujette, vous devez concourir au bien de l'Etat, il l'exige : créez-vous une vertu de votre devoir ; d'ailleurs que penſez-vous ? vous croyez-vous maîtreſſe de vos jours, tant que je le ſerai de mes forces ? vous êtes un dépôt ſacré pour le plus vil des humains, jugez ſi j'en connais le prix. Nous ſerons inceſſamment découvertes ; le Roi fera faire des recherches exactes, vous ſerez forcée à l'obéiſſance, vous n'aurez plus de vertu. O Ciel ! répondit Palméide, me refuſeras-tu les ſecours que tu daignes accorder à des ames communes ? ne trouverai-je point un Vengeur ? Quelle fortune, s'il ſe préſentait un Prince, qui, touché de mes faibles attraits, pût vaincre mon Pere par ſon amour, & enlever tout eſpoir à Durcidur !

Féraddin mourait d'envie de s'offrir, mais Nézelim le retenait. Les deux femmes ſe

leverent enfin, & passèrent près de nos Guerriers : il ne fut plus possible de s'en dédire. Palméide, un mouchoir à la main, appuyée sur Dorazade, jouait la tragédie. Le Prince l'aborda avec une sorte de timidité. J'ai tout entendu, lui dit-il, Madame; je ne conçois pas quelle peut être votre inquiétude, à moins que vous ne vous soyez imposé un silence éternel : vous voir & vous aimer, est l'ouvrage du premier moment; vous offrir sa foi & ses Etats, est celui du second. Je ne me flatte point assez, généreux Inconnu, répondit Palméide, pour ajouter foi à un discours qui doit peut-être moins à la vérité qu'à la politesse de convention : je suis infortunée, vous m'avez entendue, vous m'offrez, cela est dans l'ordre; mais quel gage me donnerez-vous de votre sincérité? La douleur que votre doute fait éprouver à mon ame inquiete, Madame: ordonnez, & vous cesserez de soupçonner Féraddin. Vous, Féraddin...! Seigneur, vos exploits amoureux & militaires vous font trop connaître pour ne pas se rendre. Qui peut refuser sa confiance à celui qui jouit de toute

celle de Radieuſe, & ne ſe pas croire à l'abri de tout événement, protegé par le Vainqueur de Nortard-Toour?

Je reconnais la Renommée, Madame, à ces récits ſéducteurs; je ne ſuis qu'un Soldat honoré des bontés de ſa Reine. Mais quelque ſoit mon ſort, il ne peut être heureux ſi je ne rends au vôtre le calme qu'il a perdu. Le cheval-génie n'eut pas plutôt apperçu ſon Maître avec Palméide, qu'il connaiſſait à merveille, malgré ſon prodigieux déguiſement, qu'il vint s'offrir & l'engager à quitter la partie, en ſe préſentant pluſieurs fois à lui. Cet avertiſſement ne ſuffiſant pas, il s'en approcha, & le prenant par la manche de ſa robe, du bout des *pinces*, il le tira doucement, en lui donnant un coup d'œil très-ſignificatif. Féraddin était indécis; mais, réflexion faite, il crut devoir donner la préférence à une jolie femme, ſur ſon cheval, & lui ordonna de ſe retirer, ſans l'importuner davantage. Heureuſement Palméide ne s'apperçut pas de leur dialogue pantomime, car le pauvre cheval & ſon Maître en euſſent ſouffert, comme Votre

Majeſté le verra, quand elle m'aura permis de touſſer.

Puiſque vous avez appris, Seigneur, pourſuivit la fauſſe Princeſſe, quel eſt l'excès de mon malheur, je le déguiſerais en vain; j'implore votre ſecours, & voici ce que j'en attends. Un Rival tel que vous, eſt aſſuré de l'emporter ſur Durcidur; feignez de l'amour pour moi, je ne crois pas la choſe fort difficile; demandez ma main à Mortar-Morif, mon Pere, il vous l'accordera: je vous permets enſuite de me déplaire, ſi vous croyez ce ſentiment plus analogue à l'état de votre cœur. Nous nous ſéparerons: Durcidur eſt trop vain pour faire de nouvelles recherches; & Schah-Binck-Oé, mon Amant, inſtruit de ce ſtratagême, vous ſera attaché par l'amitié la plus tendre, & moi par la reconnaiſſance la plus vive.

Madame, dit Féraddin, je puis vous promettre de m'oppoſer aux deſſeins de Durcidur, de travailler à rompre tout engagement avec lui: mais il eſt au-deſſous de moi de trahir votre Amant; c'eſt ſur votre amitié & non ſur la ſienne que je

compte : je ferai tout pour vous plaire; ſi ma fortune me ſert, ſi je réuſſis, je ne ſuis point parjure, je ne promets rien à Schah-Binck-Oé; ſi mes ſoins ſont ſuperflus, alors il en pourra jouir, je les conſacrerai à l'amitié au refus de l'amour. Ne prévoyons pas des erreurs de ſi loin, reprit Palméide: retournons au Palais de mon Pere, il n'eſt pas loin d'ici; nous ferons ceſſer les allarmes que ma fuite a fait naître. Mais, Madame, par quel haſard le Palais du Grand Mortar-Morif eſt-il dans ces lieux? Je crois que nous ſommes encore ſur les Terres de la domination de Nortard-Toour; ſon Royaume eſt contigu à celui de Radieuſe, j'ignorais qu'aucun Prince.... Il eſt vrai, interrompit la funeſte Beauté, mais vous ignorez la route que vous avez priſe en quittant le Pays des Oeillets-Panachés: votre jeuneſſe vous a ſéduit, vous avez voulu marcher ſans guide; vous étiez preſſé d'arriver à Merveilleuſe, & vous en avez pris le chemin oppoſé. Appercevez-vous, ſur le côteau, ce Palais reſplendiſſant? Le Soleil, dont les rayons ſe briſent contre les glaces de ſes portiques, le fait paraître de

feu; c'eſt celui de mon Pere, où nous ſerons dans un quart-d'heure. Cette Princeſſe avait la taille & la légéreté d'Athalante : à peine Féraddin pouvait-il la ſuivre; & le cheval-génie fut obligé de prendre l'amble. Arrivés au Périſtile, les acclamations de la Cour ſe firent entendre : la voilà, s'écriaient les Officiers, les Courtiſans, les Soldats; la voilà, notre divine Palméide. Le Chancelier Begue courut en avertir le Roi; la joye, le deſir, l'ardeur de parler firent qu'il ne parla point; ſon Maître l'en entendit mieux, & fut au comble de ſes vœux. Ce Monarque poſtiche, car Votre Majeſté ne devinera jamais qui il était, repoſait nonchalamment ſur des carreaux de plumes de *colibris*; enveloppé dans une *ſimarre* de velours noir, ſemée de caracteres cabaliſtiques brodés de diamant; coëffé d'un turban couleur de feu, fait en cône, avec une barbe d'une blancheur éblouiſſante, il avait l'air impoſant. Venez, s'écria-t-il, dès qu'il apperçut la Princeſſe, venez calmer les chagrins d'un Pere qui ne connut la vraie douleur que par votre fuite; oublions-en le ſujet : périſſent

tous mes engagements avant votre bonheur! Qu'on me déclare une guerre ſanglante; que Durcidur, inſulté de mes refus, marche vers mes frontieres avec des Troupes augmentées de celles que ſes tréſors immenſes lui feront acheter, rien ne m'étonne; mes Sujets, pénétrés comme moi d'amour pour ma Fille, ne ſouffriront jamais qu'elle ſoit ſacrifiée. Ici la Politique a des bornes; & c'eſt au nom de tous les Ordres de l'Etat, qui m'ont offert leurs biens & leurs vies, que je parle.... Mais quel eſt ce Héros qui vous ſuit? Son air guerrier, ſa fierté, une ſorte de dignité qui regne dans tout lui-même, m'aſſurent que je ne me trompe pas. C'eſt, répondit Palméide, le Fils du puiſſant Aroſmad; vous ſavez qu'il vient de ſe couvrir d'une gloire immortelle. Il retournait chez la Reine des Sources de Lait; mais, égaré dans la forêt voiſine, je l'ai trouvé avec un Officier, montrant Nézelim : le haſard lui a fait entendre mes cris; je gémiſſais ſur l'auſtere loi que vous vous étiez impoſée de me forcer à recevoir Durcidur pour époux; j'appellais la mort, & les Dieux m'ont pré-

ſenté un Prince généreux. Il s'eſt offert de me ſervir dans un deſſein que j'avais conçu, mais que vos bontés rendent inutile: je l'ai prié de me ſuivre; engageons-le à paſſer quelques jours ici, & occupons-les de plaiſirs variés.

Le grave Souverain applaudit à cet arrangement; parla guerre, politique, gouvernement, légiſlation, & trouva Féraddin profond dans toutes ces ſciences: mais une converſation auſſi froide, ennuyait Palméide; le Roi paſſa dans ſon cabinet, & laiſſa notre Héros ſeul avec elle. Une Dame d'atour ſe chargea de Nézelim, & l'emmena dans un ſalon de muſique, où elle préluda ſur le claveſſin, pour lui faire voir la beauté de ſon bras, & chanta des ariettes galantes à demi-voix, pour lui plaire.

Les jeunes gens ne connaiſſent que le moment; & fort peu ont une exceſſive délicateſſe de ſentiments: Féraddin aimait la Fée, qui avait eu plus d'une aventure; il aima Palméide, quoiqu'il ſût d'elle-même qu'elle avait le cœur engagé: il ſe flatta d'avoir détruit, par un charme in-

vincible, celui qui la tenait unie à Schah-Binck-Oé. La préſomption, jointe au deſir, lui inſpira les plus jolies choſes du monde; il les débita avec cette nobleſſe, cette aiſance, cette liberté qui appartiennent à l'homme de guerre : il trouva une vertu peu auſtere. Pour ne ſe point brouiller avec elle, & n'avoir pas lieu d'en prononcer le nom, on feignit de n'avoir aucun engagement avec ce fidele Schah-Binck-Oé, dont on avait paru épriſe avec tant de fureur.

Le ſoleil n'échauffait plus la terre de ſes rayons brulants, la chaleur du jour faiſait place à l'agréable fraîcheur de la nuit, un crépuſcule brillant répandait une lueur douce, faite pour le myſtere, lorſque la Princeſſe engagea Féraddin à reſpirer dans les jardins. Enchanté de s'éloigner de lieux toujours trop habités, & de ſe trouver ſeul au milieu de l'Univers avec une jolie femme, il lui offrit la main, & ils s'égarerent dans des boſquets. Il ne s'y paſſa rien de fort conſéquent; Palméide fit l'enfant, elle ne permit que quelques baiſers, faits par-tout où on voulut, quelques diſ-

tractions de mains tout-à-fait irrégulieres, quelques diſcours paſſionnés appuyés de demi-démonſtrations : mais comme elle voulait mettre un certain ordre à ſa défaite, ne ſe rendre qu'après vingt-quatre heures, & le faire avec la décence uſitée, elle pria Féraddin de lui donner le temps de ſe conſulter ſur ce qu'elle ſe devait, & lui promit réponſe pour le lendemain. Ils regagnerent le Palais, où ils arriverent avec l'appétit que donne l'eſpoir d'un ſuccès auſſi bien fondé.

Le vieux Monarque ne parut point au ſouper, il y aurait été hors-d'œuvre ; il n'y eut que quatre couverts, pour Féraddin, Palméide, Nézelim & Lyſeine. Notre Héros y fut charmant, la Princeſſe vive, la Dame d'Atour étourdie, le Confident ſérieux. Quand ce repas fut terminé, on paſſa dans l'appartement de nuit de Palméide, qui feignit un léger mal de tête, pour prétexte de ſe retirer. Vous pouvez me ſuivre, dit-elle au Prince ; je me mettrai au lit, vous cauſerez avec moi. Nézelim, à cette propoſition, fit une mine affreuſe : que ſignifie ceci, ſe diſait-il à lui-même ?

de

de quel Roi voit-on l'Héritiere donner un rendez-vous nocturne après huit heures de connaiſſance? cela ne peut ſe paſſer qu'à la Fille d'un Souverain de théâtre; il y a quelque choſe dans cette aventure de bien indécent & de bien extraordinaire: que je crains que mon Maître, ſéduit par cette ſirene enchantereſſe, ne perde ici des jours qu'il doit à un amour légitime & à la gloire! je ſuis bien décidé à réſiſter aux fades agaceries de Lyſeine, puiſſe Féraddin triompher de même; je ne l'eſpere pas.

Plus le bonheur de Féraddin était grand, moins il le ſentait; pluſieurs idées ſe préſentant à la fois, il ne put aſſeoir aucune conjecture ſolide; il ne répondit que ce ſtupide, ah, Madame! échappatoire ordinaire des gens qui ne ſavent que dire, ou qui ne veulent rien dire. Nézelim voulut en vain ſaiſir un moment pour l'engager à ne ſe pas oublier, il ne put le trouver; eut la douleur de quitter ſon Prince, & de reſter avec une jolie femme, qui lui voulait du bien.

De par Mahomet & le Grand Aly, dit le Sultan, je parie faire le portrait de vo-

tre Nézelim, *Aga*, il va jouer ici le rôle de taciturne ; Dieux, que tous les gens qui lui reſſemblent me déplaiſent ! chaſſez-le, s'il veut faire le Pédagogue ; cela lui irait fort mal : ce métier n'était pas ſoutenable chez le *Viſir*, encore moins chez Nézelim, qui eſt de l'âge de ſon Maître. Les Souverains n'auront-ils jamais la force de s'affranchir de l'obſeſſion de ces donneurs de conſeils ? Mais voyons la ſuite de cette aventure ; de deux choſes l'une : cette Princeſſe eſt une Fée, car le cheval-génie m'en a averti ; reſte à ſavoir ſi elle eſt Radieuſe, qui veut s'amuſer & éprouver la fidélité de ſon Amant, ou ſi ce ne ſerait pas Noire-comme-encre, qui, ſous un dehors ſéducteur, voudrait enlever des plaiſirs à ſa rivale. Madame nous le dirait, ſi elle le voulait ; nous n'avons point de centuries plus exactes que les ſiennes, l'avenir lui eſt connu.... J'oublie que j'applique ſes talents à faux, il s'agit ici du paſſé ; mais à quoi bon me fatiguer de conjectures ! ce n'eſt pas à moi de penſer, je ne dois qu'écouter ; pourſuivez, Amuley.

Féraddin ſe trouva, ſans y avoir réfléchi, dans la chambre à coucher de la Princeſſe. Cette piece était décorée avec tout l'art uni à la volupté. Palméide y fut ſervie par vingt femmes, belles comme les Géorgiennes de votre Serrail; mais elle les ſurpaſſoit de beaucoup: ſa taille élégante, l'éclat de ſon teint, le feu de ſes yeux, la nobleſſe de ſa démarche, annonçaient aiſément qu'elle tenait de la Divinité. Quand elle fut au lit, les femmes ſe retirerent: ce lit était extrêmement bas; il était plus aiſé d'y monter, plus commode de s'y appuyer. Le Prince prit un fauteuil, & s'aſſit le plus près qu'il put. « Ouvrez cette brochure, » lui dit Palméide, mon indiſpoſition me » permettra peu de parler; liſez: voyons » comment finiſſent des gens, dont l'origine fut incertaine, les progrès rapides, » la chûte fameuſe. Vous régnerez, Féraddin; ne ſouffrez que des Sociétés utiles, » des Académies qui illuſtrent votre ſiecle en l'éclairant, des Ecoles de Soldats » qui forment des défenſeurs de vos droits: » proſcrivez celles qui, décorées fauſſement de titres vénérables, n'affichent

„ l'humilité que pour faire triompher le
„ deſpotiſme ; & dépouillant l'eſprit d'ab-
„ négation qui fait le caractere du vrai
„ *Dervis*, adoptent celui des affaires pu-
„ bliques & particulieres, & tendent, par
„ tous les moyens, à une Monarchie uni-
„ verſelle. „ Laiſſons rentrer, Madame, ces illuſtres Agents dans le néant d'où le haſard les fit ſortir ; ſi l'ignorance des ſiecles où ils parurent leur fut utile, la lumiere qui environne les Trônes des Princes régnants a éclairé leur conduite ſecrete, & les feux rayonnants qui en partent les ont enfin conſumés. Cet Ouvrage eſt celui du plus puiſſant des Rois ; ce Monarque, jaloux de ſa grandeur & de celle de ſes Succeſſeurs, plus jaloux encore du repos de ſon Peuple, écarte tout eſpoir de diviſion ; il veut régner ſans inquiétude : le peut-il ? il partage celle de ſes Sujets qui craignent pour ſes jours ſacrés : ils connaiſſent ſon cœur paternel, contribuent à ſa grandeur par des ſubſides offerts avec joye, prodiguent leur ſang pour venger ſa querelle, & croyent n'avoir point fait aſſez. Voilà l'exemple que vous devez me propoſer, & ſur lequel j'ai-

me à réfléchir : dans ces moments même, tout délicieux qu'ils ſont, où la voix de l'amour triompherait chez tout autre, je ne puis me refuſer au ſentiment qu'il m'inſpire.

Après cette courte digreſſion, on parla bagatelles, on en fit ; & le Prince viſait au ſérieux, lorſque Palméide, qui s'était impoſé un ordre méthodique, le pria d'être plus réſervé, & lui dit qu'on n'uſait de cette familiarité qu'avec des connaiſſances, au moins de la veille, & non pas avec une auſſi fraîche que la ſienne. Il était tard, il eſt permis à un Voyageur de chercher le repos ; la Fille de Mortard-Morif congédia Féraddin, & lui dit qu'elle l'attendait à déjeûner : vainement voulut-il reſter davantage, il ne lui fut pas poſſible de ſatisfaire ſes deſirs ; Palméide, qui avait ſes raiſons pour les irriter, le menaça de ſon indifférence, s'il ne la laiſſait ſe livrer aux douceurs du ſommeil.

Le fils d'Aroſmad, inſtruit qu'il faut tout accorder aux caprices des femmes, prit congé de ſa nouvelle Maîtreſſe, & paſſa dans ſon appartement, où il trouva Nézelim, qui, à force d'impertinences, était parvenu

à ſe délivrer des perſécutions de Lyſeine. Que la fortune eſt biſarre, diſait ce Confident ! j'ai long-temps cherché à plaire avant de réuſſir, on m'offre aujourd'hui ce que j'euſſe payé alors de tout mon ſang : mais hélas, quelle funeſte variation ! mon Maître aime Radieuſe ; que dis-je, il l'adore ! une aventure qui ne reſſemble à rien, ſe préſente, il la ſaiſit, il ſe plaint de ne pas être auſſi infidele qu'il le voudrait. Féraddin entra dans l'inſtant qu'il faiſait ces graves réflexions. Que penſes-tu de ceci, mon cher Nézelim ? je ſors de chez la Princeſſe, elle eſt raviſſante ; tu quittes une Dame qui, je crois, ne t'a pas tenu rigueur ; qui peut être plus heureux que nous ? Vos gens, répondit le véridique Nézelim ; malgré leur prodigieuſe inquiétude ſur ce qui peut vous être arrivé, ils n'ont nuls reproches à ſe faire, & rempliſſent leur deſtin ſans remords. L'un va joindre une Epouſe chérie, l'autre combler les vœux d'une Amante allarmée ; celui-ci voir couronner ſon ardeur du prix qu'elle mérite, celui-là jouir après avoir eſperé : mais quels ſont nos plaiſirs ? nous courons à l'inconſtance,

& nous nous rendons dignes de retour; peut-être nous marchons sur des fleurs qui cachent un abyme. Si vous connaissiez moins votre cheval, vous improuveriez ma conduite; je viens de le voir, cet animal craint plus que nous les pâturages empoisonnés de cette Contrée, il n'en veut point essayer : vainement je lui en ai offert, il m'a refusé; & foulant aux pieds ce que je lui ai présenté, agitant sans cesse ses longes, il peint assez le désespoir & la crainte qui l'occupent. Cependant, livrez-vous au sommeil, tandis que je veillerai à votre sûreté; demain, lorsque le jour commencera à paraître, je ferai des recherches qui pourront nous être utiles.

Féraddin s'endormit, & eut les songes les plus agréables; ils étaient inspirés. Quand le Soleil eut rendu sur l'horizon les objets distincts, Nézelim monta à un *belvéder*, & ne fut pas content de son observation. Il vit que ce Palais enchanté n'avait que très-peu d'étendue, & que la culture n'allait pas au-delà des jardins : plus loin on découvrait une solitude affreuse, des sables arides, des montagnes seches,

tout inſpirait l'horreur. Il fut confirmé dans l'opinion qu'il avait conçue, & ne put s'imaginer que le ſéjour d'un grand Roi fût aſſis au milieu d'un déſert. Il n'avait entendu parler que vaguement des menaces de Noire-comme-encre, on les avait tenu ſecretes à la Cour de Luggbridd; mais tout perce, il en ſavait quelque choſe, & ſe crut convaincu que c'était un tour de ſa façon. Plein de cette funeſte idée, il entre chez le Prince, & ouvre ſes rideaux : fuyons, lui dit-il, il en eſt temps encore, dans peu il ne le ſera plus. Il lui raconta ce qu'il avait découvert, & Féraddin commençait à réfléchir, lorſqu'un Gentilhomme vint l'avertir que Palméide l'attendait. Honteux d'être prévenu, il ſe fit habiller, & vola chez elle. Je puis me diſpenſer de peindre cette Beauté, elle était maîtreſſe de ſe donner les graces ingénues, les traits réguliers, l'air le plus agréable, elle était auſſi bien qu'on peut le penſer.

Il faut donc vous envoyer prendre, Féraddin, lui dit la Princeſſe; je ſavais bien que vous étiez moins empreſſé de me voir, que vous ne le paraiſſiez: je n'en ſuis point

ſur-

ſurpriſe; quand on aime Radieuſe, on trouve toute autre beauté inférieure à la ſienne. Quelque ſentiment que j'aie pour cette Fée, Madame, répondit le Fils d'Aroſmad, il m'eſt impoſſible de ne pas rendre à vos charmes le tribut qui leur eſt dû, heureux ſi vous daignez le recevoir : je jure.... Les ſerments ne m'en impoſent point, je vous en diſpenſe ; n'avez-vous point d'autres façons de perſuader ? Féraddin, décidé par ce reproche injurieux, entraîné par un nouveau goût, néceſſité par une puiſſance invincible qui agiſſait en lui, ſe précipita dans les bras de ſa Maîtreſſe, & y goûta des plaiſirs indicibles. Enivré de volupté, perdu dans un abyme de félicité, abſorbé dans un torrent de délices, il était plongé dans un anéantiſſement volontaire; il ſavourait le bonheur. La bouche appuyée ſur celle de Palméide, les yeux fermés pour être moins diſtrait, les mains agréablement fixées, il ſe croyait au Paradis du grand Mahomet, lorſqu'à cette eſpece de ſommeil ſuccéda l'événement le plus affreux. Voulant jouir des beautés de détail, il ouvre enfin des yeux pleins de flam-

me; que voit-il? un monſtre. Palméide, ou plutôt Noire-comme-encre, avait repris ſa forme ordinaire, l'illuſion ne lui étant plus utile. Le Prince fit un cri perçant; il reconnut la Fée, au portrait que lui en avaient fait Aroſmad & Zirza, & à l'horreur qu'elle lui inſpirait. Je ne rends plus à Votre Majeſté le groteſque crayon des traits de Noire-comme-encre, elle ſe ſouvient, je crois, du tableau que j'en ai fait.

„ J'ai joui de ton erreur, lui dit-elle „ avec une voix ſépulcrale; & qui plus „ eſt, de celle de Radieuſe, qui te croit „ fidele. Il faut donc recourir à des de„ hors flatteurs pour vous avoir? En vé„ rité, vous valez bien la peine qu'on en „ prend : mais je m'en vengerai; votre „ Pere me fit une inſulte, & vous mettez „ le comble à ma haine pour votre Mai„ ſon. Je vous reçois dans mes bras, & „ vous y réfléchiſſez; apprenez, jeune „ téméraire, que ſi Radieuſe aime les Mo„ raliſtes, je les déteſte. Tout ce que tu „ as vu ici, n'eſt qu'une ſuite de ma colere „ & une preuve de ma puiſſance; ces

„ beaux lieux ſont un deſert; ce Palais,
„ une caverne affreuſe; ces Officiers, des
„ ſinges méchants; les Dames, des chat-
„ tes ſauvages; le reſte des gens de ma
„ Maiſon, & le Roi, mon Pere, le Grand
„ Mortard-Morif, eſt...; ah..., ah...,
„ ah..., eſt mon Porte-coton. Adieu, ce
„ n'eſt pas le dernier que je vous fais; je
„ ne puis trop-tôt jouir du fruit de mes
„ travaux: le Deſtin accorde peu de temps
„ à ma ſatisfaction, il faut en hâter les
„ moments. „ Elle prit un ſifflet de Chauderonnier, &, l'appuyant à ſes levres énormes, il en ſortit un ſon magiquement aigu. A ce ſifflement redoutable, l'or, l'azur, les pierres précieuſes diſparurent, & la Fée elle-même; ce qui conſola Féraddin, qui, piqué de ce ſarcaſme, ſe trouva au milieu d'une ſolitude épouvantable.

Eh bien, Aga, ſur mon honneur, je me ſuis douté de la concluſion de cette aventure; il n'y a que Mortard-Morif, Porte-coton, que je n'euſſe jamais deviné: qui pourrait auſſi s'imaginer que cette Fée voulût humilier Féraddin, au point de lui faire

„ lorſque tu ſors du ſein des mers; quand,
„ fatigué de ta courſe utile, tu y deſcends
„ le ſoir, je t'adore encore; tu ne prote-
„ ges pas les erreurs, mais tu les pardon-
„ nes : rends-moi aux deſirs de Radieuſe,
„ aux volontés d'Aroſmad, à la vengeance
„ de Zamdor : conduis mes pas; où dois-
„ je les porter? „ A peine eut-il fini ces mots, qu'il vit paraître une comete brillante; ce météore dirigea ſa queue lumineuſe du côté de l'Orient; & lorſque le Prince ſe fut tourné vers ce point, elle marcha, il la ſuivit : mais excédé de fatigue, il fut obligé de s'aſſeoir. Il apperçut un ananas qui lui fournit un repas délicieux : occupé à ſatisfaire la faim, beſoin terrible, qui ne reſpecte aucun ordre de mortels, il oublia ſon aſtre conducteur. Quelle ne fut pas ſa douleur, lorſqu'élevant les yeux, il ne le vit plus? La planete, devenue inutile, fut entraînée par le tourbillon d'une ſupérieure à elle, ou peut-être en força une autre à ſuivre ſa rotation. Il allait ſe livrer au déſeſpoir, lorſque l'événement le plus conſolant vint à ſon ſecours.

Assis au pied d'un chêne, les coudes sur les genoux, la tête appuyée dans les mains, pénétré de douleur, il se croyait sans ressource, quand il entendit trotter un cheval à quelques pas de lui; il se retourna, & vit le fidele Nézelim monté sur le cheval-génie : il l'embrassa avec une joye sensible; quoiqu'il n'y eût pas un jour qu'il l'eût perdu, ce temps lui paraissait un siecle; il flatta son cheval, & lui fit plusieurs démonstrations de bonté. Cet animal reconnaissant, caracolait, sautait, élevait sa queue & ses crins, hennissait, & paraissait aussi fou qu'un poulain. Quel heureux hasard rejoint Nézelim à son Ami, lui dit Féraddin? je me croyais séparé de toi pour plus long-temps; que t'est-il arrivé?

Après la dissolution du Palais de la Fée, répondit le Confident, cette Divinité barbare, qui m'en voulait comme à un homme honoré de votre amitié, & à un indifférent qui avait déplu à Lyséine, sa favorite, me mit à la suite de son équipage. Elle ordonna d'abord de mener votre cheval en main; mais ayant rompu sa capucine, il voulait fuir, lorsqu'elle l'arrêta par

la force de ſon art : monte cet animal, me dit-elle, d'une voix menaçante, tu m'en répondras. Enchanté de cet ordre, je m'en approchai, & vis avec ſatisfaction qu'il me ſouffrait. Nous prîmes le galop, & bientôt nous arrivâmes chez le *Caïmacan* Mine-Jaune ; vous m'avez dit avoir paſſé près de ſon Château, allant à Luggbridd avec la Reine. Je fus mis dans une tour qui avait vue ſur un parc ; j'avais la liberté de la plate-forme qui la couvrait, & c'eſt ſans doute dans ce lieu que j'étais condamné à paſſer ma vie.

On avait lâché votre cheval dans ce parc, où paiſſaient pluſieurs juments *barbes* ; il devait ſervir d'étalon à ce haras. Appuyé ſur un créneau, je le reconnus, & m'en amuſai quelque temps. Les poulinieres s'en approcherent pour lui faire fête ; il les mépriſa, les fuit, & finit par les ruer. Je réſolus de lui donner la triſte conſolation d'apprendre que j'étais plus à plaindre que lui : priſonnier, mais privé des conſolations qui lui étaient offertes, je le ſifflai ; inquiet, il tournait la tête de tous côtés ; je continuai, il l'éleva & m'apperçut. S'approchant

alors du pied de la tour, il me présenta le dos, & resta immobile; ensuite il partit au grand galop, & revint à la même place: il fit deux fois ce manege. Ne concevant rien à son dessein, pour mieux me le faire comprendre, il prit sa course, franchit la palissade qui servait de mur, & la sauta une seconde fois pour rentrer dans le parc: je sentis pour lors qu'il m'offrait la liberté, qu'il était maître de la sienne par sa grande légéreté, mais qu'il n'en faisait point de cas, si elle ne me devenait utile. Je lui fis un signe de consentement, qu'il entendit; je risquai tout pour vous rejoindre; je sautai & tombai sur le dos du cheval, qui étudiait la direction de ma chûte. Dès que je fus placé, il prit un galop à perdre haleine; il s'élança devant la palissade, vola comme un oiseau, & m'emporta avec une rapidité incroyable; j'estime que nous avons fait quarante lieues depuis ce matin. Je ne savais où il me conduisait avec cette vélocité; mais je compris bientôt que nous retournions au lieu funeste d'où nous étions partis: de temps en temps il s'arrêtait, & sentait la terre à peu près comme un chien

qui ſuit une piſte; j'ignorais que le cheval eût l'odorat auſſi fin, il me l'apprit. Arrivé enfin à cette caverne affreuſe, que nous reconnûmes tous deux, je mis pied à terre, & lus, dans ſes yeux & dans ſes geſtes, l'excès de ſa douleur de ne vous point trouver; j'errais indiſtinctement par-tout, j'entrais dans la caverne, je montais au-deſſus pour m'aſſurer, par la connaiſſance des environs que j'avais priſe au *Belveder*, ſi nous ne nous étions point trompés; je vous appellais de toutes mes forces, votre cheval henniſſait pour être entendu de plus loin : nous ne réuſſiſſions à rien. Je déſeſpérais de ma recherche, lorſque ce brave animal, que j'avais quitté depuis un quart-d'heure, vint en piaffant & ſe ramenant à merveille; je crus le voir ſatisfait : il me fit ſigne de le ſuivre; & marchant au petit pas, le nez à terre, il me mit ſur vos traces. Plus nous avancions, plus il acquérait de certitude; enfin, la chaleur du ſoleil ayant donné plus d'odeur aux corpuſcules émanés de vous, il ne douta plus, & me fit ſigne de le monter; nous avons pris une allure légere, & nous voilà.

O Radieuſe, s'écria Féraddin, tranſporté de joye, que je reconnais bien ton amour à tes dons! que fût devenu ton Amant, ſi ce malheureux Génie, ainſi transformé, ne l'eût rendu à ſon ardeur? J'aurais erré, j'aurais mené une vie affreuſe; une mort plus cruelle encore l'eût terminée. Oui, merveilleux cheval, plus homme que moi, qui me ſuis perdu pour avoir réſiſté à tes avis, j'implorerai pour toi les bontés de la Reine des Sources de Lait; ſi elle ne peut te rendre ta premiere forme, au moins elle te rendra l'uſage de la voix, nous converſerons, tu ſeras chef de mes Ecuries & de mon Conſeil.

Il ne fut pas plus difficile au génie-cheval de trouver la route de Merveilleuſe, qu'il lui avait été de rencontrer celle du vieux Château à la caverne; il flaira, & reprit le chemin de la forêt, de la funeſte fontaine, & arriva au carrefour où le Prince avait laiſſé ſes équipages. Les Officiers, qui les commandaient, étaient d'une inquiétude inſupportable; ils avaient envoyé de toutes parts faire des battues, s'étaient portés dans tous les chemins, &,

ayant enfin ſoupçonné que Féraddin avait lié une partie de chaſſe avec quelque Seigneur voiſin, ils firent dreſſer leurs tentes, & la ſuite fit des baraques.

Le Prince applaudit aux conjectures de ſes Ecuyers, dit qu'il avait fait une chaſſe heureuſe, & ſe hâta de partir. Nézelim lui promit le ſecret, le cheval le jura; on fut tranquille : ce n'eſt pas que Féraddin fût inquiet que la Fée en ſût quelque choſe; mais comptant ſur la diſcrétion de Noire-comme-encre, qui n'aurait pas la ſotte vanité de ſe vanter d'une aventure qui lui faiſait ſi peu d'honneur, il acheva ſon voyage avec la plus vive impatience. Il arriva bientôt aux frontieres du Pays des Sources de Lait; les Gouverneurs des Provinces lui décernerent les premiers honneurs; le Peuple le nommait Héros, Pacificateur, & lui aurait rendu les reſpects dus à la ſouveraine Puiſſance, s'il eût conſenti à les recevoir. Radieuſe, informée de ſon retour, vint au-devant de lui, à deux lieues de Merveilleuſe, avec Zéida & le vénérable Zamdor : l'entrevue fut touchante, la Reine s'attendrit en preſſant

dans ſes bras ſon Amant victorieux; Zéida l'embraſſa avec tout le feu de la vive amitié; le Prince de Kiokarie crut recevoir ſon Fils dans ſon ſein, & lui en donna le nom.

Notre Guerrier paſſa ſous un arc de triomphe, élevé à la hâte, mais qui n'en était pas moins bien. Le Grand-Maître d'Artillerie avait tiré de l'arcenal une grande quantité de cottes-de-mailles, de cuiraſſes, de boucliers, de caſques, de lances, de javelots, de carquois, de cimeterres, d'armes à feu, & avait artiſtement formé des trophées de toutes ces pieces déſunies; on les avait attachées à un ſuperbe portique, au milieu duquel pendait un médaillon de Féraddin, orné d'emblêmes allégoriques. Les cris d'allégreſſe, mêlés au bruit du canon des remparts, formaient un grand effet: ce fut au milieu des acclamations des Peuples, que la Cour arriva au Palais.

Madame ne paraît pas amuſée des deſcriptions de tête-à-tête, je ne dirai donc pas qu'après ſouper la Fée fit entrer Féraddin dans ſon appartement, ſous prétexte de

lui demander des détails sur ce qui s'était passé à son Armée. Si j'assurais qu'elle employa cette nuit en questions politiques & militaires, je ne serais pas crû, & je le mériterais; elle ne fut qu'un enchaînement de voluptés. Les jolies femmes savent ce que vaut un retour de Campagne; quoi qu'il en soit, je dois raconter que le Prince reprit de Midoé la clef du petit escalier, & que Nézelim, certain qu'il ne verrait son Maître qu'au matin, ne fut plus assez neuf pour l'attendre. Huit jours & autant de nuits se passerent dans une succession de délices; mais elles devaient avoir des bornes. Radieuse avait détaché un Courier à l'Empereur de Miloloo, pour l'instruire des obligations qu'elle avait à son Fils, & lui apprendre qu'il partait incessamment pour se joindre à Agathor, & attaquer, de concert, le fier Aris-Boulec-Moqur. Elle n'avait plus de prétextes pour le garder; la saison s'avançait, il était attendu pour commencer les hostilités: il fallut consommer le sacrifice, & s'imposer la cruelle nécessité de la séparation, qui fut retardée d'un jour, par le travail qu'elle eut à faire

pour rendre l'uſage de la parole au cheval-génie, pour qui ſon Maître avait ſollicité cette grace avec chaleur. La Fée employa des caracteres puiſſants, des ſimples inconnues, des fumigations précieuſes; elle réuſſit enfin, & après avoir fait manger à l'animal trois paſtilles triangulaires, il marqua ſa reconnaiſſance en termes proportionnés au bienfait.

L'inſtant fatal arrivé, le Prince fit un effort digne de lui, & partit plein d'amour pour Radieuſe & d'ardeur pour la gloire. Ses équipages prirent la même route qu'ils avaient tenus venant du Miloloo; ils avaient mis le temps ordinaire au premier voyage. Comme il importait qu'ils fiſſent promptement celui-ci, la Fée fit compoſer un baume, dont les Palefreniers du Prince frottaient les jarrets de ſes chevaux; il les mettait en état de faire ſix lieues par heure. Notre Héros s'embarqua dans une *ſultane* enchantée, avec le ſeul Nézelim & ſon cheval, qui, ayant recouvré, avec la voix humaine, les goûts de ſon eſpece, était admis à ſa table, & vivait avec lui: ce navire merveilleux ſe

rendit à Luggbridd avec autant de légéreté que la *faïque* qui en avait amené la Reine. Pendant la traverſée, il n'y eut rien de mémorable, le cheval fit les fraix de la converſation, raconta comment il avait reconnu Noire-comme-encre, ſous les traits de Palméide; ce qu'il avait appris au Château du *Caïmacan*, & rendit les propos indécents de la Fée Malfaiſante ſur le compte de Radieuſe. Le Prince, curieux de ſavoir qui il était, par quelle faute il avait mérité cette métamorphoſe, quel terme elle devait avoir, commençait à lui faire des queſtions, lorſqu'il découvrit les ſuperbes édifices de ſa Capitale : on remit l'Hiſtoire de l'homme-cheval à un inſtant moins occupé.

Les Habitants de Luggbridd ne furent pas peu ſurpris de voir débarquer, avec leur Prince & Nézelim, un cheval qui marchait au milieu d'eux, & qui articulait des ſons diſtincts. Aroſmad, plus accoutumé au merveilleux, le reçut avec honneur, & lui fit des prévenances. Ce Monarque loua Féraddin, en termes aſſez forts pour le ſatisfaire, ſans craindre de lui

donner trop d'opinion de ce qu'il valait: Zirza s'étendit davantage ſur la gloire qu'il avait acquiſe & ſur l'eſpoir de nouveaux ſuccès. Ces tendres Parents comblerent des careſſes les plus expreſſives un Fils qui les méritait infiniment.

On ſervit; l'Empereur voulut que le cheval, ami du Prince, fût du ſouper: les Maîtres-d'Hôtel & les Officiers du Gobelet trouverent fort ſingulier de ſervir un quadrupede. Au-lieu de fauteuil, on lui donna une eſpece de lit à la Romaine, ſur lequel il ſe coucha, & il mangea les morceaux découpés qu'on lui préſenta avec beaucoup d'adreſſe & de propreté. Les femmes, à qui on avait demandé une ſorte de permiſſion de l'admettre à table, furent contentes de lui; il avait le propos léger, engageant, perſuaſif; il parlait de lui avec une modeſtie honnête, qui laiſſait voir qu'il avait été à la mode. Nizéade, une des Dames du Palais, qui l'avait le plus agacée, le pria de chanter; elle crut qu'il s'en acquitterait mal, mais il la détrompa; il chanta la derniere Eclipſe du Soleil, ſujet nouveau, qui n'avait point encore été

mis

mis en muſique. Elle crut que ſa complaiſance ne lui refuſerait rien; elle haſarda de lui demander par quelle aventure il était cheval. Par quel haſard êtes-vous femme? répondit-il. Tout le monde ſentit ce qu'il voulait dire; elle modéra ſa curioſité. Lorſqu'elle ſe fut tû, il dit: je ne veux ni ne dois cacher mon hiſtoire; mais le puiſſant Aroſmad, Madame, & le Prince doivent ſeuls en être inſtruits; lorſqu'ils me marqueront le moindre deſir d'en entendre le récit abrégé, j'aurai l'honneur de leur démontrer mon obéiſſance. On ſe leva, la Cour paſſa dans les appartements. Le Monarque, ſa tendre Epouſe, leur Fils & le cheval deſcendirent ſur la terraſſe inférieure, & s'y promenerent. Allons, dit Aroſmad, je vous ſomme de votre parole, Génie inconnu; notre amitié exige de la vôtre le détail que vous nous avez promis, pourvu cependant qu'il ne vous affecte point.

Je dois trop au grand Féraddin, répondit le Génie, pour ne pas chercher à plaire à ſes Auteurs; écoutez.

HISTOIRE

Du Génie Mouſtache-d'or, ſurnommé le Fantaſſin.

SYRIDE, ma mere, mit au jour un fils ſi parfaitement reſſemblant au Roi Mouſtache-d'or, ſon époux, qu'il fut décidé de lui donner le même nom; vous voyez cet enfant. La diſtinction de mon Pere à moi fut établie dans la ſuite par des ſurnoms: il s'appellait Mouſtache-d'or, le Cavalier; & moi, le Fantaſſin. Pendant les premieres années de ma jeuneſſe, je ne fus que témoin des révolutions qui détruiſaient l'ordre politique du Royaume de mon Pere; à dix-huit ans j'y eus part, & me diſtinguai dans quelques affaires. Le Roi était attaqué par des voiſins qui profitaient de la diviſion, & par des Sujets rebelles. Perſuadé que ſes Ennemis étrangers dépoſeraient les armes dès qu'ils verraient les Domeſtiques punis, il marcha vers les Provinces qui avaient ſecoué le joug. Mouſtache-d'or était homme de guerre, mais il

avait un défaut insoutenable, c'était de ne s'en rapporter qu'à lui : il ne consultait qu'à dessein d'être applaudi ; voilà la source de ses revers. Il avait une aversion innée pour l'Infanterie ; ce mépris était entretenu par les Seigneurs de sa Cour & les Riches de sa Capitale, qui ne concevaient pas qu'un homme pût se résoudre à servir à pied, à se charger de la pesante giberne & du fusil menaçant ; l'idée d'un Officier, confondu avec le Soldat, partageant avec lui les fatigues & les travaux, se couvrant avec lui de sang & de poussiere, révoltait leur amour-propre : mais combattre à cheval, avait, selon eux, quelque chose de bien plus noble. Quoiqu'il fût démontré qu'une grande partie de la Cavalerie périt par les caprices, la mal-adresse ou la fureur de l'animal, ils aimaient mieux en courir les risques : d'ailleurs, le cheval est une ressource pour tout événement ; est-on victorieux, l'adresse à le gouverner a décidé de l'avantage ; est-on résolu à fuir, le cheval nous a emportés malgré nous. Si ces systêmes se fussent bornés à dire que le service de la Cavalerie est beau, flatteur, engageant ;

qu'elle eſt utile, indiſpenſable; qu'elle eſt unique lorſque le terrein lui eſt favorable; s'ils euſſent réfléchi que

Ces centaures vaillants, dont la courſe légere
Fait, ſous leurs pieds adroits, diſparaître la terre,
Et ſouleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne ſauraient s'élancer dans les lieux montagneux,

Ils euſſent eu raiſon; mais vouloir l'employer à tout, & priver un Etat de l'appui des Bataillons, c'eſt une erreur qui perdit mon Pere, & qui, par la raiſon contraire, fut cauſe de ma ruine.

Le Roi me confia ſon Avant-Garde; je rencontrai les premiers poſtes de nos Sujets rebelles; je les forçai à ſe replier ſur le gros de leurs Troupes: pourſuivant mon avantage, des colonnes d'Infanteries m'arrêterent, m'enleverent, par leur feu, un grand nombre de Cavaliers, & démonterent les autres. L'affaire engagée, le Roi, ſuivi de la Troupe dorée, vint reconnaître, & ſur le champ fit charger. Ses Eſcadrons firent des prodiges de valeur; mais

n'étant pas ſoutenus d'un ſeul Peloton, ils furent détruits. Nos Ennemis, pour ne nous donner aucun relâche, feignirent de ſe retirer ſur des hauteurs : mon Pere eut l'imprudence de les y ſuivre ; tout fut culbuté, & l'élite de la Nobleſſe périt dans cette journée, ſans le moindre fruit. Mouſtache-d'or réunit ce qu'il put, & fit ſa retraite à la faveur de la nuit, perſuadé, mais trop tard, du ſecours qu'il eût tiré d'une bonne Infanterie.

La douleur de ſa défaite le plongea dans un anéantiſſement dont il ne ſortit plus ; il abdiqua l'Empire, & le remit en mes mains. La compoſition ſinguliere de l'Armée de mon Pere, qui n'était que chevaux, dont j'avais vu le funeſte abus, me fit épouſer le ſyſtême contraire ; je ne formai la mienne que de Fantaſſins, & pris en horreur tout ce qui était Cavalerie, que je nommais Corps inutile, ruineux, à charge à l'Etat. Hélas, je fus également puni de mon erreur !

Il ne m'était pas poſſible de tenir la Campagne, & nos Rebelles euſſent pu marcher à ma Capitale s'ils l'euſſent vou-

lu : mais leur Chef, content de ſes avantages, ne me pouſſa point à bout, & n'occupa que les Villes qu'il tenait avant notre défaite ; en voici la raiſon. Pendant la bataille, un Général de la Cavalerie de mon Pere tomba ſur le Camp de Fi-Nir-Maam, Gouverneur des Provinces Septentrionales, qui s'étaient ſoulevées ; il le pilla, &, marchant aux tentes du Chef, y trouva Nitide, ſa fille, dont la beauté l'éblouit : il la fit monter dans ſon char, & ſe plaça à ſes côtés, pour être plus aſſuré de ſa conquête, & la conduiſit heureuſement à mon Pere, qui ſe retirait. Ce dépôt précieux me fut confié ; j'employai l'Automne à lui plaire, & l'hyver à cueillir les fruits de mes ſoins. Fi-Nir-Maam me fit des propoſitions qui euſſent été décentes de la part d'un égal, mais outrageantes de celle d'un Sujet. Il m'offrait la reſtitution des Provinces enlevées, ſi je voulais lui remettre ſa Fille, à condition qu'il reſterait Gouverneur perpétuel de ces mêmes Provinces, avec une Garde compoſée de gens à ſon choix. Je répondis que Nitide était un bien à qui j'avais attaché un prix infi-

ni; qu'en faveur de mon union & de l'éclat du Trône, que je voulais partager avec elle, je lui offrais ſa grace, pourvu qu'il vînt la recevoir à ma Cour, & remplir le premier de ſes devoirs, celui d'implorer ma clémence. Mon féroce Sujet refuſa d'obéir, & je me préparai à l'y forcer.

Nitide employa vainement tout l'eſprit qu'elle reçut des Cieux pour le ramener à mes pieds, elle fit parler la tendreſſe, les larmes, & ne réuſſit point; l'horreur de voir ſon Amant armé contre ſon Pere, l'horreur de voir ſon Pere armé contre ſon Roi, déchiraient le triſte cœur de cette Amante adorable. Je fis tout pour ſoulager ſes ennuis; je lui offris de la couronner, & de marcher au Temple, elle refuſa; me dit qu'elle ne pouvait diſpoſer de ſa main ſans l'aveu de ſon Pere; que le droit de conquête ne détruiſait pas ceux de la nature; qu'il ne conſentirait pas, malgré la grandeur de ſa fortune, à la voir devenir l'Epouſe de ſon Maître irrité. Je n'avais rien à répondre : enfin, par bienſéance, elle fut ma Maîtreſſe, croyant ne pouvoir, par honneur, devenir ma Femme.

Nous paſsâmes l'hyver le plus heureux: des plaiſirs variés & ſucceſſifs occuperent les inſtants qui n'étaient point donnés au travail. La paix était le ſeul objet de mes deſirs, & je comptais la rendre inceſſamment à mon Peuple. Nitide avait tant entendu parler guerre, qu'elle en avait autant de théorie qu'il eſt poſſible à une femme d'en avoir : elle appuya mes vues ſur la réforme de la Cavalerie, & m'en prouva la néceſſité, au point que je n'en gardai pas un Eſcadron, & que j'adoptai ſon raiſonnement. Si votre Pere eût eu de l'Infanterie, vous n'auriez point de Compétiteur, me diſait-elle; Fi-Nir-Maam n'eût pas tenu, & j'aurais eu l'avantage de le voir rentrer ſous la puiſſance d'un Souverain qu'il révere, & contre lequel il ne porte les armes que parce qu'il eſt engagé, par les ſerments les plus affreux, au parti des mécontents. Mon Pere a peu de chevaux; & puiſque je ſuis réduite à ſouhaiter ſa défaite, formez des Bataillons, & marchez à lui.

J'adoptai ce faux ſyſtême; je licenciai ma Cavalerie, dont une partie, accoutumée

mée à ſon ſervice, paſſa à l'Ennemi; je négligeai les avis qu'on me donna, & ne travaillai qu'à lever mes nouvelles Milices. Mes Courtiſans, faits comme ils le ſont tous, applaudirent à ma folie : ceux qui ſe ſeraient crus offenſés de combattre à pied, ſous mon Pere, quitterent la cuiraſſe & prirent le fuſil. Le Printemps s'avançait; j'ouvris la Campagne par le ſiege de deux Places dont je m'emparai. Fi-Nir-Maam ſemblait m'éviter, mais ce n'était que pour m'engager dans une plaine immenſe, bordée de bois, que j'eus l'imprudence de ne pas faire fouiller, & qu'il avait farcis d'Infanterie. Il ne déploya devant moi que ſes Eſcadrons, formés en partie des plus braves Cavaliers de mon Pere. Je rangeai mes Bataillons en colonnes, & marchai à cette Cavalerie qui m'attendait : je me propoſais de la détruire par mes feux, & de la rompre aux premieres attaques; mais elle s'éloigna pour donner le temps à l'Infanterie, cachée dans les bois, de me tomber deſſus, me prenant en flanc, & de m'inquiéter beaucoup. Mes Troupes firent ferme, & mon-

crerent une audace supérieure à mes espérances. Les Bataillons ennemis trouvant mes colonnes impénétrables par tous leurs points, auraient été battus : mais la Cavalerie vint tout-à-coup fondre sur moi, par escadrons, par piquets, par divisions; &, achevant de rompre ce que son Infanterie avait entamée, fit de la mienne un carnage affreux. Les Corps désunis, n'ayant plus la force de résister à l'impétuosité des chevaux animés, plierent, & ne trouverent pas même leur salut dans la fuite. En vain je voulus les rallier; à mesure que j'assemblais quelques Compagnies, des Détachemens m'accablaient, & empêchaient mon opération. L'Infanterie, unie à la Cavalerie, est toujours victorieuse d'un Corps supérieur, composé de l'une ou de l'autre seulement : j'appris cette vérité, dans l'instant où sa connaissance m'était inutile.

Qu'au combat du Lapithe il faut savoir encore
Unir cet Art guerrier qu'inventa le Centaure.

Ce fut dans cette crise fatale que je fis cette imprécation au Destin : « Maître » puissant des Dieux, Arbitre souverain

„ des Mortels, tu vois mon cœur, tu ſais
„ que la juſtice arme mon bras ; je crois
„ avoir fait ce qui dépend de l'homme :
„ aſſure ma victoire, elle m'échappe ; ſans
„ un ſecours divin je ne puis la ramener.
„ Si j'ai manqué à mes devoirs, puniſ-
„ moi ſeul, & rends le calme à mon Em-
„ pire. „ Un coup de tonnerre affreux ſe fit entendre ; du ſein du nuage qui le renfermait, une voix majeſtueuſe & terrible me dit : *Imbécille Conducteur d'un Peuple malheureux, qui, loin d'être éclairé par les fautes de ton Pere, es tombé, par une opinion auſſi inepte, dans l'oppoſition ; ſois cheval, pour t'apprendre l'utilité de cet animal dans le combat. Si ton Prédéceſſeur ignorant n'employa que lui, devais-tu le négliger totalement ? Nitide, qui t'eſt chere, & qui a contribué à ta défaite par ſes abſurdes conſeils, ſuivra ton ſort, mais tes Peuples ne doivent point en ſouffrir ; je leur accorde la paix, ils ſeront heureux ſous ton Frere, qui va régner. Ta métamorphoſe durera juſques à ce que* DEUX ENNEMIS RÉUNIS, DONNENT LES MAINS A L'HYMEN LE PLUS FORTUNÉ.

A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, qu'une Puiſſance ſecrete me força à m'incliner; mes jambes & mes bras s'allongerent, ma tête s'éleva, mon corps ſe couvrit d'un poil uni; de longs crins flotterent ſur mon cou, & une queue encore plus longue m'arriva ſans ſavoir comment; enfin je me trouvai tout auſſi cheval que vous me voyez.

Les Dieux vengeurs ne m'ayant pas privé de ma raiſon, je jouis d'une conſolation bien ſenſible : je vis les Guerriers des deux partis s'embraſſer; la Divinité leur avait inſpiré cette lumiere invincible qui dévoile nos erreurs. Ils ſentirent que, nés ſous le même climat, ſous les mêmes Loix, ſous le même Prince, c'était la honte de l'humanité de porter les armes les uns contre les autres; on les dépoſa, & je vis Fi-Nir-Maam me chercher, pour me demander ſa grace.

Je fis les recherches les plus exactes que put un homme-cheval, de Nitide, ma Maîtreſſe : je paſſai dans le Camp de la Cavalerie, je m'arrêtai à mon Palais; je traverſai mes écuries, comme un cheval échappé.

uelques Palefreniers voulurent me pren-
e; je ruai les uns, je mordis les autres,
me fis jour : on me ſuivit ſans pouvoir
atteindre. J'avais conſervé avec ma rai-
ı, la connaiſſance de mes forces; je les
ıtins du deſir de la liberté. Je n'avais
utre parti à prendre que de choiſir en-
la vie ſauvage & celle de ſociété; je
ıtis que je ne pouvais ſupporter mon
›plice, errant ſeul dans les forêts & ſur
montagnes : j'aimai mieux me donner
Maître, mais je voulus le choiſir, bien
:tain de n'être jamais gardé plus ſoigneu-
nent qu'un cheval ordinaire, & de trou-
: à me rendre libre quand je le voudrais.
voyageai, je parcourus les Indes; j'ap-
:tins ſucceſſivement à un jeune Seigneur
i ne me nourriſſait pas, & à un Procu-
ır d'un College de *Bonzes*, qui me nour-
ait trop; je paſſai enſuite à une petite
ûtreſſe qui me menait comme ſon amant,
ıjours au galop; je la quittai pour un
aitant, chez qui je ſerais mort de gras-
ıdu; je le troquai pour une Veuve d'un
ıis, qui ne me faiſait ſortir que les nuits.
nuyé de ces Maîtres, j'eus envie d'être

à un homme fort doré, que je vis ſortir d'un Hôtel, & monter dans un cabriolet ſupérieurement galant; je le ſuivis, & m'arrêtai à ſa porte; perſonne ne me reclamant; il me fit entrer, je fus le bien-venu. Le lendemain je fus attelé à cette jolie voiture qui m'avait ſéduit, nous allâmes dans pluſieurs Palais, où j'entrai brillamment; mais quelle fut ma ſurpriſe, regardant par les fenêtres des appartements, de voir mon Patron, que je croyais au moins un *Mandarin*, enſeigner le menuet. Furieux de m'être proſtitué à ce point, quoique réflexion faite, il vécût de ſon talent, moyen plus dans l'ordre ſocial que celui qu'employaient mes autres Maîtres, je le verſai au premier coin; on coupa mes traits, je m'évadai, & ſecouai mes harnois de façon à m'en débarraſſer: je réſolus de n'être plus la dupe des dehors, & je crus qu'il était de ma dignité de ne ſervir qu'un Roi. Je vis pluſieurs Cours, leurs uſages ne me plurent point; dans preſque toutes, on ne faiſait pas aſſez de cas de mon eſpece; j'arrivai enfin au Pays des Sources de Lait. J'entendis le Peuple ſe louer du

bonheur de vivre ſous l'Empire de Radieuſe; j'appris qu'elle avait chez elle un jeune Prince qui partait pour ſon Armée, & qui, après cette Campagne, devait en faire une autre, où ſe paſſeraient de grands événements. Je me rendis au Palais, & me promenant devant les écuries, le Grand-Ecuyer, qui en ſortait, s'approcha de moi; la nobleſſe de ma tournure l'engagea à me careſſer; je le ſuivis, & j'entrai de moi-même dans une caſe vuide, où je m'établis. Cet Officier raconta à la Reine la maniere dont je m'étais inſtallé, qui parut ſinguliere: le lendemain un *Créat* me monta à poil, pour ne rien cacher de mes perfections, & je fus préſenté à Radieuſe. Féraddin, qui était avec elle, ne ceſſait de dire qu'il me trouvait bien, & demanda de me monter; je revins un moment après ſuperbement équipé; & ſi je lui donnai du plaiſir par la ſoupleſſe de mes mouvements, je le partageai par l'adreſſe avec laquelle il les dirigeait.

La Reine montait rarement à cheval; cependant elle donna ordre que je fuſſe prêt pour elle, le jour ſuivant. Cette Fée

lut dans mes yeux & mes allures quelque chose d'extraordinaire ; rien n'échappe aux regards perçants d'une Intelligence du premier ordre. Quand elle fut seule avec moi, elle m'examina davantage ; me mit au pas, & nous fîmes une promenade ; elle descendit, & me laissa à moi-même. J'apperçus des fleurs, je les coupai avec adresse sans les gâter ; & les ayant assemblées, j'en mis les queues dans ma bouche & fus lui porter, avec les courbettes les plus agréables, ce singulier bouquet. Cette opération raisonnée lui fit dire ; « j'ignore qui » tu es, cheval extraordinaire, je vais en » être instruite, compte sur mon amitié, » si tu peux en sentir les effets. » Je la ramenai au Palais, où, s'enfermant dans son cabinet, elle courut à ses Livres ; elle y lut : *Le Génie Moustache-d'or, surnommé Le Fantassin, pour punition méritée, restera cheval jusques à ce que* L'AMOUR PRENNE NAISSANCE AU SEIN DE LA HAINE.

Radieuse indiqua pour le soir une seconde promenade, & dit qu'elle voulait me monter encore ; je m'offris avec grace, & nous entrâmes dans le parc. Quand

nous fûmes arrivés au grand obéliſque, elle me fit prendre le galop; & ayant ordonné qu'on ne la ſuivît pas, elle m'arrêta dans une belle prairie. Génie Mouſtache-d'or, me dit-elle, je vous reconnais à cette barbe couleur d'ambre que vous avez conſervée, & encore plus à ce que j'ai lu de l'Extrait du plumitif éternel: vos malheurs ne ſeront pas longs, je l'eſpere; & l'état du cœur d'un de mes Amis, & celui d'une Cour dont j'ai le ſecret, m'aſſurent que c'eſt chez moi qu'ils finiront. Pour vous mettre à portée de mériter ce grand événement, je vous donne à Féraddin, Fils d'Aroſmad; ſervez-le ſelon les facultés dont jouit votre ame, & ſoyez ſûr que je ferai ce qui dépendra de moi pour vous obliger. L'indiſcrétion ſerait dangereuſe, je ne partagerai ce ſecret qu'avec votre Maître, vous perdriez tous deux s'il l'ignorait.

Je la remerciai avec une expreſſion qu'elle comprit à merveille; je la ramenai au lieu où elle avait laiſſé ſa ſuite; nous revînmes au Palais, & je regagnai mon écurie. Peu de temps après le généreux

Féraddin partit pour l'Armée de Méti-Dooun; vous ſavez, Sire, les opérations de cette Campagne, qui n'a duré que deux mois par l'activité de votre Fils à ſuivre l'Ennemi ſans relâche. J'ai eu le bonheur de lui être utile, j'eſpere le devenir encore plus : il a déja obtenu de Radieuſe, qui l'eſtime en proportion de ſes vertus, l'uſage de la parole que j'avais perdu; j'entrevois que je lui devrai mon retour à la forme humaine, jugez ſi je lui ſuis conſacré.

Aroſmad & Zirza le remercierent de ſa confidence : Féraddin lui promit l'intérêt le plus vif; & ſans détailler à ſon Pere les ſervices qu'il en avait reçus, lui dit qu'il était impoſſible qu'il pût être plus redevable à l'homme le mieux organiſé qu'il l'était à ſon cheval. Après des marques de bienveillance & de gratitude égales, on rentra dans les appartements. Aroſmad & Zirza, qui couchaient bourgeoiſement enſemble, ſe mirent au lit. Féraddin, de mauvaiſe humeur d'y aller ſeul, fut trouver le ſien, & le Génie paſſa dans une ſalle où on avait étendu la paille la plus fraîche & la plus flexible.

Voilà, par exemple, dit Schah-Baham, un cheval qui me plaît assez; il raisonne beaucoup mieux depuis qu'il l'est : c'était un suffisamment sot bipede, il a acquis le sens commun depuis l'addition de cette queue dont il nous a parlé; &, à vous avouer ma façon de penser, je crains qu'il ne perde au changement d'espece. Je ne ferai cependant pas fâché de le voir renouer avec Nitide, qui, sans doute, est Jument blanche, par analogie à son nom. Mais voyons ce qui advint de tout ceci, & comment Féraddin fit la guerre au Roi des Melons-Bleus.

CHAPITRE V.

Siege de Sobor; prise de cette Place. Bataille gagnée sur Aris-Boulec-Moour.

LE lendemain l'Empereur reçut un Courrier d'Omar & d'Agathor, qui le suppliaient, si Féraddin était à sa Cour, de le faire incessamment partir pour commencer à opérer; Aris-Boulec-Moour se mettant en état d'agir offensivement, si on

ne le prévenait. Le ſyſtême de notre Héros était d'attaquer toujours, & de n'être jamais ſurpris.

Attaquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des Deſtins fortunés, des exploits éclatants,
Tandis que vos Guerriers ſeront les aſſaillants.

Le Fils de l'Empereur partit avec Mouſtache-d'or, qui marchait à ſes côtés : ce Génie conſentit à cette marque d'amitié, à condition que, dans les combats, ſon Maître, devenu ſon ami, le monterait encore pour ſe ſervir à propos de ſon intelligence. Nos Guerriers trouverent l'Armée prête à marcher; Omar, par ordre d'Aroſmad, en avait remis le commandement à Agathor, qui força Féraddin à le prendre.

Nous avons dit que le Royaume des Melons-Bleus était entouré d'une chaîne de montagnes, qui ne laiſſaient que des défilés pour paſſages ; Féraddin partagea ſes colonnes, compoſa leur tête d'Infanterie; la Cavalerie ferma la marche : il prit toutes les précautions qu'un Général expérimenté ne manque jamais. Aris-Boulec-Moour défendit le terrein pied à pied,

tel que Sertorius, avançant & cédant à propos, ne quittant pas les hauteurs; il accablait ſon Ennemi ſans redouter ſes coups: mais moins heureux que Léonidas, ayant à combattre Céſar à Dyrrachium, & non Xercès aux Thermopyles, il fut vaincu par la terrible Infanterie de Féraddin, qui, graviſſant les monts avec audace, malgré les feux, le fer & la mort, le délogea de ſes poſtes, & le força à la retraite.

Le Roi des Melons-Bleus avait fait entrer une partie de ſon Armée dans Sohor, ſa meilleure Place, munie de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege. Il s'y enferma, & mit en uſage la valeur de Métellus & les talents d'Archimede; Féraddin & Agathor firent leurs diſpoſitions d'attaque. Aris-Boulec-Moour, ayant laiſſé un gros Corps pour inquiéter les Milolois, ils ſe retrancherent & défendirent abondamment leurs lignes: ils étudierent le fort & le faible de la Place, firent des dépôts abondants, & ouvrirent de longues paralleles. Leurs batteries, élevées & placées avec art, réduiſirent en poudre les boulevards de Sohor, & firent

taire ſon feu. On marcha au chemin couvert, qui fut défendu avec valeur, mais que l'Ennemi ne put conſerver; le canon, qui l'enfilait, portant par-tout le déſordre & la mort. Avant d'en ordonner l'attaque, nos Généraux avaient eu grand ſoin de découvrir & d'éventer les mines : ç'eût été une imprudence puniſſable de marcher au glacis, ſans que le travail du Mineur eût aſſuré qu'on le pouvait faire ſans crainte. Maîtres du chemin-couvert, Agathor & Féraddin firent avancer la groſſe artillerie; le ſapeur, attaché au pied des remparts, unit ſes efforts à ceux du canon, & bientôt les murailles s'écroulerent. La breche fut reconnue d'une ouverture ſuffiſante pour tenter l'aſſaut, on le donna; mais la mâle réſiſtance des Aſſiégés rendit l'audace des Aſſaillants inutile. Les Troupes, qui avaient commencé leur logement, furent repouſſées; les Aſſiégés les ſuivirent avec imprudence : chaſſés à leur tour par de nouveaux Bataillons, ils voulurent rentrer dans la Place pour éviter une perte aſſurée; mais les vainqueurs les pourſuivirent, & y entrerent avec eux.

Souvent, dans ces combats, les Guerriers pleins
d'audace,
Pourſuivant les fuyards, ont emporté la Place.
Ainſi, par un effort, avec art dirigé,
L'impétueux Français au combat engagé,
Au pouvoir de LOUIS fit tomber Valenciennes.

Aris-Boulec-Moour n'attendit pas qu'on lui impoſât des conditions; il ſortit par une porte ſecrete, & joignit ſon Armée, qui n'avait fait que d'inutiles tentatives pour faire lever le ſiege. Féraddin, qui s'était chargé de la contenir, y réuſſit au point que Aſſay-Meith, ſon Général, ne put eſſayer que deux diverſions, qui ne lui furent pas heureuſes.

Agathor donna les ordres les plus poſitifs pour empêcher le pillage : le bien & les mœurs des Citoyens de Sohor furent reſpectés. Avec la même activité qu'il s'empara des poſtes, des magaſins, des arſenaux, des places, il veilla à contenir le Soldat, & à prévenir toute cruauté.

Tout Général cruel, qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui ſouffre le carnage,

Eût-il même conquis les plus vaſtes terreins,
Voit ſes plus beaux lauriers ſe flétrir dans ſes mains :
La voix de l'Univers contre lui réunie,
Oubliant ſes exploits, maudit ſa tyrannie.

Féraddin fit publier un Manifeſte, qui portait en ſubſtance, que, forcé de tourner les armes de ſon Pere, ci-devant auxiliaires, contre le Roi des Melons-Bleus, il n'avait d'autre vue qu'une prompte pacification ; que l'exemple de la conquête injuſte de la Kiokarie par Aris-Boulec-Moour, quoique plus que ſuffiſante pour autoriſer la légitimité des ſiennes, ne le ſéduiſait point ; qu'il ne ſoumettrait ſon Royaume que pour le forcer à reſtituer à Zamdor ſon Trône uſurpé, ne ſe réſerverait aucun droit de vengeance perſonnelle pour l'outrage fait à ſon Pere par le refus de ſa médiation, & laiſſerait Agathor, à qui il remettrait la Kiokarie, ſeul arbitre de ſes intérêts.

Notre Héros envoya l'original de ce Manifeſte au Roi, & ſuſpendit les hoſtilités juſques à ſa réponſe. Aris-Boulec-Moour répondit qu'il tenterait le ſort d'un combat

bat avant la reſtitution qu'on lui demandait; que, s'il avait l'avantage, elle n'aurait pas lieu : qu'au contraire, s'il était battu, il rendrait la Kiokarie telle qu'il l'avait conquiſe; & que, pour dédommagement, il ajouterait à ſon étendue la grande Province de Midianam, n'étant pas fait pour recevoir d'autres loix que celles du ſort.

Les Généraux ſe diſpoſèrent à marcher à lui; ils le trouverent dans une plaine, campé en ordre de Bataille. Ce Monarque fit ſes diſpoſitions telles qu'il voulut, il était préparé.

Féraddin fit déployer ſon Infanterie, en appuyant ſes flancs d'une bonne Cavalerie : il fit ſonner la charge. Ses Eſcadrons volerent, & attaquerent ſi vigoureuſement ce qui était devant eux, que tout plia: l'Infanterie des Melons-Bleus, ayant perdu ſes ailes, réſiſta faiblement aux efforts redoublés du Vainqueur. Cependant le Roi ſe portait par-tout; ſa préſence ramenait l'ordre; mais à peine courait-il d'un point à l'autre, que ſes Troupes perdaient l'avantage qu'il leur avait conſervé. Ce Sou-

verain combattait en Soldat; entouré de Guerriers choisis, il se faisait jour au milieu des Bataillons, la mort le précédait; mais ne pouvant regagner le terrein que la premiere ligne avait perdu, se repliant sur la seconde, qui faiblissait, il eut recours à sa réserve; il l'amena, & engagea un nouveau combat. Cette Troupe valeureuse protégea le ralliement de plusieurs Corps; & la victoire eût pu être incertaine, si Agathor n'eût pas eu une réserve plus formidable à opposer, composée de l'illustre Maison d'Arosmad. « Enfants de Mars, „ Eleves de la Victoire, leur cria-t-il; „ voici vos Ennemis, chargeons-les. „ Il dit, aussi-tôt les Escadrons brillants s'élancerent comme le trait, joignirent les Cuirassiers d'Aris-Boulec-Moour, se mêlerent, & en firent un carnage affreux. Agathor combattait à la tête de ces généreux Guerriers; Féraddin voulut partager la gloire d'une charge aussi fameuse, & vint se joindre aux Braves de son Empire.

Le Roi des Melons-Bleus l'apperçut dans le fort de la mêlée; il le reconnut à la richesse de ses armes & à sa valeur. « Fils

„ d'Aroſmad, lui cria-t-il, décidons du „ ſort de cette journée, défends tes jours. „ Auſſi-tôt, le piſtolet à la main, ils coururent l'un à l'autre. Le métal, élancé au même inſtant, des tubes meurtriers, produiſit de différents effets; Féraddin bleſſa le cheval du Roi, qui fut déſarçonné par ſa chûte. Nos Princes allaient mettre l'épée à la main, lorſqu'Agathor accourut, & les ſépara. Que faites-vous, leur dit-il? pourquoi expoſer vos jours ſans ſuccès? O Aris-Boulec-Moour, voyez fuir vos phalanges, vos cohortes diſperſées ne tiennent plus: & vous, Féraddin, aſſuré d'une victoire complette, voudriez-vous l'acheter une ſeconde fois. Si cela eſt, répondit le Roi, il ne m'eſt plus permis de combattre; au contraire, je dois implorer.... Il voulut ſe proſterner, mais Féraddin ne le permit pas; il lui préſenta la main, & l'embraſſa. Vous n'avez d'autres reproches à vous faire, lui dit-il, que d'avoir trop écouté la voix des paſſions, & pas aſſez celle de Rozéide; vous avez cru qu'il était au-deſſous de votre grandeur d'avouer l'injuſtice d'une conquête, que de

pernicieux conſeils vous ont fait entreprendre. Sire, vous êtes fait pour la juſtice, & jamais vous ne ceſsâtes de ſuivre ſes immuables Loix; vous fûtes entraîné par de perfides avis. Je m'en tiens aux termes de mon Manifeſte; je n'exige que la reſtitution de la Kiokarie, & le rembourſement des fraix de cette Campagne, dont on vous fournira des états. Féraddin conduiſit enſuite le Roi ſur le Champ de Bataille, où le ſpectacle des horreurs de la guerre était offert dans ſon jour le plus affreux; delà il le fit entrer dans ſes tentes, où Omar avait déja fait porter les Officiers & Soldats bleſſés des deux Nations. Ces triſtes objets arracherent des larmes à Aris-Boulec-Moour; voyant ſa farouche valeur ébranlée, il lui parla en ces termes:

„ Le ſoleil m'eſt témoin, Sire, que je „ ne prétends pas inſulter à votre infor- „ tune; le malheur, plus que votre rang, „ vous rend reſpectable; & ce ſont les „ conſeils d'un Prince, devenu votre Ami, „ que je vous prie de recevoir. Vous ve- „ nez de voir votre ouvrage, Seigneur;

„ vous avez répandu les ruiſſeaux de ſang
„ dont cette terre, à jamais funeſte, vient
„ d'être inondée : entendez-vous les cris
„ d'une veuve éplorée, qui vous demande
„ un Epoux qu'elle adorait ? Ces enfants
„ malheureux pleurent un Pere, auteur
„ de leur vie, conſervateur de leurs jours;
„ ce Chef d'une nombreuſe famille, au
„ ſein de qui l'émulation, la force, ou la
„ ruſe ont enlevé des fils, ſoutiens de ſa
„ vieilleſſe chancelante, remplit les airs
„ de ſes triſtes clameurs : cette tendre
„ vierge comptait s'unir à un Soldat heu-
„ reux au retour de la Campagne; vous
„ venez de le lui enlever, & ne lui avez
„ laiſſé qu'un phantôme. Les plaintes des
„ bleſſés, les ſons douloureux des mou-
„ rants, vous percent le cœur, je le ſens,
„ vous êtes homme; vous ne tenez point
„ à la vue de ces corps mutilés, à qui il
„ ne reſte que la faculté de ſe plaindre de
„ vous. Le faux bonheur de commander
„ à quelques milliers d'hommes de plus,
„ doit-il s'acquérir aux dépens du bon-
„ heur réel de tout un Peuple? non, ſans
„ doute : un Roi doit conſerver les Etats

„ qu'il tient de ſes Prédéceſſeurs ; mais
„ il ne doit point céder à l'aveugle paſ-
„ ſion de ſubjuguer de nouveaux Sujets,
„ qui, ſouvent peu fideles, portent, par
„ des révolutions, le trouble & la divi-
„ ſion dans une Monarchie qui ne les au-
„ rait point connues. D'après ces princi-
„ pes, Seigneur, je me garderais bien, en
„ pouſſant mes conquêtes, de m'aſſeoir
„ ſur votre Trône ; tôt ou tard vos Sujets,
„ fideles à leur ancien Maître, peu atta-
„ chés à celui que leur faibleſſe les au-
„ rait forcés de recevoir, me donneraient
„ des inquiétudes, me forceraient à ſévir
„ contre eux, & à ſortir de mon carac-
„ tere. La ſeule grace que je vous deman-
„ de, non en Vainqueur, mais en Allié,
„ c'eſt d'accorder votre amitié à Zam-
„ dor, qui, à ma priere, oubliera le paſſé,
„ comme l'oublie, dès cet inſtant, le gé-
„ néreux Agathor.

Oui, s'écria Aris-Boulec-Moour, ouvrant les bras pour y recevoir Féraddin, voici l'inſtant où vous m'avez vaincu : ô jeune homme, quelle honte pour mes jours avancés, d'avoir connu ſi tard la ſageſſe!

Venez, Agathor, ne refusez pas ce gage de ma réconciliation, dit-il, en l'embrassant, menez-moi aux pieds de l'infortuné Zamdor, que j'aille offrir mes bras aux chaînes dont je chargeai les siens. Mon Pere n'est point ici, répondit Agathor, il est à la Cour de Radieuse; si nous avions l'avantage de l'avoir pour témoin, il se garderait bien de recevoir des marques d'esclavage; le passé ne serait pas sa regle : entre Rois il est des procédés qui ne conviennent qu'à eux. Tout est oublié, Sire, qu'il ne soit plus question que d'union & d'harmonie; rendons aux Guerriers que nous avons perdus, les honneurs dus à leurs cendres mémorables; & à ceux qui nous restent victimes des hasards, les soins qu'ils exigent : après ces devoirs indispensables, nous prendrons les arrangements les plus convenables.

J'ai dit que dans le combat singulier, le Roi des Melons-Bleus fut démonté, & que Féraddin mit pied à terre : connaissant son cheval, il le laissa à lui-même. Moustache-d'or s'approcha de l'animal blessé, & vit une jument, blanche comme la neige,

qui avait le bras percé d'une balle; cette jument marqua de la ſenſibilité à ſes ſoins: le Génie lécha ſa bleſſure, & la preſſant avec adreſſe du bout de ſon ſabot contre ſes levres, il en extirpa le plomb; puis courant au champ de bataille, il arracha la chemiſe d'un mort, dont il fit un appareil le mieux qu'il put. La belle jument démontra une gratitude ſi raiſonnée, que le Génie la remarqua: il voulut, en revanche, lui montrer qu'il était cheval auſſi intelligent qu'elle cavalle honnête, & fit quelque choſe au-deſſus de l'animal ordinaire; enfin, d'examen en examen, il reconnut ſa chere Nitide. Quelle douleur, quelle joye, quel raviſſement, quelle inquiétude! il court au Chirurgien du Prince, lui demande des baumes & des bandages: l'Eſculape vient, travaille, & Mouſtache-d'or fait mettre ſur un brancard ſa Nitide, & la mene à ſa tente. A peine l'y eut-il conduit, qu'il galoppa en avertir Féraddin, qui venait de finir ſon diſcours au Roi des Melons-Bleus: ce Prince ne fut pas peu ſurpris d'entendre parler un cheval élégamment, & avec paſſion, de la découverte qu'il

qu'il venait de faire. Agathor & l'Empereur regardèrent cet événement comme d'un très-bon augure, & se hâtèrent de venir voir la plaintive Nitide.

Cette belle fille les reçut avec un regard mêlé de douceur & de joye : Féraddin, accoutumé aux gestes du Génie, avant qu'il eût recouvré la parole, l'entendit mieux que personne, & eût bien voulu qu'elle pût mieux s'exprimer, lorsqu'Agathor, Génie d'un ordre supérieur, lui dit : Je n'ai point encore demandé de graces au Destin depuis qu'il m'a fait celle de m'admettre au nombre des Puissances éthérées, je suis assuré qu'il ne me refusera pas la premiere. Il fit alors son invocation : il n'eut pas plutôt prononcé les terribles paroles, que Nitide articula des sons distincts. « Qui que vous soyez, dit-elle, » Ami des Dieux, peut-être Divinité même, recevez mes humbles actions de » graces ; la voix que vous me rendez ne » sera désormais employée qu'à célébrer » vos bienfaits & mon amour ; puisque » Moustache-d'or jouit du privilege que » je tiens de vous, il a dit sans doute qui

„ je ſuis; mais il ignore ce qui m'eſt arrivé
„ depuis le jour qui décida de ſa fortu-
„ ne : je dois le raconter.

HISTOIRE DE NITIDE.

APRÈS la défaite de mon Amant, une voix menaçante ſe fit entendre du ſein d'un nuage épais, d'où partaient la foudre & les éclairs; elle me dit : *Fille inſenſée, qui voulus quitter la quenouille & manier l'épée, qui, par tes abſurdes conſeils & la puiſſance de la paſſion que tu as inſpirée à ton Maître, lui as fait mériter un châtiment mémorable, partage-le, deviens jument, & ſois-la juſques à ce que la généroſité triomphe de l'injuſtice.* " Oui, s'écria „ Aris-Boulec-Moour, en ſe proſternant, „ j'adore tes décrets immuables, ô Deſtin! „ ma criminelle férocité eſt vaincue par les „ vertus de deux Héros. „ Après ma métamorphoſe, continua Nitide, je cherchai par-tout mon Amant, je viſitai les piquets & les lignes de la Cavalerie; je m'informai, mais les indécentes réponſes des fiers étalons me dégoûterent de mes pourſui-

, Je jugeai que le Roi quitterait ſes
its paſſés ſous la domination de ſon
re, trop vain pour partager avec lui la
ite-puiſſance; je me flattai du doux eſ-
ir de le rejoindre. Je parcourus les cinq
ties du globe, méditant ſur la ſolution
mon enchantement & la fin de ma pu-
ion. Quand je raiſonnais en femme, je
diſais : il doit être fort ordinaire à la
iéroſité de triompher de l'injuſtice; ce
nier ſentiment dur, honteux, pervers,
peut tenir contre l'invincible puiſſance
l'autre : lorſque je raiſonnais en jument,
rouvais, par la force des exemples, que
premiere idée n'était pas juſte, que
iquité régnait & la généroſité rampait;
rs je m'écriai, me voilà éloignée plus
: jamais du terme où j'aſpire. Je crus
pouvoir aiſément trouver ce phéno-
ne dans un même lieu, je parcourus
ſieurs Monarchies : je vis les Grands
iſer des ſecrets qui leur étaient confiés,
ir établir leur faveur; les riches em-
nter des pauvres tout leur avoir, & ne
i reſtituer; les juſtes écraſés par les
chants, à qui ils avaient pardonné

leurs premiers crimes; les Guerriers méſuſer de la victoire, & mériter moins le nom de Héros, que celui de Deſtructeurs. Je déſeſpérais d'être rendue à ma premiere forme, lorſque je réuſſis à vous appartenir, Aris-Boulec-Moour. J'appris que vous alliez faire la guerre; c'eſt l'inſtant des grands événements: je conçus des eſpérances, elles n'ont point été vaines; & ſans doute mes malheurs ſont à leur dernier période.

Aris-Boulec-Moour diſparut une demi-heure, & fut à ſon Camp, où il trouva ſes tentes occupées par ſes Gardes, & Rozéide au milieu de ſes femmes. Cette généroſité le frappa ſenſiblement : venez, dit-il à ſa Fille, rendre hommage au brave Agathor, pour qui je vous connais de l'amitié; & au vaillant Féraddin, Héros digne de tous mes ſentiments. Rozéide ſuivit ſon Pere avec un mouvement inquiet, qui tenait plus du deſir de voir un jeune Conquérant, dont elle avait entendu vanter les vertus, que de la honte de paraître devant le vainqueur de ſon Pere. Le Roi arriva, & la préſentant au fils d'Aroſmad,

lui dit, « Prince, vous uſez ſi noblement » de la victoire, que j'aurais à me repro- » cher de ſouſtraire aux droits de votre » conquête un bien que je préfere à l'Em- » pire. Vous voyez l'unique bienfait que » je tiens des Dieux; ils ne pouvaient m'en » accorder un ſecond qui le valût: ſi ces » mêmes Dieux, au refus de mon Royau- » me, que vous rendez à mes loix, veu- » lent que vous la receviez pour Epouſe, » j'ai plus gagné à ma défaite que je n'au- » rais fait à la victoire.

Féraddin s'approcha, & baiſa reſpec- tueuſement la main de Rozéide, non avec ce reſpect timide & inepte, mais avec cette noble décence, ſoutenue de forces priſes dans les regards de la beauté qui recevait le gage de ſon amour. Seigneur, dit-il au Roi, le ſouverain Légiſlateur, le Maître des Dieux & des hommes, le Guide ſu- prême nous conduit par des routes incon- nues au terme du bonheur; de principes regardés par l'œil profane & téméraire des mortels, comme funeſtes & terribles, naiſſent les ſuites les plus heureuſes. Vous avez fait une guerre cruelle à Zamdor; ſa

priſon lui a valu l'immortalité; vous forcez mon Pere à porter ſes armes au ſein de vos Etats, & cette erreur vous donne un gendre : oui, ſi mes ſoins, mon obéiſſance, l'amour que les perfections de Rozéide, racontées par le Prince de Kiokarie à la Cour de Radieuſe, ont fait naître dans mon cœur, peuvent toucher celui de votre Fille adorable, les nœuds d'un hymen ſacré ſeront encore ceux d'une amitié & d'une confédération éternelle entre pluſieurs Souverains. Ma Fille, répondit Aris-Boulec-Moour, parlez ; vous ſavez ſi, lorſque mon ame était en proye à la tyrannie des paſſions, je vous écoutais! votre voix, celle de la vertu triomphait malgré moi de l'âpreté de mon caractere: jugez ſi aujourd'hui, qu'éclairé d'un nouveau jour, je ne vis que pour abjurer mes fautes, je dois m'y rendre.

Ah, je lis dans votre ſilence que mes vœux & les vôtres ſont les mêmes. Féraddin, ſi votre bonheur peut dépendre de la poſſeſſion de Rozéide, je ne ſuis plus coupable, j'ai tout réparé. Il prit alors la main de la Princeſſe, & la mettant dans celle de

l'Héritier du Miloloo, il les embraſſa avec des larmes de joye ; larmes d'autant plus précieuſes, que c'étaient les premieres que ſon œil ſévere eût répandues. « Soyez à „ jamais unis, leur dit-il ; hâtons-nous de „ preſſer le conſentement d'Aroſmad : nous „ avons l'aveu des Immortels, il ne nous „ refuſera pas le ſien. „ Féraddin, tranſporté de joye, en marquait la vivacité au Roi, à la Princeſſe & à Agathor : il voulut que Mouſtache-d'or & Nitide la partageaſſent ; ils furent appellés. Leur empreſſement à devenir témoins de la félicité de leur Maître, précipita leur courſe ; ils s'empêtrerent dans les cordes de ſa tente, & penſerent la faire tomber ſur lui. N'en doutons pas, Seigneur, les temps ſont arrivés où nous allons voir finir nos malheurs, s'écrierent enſemble le Génie & ſa Maîtreſſe ; deux ennemis s'embraſſent, la généroſité enchaîne l'injuſtice : mais ces inſtants nous flattent moins par ce qu'ils ont d'intéreſſant pour nous, que par la ſatisfaction que nous liſons dans vos regards. Oui, interrompit Aris-Boulec-Moour, nous ſommes une même famille ; venez,

mes enfants, mes freres, mes amis, venez dans mon Palais : menons-y les jeux, les ris, l'allégreſſe ; que la terreur en ſoit bannie pour jamais. Féraddin, vous y trouverez Rozéide digne de votre choix ; Agathor, vous y commanderez ; & vous, Génie infortuné, vous y ſerez uni à votre fidelle Amante.

Omar reçut des préſents conſidérables du Roi des Melons-Bleus, & reconduiſit l'Armée dans le Miloloo. Le *Capitan-Bacha* de Radieuſe, qui, étant auſſi grand homme de terre que de mer, avait commandé le ſecours auxiliaire qu'elle avait fourni, fut comblé de ſa munificence, & partit pour les Sources de Lait y porter le narré d'un événement auſſi ſingulier. Aris-Boulec-Moour étendit ſa bienfaiſance ſur les Officiers & les Soldats des Armées qui l'avaient attaqué ; il fit diſtribuer des armes enrichies aux uns, des ſommes d'argent aux autres. Après avoir changé le funeſte champ de Bataille en un lieu d'agrément, on partit pour la Capitale, eſcorté de tous les Gardes, commandés par Ximoard, ce vertueux Guerrier, à qui

Agathor avait accordé la vie à Talmar.

Aris-Boulec-Moour, Féraddin, Agathor & Rozéide, montés dans le même char, ſe dirent en route les choſes les plus obligeantes : Mouſtache-d'or & Nitide trotterent aux portieres ; bientôt ils arriverent aux portes du Palais du Roi. Ils furent reçus au bruit des inſtruments de guerre ; & le plus grand feſtin commença l'ordre des plaiſirs qui devaient occuper leur ſéjour. Féraddin, curieux de voir les beautés du Palais, qui paſſait pour une des merveilles de l'Aſie, parcourut les galeries & les ſalles ; delà, deſcendant dans les jardins, il vit un nombre prodigieux d'Ouvriers occupés à démolir une eſpece de fortereſſe : il demanda ce que c'était à un Officier qui lui faiſait remarquer ce qui était digne de l'être ; le Roi l'entendit, & lui dit : c'eſt la tour où le malheureux Zamdor paſſa des jours conſacrés à la douleur ; c'eſt le lieu ſiniſtre que j'euſſe dû conſerver pour m'être un reproche éternel de mon aveuglement ; mais le repentir exiſte dans mon cœur, & je ſaurai le rendre mémorable. La promenade finie, Aris-Boulec-Moour

fit voir le plan d'un magnifique Château, à la conſtruction duquel deux mille Ouvriers devaient travailler, dès que la Tour ſerait démolie. Cet édifice ſera élevé, dit le Roi, ſur les ruines de la priſon du Prince de Kiokarie, il ſera auſſi beau que je le pourrai; j'eſpere que Zamdor me fera l'honneur de venir s'y venger de mes vexations : en attendant ce jour fortuné, partez pour Moloſs, Agathor, allez montrer à vos nouveaux Sujets leur légitime Souverain : mon *Viſir* vous ſuivra, je lui ai commandé de faire évacuer les Places que j'occupe; leurs garniſons paſſeront à vos ordres, & les Troupes de Zamdor, que j'avais priſes à ma ſolde, vont rentrer ſous vos drapeaux. Les Peuples, généreux Agathor, ſuivent toujours l'exemple de leur Maître : réuſſiſſez à les réconcilier avec moi; qu'ils me refuſent leur haine, puiſque vous me donnez votre amitié: pendant votre abſence, Féraddin commandera ici; à votre retour, nous prendrons les derniers arrangements pour notre bonheur commun.

Féraddin, enchanté des beautés de Ro-

zéide, & plus encore de la candeur de ſon ame; de cet heureux naturel qui trouve tout dans l'ordre, & le met dans tout; de cet amour naiſſant, à qui il ne manquait qu'une expreſſion moins gênée par la décence, attendait avec impatience le Courier dépêché à ſon Père. Il avait détaché un Officier de ſa Maiſon pour inſtruire Radieuſe du ſuccès de cette guerre & de ſes engagements avec Rozéide, qu'elle avait prévus; mais cet Officier n'était qu'un homme, il lui fallait le temps ordinaire pour parcourir les eſpaces. Mouſtache-d'or s'offrit de porter à la Fée une Lettre du Prince & du Roi; voici le Billet à la Reine.

J'ai ſoumis un Royaume, Madame, & j'ai perdu ma liberté. La Kiokarie eſt ſous les loix de Zamdor; Féraddin, ſous celles de Rozéide: eſt-ce à vous que j'oſe faire ce fatal aveu? Oui, je ſerais infidele, ſi j'étais moins vrai; vous ſavez que, ſi depuis l'exiſtence des temps, le Deſtin n'eût ordonné de ma liberté, vous l'euſſiez enchaînée pour jamais: après avoir été Amant de Radieuſe, devrait-on l'être d'une mortelle? Vous m'a-

vez promis vos bontés, je les implore; souvenez-vous quelquefois d'un malheureux que le ſort a forcé d'être parjure. Les Troupes, que vous aviez confiées à mes ſoins, ſont retournées dans vos Etats; elles ſe ſont comportées avec la plus haute valeur, & nous leur devons beaucoup.

Je compte qu'Aroſmad vous ſuppliera de m'honorer de la faveur que vous lui fîtes aux noces de Zirza; vous m'avez promis de.... Souvenir cruel & flatteur, pourquoi viens-tu rappeller des plaiſirs qui vont tenir de l'illuſion!

Auſſi long-temps que vous daignerez approuver l'hommage de Féraddin, auſſi long-temps, grande Reine, il ſera de tous les humains le plus heureux.

Aris-Boulec-Moour pria le Génie de ſe charger de cette eſpece de déclaration pour ſon Ennemi réconcilié:

LE ROI DES MELONS-BLEUS A SON FRERE, LE ROI DE KIOKARIE.

VOiſin malheureux, digne d'un meilleur ſort, reçois le repentir d'un homme injuſte qui n'oſerait prétendre à ton ami-

tié, ſi la grandeur de ton ame ne lui était un ſûr garant que tu ne regretes point des maux qui t'ont mis dans le cas de pardonner. Remonte ſur le Trône, ou partage-le avec Agathor; l'un & l'autre me deviennent également chers: mais viens plutôt reprendre les rênes de ton Empire; viens chez un Roi que l'aveuglement le plus fatal arma contre toi; viens-y occuper, ne fût-ce qu'un moment, un Palais qu'il t'éleve. Fais ma paix avec Radieuſe: ſes Troupes retournent dans ſes Etats; ſi elles reviennent dans les miens, ce ſera ſous les drapeaux de l'union. Agathor partira inceſſamment pour Merveilleuſe: j'ai ajouté au ſuperbe équipage qu'il te mene, des préſents peu dignes de toi; mais reçois-les, Zamdor, tu ne peux les refuſer; ils ſont aſſemblés par Rozéide, qui va devenir Epouſe du grand Féraddin, ton appui. O Soleil, hâte-toi d'amener ce jour heureux!

Mouſtache-d'or laiſſa Nitide à la Cour; elle faiſait ſociété à Rozéide, & était de toutes ſes promenades: quelquefois même elle la forçait de la monter; & cette Princeſſe, qui n'avait jamais pris de leçon de cheval, trouva du plaiſir où elle croyait

ne trouver que des craintes. Notre Génie, qui faiſait aiſément cent lieues par jour, vola chez la Fée, porter ſes dépêches, & ſolliciter ſon retour & celui de ſa Maîtreſſe à la forme humaine.

CHAPITRE VI.

Agathor eſt proclamé Roi. Départ de Féraddin & de Rozéide pour Luggbridd; leur enlévement. Agathor rend à ſon Ami la liberté ravie par Noire-comme-encre. Mouſtache-d'or va prendre Féraddin dans l'Iſle des Souris-Blanches; ſa poſition; récit de ce qui s'y paſſe.

LE Génie arrivé à la Cour de Radieuſe, y fut reçu avec la joye la plus vive; la Fée fut enchantée, ne pouvant mieux faire, d'apprendre les nouveaux amours de Féraddin. Zamdor ne put refuſer l'oubli de la tyrannie d'Aris-Boulec-Moour, & Zéida fut flattée du doux eſpoir d'être inceſſamment unie à Agathor.

Mouſtache-d'or raconta ſon hiſtoire à la Fée; il n'y oublia pas Nitide, & finit par la ſupplier d'implorer le Deſtin en leur

faveur. « Tout intérêt eſt inutile, lui ré-
» pondit la Reine, les temps ſont arrivés
» où les conditions impoſées ſont rem-
» plies; dans cet inſtant même Nitide re-
» prend ſa premiere forme; paraiſſez hom-
» me, & ſoyez moins prévenu en faveur
» de vos ſentiments. » Elle dit, Mouſta-
che-d'or dépouilla ſa robe velue, & parut un des plus beaux hommes de l'Aſie en négligé. Un Valet de garde-robe lui apporta de ſuperbes habits, & il figura très-bien parmi les Génies qui faiſaient leur cour à la Fée.

Mouſtache-d'or, impatient de revoir ſa chere Nitide, preſſa la Fée de l'expédier; elle écrivit à Féraddin une Lettre de félicitation; Zamdor adreſſa à Aris-Boulec-Moour une ſorte de Manifeſte, dans lequel il lui aſſurait l'oubli de ſes procédés, lui promettait ſon amitié, & acceptait l'offre de venir en cimenter les liens. Le Génie fit des remerciements proportionnés aux ſervices qu'il avait reçus de la Reine, & partit pour le Royaume des Melons-Bleus, monté ſur une tortue ailée, qui l'y porta en huit minutes.

Agathor, muni du pouvoir d'abdication de Zamdor en ſa faveur, avait été ſe faire proclamer Roi de Kiokarie : les Peuples furent enchantés de vivre ſous ſes loix ; & les Grands ne porterent point envie à ſa haute fortune, il la méritait. Ce Souverain n'oublia pas ceux qui avaient été ſes égaux, encore moins ſes amis. Il diſtribua les Places vacantes avec une équité ſcrupuleuſe, & en créa de nouvelles pour récompenſer ceux qui ne pouvaient l'être que par des honneurs. Il revint chez Aris-Boulec-Moour pour prendre Féraddin, & retourner à Merveilleuſe. Mouſtache-d'or était arrivé, & ſa joye de revoir Nitide, plus belle que jamais, plus agréable, quoique moins vive, ne pouvait s'exprimer ; l'étonnement de la Cour avait été plus fort, & plus intéreſſant pour Féraddin. Ce Prince ſe promenait dans le parc avec Nitide, toujours jument, cauſait avec elle de ſujets légers, & lui paſſait flatteuſement la main ſur le cou, lorſque l'inſtant de reprendre ſon agréable figure arriva : tout ce qui appartenait au cheval diſparut, & il ſe trouva la main appuyée ſur la plus jolie gorge

du

du monde. Le Seigneur Deſtin ne ſe pique pas de fournir une garde-robe bien recherchée à ceux à qui il fait grace; Nitide ſe trouva comme Vénus ſortant du ſein des mers : elle rougit; & le Prince partagea avec elle ſa ſimarre par de très-bons motifs, celui de la décence, de ſa conſervation, & du tact voluptueux que lui faiſait éprouver une douce preſſion. Dès qu'il fut à portée du Palais, la tendre Amante du Génie ne voulut point avancer, elle craignait des regards profanes. Féraddin ſe détacha, & avertit Rozéide de la métamorphoſe; cette Princeſſe vint au boſquet où Nitide était reſtée; ſes femmes la ſuivirent, & préſiderent à ſa toilette. On fut étonné de l'éclat de ſon teint, il n'avait point le blafard des blondes. Il était pétri par les mains de l'Amour.

Nitide, qui, par ſcrupule ou remords, attribuait ſes malheurs à l'irrégularité de ſon commerce, conſentit à ſe paſſer de l'aveu de ſon Pere, & fut unie à Mouſtache-d'or avec les cérémonies ordinaires. Aris-Boulec-Moour fit célébrer cet hymen avec toute la grandeur poſſible; il le flatta

d'autant plus qu'il était l'image du bonheur.

Tout étant arrangé au Royaume des Melons-Bleus, aux Sources de Lait, & au Miloloo, d'où le Courrier avait apporté des pouvoirs d'Arofmad, de traiter des conditions du mariage de ſon Fils, on réſolut le départ pour Luggbridd, où on devait terminer ce grand ouvrage. Féraddin, aſſidu près de Rozéide, découvrait tous les jours de nouveaux charmes, choſe aſſez rare à l'examen des femmes de ce temps-là. Il eſt vrai que quelquefois l'idée des plaiſirs, dont il avait joui dans les bras de la Fée, donnait lieu à des deſirs qu'un coup d'œil, auſſi innocent que voluptueux, réprimait ; auſſi preſſait-il de partir. Les apprêts indiſpenſables étant faits, les chemins rétablis, les hauteurs applanies, les montagnes coupées, les ordres envoyés aux Gouverneurs des Villes & des Provinces de préparer des jeux, Aris-Boulec-Moour, qui voulut être témoin du bonheur de ſa Fille, établit un Conſeil de régence, pour gouverner en ſon abſence, & on monta dans une gondole qui renfer-

mait le Roi & ſa Fille, Agathor & Féraddin, Mouſtache-d'or & Nitide.

Les relais diſpoſés par le Surintendant avec toute l'intelligence, on avait déja fait environ cent lieues, & épuiſé, pour arriver à ce terme, tout ce que les Habitants des Villes peuvent inventer de plus magnifique, & ceux de la campagne de plus galant; on était quitte enfin des ennuyeuſes péroraiſons des Grammairiens, des hyperboles des Rhéteurs, des fades compliments des Maires, lorſque, ſur la fin d'un beau jour, la Cour voulut deſcendre & prendre le frais, en traverſant une forêt délicieuſe. Comme on était peu éloigné de Toubourdour, Ville où on couchait, on envoya la ſuite en avant, & on ſe promena à pied. Aris-Boulec-Moour entama une converſation ſérieuſe avec Agathor : les nouveaux Epoux ſe parlerent de leur félicité. Féraddin avait entraîné Rozéide dans une allée, & lui peignait, avec l'ardeur de ſa flamme, quelle devait en être la durée; lorſque deux cerfs prodigieux ſortirent d'un fort, & courant à nos Amants effrayés, les enleverent avec

leurs bois ſans leur faire du mal; prirent une courſe prodigieuſement vîte, & arriverent à un lieu indiqué où Noire-commencre les attendait. Les deux cerfs, qui étaient autant de Génies aux ordres de la Fée, reprirent la figure de deux jeunes hommes, & la ſervirent.

„ Je te tiens donc en ma puiſſance, avec „ l'objet de tes feux, dit à Féraddin la Fée „ ſon ennemie; je me ſuis trop mal ven- „ gée de l'affront que tu m'as fait pour ne „ pas le réparer. Génies, qui m'obéiſſez, „ tranſportez cet audacieux qui oſa me..., „ & abandonnez-le dans l'Iſle des Souris „ blanches. Je me charge de pourvoir à „ la ſûreté de cette belle Fille, & même „ à ſon établiſſement.

Aris-Boulec-Moour & Agathor apperçurent cet enlevement: l'un jeune & vigoureux, l'autre déja avancé en âge & caduc, coururent preſque également vîte, mais n'arriverent que pour ſe livrer à un déſeſpoir inutile. La douleur du Roi ne peut s'exprimer, il perdait ſa Fille, ſans ſavoir où la retrouver; Agathor était inconſolable d'être ſéparé de ſon Ami. Où ſont-ils,

s'écriait le Prince des Melons-Bleus? qui peut être ennemi de deux cœurs où regne la vertu? Agathor s'épuisait en vaines conjectures, lorsque Moustache-d'or & Nitide parurent. Ah! tout est perdu, mes chers Amis, leur dit le Roi, mon Fils & ma Fille viennent d'être enlevés par une Puissance surnaturelle; les perdons-nous pour jamais? Tout malheur a son terme, répondit le Génie à Moustache, & tout malheur connu est bientôt réparé. Je sais que Noire-comme-encre, Souveraine de Terre-d'Ombre, a juré à Féraddin une haine éternelle au moment de sa naissance; elle prétend avoir eu lieu de s'en plaindre dans une aventure qu'il n'est pas question de vous rendre actuellement, dont j'ai été témoin en partie. Cette Puissance, amie de tous les jeunes gens qui aiment les vieilles, conséquemment amie de fort peu de nous, croit avoir été insultée par Arosmad, qui a manqué d'attentions pour elle, & par son Fils qui en a trop eu: mais ce qu'il est important que vous sachiez, c'est que je lui conservai la vie étant cheval, & que je vais le redevenir, par le pouvoir que j'ai d'emprunter

telle forme qu'il me plaît, pour le ſauver. Vous, Agathor, Génie d'un ordre ſupérieur au mien, chargez-vous de rendre Rozéide à Luggbridd, aux vœux de ſon Amant, de ſon Pere & de l'Empereur, je réponds de Féraddin. Je vous demande; pour ſalaire, de veiller à ma chere Nitide, que je vous confie, ô Aris-Boulec-Moour: qu'elle vous tienne lieu de Fille; chaſſez les noires inquiétudes, & ſoyez aſſuré que rien n'eſt impoſſible à l'amitié d'Agathor, ſoutenue du crédit de la divine Radieuſe, à qui il convient de faire part de cet événement, & à mon zele pour mon Ami, mon Protecteur, mon Frere Féraddin.

Il dit, & le Roi des Melons-Bleus monta en voiture avec Nitide: tous deux plongés dans un abyme de réflexions ſiniſtres, arriverent à Toubourdour. Les Génies étaient partis, l'un ayant repris la forme de cheval, l'autre étant redevenu aigle, pour être plus léger.

Agathor fut bientôt à Merveilleuſe; la Fée ſe promenait dans ſes jardins, lorſqu'il vint fondre à ſes pieds, & redevint homme. Madame, lui dit-il, oppreſſé de ſon

funeſte ſecret, nous avons perdu notre Ami. Féraddin vient d'être enlevé par Noire-comme-encre, avec Rozéide; quelle conduite dois-je tenir? Mouſtache-d'or, qui connait cette Fée, nous a fort aſſuré qu'il le ramenerait : je me ſuis chargé de Rozéide; mais la puiſſance de celle qui la retient eſt ſupérieure à la mienne, la vôtre ſeule l'égale; ſans doute elle les aura ſéparés. O Soleil! que m'apprenez-vous, s'écria Radieuſe, entrons dans mon cabinet, & conſultons mes Livres (a) *d'Onomancie :* je vais vous dire où eſt la Princeſſe, & nous travaillerons à la délivrer. La Reine s'enferma avec le Génie; le réſultat de ſon calcul fut la connaiſſance que Rozéide était gardée par Noire-comme-encre dans un cabinet de fer, dont la porte s'ouvrait avec une clef qu'elle portait à ſa ceinture. Eh bien, dit Agathor, tranſporté de joye, me ſera-t-il ſi difficile d'enlever cette clef par ruſe, ou par adreſſe, ou par force? J'en ſerai poſſeſſeur, & je rendrai la liberté à la Maîtreſſe de mon

(a) Divination qui ſe tire du nom d'une perſonne.

Ami. Vous pourriez ne pas réuſſir, répondit la Reine : la Fée a pris ſes précautions; cette clef elle-même eſt Fée; & ſi vous parveniez à la toucher, elle vous communiquerait une chaleur, un feu, un embraſement plus violent que celui de la chemiſe de Neſſus : mais je vais aſſurer votre ſuccès. J'ai dans mon cabinet de curioſités naturelles un aimant de cinq pieds cubés; je vais vous le donner; vous vous placerez ſur ce bloc, & le dirigerez perpendiculairement ſur le cabinet cylindrique où eſt Rozéide : vous ſoutenant alors dans les airs, vous laiſſerez deſcendre l'aimant attaché à un cable; bientôt ce cabinet méchanique s'y accrochera, attiré par la vertu magnétique : vous enleverez l'un & l'autre; &, en tournant cet anneau vers l'Orient, vous viendrez me rendre compte de votre opération, & me préſenter Rozéide, que je brûle de connaître. Si, par un haſard imprévu, Noire-comme-encre voulait s'oppoſer à vos travaux, & les rendre infructueux, dites-lui : *Fille du Deſtin, vous naquîtes au Capricorne, votre Epoux y mourut.* Cette énigme eſt très-intelligible pour elle;

elle; ſa fureur inutile vous donnera le temps d'exécuter, & la vertu de l'anneau vous mettra à l'abri de ſa vengeance.

Agathor fut prendre la pierre monſtrueuſe, s'aſſit deſſus, ouvrit une fenêtre, & partit pour la Capitale de Terre-d'Ombre. A peine eut-il apperçu le Palais de la Fée, qu'il frémit de joye & d'inquiétude; il en fit le tour pour le reconnaître, & vit enfin le cabinet de fer, qui n'était qu'une petite tourelle poſtiche, à-peu-près comme nos guérites: il ſe hâta d'obéir à Radieuſe, & eut l'avantage de réuſſir. Rozéide ne put concevoir le mouvement qui l'agitait, elle ſe ſentit enlever avec une prodigieuſe rapidité: il faiſait preſque nuit, elle ne pouvait plus diſtinguer les objets; mais elle paſſa bientôt de la crainte à l'eſpoir. La lune commençait à éclairer de ſes doux rayons le ſommet des montagnes, lorſque le Génie s'arrêta ſur les ruines d'une tour. Ne craignez rien, dit-il, avant de ſe montrer, pour moins intimider Rozéide, c'eſt Agathor, l'ami du tendre Féraddin, qui va lui rendre le ſeul bien qui le touche; recon-

naiſſez ſa voix. Oui, Prince, répondit l'Héritiere des Melons-Bleus, je vous reconnais moins à vos ſons qu'à ce trait de généroſité. Agathor parut, & entra dans le cabinet, dont il briſa la porte par la force des mêmes paroles qui ouvrirent la priſon de Zamdor. Il ne fut plus aſſez complaiſant pour guider l'aimant, il ſe ſouvint de la puiſſance de ſon anneau; &, ſouhaitant de ſe rendre à Merveilleuſe, il reſta avec la Princeſſe, fut entraîné, & arriva.

Rozéide ſe préſenta à Radieuſe avec cette nobleſſe qui prévient, & cette douceur qui enchaîne les cœurs. Cette Reine fut très-contente de ſa figure & de ſon eſprit; elle lui promit une amitié conſtante, méritée par le choix de Féraddin, ſes qualités, & le retour de ſon Pere à la généroſité. Le vieux Zamdor l'embraſſa avec plaiſir; il tenait dans ſes bras l'Epouſe de ſon Ami, la protégée de celle à qui il devait tout, une Princeſſe raviſſante: il oublia qu'elle appartînt à ſon Ennemi, & ne vit plus que la Fille d'un Roi, qui, de l'aveuglement des paſſions, était paſſé à la lumiere des vertus.

La Fée, impatiente de savoir quels étaient es projets de Noire-comme-encre, la pria le raconter ce qui lui était arrivé depuis on enlévement, dont Agathor l'avait inf-ruite.

J'ignore, grande Reine, répondit Ro-téide, ce que je serais devenue sans les soins le ce Prince, parlant d'Agathor, soutenus le votre puissance, sans laquelle il ne m'eût oint soustraite à celle de mon Ennemie. Noire-comme-encre ne m'eut pas plutôt éparée de mon Amant, qu'elle me pré-int que jamais nous ne serions unis; qu'elle vait mise entre Féraddin & moi d'in-incibles barrieres, & que le meilleur parti our moi était de m'attacher à elle, & de ivre des intentions au-dessus de mes es-érances: elle me déclara pour lors, qu'elle oulait m'unir au Génie Grosse-Bosse, son ere. Je la remerciai, avec le froid que néritait la proposition. Vous ne me pa-aissez pas satisfaite, me dit la Fée, d'un on ironique; eh bien, comme je la suis u présent que je veux faire, je vais le met-e en lieu de sûreté : elle me fit passer dans cabinet de fer, qui est moins une piece

logeable qu'un étui, m'y enferma, & disparut. Quand je fus livrée à l'horreur de de mes réflexions, je pensai succomber à leur nombre, & à ce qu'elles avaient de sinistre; une seule idée les calmait, c'était celle de votre protection victorieuse; je savais, Madame, quel intérêt vous daigniez prendre à Féraddin, & je ne doutais pas que vous ne travaillassiez à lui rendre une Epouse qu'il s'était choisie.

Cependant deux jours s'étaient écoulés sans que j'eusse la moindre nouvelle; la Fée m'apportait elle-même à manger, mais je n'osais goûter des mêts qu'elle m'offrait, je les soupçonnais préparés ou enchantés. Une vigne abondante était espalée contre mon mur, j'étendis le bras, & cueillis de ses raisins, qui me nourrirent. Noire-comme-encre entra un soir avec l'air plus ouvert: je vous ai déja prévenue, me dit-elle, que mon Frere, qui m'a chargé du choix d'une Epouse, vous honore de ce titre, le voici; Grosse-Bosse parut. Je ne vous fais pas son portrait, Madame, vous connaissez ce Génie, & Agathor peut se peindre la figure la plus hétéroclite, ana-

logue à ſon nom. Par ma foi, dit cette eſpece d'homme, elle eſt gentille; ma Sœur, voilà une fort bonne emplette: comment, la petite fripponne a des yeux, du teint! Allons, ne faites point l'enfant, & promettez-moi.... Il accompagna cet exorde familier d'un geſte qui l'était encore plus; je le réprimai, en briſant mon éventail ſur les *nodus* de ſa main raboteuſe. Laiſſez cette imbécille, reprit Noire-comme-encre, & ne vous proſtituez pas au point de lui faire la cour; le temps viendra où, honorée de vos regards, elle les recherchera avec le reſpect qui leur eſt dû. Après ces paroles humiliantes, ils ſortirent tous deux; &, graces aux ſuccès d'Agathor, qui attira puiſſamment le cabinet fatal, & me tranſporta à vos pieds, je ne les revis plus.

Au nom des Dieux, continua la Princeſſe, inſtruiſez-moi, divine Fée, du ſort de mon Amant; Madame, ne jouirais-je de la liberté que pour douter de la ſienne? Ne craignez rien, répondit la Reine, je me fie aux ſoins du Génie Mouſtache-d'or; puiſqu'il s'eſt chargé de nous le rendre, il en connaiſſait les moyens: ſi par haſard

il ne réuſſiſſait pas, tout ce que l'art magique a de plus puiſſant ſerait employé, & ſi quelqu'enchantement pouvait réſiſter à mes conjurations, je ferais parler le Deſtin. Cette certitude rendit à Rozéide une ſorte de tranquillité; elle influa ſur toute la Cour, qui avait été violemment agitée de crainte ſur ſon compte. Les plaiſirs ordinaires étaient permis, lorſque Féraddin & Mouſtache-d'or, ſe tenant fortement embraſſés, parurent dans les airs, & deſcendirent aux pieds de Radieuſe. Le Fils d'Aroſmad ne ſe contraignit point devant la Fée, il eût été indigne d'un cœur tel que le ſien de jouer un ſentiment dont il n'était plus affecté; il ſe précipita dans les bras de Rozéide, à qui il tint les diſcours les plus touchants : prenant enſuite la main de la Reine, qui la lui préſentait, il la baiſa avec plus de reſpect & moins d'amour que ſur la terraſſe. Par quels ſoins nous êtes-vous rendu, lui dit-elle, cher Prince? ſatisfaites à l'impatience de votre Amante & de votre Amie. Diſpenſez-moi, Madame, répondit notre Héros, de vous raconter les travaux du Génie; j'oublierais quelques-

unes de leurs circonſtances, lui ſeul peut rendre ce qu'il a fait.

Dès qu'Agathor fut parti pour votre Cour, Madame, dit Mouſtache-d'or, je me rendis à celle de Noire-comme-encre; j'y appris que Féraddin n'y avait pas paru; & tantôt cheval, tantôt homme, je pris toutes les connaiſſances néceſſaires: je ſus qu'il avait été porté, par le Secretaire des commandements de la Fée, dans l'Iſle des Souris-Blanches. Cette Iſle était peu connue; je conſultai plus d'un Géographe, qui ne m'éclaircirent point: l'un la plaçait ſous telle longitude, l'autre voulait qu'elle fût dans un climat oppoſé. On m'adreſſa à un (*b*) *Drogman* Européen, malade dans un (*c*) *Imarat*; je fus le voir, & lui demandai, ſi dans les voyages qu'il avait entrepris pour s'inſtruire de la quantité de langues vivantes qu'il parlait, il n'avait point découvert l'Iſle des Souris-Blanches. « Oui, mon fils, me répondit-» il, je ſais où elle eſt, & vous deſirez

(*b*) Interprete.
(*c*) Hôpital.

„ ſans doute en ſavoir la poſition : j'y fus
„ jetté par une tempête affreuſe, & je ſuis
„ le premier mortel qui y ait reſpiré en
„ conſervant ſa forme. Cette Iſle eſt en-
„ tourée de rochers qui en défendent l'a-
„ bord aux vaiſſeaux les plus légers, & la
„ cachent à la vue des Navigateurs. L'im-
„ mence Océan vient briſer ſes lames énor-
„ mes contre les écueils qui l'environ-
„ nent, & l'œil du plus hardi Pilote ne
„ peut en ſoutenir l'aſpect menaçant. Lorſ-
„ que vous arriverez à la pointe de cet Iſ-
„ thme fameux qui compoſe le plus riche
„ Empire de l'Aſie, que vous approche-
„ rez de cette Iſle abondante qui fournit
„ à l'Europe les ingrédiens qui, par leur
„ ſaveur piquante, flattent le goût de ſes
„ Peuples, ſuivez un courant qui vous en-
„ traînera près d'un Archipel ; gagnez
„ l'Oueſt, & prenez le téleſcope, vous
„ appercevrez l'Iſle des Souris-Blanches;
„ deſcendez dans un canot, & gliſſez-vous
„ entre les rochers, vous trouverez aiſé-
„ ment un lieu à prendre terre. „ Je re-
merciai le Drogman, lui donnai une ſom-
me d'argent ſuffiſante pour le faire ſortir

du lieu de douleur qu'il habitait, & le quittai, réſolu de partir le lendemain.

Je devins cheval, & marchai avec la plus grande vîteſſe; arrivé la nuit à Kichèorichtroopz, dernier Port de l'Inde, je détachai une chaloupe, dont je coupai le cable, après y avoir noué une bourſe de cent ſultanins pour dédommager ſon Patron: je m'y abandonnai à la fortune, & ſuivis les inſtructions du *Drogman*. Après des fatigues inſoutenables à tout homme qui ne ſerait pas embraſé des feux de la plus ſainte amitié, je découvris un aſſemblage énorme de rochers; je cherchai quelque petite Baye où je puſſe pénétrer; & ne trouvant point de paſſage, j'amarrai ma barque, & me jettai à la nage: je me gliſſai, & pris enfin terre. Je ne rencontrai pour Habitants que des Souris, de la taille de nos bœufs; pluſieurs s'aſſemblerent autour de moi, & refuſerent de me laiſſer parcourir leur Iſle: leurs cris perçants m'étourdirent; je traçai ſur le ſable un cercle magique, fis une fumigation de (*d*) *Diapaſme* préparé;

(*d*) Sorte de Parfum.

& les ayant privées de sentiment, je m'avançai. J'avais déja visité la moitié de cette Contrée, sans avoir découvert les moindres vestiges d'homme; je craignais que Féraddin ne fût confondu parmi ces vils animaux : désespéré de ne le point trouver, après être descendu dans les cavernes qui servaient de retraite aux Souris, après être monté sur les plus hautes élévations, & avoir examiné par-tout, je revenais un soir passer la nuit dans le tronc d'un arbre creux, que j'avais choisi pour me cacher, lorsqu'une Souris, vêtue comme l'Hermine, m'arrêta, & me dit: « La vertu ou le » malheur peuvent seuls avoir conduit » ici tes pas; mortel, qui que tu sois, ne » crains pas de t'ouvrir à l'homme le plus » infortuné qui ait respiré dans aucun des » mondes possibles.

L'amitié, répondis-je, supérieure aux caprices du sort, m'amene; je viens chercher Féraddin, fils d'Arosmad, qu'une Puissance, jalouse de son bonheur, persécute vainement; je suis Génie, & dussé-je déchoir de mon rang, & être confondu parmi les plus vils humains, je tenterai

tout : ſi une Fée employe un pouvoir injuſte, j'ai pour moi tous les Dieux. Je reconnais à ce trait la voix de l'amitié, elle eſt vive, impétueuſe, triomphante, reprit la Souris malheureuſe, mais n'agiſſez qu'avec précautions. Ces quadrupedes, que vous voyez errer, à qui vous ne ſoupçonnez que l'inſtinct borné que leur adjugent vos Philoſophes, ſont auſſi raiſonnables que moi : tous ont été hommes ; quelques-uns même étaient Génies, & ont été punis de la privation de leurs droits & de leur liberté. J'ai vu arriver Féraddin ; il m'a touché, & me doit quelque choſe. Il eſt défendu, ſous peines les plus graves, de parler ici aucunes des langues connues des Etrangers qui abordent ; au moyen de quoi ils ne peuvent trouver de ſoulagement parmi nous, que lorſqu'ils ont pris notre forme & dépouillé celle de l'humanité. Juſques-là on ne leur répond point ; & le noir plaiſir de faire des Proſélytes, engage mes compagnons à leur tour refuſer, plus que la crainte des châtiments. Votre Ami fut conduit ici, & livré à lui-même ; je le vis plongé dans la plus pro-

fonde douleur. Je crus appercevoir que la faim pouvait l'augmenter; on ne donne point de vivres pour de l'argent : à moins d'avoir plu, un Etranger périrait; & Féraddin faiſait peu de cas de ſes jours : je m'en approchai, & lui préſentai un morceau de lard; il le prit, & en mangea. Enchanté de le voir auſſi docile à la voix de la nature, je fus dans mon trou chercher le rable d'un chat ſauvage, cuit à la braiſe; car ici nous les mangeons, dans vos climats ils nous dévorent : paſſez d'un Pays à un autre, vous voyez les contraires. Il ne fit point de cas du mêts que ma reſpectueuſe amitié lui offrit; il préféra des herbes, qu'il fit bouillir dans un vaſe que je lui fournis : mais il les choiſit mal; & je le trouvai, peu de temps après l'avoir quitté, dans une criſe de douleur inſoutenable. Je courus à ma retraite, je pris du (*e*) *bezoart* pulvériſé, & lui conſeillai d'en prendre; il fut guéri. Il me diſtingua de mes pareilles, qu'il ne voulait point approcher : il choiſit pour habitation,

(*e*) Pierre qui s'engendre dans le corps de certains animaux des Indes, & qui eſt un excellent contre-poiſon.

un enfoncement assez commode, pratiqué dans un rocher; je l'y vis entrer : le lendemain, avant qu'il en sortît, j'écrivis, avec ma patte, son nom, sur le sable que la mer avait laissé à sec en se retirant; mes lettres frapperent Féraddin par leur taille, il approcha; quelle ne fut pas sa surprise en lisant! J'en jouis avec plaisir. Je m'étais cachée, & ne perdis rien de son étonnement : je parus; &, pour lui montrer que j'étais auteur de cette plaisanterie, je traçai les noms d'Arosmad & de Zirza. Votre Ami ne put tenir à la vue de traits qui lui devenaient si chers, il vint à moi, & me fit mille caresses. Je brûlais de lui parler, une crainte honteuse me retenait; mais cessant d'appréhender pour mes jours, les sacrifiant à ceux du Fils de mon Empereur, je lui fis signe de me suivre.

Nous nous éloignâmes; je lui appris qui j'étais, & me consacrai totalement à lui : je vais l'avertir qu'un Génie vient finir son exil; mais comment vous nommez-vous? il est nécessaire que j'en sois instruit, pour le décider à ne plus se cacher. Dites-lui, répondis-je, que c'est Moustache-

d'or. La Souris partit, & ramena Féraddin. Vous ſeule, Madame, pouvez concevoir ma joye de revoir un Prince à qui je dois tout. Moi-même je ne ſentis pas la volupté de nos embraſſements, j'étais accablé de mon ſuccès. Féraddin nous conduiſit dans ſa grotte, & la Souris fut aux proviſions. A peine avais-je rendu compte au Prince de Miloloo de ce qui pouvait l'intéreſſer, qu'elle revint avec de quoi vivre. Après notre repas, la Souris, aſſurée de ma protection en cas qu'elle en eût beſoin, ſatisfit à mes inſtances, nous apprit ſes malheurs, & nous dit : On a cru me punir en m'enlevant des biens qui me cauſaient des ſoins, on a aſſuré mon repos; j'étais un homme privé, & je deviens utile à mon Maître. Après ſouper, j'aurai l'honneur de vous rendre ce qu'elle nous confia.

Tout ceci eſt fort extraordinaire, Amuley, il y a long-temps que je n'ai parlé, je n'en ai pas moins penſé. Ce cabinet enlevé & ſuſpendu à un aimant, comme les Chrétiens prétendent qu'eſt le tombeau du grand Prophete, eſt une bonne choſe: cette Noire-comme-encre ſoutient ſon ca-

ractere ; j'aurais été tout-à-fait fâché que Rozéide fût devenue Madame de Groſſe-Boſſe. Cette Iſle des Souris-Blanches n'eſt point dans mon Atlas ; mais je la crois où vous la placez. Faites ſouper, ſi cela ſe peut, je veux voir qui eſt cette Souris déclamatrice.

CHAPITRE VII.

Le plus court de ce Livre. Hiſtoire de Palliock-Mud de Tarſoul. Les principaux Acteurs vont à la Noce.

AU deſſert on renvoya les Officiers & les Pages ; Mouſtache-d'or fit l'abrégé de l'Hiſtoire de la Souris ; voici ce qu'il eut l'honneur de rendre à la Reine.

PARTIE DE L'HISTOIRE De Palliock-Mud de Tarſoul.

Je ſuis Fils d'un riche Marchand de pierreries, de la Ville de Tarſoul, Capitale de la Province de même nom, & de la domination du glorieux Aroſmad. Mon Pere voulut imiter les Grands, qui cherchent de riches alliances pour ſoutenir leurs Maiſons ; il

consulta peu l'éducation & les mœurs dans le choix de mon Epouse, & m'ordonna de recevoir Gridida, de caractere dur, mais avec des trésors. Son Pere était Médecin; plusieurs maladies épidémiques, qui détruisirent moitié de ses Concitoyens, assurerent sa fortune. La salubrité de l'air ayant été obtenue par les prieres fréquentes & toujours victorieuses des pauvres, des humbles, des gens de bien, mon Beau-Pere eut recours à ses talents: il composait des pommades admirables pour la peau, des eaux cosmétiques pour le teint; il changeait la couleur des cheveux, les faisait croître, peignait les sourcils, nettoyait les dents, faisait le plus beau rouge qui eût paru, & réussissait, ce qu'on prétend difficile, à anguistier le diametre de ces parties qui effarouchent les petits amours: vous concevez quel était son gain. Je fus forcé de me lier à une femme qui me déplaisait avant d'être à moi, & qui justifia, par sa conduite, l'opinion que j'en avais conçue. Peu de temps après mon mariage, mon pere mourut; je me mis à la tête de ses affaires, & trouvai une succession immense.

Mes

Mes soins augmentaient mes possessions, ou plutôt celle des malheureux : content d'un nécessaire honnête, je partageais avec eux tout ce qui me restait ; j'obéissais aux ordres des Dieux, & à cette voix intérieure qui crie sans cesse : « Soulage le pauvre, » il est ton frere ; son état, loin d'être l'ob- » jet de tes mépris, doit l'être de ton res- » pect. » Ma conduite déplut à Gridida, qui prétendait que je devais lui permettre le faste insolent qu'on tolere à nos Financiers : j'eus beau lui passer quelques fantaisies, je ne réussis qu'à découvrir qu'elle n'en avait point d'autre que de me ruiner. Ne me trouvant pas d'avis de le faire, elle convoqua secrétement une assemblée de Parents, à qui elle démontra que j'étais dissipateur, & que je faisais des dépenses sourdes qui me dérangeaient. Je ne fus point informé de cette conjuration, & ne pus parler en ma faveur ; les dehors étaient contre moi ; je menais une vie peu recherchée ; j'avais des fonds considérables, leurs revenus l'étaient en proportion de mon commerce, & on ne me voyait point faire d'emplois ni d'acquisitions.

Un jeune *Mandarin*, qui en voulait plus à la bourse de ma femme qu'à elle-même, affecta de lui plaire, & lui offrit de me faire interdire, & passer pour fou s'il en était question. On me demanda en justice à connaître de mes biens, j'en donnai l'état : on passa à l'emploi du revenu ; je répondis que je n'en devais nul compte. Cette réponse toute simple, fut prise pour insulte, pour mauvaise foi, pour démence : je fus condamné à rendre la dot de ma femme, à quoi je consentis volontiers, comptant que ce décret amenerait séparation ; mais la terrible Gridida voulait acquérir le droit de me faire enrager & non le perdre. Je croyais être plus tranquille n'ayant plus à craindre de discussions d'intérêt, mais il fallait se défaire de moi ; elle prétexta, dans sa seconde requête, un commerce scandaleux qui l'offensait ; débita que mes affaires étaient dérangées, & je perdis à la fois réputation & crédit. Satisfait de n'avoir rien à me reprocher, & d'emporter la bonne opinion du Sage, je voulus me retirer à ma Terre, sur les bords du Lossol ; je n'y avais pas vécu deux mois,

que je fus cité pour comparaître devant le Tribunal du *Cadi*, Pere du *Mandarin*, qui, séduit par son Fils, ordonna un séquestre de mes biens, & me réduisit à une pension. Ce traitement me parut inique; je résolus de me rendre à Luggbridd, pour porter mes plaintes aux pieds du grand Arosmad, qui ne souffre de malheureux dans son Empire, qu'autant qu'ils lui sont inconnus. Je m'étais préparé au départ, lorsqu'allant à la pêche, ma barque s'entr'ouvrit, & je fus enlevé par un Requin, qui m'a amené dans cette Isle fatale.

Pendant ma traversée, je n'osais abandonner mon animal conducteur; & je ne le quittai que lorsqu'il m'eut laissé sur le rivage. « Je t'abandonne, me dit-il alors, » infortuné Palliock-Mud, qui n'a pas eu » le talent de plaire à une femme, à qui » tout le monde plait. Le Génie Plus-» vert-que-pré a une fantaisie pour Gri-» dida, à qui le *Mandarin* Zubzul l'a sou-» fermée : tu le gênais, il t'envoye végé-» ter ici; je te conseille de ne point refu-» ser les consolations qui te seront offer-» tes : ne me demande pas qui je suis.

„ J'obéis; fais-le, & ſois ſupérieur à ta „ fortune, qui ne changera que lorſque „ le CHEVAL SAUVERA L'HOMME.

Arrivant ici, je penſai périr de faim & de miſere; il ſemblait que le crime d'avoir été Epoux ami des bienſéances, fût digne du dernier ſupplice; j'étais rebuté, repouſſé par-tout, & j'allais ceſſer d'être, ſi je n'euſſe préféré de devenir Souris, à mourir de déſeſpoir. Quand j'eus marqué du deſir de changer d'eſpece, je fus careſſé, nourri, fêté; & le deſir ſeul ſuffit pour la métamorphoſe. Depuis ce temps, je ſuis auſſi ſatisfait de mon ſort que je le puis être, & je regarde mon état plutôt comme une épreuve des Dieux, qu'une punition méritée. J'ai acquis quelque conſidération par mon obéiſſance aux Loix, perſuadé qu'on doit ſe ſoumettre à celles du Pays qu'on habite: je n'uſai de mon faible pouvoir que pour ſervir les Etrangers, autant qu'il me l'eſt permis; je m'informe d'eux, lorſqu'ils ſont devenus Souris, ſi Aroſmad regne encore, ſi Féraddin croît en vertus, & j'eſpere qu'un jour l'un de ces Maîtres entendra parler de ſon Sujet Palliock-Mud.

Voilà quelles ont été mes occupations depuis dix ans, que je languis dans cette Région à jamais déteſtée; jugez quel a été mon raviſſement & ma douleur de reconnaître le Fils de l'Empereur. Quoi! me diſais-je, ce Prince aurait-il irrité les Dieux? les haſards de la mer l'ont-ils conduit ici? Au moins je pourrai lui rendre des devoirs, il eſt malheureux; qui peut ſe plaindre de ſa fortune? ſi elle ne ceſſe d'être contraire, ſa rigueur s'adoucit; je le vois rendu à ſes Peuples, qui vont bénir à jamais le Génie bienfaiſant qui leur ramene l'objet de leur amour.

Vous avez prononcé, lui dis-je, votre ſentence, ſans le ſavoir : je ſuis le Cheval qui vous rend à l'humanité; & vous allez en reprendre les traits. La Souris parut douter; je devins cheval, & le reſtai juſques à ce qu'elle fût homme, ouvrage d'un moment.

Le bon Palliock-Mud ne pouvait concevoir ces merveilles : enfonçé dans l'obſcurité de ſes Comptoirs, il avait peu de relations avec les Génies & les Fées, à qui il vendait cependant à crédit. Il allait en

marquer ſon étonnement, lorſque je dis à Féraddin, partons, cher Prince, volons à Merveilleuſe, où Agathor a ſans doute amené Rozéide ; & envoyons Palliock-Mud à Luggbridd, y rendre le calme à Aroſmad & à Aris-Boulec-Moour. Prenez cette baguette, infortuné Milolois, mettez-vous à cheval deſſus ; malgré votre mal-adreſſe, vous ſerez toujours en équilibre : partez, elle vous conduira chez votre Empereur. Féraddin l'embraſſa, lui promit de lui faire rendre la juſtice qui lui était due dès qu'il ſerait arrivé à ſa Cour, & lui ordonna de prévenir ſon Pere, que ſous peu de jours il aurait l'avantage de le voir.

Notre Habitant de Tarſoul partit : nous le retrouverons ; il ſera toujours homme ſage : ſes peines ne le corrigeront pas : mais ſon exemple ne fera-t-il pas des Maris commodes ?

Radieuſe fut contente du récit de Mouſtache-d'or, promit de punir le *Mandarin* de ſa mauvaiſe foi, & le *Cadi* de ſon ineptie ; elle ſe réſerva auſſi une leçon à faire au Génie Plus-vert-que-pré, qui avait

déja fait plus d'un tour qui lui déplaiſaient.

Cette Fée fit coucher Rozéide dans ſon appartement, pour ne la pas perdre de vue; il fut réſolu qu'on partirait le lendemain au lever de l'aurore. On mit ſur un tapis de velours des carreaux de même; quatre Génies en ſoutinrent les coins; la Reine, Rozéide, Féraddin, Agathor & le vieux Monarque s'aſſirent & fendirent les airs.

CHAPITRE VIII.

On arrive à Luggbridd. Caſſe-Noiſettes, Frere de Mouſtache-d'or, lui remet l'Empire. Noces de Féraddin & d'Agathor. Apparition de Noire-comme-encre, qui épouſe Aris-Boulec-Moour. Fêtes, jouiſſance. Concluſion de la ſeconde Partie.

RADIEUSE détacha ſon Grand-Chambellan pour préparer Aroſmad à la voir avec ſon Fils: il n'avait pas achevé de l'annoncer, que la Divinité deſcendit de ſa machine avec les trois Génies, Rozéide & Féraddin. Je ne manquerais pas

de peindre à Votre Majesté le pathétique de cette entrevue, si j'en avais été témoin; mes yeux & mon ame, également affectés, auraient chargés ma mémoire de traits ineffaçables. Peignez-vous, Sire, les pleurs que Zirza répandit sur le sein de son Fils, les tendres embrassements d'Arosmad, les caresses d'Aris-Boulec-Moour à Rozéide, ses compliments à Radieuse, ses serments d'une éternelle amitié pour Zamdor; les marques de reconnaissance prodiguées à Moustache-d'or & au nouveau Souverain de Kiokarie, & celles d'amour du premier pour Nitide, & du second pour Zéida. Palliock-Mud, que l'Empereur avait gardé à sa Cour, figura aussi, & fut bien traité. Plusieurs jours se passèrent dans une suite de plaisirs; l'amour les consacra aux tendres soins, aux propos intéressants, aux épanchements de cœur; l'amitié à des preuves de gratitude, à des services offerts; la politique, aux arrangements des affaires. Pendant cet intervalle, le (*a*) *Kapizi-Kieïa* du Roi de Melons-Bleus arriva avec des

(*a*) Grand-Chambellan.

des préſents admirables ; & l'on vit des Députés des trois Ordres de l'Etat Kiokarien, offrir leurs hommages à Zamdor, qui confirma l'abdication qu'il avait faite en faveur du brave Agathor. Les Princes de Miloloo, des Melons-Bleus, & de Kiokarie tinrent un grand Conſeil, dans lequel la conduite qu'on obſerverait avec le Frere de Mouſtache-d'or, qui régnait à ſa place, fut agitée : il fut décidé qu'on lui enverrait des Ambaſſadeurs l'engager à rendre le ſceptre à ſon Ainé ; & qu'en cas de refus, on lui ſignifierait la triple alliance formée contre lui, & la réſolution déterminée de le forcer à le faire.

La Fée partageait l'amour de Rozéide, à qui elle avait ſacrifié le ſien ; flattée des droits que lui conſervait l'amitié, elle lui était infiniment attachée. Zéida avait gagné ſa confiance ; & ces deux belles Princeſſes lui étaient plus cheres que ſes Sœurs. Elles ſe promenaient toutes trois dans une allée de myrobalaniers, lorſque les Rois ſortirent du Conſeil. De quoi a-t-il été queſtion, leur demanda-t-elle ? Vous faites trop peu de cas de nos lumieres pour les

prendre; vous nous avez caché vos deſſeins : nous ferez-vous myſtere de vos réſolutions? Nous ſommes bien malheureux, Madame, répondit Aroſmad, de recevoir ce reproche, & ſerions inconſolables de l'avoir mérité : de grace écoutez-moi. Il rendit les motifs qui avaient été propoſés, les moyens qu'on avait diſcutés, & l'*ultimatum*, ſuite de leurs réflexions. Cela eſt admirable, reprit la Fée, & il ne manque qu'une choſe à l'idée de cette formidable confédération; c'eſt qu'elle ait le ſens commun. Vous voulez attaquer le Frere de Mouſtache-d'or avec des forces humaines, ſur un Trône où la main du Deſtin l'a placé; croyez-vous que vous puiſſiez l'en faire deſcendre? la même Puiſſance, qui lui a mis la Couronne ſur la tête, peut ſeule la lui ôter. Je pourrais tenir vos eſprits ſuſpendus ſur la durée de ſon regne, mais je veux bien vous dire qu'il n'était que Régent, en attendant la fin de la punition impoſée; & dès aujourd'hui, vous verrez ſi je ſuis inſtruite.

Les Souverains reconnurent les bornes étroites de l'eſprit humain, & ſe livrerent

aux ſublimes connaiſſances de Radieuſe. On entra dans l'appartement de Zirza, où l'amour & l'amitié fournirent la converſation la plus intéreſſante qui fût jamais : elle brillait des plus beaux traits, quand elle fut interrompue par l'arrivée du *Viſir* de Caſſe-Noiſettes, Frere de Mouſtache-d'or; il fut introduit avec la dignité due à ſon rang & à ſa commiſſion. Après avoir fait un reſpectueux *ſalamalec*, ayant reconnu ſon Maître au milieu de l'Aſſemblée, il s'en approcha, ſe proſterna, & lui préſenta cette Lettre du Roi.

CASSE-NOISETTES, PRINCE DU PAYS DES AVELINES, AU ROI MOUSTACHE-D'OR, SON FRERE.

REvenez, mon Frere, obéir au Deſtin, combler les vœux de vos Peuples, & ſatisfaire à mon ardente amitié, qui, depuis votre départ, eſt pour moi une vertu ſtérile. Le Maître immortel des êtres créés, qui m'avait décoré de votre diadême, m'ordonne d'en ceindre votre front : c'eſt dans votre Capitale que vous devez recevoir mon obéiſſance. Vous êtes uni à la belle Nitide;

quel excès de bonheur pour vos Sujets, de revoir monter ſur le Trône un Roi qu'ils adorent, une Princeſſe qu'ils aiment, & de n'avoir point à ſe plaindre de celui qui a gouverné !

Je crois avoir prévenu vos deſſeins ; j'ai changé la compoſition de vos Troupes, & je me flatte d'avoir établi dans la différence des armes, une juſte proportion. Vous trouverez un Corps nombreux d'Infanterie, ſuffiſamment de Cavalerie pour la protéger ; des Troupes-Légeres, pour en éclairer les marches & aſſurer les communications ; une artillerie munie d'un bon attirail. Je ne dis rien des finances, vous en jugerez ; vos coffres remplis, vous donneront quelque opinion de ma diſtribution économique.

Mouſtache-d'or paſſa dans le cabinet de l'Empereur, fit une réponſe convenable, & promit ſa faveur au *Viſir*. Nitide s'informa de ſon Pere avec le plus tendre empreſſement, & obtint de ſon heureux Epoux le pardon & l'oubli de ſa révolte.

Un Maître-d'Hôtel avertit que Leurs Majeſtés étaient ſervies. Il y eut grand-

couvert, pendant lequel la muſique rendit d'excellents morceaux. Après dîner, nos Acteurs entamerent différents ſujets de converſation : leurs branches s'étendaient à l'infini ; Radieuſe y mit fin, en diſant : Mes Amis, il eſt temps de jouir ; la félicité eſt dans nos mains, pourquoi ne pas ſe livrer à ſes charmes ? L'amour de Féraddin & de Rozéide eſt appuyé ſur trop de connaiſſances pour jamais varier : celui d'Agathor & de Zéida eſt éprouvé par de longs travaux & une conſtance égale ; Mouſtache-d'or & Nitide ſont encore Amants, qu'ils ſoient le modele des futurs Epoux : célébrons leur hymen avec le plus de ſplendeur qu'il nous ſera poſſible. Vous ſavez, Aroſmad, que je vous en évitai les ſoins, quand je vous unis à ma chere Zirza ; je vais vous les épargner encore.

On publia à Luggbridd que l'union de Féraddin à Rozéide ſe ferait dans trois jours, & ſerait ſuivie de celle d'Agathor & de Zéida. Cette nouvelle fut reçue avec les démonſtrations les plus vives de la joye du Peuple. L'Empereur, le Roi des Melons-Bleus & Zamdor ne ſe quittaient

point; la vraie amitié, fondée ſur la connaiſſance des vertus, régnait entre-eux: tous reſpiraient des plaiſirs proportionnés à leur âge, & attendaient le jour marqué avec la même impatience.

Enfin il arriva, ce jour fortuné, qu'on croyait ſéparé par d'immenſes eſpaces. Il ſuivait de trop près celui où on l'avait choiſi, pour préparer des fêtes, ſi Radieuſe ne s'en fût chargée; mais elle ne négligea rien pour les rendre brillantes.

Elle fit élever, au bout du parc, une eſpece de *Panthéon*, qui devait ſervir à la cérémonie, aux feſtins & aux bals. Ce ſuperbe édifice était de diamant; quelques Commentateurs l'ont prétendu de rubis; mais je prouve invinciblement leur ignorance, & perſonne ne me diſputera que le mot *xzbtnwilq* ne ſignifie diamant: il en était, puiſque j'ai l'honneur d'en aſſurer Votre Majeſté. Une avenue immenſe de cedres audacieux y conduiſait; chaque arbre était chargé de bras de cryſtal-de-roche, & leur intervalle marqué par des torcheres d'or, ſurmontées de girandoles de ſaphirs. Pour dérober la chaleur du jour,

& garantir de la fraîcheur du ſerein, on avait attaché aux tiges des tiſſus de brocard, & on avait étendu ſur le ſable des tapis de toute beauté. Ce Palais était à tous égards plus brillant que celui du ſoleil, que de minces Décorateurs avaient le talent de faire admirer à l'Opéra de Luggbridd à des Spectateurs plus minces encore. Les rayons de l'aſtre qui nous éclaire ſe répétaient mille fois en ſe briſant ſur les facettes, ou en les pénétrant de leur lumiere. La diaphanéité des colonnes & des pilaſtres produiſait un effet merveilleux, & multipliait le ſpectacle à l'infini. La quantité de bougies, compoſées d'une cire aromatique, répandait une odeur ſuave ; tous ces effets étaient pris dans la nature. Ce Temple auguſte ne brillait pas d'un reſplendiſſement factice ; un infect & lugubre lampion ne frappait pas de ſa lueur enfumée l'aventurine, le ferblanc, ou le talc ; il était beau en lui & non en imagination.

Tout étant préparé, l'heure convenue ſonnée, la Cour deſcendit en habit de *gala*. Les Officiers Militaires étaient en uni-

forme, Aroſmad ne trouvait rien de plus décent; ceux de robe, avec *l'épitoge*. Ces Courtiſans précédaient les Rois, les Princes & leurs Epouſes. Rozéide avait fait une toilette recherchée; ſi Comus ou l'Abbé le plus merveilleux y eût préſidé, elle n'eût pas été plus complette: cette tendre Amante le diſputait à Radieuſe; cette comparaiſon eſt ſupérieure à tout ce que je dirais. On marchait à l'Autel, ſans autre diſtraction que celles qui naiſſent du deſir & de l'intérêt: les Epoux ne concevaient qu'avec étonnement l'immenſité de leur fortune; les Parents verſaient des larmes de joye, & ſe félicitaient à l'envi d'avoir tiſſu des nœuds auſſi précieux. On arriva à la porte du Temple; elle s'ouvrit, & laiſſa l'œil frappé du plus grand ſpectacle qui fût jamais. Huit mille luſtres d'eſcarboucles l'éclairaient, ſoutenus de cordons de perles; le *Moufti*, au milieu d'un Clergé de ſix cents *Imans*, s'avança pour recevoir Rozéide. Féraddin, lui donnant la main de l'air d'un homme accoutumé à la victoire, prononça le ſerment d'amour & de fidélité, qu'il lui jura à la face des Nations.

Ce ſerment fut un *duo*, répété par la naïve Princeſſe, & annoncé au Peuple par un tonnerre de boîtes & de canons.

L'Héritier du Miloloo ſe plaça ſur des carreaux deſtinés à le recevoir avec ſa nouvelle Compagne, pour laiſſer avancer Agathor & Zéida. Ces Amants réunis étaient à peine aux pieds du Chef ſuprême de la Loi, qu'une ſymphonie, exécutant une ouverture auſſi brillante que celle de Pigmalion, ſe fit entendre. Toute l'aſſiſtance ſentit un violent tremblement de terre, Radieuſe exceptée, qui ne pouvait être ébranlée par aucune Puiſſance. Ce mouvement, qu'on craignait, fit naître la joye la plus inattendue. Noire-comme-encre, qui l'excitait, parut en robe de moire d'argent, garnie de diamants couleur de roſe; on lui paſſa cet habit, qui lui allait mal, en faveur de la gayeté qui animait ſes traits. Aroſmad & Zirza, qui ſe ſouvenaient avec douleur de ſa haine conçue pour leur Fils à l'inſtant de ſa naiſſance, la redoutaient encore, & frémiſſaient d'effroi, lorſque la Fée leur dit: « Tout doit avoir des bor-
» nes, Princes; un jour ſi ſolemnel ne ſera

„ pas troublé par Noire-comme-encre :
„ je n'explique pas mes raiſons de haine,
„ mais je divulgue celles de mon amitié.
„ La tendreſſe de Féraddin m'a touchée;
„ je me repentirais de l'éloigner de la belle
„ Rozéide. Le ſpectacle d'une ſuite d'hy-
„ menées auſſi célebres a excité ma curio-
„ ſité ; j'apporte le deſir de la réconcilia-
„ tion, y trouverai-je des obſtacles ? Ra-
„ dieuſe, ma ſœur, vous m'avez bien plus
„ décidément vaincue par votre conſtance
„ pour votre Protégé, que par l'art que
„ vous avez employé pour détruire mes
„ projets. J'apperçois Mouſtache-d'or &
„ Nitide, tous deux me deviennent chers;
„ le premier, pour avoir tout tenté pour
„ ſauver ſon Ami; la ſeconde, pour avoir
„ mérité ſon eſtime. Que l'allégreſſe re-
„ gne de toutes parts; j'apporte l'immor-
„ talité de Féraddin. „ Prêtre, dit-elle au Moufti, tirant de ſon ſein un rouleau d'or; « Liſez ces mots, gravés de la main „ du Deſtin. „ Le Pontife prit & lut : TU PEUX VENIR JOUIR DE LA RÉCOMPENSE DUE A TA JUSTICE, Ô AROSMAD, OU RESTER SUR LA TERRE;

NOIRE-COMME-ENCRE CROIT DEVOIR UN DÉDOMMAGEMENT A FÉRADDIN; JE LUI ACCORDE, A SA PRIERE, L'IMMORTALITÉ.

Agathor & Zamdor, ſuccombant à l'excès de leur joye, appuyerent leurs têtes & leurs bras ſur le nouveau Génie, & couvrirent ſon ſein de larmes, verſées par la plus tendre amitié. Noire-comme-encre reçut les actions de graces d'Aroſmad & de Zirza; les Princeſſes lui firent des préveniances, & la Reine des Sources-de-Lait lui donna le baiſer que les Fées appellent de réconciliation. Les cris de joye des Grands & du Peuple firent retentir la voûte, & produiſirent un diſſonnant accord, bien plus touchant que les ſons harmoniques des Concertants d'Auſonie.

On les fit ceſſer, & le nouveau Souverain de Kiokarie préſenta Zéida à Noire-comme-encre, & la pria de la conduire à l'Autel. J'accepte volontiers cet emploi, répondit la Fée, mais je veux le mériter; attendez, belle Zéida. En même-temps, elle prit ſon flacon; elle trempa un pinceau dans la liqueur qu'il contenait, &

le lui passant légérement sur le visage, lui dit : Si je trouvais quelqu'irrégularité à corriger dans vos traits, Princesse, je réparerais cette erreur de la nature, mais je ne puis mieux faire qu'elle : cette eau mystérieuse, dont je viens de vous laver, conservera votre beauté telle qu'elle est actuellement jusques dans les jours les plus avancés. Zéida remercia convenablement, & combla les vœux de son fidele Agathot en s'unissant à lui.

Après cette double cérémonie, que les Souverains n'avaient point vue sans laisser échapper des larmes, marques de sensibilité toujours honorables, malgré la dureté apparente des prétendus esprits-forts, on allait retourner au Palais d'Arosmad, où il avait fait préparer le premier festin, lorsque Noire-comme-encre pria de suspendre. « Il manque ici, dit-elle, un garant à Zamdor de l'amitié d'Aris-Boulec-Moour; ils me paraissent réconciliés de bonne foi, je ne puis être de meilleure : & pour le démontrer, j'avoue que deux unions aussi heureuses, ont produit sur mon cœur un effet que

je n'euſſe jamais ſoupçonné. Aris-Boulec-Moour, depuis long-temps nous ſommes unis ; nos goûts, nos mœurs, nos caracteres furent égaux ; nous étions un peu méchants, ſoit, mais nous ſommes devenus bons, graces à nos Amis, dont la force, la conſtance, les vertus, ont éclairé nos ſentiments : acceptez-vous ma main ? Couronnons ce grand jour par ce trait digne de tous deux. Le Royaume de Terre-d'Ombre n'eſt ſéparé de celui des Melons-Bleus que par une Iſthme de la domination du Génie Podagrambo, avec qui j'en traiterai ; nous commanderons à des Peuples nombreux ; une alliance éternelle, conclue avec les Souverains du Miloloo, de Kiokarie, des Avelines, & la Reine des Sources-de-Lait, forcera au repos l'Aſie entiere.

Je ne refuſe point l'honneur que vous me ropoſez, Madame, répondit Aris-Boulec-loour, & je regarde comme une double ortune de me conſacrer ſous les yeux de os généreux Amis. Le Grand-Prêtre, qui tait en train de marier, agit conſéquem-

Il y eut à table un ordre symmet
Aroſmad ſe plaça près de Zirza, F
din de Rozéide, Agathor de Zéida, M
tache-d'or de Nitide, Aris-Boulec-M
de Noire-comme-encre, Radieuſe de
dor, & Nézelim de Palliock-Mud
l'Empereur avait fait Bacha à ſix qu
& à qui il ordonna de prendre ſéanc
veur méritée par ſes ſervices.

Le bonheur, la félicité des Co
leur euſſent fait tort, & leur eſtom
eût ſouffert, ſi le repas n'eût été lo
eſt vrai que Mouſtache-d'or, acco
à jouir, & Aris-Boulec-Moour
s'en ſouciait guere, mangerent de b
pétit; on leur dut beaucoup, car leur
ple entraîna leurs voiſins.

Après dîner on joua; perſonne
d'attention, & les jeunes Epoux don

Il y eut bal paré & masqué, coupé d'un ambigu, où les viandes & les confitures les plus exquises furent servies avec profusion. Radieuse, qui avait tout ordonné, présidait à tout; elle voulut que sa Sœur, la Reine de Terre-d'Ombre, ouvrît le bal avec son Epoux: Aris-Boulec-Moour dansa avec noblesse, quoique sentant un peu la vieille Cour. Féraddin & Rozéide, l'un Eleve d'un vieux Danseur, qui ne donnait de leçons que sur la chaise-longue, l'autre d'un élégant, qui, fatigué des applaudissements du Public, lui refusa le plaisir qu'il en attendait les Vendredis, danserent avec graces. Agathor ne fut pas merveilleux; Moustache-d'or fut systématique jusques dans ses pas; Arosmad & Zamdor donnerent une entrée faite pour leur âge & leurs forces. Les Seigneurs furent admis aux contredanses: dans les salles voisines, les Officiers s'amusaient; & plus loin le Peuple avait des violons & des vivres.

Il était trois heures du matin, & c'est tard pour de nouveaux Mariés: Radieuse proposa de se retirer *incognitò*, & de laisser

le bal à ceux qu'il occupait. Zirza eut ſoin de faire diſtribuer des appartements magnifiques aux Princes qui étaient chez elle : la Fée ſe chargea de mener Féraddin & Rozéide dans le leur. Traverſant la grande galerie, elle leur donnait le bras à tous deux ; ma Fille, dit-elle à la Princeſſe, je ne vous ai point fait des dons, pour vous en faire tous les jours ; Féraddin, vous ſavez de quel prix eſt mon ſacrifice. Elle prononça ces mots de façon à n'être point entendue de Rozéide ; puis élevant le voix, j'ai ſervi de (a) *Tenke* à votre Mere, je vais remplir la même charge. Elle arriva, fit retirer les femmes, vit mettre au lit les heureux Amants, & leur donna de petits avis. Quand elle ſe crut inutile, toujours femme intelligente, elle ſortit, & fut ſans doute paſſer une mauvaiſe nuit.

Il me ſuffit de dire que tout fut au Palais d'une fortune ſoutenue ; Aroſmad, entraîné par la force des exemples, fit auſſi noce,

(a) Femme qui couche la Mariée la premiere nuit de ſes noces.

noce ; & Aris-Boulec-Moour, qui, le matin ne penſait à rien moins qu'à doubler ſon être, fit plus d'une épigramme à la Reine des Veſſies-flaſques.

Le lendemain & les jours ſuivants ne furent qu'une continuité de fêtes plus brillantes les unes que les autres, & de toute eſpece. Il eſt vrai que les Conſeils n'en ſouffraient point, & que les affaires n'étaient pas négligées ; mais, après les devoirs rendus à ſon rang, Aroſmad ſacrifiait le reſte aux plaiſirs.

Il ne voulut pas qu'on ſe ſéparât avant la convocation de ſes Etats ; il propoſa à l'Aſſemblée le Couronnement de ſon Fils, à qui il conféra, en préſence des Rois, la ſuprême Puiſſance, que Féraddin n'accepta qu'à condition que ſon Pere ne ſe retirerait point au ſoleil fixe, ſéjour connu par quelques Contemporains ſous le nom de dix-neuvieme monde ; & par les générations ſuivantes, ſous celui d'*Eliſées*. Après le conſentement général de tous les Ordres, on procéda à la cérémonie. Féraddin reçut la Couronne des mains du Grand-*Viſir*, & le Sceptre de celles d'Omar, qui

avait été créé (a) *Seraſkier* perpétuel. Il paſſa enſuite dans la ſalle du Trône, où, ayant Rozéide à ſes côtés, couronnée comme lui, ils reçurent le ſerment de fidélité de leurs Sujets, à qui ils ordonnerent d'obéir toujours à Aroſmad, en ſuivant leur exemple.

Il conviendrait à préſent de faire l'hiſtoire de Féraddin, Empereur; Votre Majeſté eſt perſuadée que, commençant à régner à vingt-cinq ans, il doit y avoir beaucoup d'événements marqués au coin du beau, de l'honnête & du grand; mais elle m'en diſpenſera, ne m'ayant demandé que de raconter ſes aventures juſques au commencement de ſon regne, ce qui forme une nouvelle Epoque. Si Votre Hauteſſe reçoit favorablement les détails que je lui ai offerts, s'ils plaiſent au Public, je traduirai le reſte du Manuſcrit de Kakar-Beéck, & les lui donnerai; ſinon, je rentrerai dans la claſſe des ennuyeux qui ont eu l'honneur de lui faire des Contes.

Féraddin & Rozéide, affermis ſur le

(a) Général.

Trône par l'amour de leurs Peuples, le reſpect de leurs voiſins, & l'amitié de Radieuſe, vécurent heureux ſous les yeux d'Aroſmad & de Zirza, & firent régner la juſtice & les mœurs.

Aris-Boulec-Moour partit de Luggbridd avec Noire-comme-encre pour ſe rendre dans leurs Etats reſpectifs; & tous deux ayant abjuré leurs erreurs, & ſenti combien la bienfaiſance eſt ſupérieure à la tyrannie, devinrent de vertueux Souverains.

Agathor fut prendre poſſeſſion du Gouvernement Kiokarien, & partager cette Couronne avec la tendre Zéida; il emmena Zamdor, qui devait occuper quelque-temps le Palais qu'Aris-Boulec-Moour avait conſacré à ſon repentir.

Mouſtache-d'or fut reprendre le Sceptre des mains de Caſſe-Noiſettes, montrer Nitide aux Peuples des Avelines, & faire grace à Fi-Nir-Maam. Palliock-Mud ſe réconcilia avec Gridida, que le récit des malheurs qu'avait cauſé ſon injuſtice, rendit à ſes devoirs.

Je ſuis charmée, dit la Sultane, qu'Amuley ait montré ſes principes, & qu'il

lec-Moour : Noire-comme-encre, que j'a
rais juré être une méchante femme à pe
pétuité, gagnait mon eſtime ; j'étais e
chanté de l'union de tous ces honnê
gens, & ils partent ſans prendre cong
Aga, donnez-moi promptement la ſuit
que vous me promettez : ſi le Public trou
mauvais ce que vous m'avez conté, je re
drai un Edit qui défendra de le dire,
même de le penſer.

Fin de la ſeconde Partie.

ERRATA.

SECONDE PARTIE.

Page	22,	*ligne* 22, *effacez* mais.
	30,	26, *effacez* ſi.
	56,	1, ſortent; *liſez* ſortaient.
	78,	26, ichah-Binck-oé, *liſez*, Schach-Binck-oé.
	107,	9, Féraddin fût; *liſez* ne fût.
	116,	19, Infanteries; *liſez* Infanterie.
	203,	19, *effacez* &.
	209,	4, *effacez* des veſſies ſiaſques; *liſez* de Terre d'Ombre.

'ÉRADDIN

ET

ROZÉIDE,

)NTE MORAL,

POLITIQUE

ET

MILITAIRE.

s nemo ſinè naſcitur : optimus ille eſt, qui
nimis urgetur.

HORACE, *Satyre III.*

TROISIEME PARTIE.

A GAZNAH,
ez FIDELE, Imprimeur ordinaire de
la Cour.

1167 *de l'Hégire, & de l'Ere Chrétienne* 1765.

TABLE
ES CHAPITRES.

TROISIEME PARTIE.

AP. I. *Rozéide protége les nouveautés ittéraires. Naiſſance de Zorozaïm. Préent de Noire-comme-encre. Révolte du Roi Tamour. Bataille. Alzéide paraît à la our. Féraddin commence ſes voyages.* p. 1
AP. II. *Féraddin enleve Tachma, Prinſſe de Zapourſtan, à la fureur des monſes : ſon Hiſtoire. Moſouf, ſon Pere, la voit avec un plaiſir indicible. Le Héros rt dans un* paquebot *enchanté pour le ays de Crudox.* 26
AP. III. *Podagrambo paraît à Luggidd ſous les traits d'Oſmin, Roi de adon; ſe déclare Amant de Rozéide; i enleve Zorozaïm. Des Ambaſſadeurs t véritable Oſmin arrivent à la Cour. odagrambo attaque Rozéide avec une mée de Génies; Radieuſe accourt, & i en oppoſe une qui le défait, & le force rendre le Fils de Féraddin : cette Fée rt du Miloloo avec Oſmin.* 52
AP. IV. *Féraddin arrive aux Déſerts Crudox, y reçoit des Cieux une lance erveilleuſe, dont il s'arme; y trouve lardam,* Modéliar *de l'Iſle-Verte. Difrents combats de lions excités par Podarambo, & pieges évités. Il trouve enfin adaïr changé en lion. La lance céleſte*

le rend à ſa premiere forme, & devient Tachma. On quitte le Rivage Afriquain; on arrive au Zapourſtan : on en part pour l'Iſle-Verte.... 73

CHAP. V. *Nadaïr & Tachma arrivent à l'Iſle-Verte. Féraddin ſe trouve à Merveilleuſe ſans ſavoir comment ; il en part pour la Cour d'Aſſouf-Méed, Roi de Tamdam. Famine terrible dans le Miloloo. Secours de Noire-comme-encre & de Moſouf. Zamor & Mirzine, Anecdote Iroquoiſe; Conte fait à Zorozaïm.* 96

CHAP. VI. *Ximin devient Amant de Rozéide, qui a du goût pour lui ; peu s'en faut qu'il ne.... cependant il eſt forcé de partir avec Moador. Féraddin arrive chez Aſſouf-Méed, fameux Légiſlateur ; il en part pour Ondix. Hiſtoire de Niſa, où on trouve partie de ce qui arriva au Héros dans ſa route.* 142

CHAP. VII. *Féraddin aime Niſa, en triomphe, & la ramene à Ondix, malgré les efforts de Podagrambo. Niſa épouſe Marfès. Le Héros rencontre Mouſtache-d'or chez le Génie Tranſcendant. Ce qui lui arrive au retour.* 173

CHAP. VIII. *Mort de Nadaïr. Féraddin évoque ce Prince, qui obéit à ſa voix. Le Héros arrive chez Noire-comme-encre, & en part avec Alzéide pour ſes Etats; ce qu'il y fait. Phaor & Phydime, Conte de Zultamné.* 206

CHAP. IX. *Mariage de Zorozaïm & d'Alzéide. Concluſion.* 265

Fin de la Table de la derniere Partie.

FÉRAD-

FÉRADDIN

ET

ROZÉIDE.

CHAPITRE PREMIER.

Rozéide protege les nouveautés Littéraires. Naiſſance de Zorozaïm. Préſent de Noire-comme-encre. Révolte du Roi de Tamour. Bataille. Alzéide paraît à la Cour. Féraddin commence ſes voyages.

SANS un ordre précis, je n'aurais pu obéir à Votre Majeſté; mon Manuſcrit original, plein d'*errata*, de lacunes, de renvois inexplicables, m'a forcé de compoſer des tranſitions, de ſuppoſer la concluſion de certains faits que je me ſuis per-

ſuadé ne pouvoir être que celle que je donne, & d'en créer quelques autres indiſpenſables à la texture de l'Hiſtoire de Féraddin, aſſis ſur le Trône de ſes Aïeux, gouvernant le Miloloo par de ſages Loix. Six lunes ont éclairé mon travail aſſidu; voici ce que j'ai pu apprendre de certain.

Tout reſpirait le plaiſir à la Cour de Luggbridd; les amuſements les plus recherchés, mêlés aux jeux militaires qui, par leur ſimulacre, inſtruiſaient la jeune Nobleſſe, & rappellaient aux vieux Guerriers leurs actions & leurs fautes, occupaient l'Empereur : des fêtes champêtres unies aux cérémonies urbaines, des courſes où Rozéide eût vaincu Athalante, des chaſſes où elle eût ſurpaſſé Diane, formaient la chaîne des beaux jours de nos Héros. Tout était varié : cette inſipide monotonie, qui préſide aux ſpectacles des Princes Européens, n'était ni dans l'eſprit des Ordonnateurs, ni dans celui de ceux qui les exécutaient.

La Reine aimait à lire; elle avait une Bibliotheque morale, une autre de bagatelles : les Ouvrages d'imagination étaient

ſûrs de lui plaire ; elle permettait de les lui offrir, & ne refuſait pas ſa faveur à ceux qui ſaiſiſſaient l'inſtant de l'amuſer en inſtruiſant ſes Sujets. Pluſieurs Gentils-hommes Milolois, fatigués d'études ſeches & ſtériles, objet de la méditation & du travail des *Bonzes* & des *Mandarins*, déſarmés des mains de la paix qui régnait ſur les vaſtes Régions d'Orient, prirent la plume, & chacun, ſelon ſon genre, donna le jour à cent nouveautés agréables. Des Contes moraux, des Anecdotes anciennes vêtues à la moderne, des Voyages des Pays éloignés, enfants d'une imagination créatrice, parurent de toutes parts : ces Ouvrages étaient accueillis en proportion de ce qu'ils valaient ; mais preſque tous étaient lus. Quand les hommes ont beaucoup parlé à la toilette ou au déshabiller d'une jolie femme, une brochure eſt d'une grande reſſource. Luggbridd avait de bons Editeurs : ce qui ſortait de leurs mains était correct ; mais cent éditions mutilées & imparfaites inondaient l'Empire, & donnaient aux vrais BIBLIOPHILES le chagrin le plus décidé. Ces productions monſ-

trueuſes avaient pour meres l'ineptie, l'avarice, & quelquefois la mauvaiſe foi des Imprimeurs d'une Ville où les Libraires, eſclaves d'un Cenſeur, voulaient faire partager leurs fers aux Auteurs de qui ils reſſerraient les idées, ou dont ils s'enrichiſſaient, s'appropriant tout larcin littéraire. Aogrin eſt le nom de cette Cité, dont les dehors ſéducteurs ſont aux Etrangers ce qu'étaient les ſirenes aux Compagnons d'Ulyſſe; placée pour le Commerce, aſſiſe ſur le plus beau fleuve de l'Indoſtan, elle invitait à en faire la conquête. Elle fut jadis le ſéjour des Arts, aujourd'hui ils y ſont inconnus; l'obéiſſance des Tartares pour le Grand *Lama*, eſt moins aveugle que celle de ſes Habitants pour le leur. On y imprime encore; mais quoi, & comment? Que ſort-il des Preſſes des Ladieres, des Beamchau, & de l'épais Grigaran? Votre Majeſté le ſait; dans le voyage qu'elle m'ordonna de faire dans les Capitales d'Aſie, pour former la Bibliotheque de la Sultane, je n'y trouvai que productions éphémeres, rapſodies, œuvres enfin dignes d'Editeurs qui ne ſavent pas lire, en-

core moins corriger. L'Empereur créa un Inſpecteur-Général de tous les Manuſcrits qui ſeraient propoſés à l'impreſſion, & de tous les Livres qui viendraient de l'Etranger : ce Juge avait ordre d'approuver ce qui n'attaquait ni les mœurs ni les Loix, pourvu qu'il fût écrit avec pureté, & que le ſtyle ne bleſsât pas les regles preſcrites par l'uſage, tyran de la Langue Miloloiſe, à qui on ſacrifiait alors.

Rozéide compoſait, préſidant à une Académie de femmes qu'elle avait choiſie; elle y propoſait des prix, & les diſtribuait avec graces : elle donna des Lettres du meilleur genre, & fit quelques Romans qui valaient ceux de Marivaux & de La Place.

Aroſmad était l'ame des Conſeils; Féraddin ne concluait rien ſans les avis de ſon auguſte Pere. L'Empire était gouverné avec l'ordre le plus harmonique; des reſſorts immenſes portaient leur jeu aux bornes de ſes vaſtes Etats, ſans faire ſentir leur mouvement, & l'union régnait de toutes parts. Ce calme heureux, ſi rarement connu des grandes Monarchies, fut accru

par la naiſſance d'un Prince à qui Rozéide donna le jour; naiſſance qui fut annoncée au Peuple de la Capitale par la bruyante détonation de trois cents canons de bronze du plus gros calibre, & à celui des Provinces par un nombre conſidérable de Couriers détachés. Ce Prince, plus beau que l'amour, naquit comme ſes Auteurs, avec des traits d'une diſtinction éclatante; ſes yeux étaient animés, & diſaient beaucoup plus qu'il n'eſt poſſible, s'ouvrant à peine à la lumiere: il portait ſur le cœur un ſceptre deſſiné ſans doute par une main divine, tant il était exact; & ſa force était ſurprenante. Féraddin le nomma Zorozaïm, comme l'avait ordonné Radieuſe, qui, liſant dans le ténébreux avenir, était inſtruite qu'il lui conviendrait à merveille, ſignifiant ſans égal.

Cette Fée, toujours plus attachée à ſes protégés que jamais, accourut ſur un char traîné par ſix hirondelles, & accorda au jeune Succeſſeur de l'Empire de Miloloo, les dons que ces Intelligences céleſtes ne refuſaient jamais à leurs amis en pareille occaſion. La Lune de *Scheval* commençait

à éclairer l'Univers, & ſes rayons argentés augmentant le froid, l'Empereur ordonna toutes les fêtes dans l'intérieur du Palais, où il y en eut du meilleur goût & de la plus grande magnificence.

On s'attendait aux félicitations ordinaires de la part des Princes alliés & voiſins, qui envoyerent en effet des Ambaſſadeurs chargés de préſents mieux aſſortis que leurs harangues; mais on n'attendait pas Noire-comme-encre, qui, inſtruite par la force de ſon art, de l'inſtant où le Fils de Rozéide verrait le jour, vola à la Cour de Féraddin, pour ne laiſſer aucun doute de la ſincérité de ſa réconciliation. Elle fut reçue avec la diſtinction que ſes ſoins méritaient; & s'étant approchée du jeune Prince: cet Enfant, dit-elle, ne peut avoir trop de forces pour obéir aux loix, que ſon ame enrichie, par ma ſœur, Reine des Sources de Lait, doit lui donner un jour: je veux, mon cher Féraddin, qu'il rempliſſe vos deſirs, & que vous en jouiſſiez promptement. Après ces mots, elle toucha les extrémités de Zorozaïm; tout-à-coup il crut d'un pied, de ſorte qu'à peine ayant

vécu trois heures, il avait la taille des enfants de trois ans, & toutes leurs facultés développées en proportion.

Le premier uſage qu'en fit cet enfant merveilleux, fut un regard tendre & expreſſif ſur la belle Rozéide, & un mouvement marqué pour ſe jetter dans les bras de Féraddin : les doux noms de Peres, prononcés par un organe aſſuré, leur arracherent des larmes de tendreſſe, & de joye à tous les Grands qui avaient été admis.

Pluſieurs mois s'écoulerent dans une ſucceſſion de plaiſirs, de traits de reconnaiſſance, & de preuves de l'amour de l'Empereur, qui ſemblait croître à chaque inſtant, d'autant plus qu'il n'en paſſait aucun ſans découvrir de nouveaux ſujets d'adorer ſa raviſſante Epouſe. Sa beauté était plus intéreſſante ; & le gage de ſa tendreſſe, que Féraddin ne ceſſait de porter dans ſes bras & d'accabler de careſſes, que les Rois de ces temps éloignés prodiguaient à leurs enfants, & dont les nôtres ſont ſi avares, était un ſecond lien qui les uniſſait à jamais.

Les Fées, ſatisfaites des devoirs qu'Aroſ-

d & Féraddin leurs avaient rendus, em-
ſſèrent Zirza & Rozéide, & partirent
ır leurs Etats reſpectifs, où leur préſence
it néceſſaire.
:'Empereur était au Conſeil, lorſqu'un
:ba, détaché avec la plus grande vîteſſe,
ıanda à être préſenté. Il fut annoncé,
'emit au Monarque une Lettre d'Omar
commandait dans la Partie Méridio-
: de l'Empire, & qui mandait que le
i de Tamour, tributaire de Féraddin,
.t ſecoué le joug, non-ſeulement refuſé
›ayer le tribut que lui & ſes Prédeceſ-
s avaient toujours envoyé au Tréſor,
s fait les derniers outrages à ceux qui
ent été le lui demander ; que ce Roi
chait vers les frontieres avec une Ar-
: conſidérable, mais qu'il allait aſſem-
les Corps les plus voiſins, en former
:amp volant, & ſe porter aux paſſages
›lus importants pour les défendre : que
:ndant il avait beſoin d'un prompt ſe-
:s ; aſſuré que, s'il battait l'Ennemi, al-
à ſa rencontre, ou même après l'avoir
›énétrer, ce premier échec le ramene-
à ſon devoir.

remet à Feraudin de faire marcher
mille hommes avec la plus grande dilig
ce; ce Prince voulut commander son
mée. On partit après avoir indiqué
routes aux différentes colonnes, qui s'a
cerent avec une prodigieuſe célérité
menant aucuns bagages, n'ayant que l
pire à traverſer, dont les Peuples,
gnant pour leurs foyers, fournirent les
viſions néceſſaires, & l'artillerie fut tr
avec une égale vîteſſe par des relais q
Seigneurs avaient eu ordre d'établ
peine la nouvelle de l'invaſion du R
Tamour fut-elle répandue, que la
Nobleſſe monta à cheval, & forma
Corps auſſi nombreux que l'arriere-b
Français & la Poſpolite des Polonc
joignit aux vieilles bandes, & vint b
l'honneur de vaincre ou mourir pc

ion. Depuis dix ſiecles on n'avait vu dans Orient une Armée auſſi formidable & auſſi rillante; le ſuccès précédait ſes pas, & 'ardeur les guidait.

Le Roi de Tamour s'était déja préſenté i Omar, & avait envoyé des Troupes Lé-geres & des Dragons pour engager l'affai-e; mais ce Général, qui attendait ſon Maî-re, n'avait voulu rien entamer, & préféré erdre quelques avantages peu importants, u riſque de ſacrifier à la fortune.

Animé par le gain de deux combats, Ioador, Souverain de Tamour, ſe crut le force à meſurer les ſiennes avec celles de éraddin, qui, moins préſomptueux, quoi-ue plus fait pour l'être, ne négligea aucune les regles de l'art, guidé par la prudence. es deux Armées s'approcherent; l'Empe-eur eut ſoin d'appuyer ſes ailes, & dé-loya ſon Infanterie ſur deux lignes, après voir eu la précaution de jetter entre ſes ıtervalles quelques Bataillons pour empê-her que cette Infanterie ne fût entamée ı cas que ſa Cavalerie fût battue. Il confia ıe réſerve de quarante Eſcadrons, placée :rriere le centre des Bataillons, au frere

d'Omar, Officier d'une grande distinction; & tout étant préparé, il fit donner le signal. La Noblesse, montée sur des chevaux Tartares, d'une légéreté surprenante, attaqua au grand galop, & fit briller, sur la tête des Rebelles, ses redoutables cimeterres : l'Infanterie marcha à grands pas à l'Ennemi, chaque Commandant ayant pour objet de percer devant lui, ménageant son feu pour l'instant où il ferait tourner le dos à son Adversaire. Le Soldat avança fiérement haut les armes, & pénétra dans les lignes ennemies sans avoir rompu ses rangs; nul choc ne l'arrêta : faisant alors des décharges par Bataillons, les Tamourois ébranlés, ne purent que fuir. Moador, ne voyant plus de ressource, prit la seconde ligne de son Infanterie, & lui fit garnir un défilé avantageux, qu'il borda de plusieurs batteries, où il craignait peu d'être forcé; mais voyant Féraddin le suivre, & prêt à le tourner, il ne pensa qu'à sa liberté & à la conservation de sa Couronne, & détacha Ximin son fils, pour négocier sa grace.

Ce jeune Prince arriva lorsque les Dragons étaient encore à la poursuite des

yards; il fit ſigne qu'on ceſſât le carnage, demanda à être préſenté à l'Empereur. Seigneur, lui dit-il, tu vois le Fils de Moador, qui vient te jurer une fidélité que tu mérites moins par la crainte de tes armes, que par l'éclat de tes vertus: ſi j'euſſe eu plus de crédit près du Roi, & que des flatteurs en euſſent eu moins ſur ſon cœur, tu n'aurais pas eu à te plaindre de lui; mais, tu le ſais, pour obtenir l'oubli de ſes fautes, on doit les avouer. Moador, certain de ta généroſité, te demande la paix aux conditions que tu preſcriras; je viens pour te ſervir de garant de ſa foi. Si tu nous pardonnes, tu es un grand homme; ſi tu nous pourſuis, tu n'es qu'un Conquérant: nous ſommes vaincus, mais tu n'es pas invincible; ta clémence nous déſarmera, ta rigueur aſſurera dans nos mains le fer & le feu: choiſis; le Vainqueur de Nortard-Toour oubliera-t-il la journée de Balkire?

Non, répondit l'Empereur, je ne connais point cette loi barbare qui permet & ordonne de pourſuivre ſon Ennemi ſans

lui laiſſer d'eſpoir; retournez à Moador, dites-lui que j'oublie ſa révolte, que je ne demande que deux millions de (*a*) *dollards*, pour être répartis dans les Provinces que mes Troupes ont traverſées; un Traité ſolemnel par lequel il s'engage à payer déſormais le tribut annuel dont il eſt redevable à ma Couronne; &, pour ſûreté de l'exécution de ces articles, un de ſes Enfants, qui ſera élevé à ma Cour avec la plus ſoigneuſe attention. Je vous demanderais, brave Ximin; ce que je vous ai vu faire dans l'action, votre réputation, votre air, tout m'attache à vous : mais je ſais combien un homme du caractere de votre Pere a beſoin d'en avoir près de lui un du vôtre; vous nous ſervirez tous deux, & je vous regarde comme la cauſe & l'effet de notre alliance.

Ximin, enchanté du ſuccès de ſa négociation, remercia l'Empereur dans les termes les plus forts; mais lui ayant appris qu'il n'avait qu'une ſœur au berceau, il craignait qu'elle fût refuſée pour ôtage :

(*a*) Le Dollard vaut près de 3 liv.

ſon inquiétude trouva grace. Allez, lui dit Féraddin, tout ce qui me ſera préſenté par Ximin me ſera chér.

L'Héritier de Tamour partit, & fut trouver le Roi, qui fit dreſſer un Traité, & le chargea de le porter à l'Empereur, près de qui il reſta, pendant que des Officiers étaient allés à Pébar prendre ſa Sœur; elle arriva, peu de jours après, avec une ſuite conſidérable de femmes. La jeune Alzéide plut infiniment à Féraddin; on ne penſa plus aux malheurs d'une Guerre dont le flambeau, à peine allumé, s'était éteint pour jamais. Le vieux Moador, retenu par une mauvaiſe honte, n'ayant pas voulu paraître aux fêtes que les deux Armées ſe donnerent, les Princes en firent les honneurs.

Notre Héros, ſatisfait de Ximin, s'en ſépara, & le laiſſa pénétré de ſes bontés: les Troupes défilerent, & le Monarque arriva à Luggbridd, précédé de la Renommée, accompagné de la jeune Princeſſe, & ſuivi d'une Armée victorieuſe.

L'Impératrice fut ravie d'avoir la petite Alzéide; ſa beauté naiſſante, & la douceur de ſes traits, la prévinrent en ſa faveur,

au point qu'elle promit, & voulut lui ſervir de mere. L'âge de Zorozaïm était égal au ſien; mais par le don de Noire-comme-encre, il était plus formé : on le préſenta à la Princeſſe de Tamour; à peine l'eut-il apperçue, qu'il s'approcha de ſon berceau, & lui donna un baiſer, qui, à cet âge, ne doit rien ſignifier, mais qui diſait beaucoup par l'ardeur qui l'inſpirait. Rozéide le remarqua, & prenant cet événement pour un jeu du haſard, elle s'en amuſa; mais réfléchiſſant à la ſuite des événements qui avaient amené celui-ci, elle crut reconnaître la volonté du Deſtin, & s'en occupa. Penſant alors qu'Alzéide était réſervée à ſon Fils par le Maître ſuprême, que la Fée ſouveraine de Terre-d'Ombre ne lui avait pas donné une force & une intelligence précoce ſans un myſtere caché, elle réſolut d'augmenter, par l'éducation & l'habitude, une flamme dont la ſource devait devenir celle de ſes plaiſirs & de la gloire de ſon Peuple.

En effet, Zorozaïm & Alzéide, égaux en beauté, en agréments, en ſagacité, étaient ſurprenants, & trompaient chaque jour les ſoins

ſoins de leurs Maîtres, en prévenant leurs leçons, & pénétrant ce qu'ils voulaient leur apprendre. Elevés ſans contrainte, & répondant aux vues politiques, ils nourriſſaient cette premiere ardeur qui devait être un jour le feu le plus pur : nuls égards ne les contraignaient, & ils faiſaient éclater, aux yeux de la Cour, le plaiſir d'être unis & le chagrin d'être ſéparés.

Ces heureux enfants jouiſſaient du calme heureux de leur âge, où les inquiétudes, les paſſions inconnues laiſſent l'ame ſans action, attendant qu'elle en reçoive du développement organique des ſens, lorſqu'Aris-Boulec-Moour parut à Luggbridd. Ce Monarque ne pouvait ſouffrir plus longtemps l'abſence de Rozéide, il avait quitté ſes Etats pour venir à ſa Cour, & pour éviter le fatigant cérémonial ; il n'y portait que le titre de Prince de Kamfour. Ce Souverain, qui avait pris part à la guerre de celui de Tamour, offrant un ſecours à Féraddin, vit avec tant de plaiſir l'aimable Alzéide, qui ſervait d'ôtage, qu'il en devint amoureux ; il l'appellait ſa fille, ne voulut plus s'en ſéparer : & après l'avoir

demandée à Moador, & en avoir obtenu l'agrément de ſon gendre, il réſolut de la confier à Noire-comme-encre, qui ne lui avait point donné de Princes, & qui, devenue la meilleure femme du monde, ſerait charmée de préſider à ſon éducation, dans le deſſein de l'élever pour Zorozaïm. On fut d'accord, d'autant plus aiſément qu'il y avait lieu de croire que la Fée lui ferait quelque préſent important.

Les Rois, guidés par la ſimple curioſité ou par d'autres motifs, voyageaient alors. Féraddin pouvait le faire avec moins de danger qu'aucun autre Potentat, puiſqu'il laiſſait ſon Empire dans la paix la plus profonde, ſon Commerce établi, ſes frontieres aſſurées, ſes Troupes nombreuſes & aguerries. Il ſupplia Aroſmad, qui préſidait au Conſeil, de régner encore; mais ſon auguſte Pere ne ſe réſerva que le droit de propoſer ſon avis, & voulut que Rozéide fût déclarée Régente : il fallut s'y ſoumettre, & cette cérémonie donna lieu aux Peuples de faire éclater leur amour pour cette Princeſſe, & de prouver que leur obéiſſance pour l'Empereur & pour elle ſerait égale.

Aris-Boulec-Moour, qui n'avait plus de ſujets de crainte dans ſon Royaume, que la Reine gouvernait avec la plus ſcrupuleuſe équité, s'offrit d'accompagner, dans ſes voyages, Féraddin, à qui ſon expérience pouvait être utile; il avait parcouru l'Aſie & l'Afrique dans ſa jeuneſſe. Notre Héros remercia, &, ravi d'avoir un tel compagnon, prit, comme lui, le nom d'une de ſes Provinces; ils partirent comme deux Grands qui voyagent dans le deſſein de rapporter de l'Etranger des connaiſſances, & d'en enrichir leur Patrie.

Je ne dirai point à Votre Majeſté que les adieux des Epoux furent extrêmement touchants, que ceux d'Aroſmad & du Roi des Melons-Bleus ne le furent pas moins; mais je ne puis oublier le chagrin qu'Alzéide & Zorozaïm eurent de ſe ſéparer. Soit preſſentiment, ſoit habitude de ſe voir, ſoit crainte de ſe perdre, ils ne ſe quittèrent qu'après avoir verſé un torrent de pleurs, ſeules armes qu'ils puſſent oppoſer à la violence qui leur était faite. Aris-Boulec-Moour voulant conduire la Princeſſe de Tamour, donner quelques ordres,

& commencer la ſuite de ſes voyages par ſes Etats, en prit la route. Les deux Souverains, ſuivis de deux Ecuyers, de douze Gardes-du-corps, de ſix chevaux de main, & d'un Cuiſinier, quitterent Luggbridd.

Bravò, interrompit Schah-Baham, voilà des gens de précaution; car ils auraient pu faire mauvaiſe chere chez des Peuples qui ne connaiſſent ni les extraits de jambon, ni la cuiſine au vin de Champagne; mais, *Aga*, n'ont-ils pas un Officier qui leur faſſe des fromages à la glace, que j'aime beaucoup, & qui leur entretienne une proviſion de *maraſquin*, dont je bois, ſoit dit entre nous, avec plaiſir? Je trouve bon qu'ils gardent l'*incognitò*, cela évite des dépenſes qui.... Continuez, Amuley.

Par économie politique, & pour maſquer leur grandeur, nos illuſtres Voyageurs n'avaient pas ordonné une ſuite plus nombreuſe; cette eſcorte, compoſée de gens d'une bravoure à l'épreuve, & d'une fidélité reconnue, ſuffiſait à leur ſûreté, & marquait aſſez ce qui leur était dû pour jouir de la conſidération à laquelle ils prétendaient chez les Peuples qu'ils allaient

connaître. Cette Troupe valeureuſe était commandée par Nézelim, qui méritait de jour à autre plus de faveur, mais qui ne pouvait en jouir d'une plus complette.

Les Princes, Guerriers dès leur naiſſance, accoutumés aux fatigues de la guerre & de la chaſſe, étaient à cheval, & ne quittaient pas la portiere de la gondole d'Alzéide, où elle était avec ſes femmes. Souvent, les yeux fixés ſur cet agréable enfant, ils ſe faiſaient part des projets qu'ils formaient ſur elle; & toujours concluaient qu'elle devait être le partage de Zorozaïm, qu'il fallait élever conſéquemment. Quel ſoin ne méritait pas l'éducation d'une Princeſſe, héritiere de Tamour, qui devait monter ſur le Trône de Miloloo, & unir à ces deux Couronnes celle des Melons-Bleus, qu'Aris-Boulec-Moour, n'eſpérant pas de Succeſſeur, promettait de faire paſſer à ſon Epoux! Noire-comme-encre, après avoir abjuré les erreurs de ſon tempérament, méconnu la haine, la jalouſie, l'envie, ſoumiſe aux loix de l'amitié, était faite pour remplir ce grand deſſein.

Pluſieurs jours s'étaient écoulés avec

agrément, le ciel avait été ſerein, la route belle; on croyait moins voyager que ſe promener, lorſqu'on arriva aux frontieres des Etats d'Aris-Boulec-Moour, qui, voulant garder l'*incognitò* juſques chez lui, pour ne pas retarder ſa marche, déclara à ſes Gouverneurs & à ſes Peuples, que, ſatisfait de l'hommage de leurs cœurs, il n'exigeait aucun extérieur. Il fut obéi, & au-lieu de cérémonies publiques, de feux, d'arcs de triomphe, élevés aux Souverains médiocres comme aux meilleurs, on n'entendit que ces cris répétés : *Vive à jamais notre Maître, notre Pere, notre Tout,* accompagnés de geſtes expreſſifs.

Cette façon d'honorer eſt bien ſenſible; auſſi l'ame du Pere de Rozéide en fut-elle émue : & ce Prince, traverſant une de ſes Villes à pied, ne refuſa pas ſa main à un de ſes moindres Citoyens, qui s'empreſſait à jouir de cette faveur : « Oui, lui dit-il, „ vous êtes tous mes enfants; faſſent les „ Dieux que je puiſſe mériter leurs bien„ faits pour les répandre ſur vous! „ Les Habitants des Campagnes, accourus ſur le chemin, continuerent les chants d'allé-

greſſe; & les deux Monarques arriverent à la Capitale, au milieu d'une double haye de Sujets fideles.

Noire-comme-encre reçut Féraddin avec les marques d'amitié les plus diſtinguées; elle fut épriſe des charmes de la jeune Alzéide, comme le Roi l'avait été, & ſe chargea volontiers de l'élever dans les vues dont on lui fit part.

Notre Héros, dont l'objet était de s'inſtruire des différents Uſages & des Loix de ſes Voiſins, pria Aris-Boulec-Moour de lui faire expliquer par ſon Chancelier celles qu'il avait inſtituées, & qui avaient complété le Code de ſon Prédéceſſeur. Il y trouva des choſes admirables: l'ordre des ſucceſſions était ſagement établi; on n'y connaiſſait point ce partage inégal, adopté dans certaines Provinces, rejetté dans d'autres, appuyé ſur des raiſons contraires, que l'opinion des hommes, toujours ingénieux à ſe laiſſer ſéduire, prétend être les meilleures. Les enfants, égaux par les droits de la Nature, avaient les mêmes prétentions. Leur reſpect, pour leurs Auteurs, était ordonné, leur déſobéiſſance punie;

mais auſſi le caprice des Peres était enchaîné, & nul autre Magiſtrat que le Roi ne pouvait prononcer l'exhérédation. Il n'y avait qu'une ſeule maniere de procéder, au moyen de quoi peu de conteſtations, encore moins de différentes interprétations de coutumes; on ne connaiſſait pas la compenſation des dépens : car, diſait le Roi, de deux Plaideurs l'un doit avoir droit, l'autre tort; l'un des deux ſeul doit liquider les fraix. Nulle cauſe, où il y avait ambiguité, n'était rapportée à l'audience; les Parties, toujours forcées à un accommodement par arbitres nommés. D'ailleurs, les fraix étaient très-peu de choſe, & ne ſervaient qu'à payer les Bas-Officiers; les Juges trouvant leur état trop noble pour l'avilir par une rétribution au-deſſous d'eux. Les Loix, toujours faites par les hommes, leur donnaient trop d'empire dans certains cas; le Légiſlateur, regardant les deux ſexes avec un égal amour, avait établi un équilibre parfait. Par la même raiſon, qu'il avait ordonné que chaque Médecin épouſât un genre d'étude particulier, & ſe livrât à une ſeule maladie ou à celles qui lui

étaient

étaient analogues, chaque Tribunal ne connaissait qu'un genre d'affaires : le Juge criminel n'était jamais civil ; le Noble ressortissait du Conseil du Roi ; le Militaire dépendait de celui de guerre ; le Traitant, de la Chambre des Finances ; le Peuple, d'une Commission particuliere : le Clergé avait ses Juges, incompétents pour qui n'était pas de ce Corps.

Les divers Tribunaux, jaloux de leurs droits, les respectaient, &, se regardant comme Membres du Souverain, concouraient au repos public en assurant le leur.

Féraddin, après avoir pris plusieurs instructions du premier Magistrat des Melons-Bleus, qui lui développait la profondeur de son savoir & la sagacité de son génie, le pria de recevoir un Jurisconsulte qu'il lui enverrait, pour s'instruire sous lui du grand Art de dispenser la justice.

Le séjour des Princes à la Cour de Noire-comme-encre, ne fut pas long : ils avaient un dessein à remplir ; ils la quitterent pour l'exécuter ; &, voulant commencer leur course par le Zapourstan, aujourd'hui le Japon, ils en prirent la route, laissant Alzéide en bonnes mains.

CHAPITRE II.

Féraddin enleve Tachma, Princeſſe de Zapourſtan, à la fureur des monſtres; ſon Hiſtoire. Moſouf, ſon Pere, la revoit avec un plaiſir indicible. Le Héros part dans un paquebot *enchanté pour le Pays de Crudox.*

FÉRADDIN, Aris-Boulec-Moour, & Nézelim, Confident de tous deux, s'avançaient vers le Zapourſtan, & marchaient en avant, ſéparés de leur ſuite, lorſqu'ils entendirent, dans une forêt où ils ſe trouvaient engagés, les cris d'une femme, étouffés par le bruit perçant de pluſieurs inſtruments de guerre. Le Roi ſe ſentit ému, &, malgré ſon âge, cria à l'Empereur, qui avait déja le cimeterre à la main, je vous ſuivrai, mon Fils: ils preſſent à l'inſtant leurs chevaux, & ſe portent à toute courſe au lieu d'où partaient ces lugubres accents. Quel ne fut pas leur ſaiſiſſement, lorſqu'ils apperçurent une femme, belle comme la Déeſſe des

Amours, entourée de quatre tigres furieux, prêts à la dévorer, retenus par des Barbares qui attendaient le signal de livrer à leur rage cette infortunée? Quatre troupes de Cavaliers formaient un quarré, & entouraient cette fatale arene. Appercevoit la victime, & fondre sur les monstres, fut pour nos Braves l'ouvrage d'un moment; Féraddin abattit les têtes de deux tigres, ses Compagnons firent le reste: mais après avoir vaincu ces terribles animaux, un combat plus sérieux leur fut livré. Cette Garde, jusques-là immobile, les enveloppa & les chargea; ce fut alors qu'ils firent des prodiges. Les Milolois arriverent, &, voyant leur Maître dans un danger aussi preſſant, portèrent par-tout le carnage & la mort. Après un avantage égal, malgré la supériorité du nombre des Soldats du Zapoursan, la victoire se déclara pour les généreux défenseurs de l'innocence. Les uns lors de défense, les autres fuyant un trépas assuré, mirent bas les armes, & laissèrent le champ libre à Féraddin, qui, s'approchant de la belle Indienne, dont les bras élevés au Ciel peignaient les inv-

„ ſes, Madame; quittons ces lie
„ mais déteſtables, fuyons ces triſ
„ jets : ne craignez rien, tout obé
„ ce Seigneur, montrant Aris-B
„ Moour; nous voyageons pour d
„ rêts communs, & comptons ren
„ reſpects à Moſouf, Roi du Zapc
„ nous vous aſſurerons un aſyle à ſ
„ & ſi des raiſons, que nous ne
„ pas pénétrer, vous obligent à fu
„ vous promettons un puiſſant ſec
„ Roi des Melons-Bleus. „ Vous all
m'abandonner à la fureur de mo
répondit, en répandant un torrent
mes, la craintive Princeſſe; vous
Tachma, fille de Moſouf, qu'il a
une mort plus honteuſe que terribl
Seigneur, quittez votre premier

vous refuſez d'y travailler. Quelles graces ne devons-nous pas aux Immortels, à ces Dieux vengeurs des crimes, reprit l'Empereur, d'avoir conduit nos pas dans ces vaſtes ſolitudes, & d'y avoir vaincu vos Ennemis? Mais, Madame, la Renommée publie les vertus du Roi votre Pere; il regne, dit-on, par la juſtice ſur ſes heureux Sujets; par quel fatal aveuglement eſt-il auſſi cruellement ſéduit? Nous allions apprendre de lui le grand art de rendre les hommes meilleurs, & de les conſerver tels. Cependant, choiſiſſez, ou de trouver une Protectrice dans la Fée Noire-comme-encre, ou de nous permettre d'éclaircir Moſouf, plus malheureux de vous avoir condamnée, que vous d'être victime de ſa fureur. Mes jours ſont en vos mains, Seigneur, dit Tachma, avec plus de tranquillité; il me ſera plus glorieux de triompher de la calomnie, que de l'éviter par une fuite qui ſert de preuve à d'injurieux ſoupçons. Je ſuis vos pas, ſi vous me promettez beaucoup de ménagement pour le Roi, qui reviendra peut-être difficilement, & de ne point prendre mes intérêts & de

ne me ſervir qu'après avoir été inſtruits de la vérité de mon aventure.

Les deux Monarques étaient curieux de ſavoir l'hiſtoire de la Princeſſe de Zapourſtan, mais ils n'oſaient la preſſer de la leur confier; charmés de ſon offre, ils s'avancerent vers un Temple, ruiné en partie, & s'étant aſſis ſur des colonnes briſées, Tachma, qui croyait lire dans leurs yeux le deſir qu'ils avaient de l'entendre, commença en ces termes:

Hé, mon cher Aga, s'écria le Sultan, donnez-moi vîte cette Hiſtoire, s'il y a quelque choſe d'intéreſſant, un peu d'amour, de broderie, de merveilleux; vous m'aſſommez de Guerre, de Légiſlation, de traits moraux: je vous avertis que j'ai du goût, & que je ne ſerai pas le ſeul qui penſe ce que je vous dis. Quand je vous aurai ordonné de livrer ce Conte à l'impreſſion, on le trouvera raiſonneur, plein de Tactique, pas aſſez galant: je ne ſuis ni à la tête de mes Armées, ni à celle de mon *Divan;* quoique, dans les deux cas, je n'en aime pas moins le plaiſir: je le répete, c'eſt à moi que vous contez, & non

à la Sultane, qui, de mere en fille, eſt de race Moraliſte. A merveille, Schah-Baham, répondit la Favorite, vous ne laiſſerez jamais échapper l'occaſion de me draper; vous êtes en vérité le premier Mari qui ſe plaigne du ſens-commun de ſa Femme. Amuley, vous êtes Hiſtorien, rempliſſez votre charge, ſans en redouter de conſéquences.

HISTOIRE

De Tachma, Princeſſe de Zapourſtan.

UNIQUE fruit des amours de Moſouf & de Méadarmé, j'étais chérie comme Héritiere de la Couronne, qui paſſe ſur la tête des femmes au défaut de Princes : je croiſſais avec quelques agréments; mes talents exercés promettaient des plaiſirs à mon Pere dans ſes jours avancés, & l'aſſuraient que je ne ſerais pas indigne de partager avec lui le poids des affaires. Nos Peuples, ſéduits par des dehors flatteurs, comptaient que le choix du Maître que je leur donnerais ſerait à leur avantage; l'amour & la politique parlaient en ma faveur.

J'avais atteint ma seizieme année, lorsque le Roi me proposa plusieurs Princes voisins ou alliés : quelques-uns méritaient des égards, mais presque tous cédaient aux épreuves que j'imposais. Je promettais de couronner l'ardeur de celui à qui je ne découvrirais pas de défauts pendant six mois. On prétend que les femmes ne peuvent se masquer un an ; je n'ai trouvé qu'un homme qui ait tenu la moitié. Ma conduite déplut au Roi, qui m'accusa de caprice ; & me sollicitant de déterminer mon choix, m'apprit que, victime de l'Etat, celui du Sacrificateur ne devait m'intéresser qu'en proportion des biens qui résulteraient de mon obéissance. Je ne demandai plus qu'un dernier essai, & promis de céder à la volonté de mon Pere en cas qu'il ne me réussît pas.

A peine m'étais-je décidée, que le Génie Podagrambo, & Nadaïr, Prince de l'Isle Verte, aujourd'hui Céylan, parurent sur les rangs. Le premier d'une figure basse, d'une hauteur insoutenable, d'un caractere à ne prendre jamais : le second joignait, à l'air le plus noble, toutes les qualités qui se

nt aimer; parlant bien, ſe préſentant de
ème; ſuivi de pluſieurs amis qui chan-
ent ſes vertus, en en faiſant tous les jours
raître de nouvelles, il ne lui fut pas dif-
ile de ſe faire diſtinguer. Déja pluſieurs
inces avaient pris leur parti, & la ſingu-
ité de mon procédé en aurait peu ra-
ené, quand Nadaïr vint faire parler ſes
ux. Il voulut connaître mon cœur avant
s'ouvrir à mon Pere; &, me jugeant
iguée des recherches de tant de Concur-
ts, il ne riſqua ſa déclaration qu'après
re aſſuré de me plaire. Chaque jour
it marqué par de nouveaux traits qui
ignaient ſa flamme; j'avais juré au Roi
ne plus refuſer ma main, & ce ſerment
nmençait à me moins inquiéter; je ſen-
; que le Prince de l'Iſle Verte était hom-
à porter la conſtance au-delà du terme
ſcrit; & que, n'ayant point de vices, je
pourrais le refuſer: mais réſolue de m'en
irer, je laiſſais les jours ſe ſuccéder.
puis trois mois Nadaïr était à la Cour,
l'avait déclaré ſes feux que par des ſoins:
e ſoupçonnai de vouloir m'étudier; &
ûs depuis, qu'auſſi réſervé que moi, il

était en garde contre les erreurs d'un caprice : cependant, vaincu par son destin, il me cherchait, & je voyais sa bouche prête à me jurer une ardeur éternelle ; l'occasion se refusait : elle se présenta, il la saisit.

Le soleil avait été brûlant, l'air l'était encore, & j'étais allée me respirer sur un sopha de gazon, aux pieds d'une des cascades du Parc, seule avec une de mes femmes, lorsque Nadaïr s'offrit à mes yeux, & se jetant à mes genoux ; « l'amour le plus respectueux, me dit-il, ne peut déplaire à » la belle Tachma ; les Dieux auraient-ils » refusé de la sensibilité à une Princesse » qu'on ne peut voir sans être enflammé ? » J'ai vécu libre, Madame, jusques au jour » heureux où vos attraits, & plus encore, » vos vertus m'ont enchaîné ; je connais » les loix que vous avez imposées, elles ne » m'effrayent pas ; je tenterai tout pour » mériter la félicité de vous être uni à ja- » mais. Ordonnez de mon sort, permet- » tez à mon ardeur de briller ; permettez, » si j'ai l'avantage d'être préféré, de m'ou- » vrir au Roi, qui ne dédaignera pas mon » alliance.

Vous me trouvez moins surprise que je ne pourrais l'être, Seigneur, lui répondis-je; vos soins m'avaient préparée à vous entendre, voyez mon Pere, & soyez assuré que, s'il m'ordonne d'y répondre, il sera obéi.

Le Prince de l'Isle Verte, enchanté du succès de son aveu, courut à Mosouf, qui revenait de la chasse : pardonnez à mon impatience, lui dit-il, Seigneur, les temps, les lieux sont égaux; un homme dont le cœur ne peut contenir l'étendue de sa félicité, serait-il discret? J'aime, j'adore la aviſſante Tachma; depuis trois mois le secret a nourri mon amour : quelquefois flatté le retour, quelquefois sans espoir, je voulais parler, demander ou me plaindre; aujourd'hui le hasard m'a servi, j'ai peint à la princesse l'excès de ma flamme; elle a trouvé grace, & j'en ai reçu la permission d'obtenir votre aveu.

Vous m'affligez, lui répondit Mosouf; que ne vous êtes-vous livré plutôt avec la même confiance? vous m'eussiez épargné une fausse démarche. Ne vous croyant aucun dessein sur ma fille, j'ai engagé le Gé-

nie Podagrambo à eſſayer une conquête ſi difficile ; il arrive aujourd'hui : je vous préfere malgré ſa puiſſance, mais il faut uſer de ménagements, & pour vous & pour moi : cédons aux circonſtances, éloignons le Génie ; ne voulant pas nous l'attacher, n'en faiſons pas un ennemi.

Nadaïr, pénétré de trouver un rival dans Podagrambo, d'autant plus dangereux, que, ſûr d'être refuſé, il en deviendrait plus redoutable, s'occupa des moyens de me décider contre lui ; il y réuſſit aiſément. Nous propoſâmes différents ſtratagêmes pour éviter notre commun malheur ; nous trouvâmes à tous des difficultés, nous ne pûmes nous fixer à aucun. Si Podagrambo eût été un homme ordinaire, ou nous l'euſſions ſéduit, ou Nadaïr l'eût combattu ; mais Génie du premier ordre, il était impoſſible de le ſoumettre.

Nous étions au début d'une jeune Actrice, qui intéreſſait par ſa figure & par ſon art, lorſque mon nouvel Amant vint me trouver dans mon balcon : il m'aborda avec un air compoſé, où régnait la bonne opinion de ſoi, la certitude du triomphe, &

une fierté qui n'eſt jamais placée vis-à-vis des femmes. Je lui répondis avec douceur, mais moins bien qu'il ne s'en était flatté ; à ſouper, il m'attaqua, & riſqua des plaiſanteries qui ne trouverent pas crédit.

Le lendemain, après avoir obtenu la permiſſion du Roi, il paſſa dans mon appartement, me fit part de l'honneur qu'il voulait bien me faire, & m'aſſura de m'élever au rang des Puiſſances Aériennes. Mon embarras fut extrême : je m'évanouis ; il ſe retira, & me livra à toute ma douleur.

Nadaïr furieux, voyait Moſouf qui ne décidait rien : le Génie nous obſervait, & il ne lui était plus poſſible de me parler ſecrétement. Cependant mon Pere ſe défendait faiblement, & promit ſon conſentement à Podagrambo ſi je donnais le mien ; & lui dit que la choſe ne ſouffrirait d'autre difficulté que l'épreuve des ſix mois, dont je n'avais fait grace à perſonne. Le Génie, qui ſe croyait au-deſſus de la regle preſcrite, augura bien de ſon amour, & vint une ſeconde fois m'en fatiguer ; il fit plus, il oſa fixer le jour de notre hymen au premier de la Lune pro-

chaine : je pâlis, il ne s'en apperçut pas. Le Palais retentit du bruit de mon union; le fidele Nadaïr en fut le premier inſtruit: il trouva moyen de me faire paſſer un Billet, dans lequel il me priait de permettre à une de mes femmes, qui lui était attachée, de l'introduire dans mon appartement vers le milieu de la nuit, ayant des choſes de la derniere importance à me dire. J'y conſentis, & me fis coucher. A peine étais-je au lit, que le Prince ſe fit entendre : fuyons, me dit-il, adorable Tachma, un de mes Officiers a dérobé le ſecret du Génie; il doit lui arriver demain un Courier qui l'appelle dans ſes Etats pour appaiſer une ſédition. Cette chimere eſt inventée pour faire ſentir au Roi combien ſa préſence étant néceſſaire, il l'eſt d'abréger le cérémonial, & de terminer; il doit exiger que demain vous marchiez à l'Autel. Partons ſans différer, j'en ai aſſuré les moyens; recevez mes ſerments, livrez-vous à l'amour guidé par la vertu, ou, prenant ſon épée, ce fer va finir une vie importune.

J'étais incertaine, tremblante; je n'oſais

prononcer l'arrêt de ma liberté, ni celui de la mort de mon Amant; il me preſſait de parler, à genoux près de mon lit; ſa bouche était appuyée ſur une de mes mains: qu'il était preſſant! J'allais peut-être me rendre, lorſque le Génie parut dans ma chambre le poignard à la main. Qui que tu ſois, s'écria-t-il, Mortel audacieux, tu vas périr: à ces mots il s'élance ſur Nadaïr, qui bientôt commence un combat inégal. Trois fois mon Amant atteignit le cruel Podagrambo, & trois fois ſon fer inutile, ne pouvant pénétrer, rendit ſon adreſſe & ſon courage ſuperflus. Son lâche ennemi, abuſant de la ſupériorité de ſon eſſence, lui perça le ſein, il tomba à mes pieds. Vous voyez, me dit-il alors, que je ſais mieux venger mon honneur que vous le conſerver. Il diſparut après cette inſultante apoſtrophe, & me laiſſa en proye à ma fureur.

Je m'élançai, malgré mes femmes, ſur le corps de mon Amant, dont le cœur palpitait encore. Le tumulte paſſa de mon appartement à celui du Roi, qui crut ma honte aſſurée, puiſque Poda-

grambo le voulait, & me livra à ſa jalouſe rage.

(*a*) L'*Oddobachi* de Nadaïr l'enleva ſecrétement; & ſa bleſſure ne s'étant pas trouvée mortelle, un habile homme le tira d'affaire en peu de temps. J'étais inſtruite de ſon état; & condamnée par les Loix du Royaume, qui veulent que la Fille du Roi, ſurpriſe en tête-à-tête, ſoit abandonnée à la voracité des tigres, je demandai trois mois, délai qui ne peut être refuſé, pendant leſquels il ne me fut pas permis de travailler à ma juſtification. Podagrambo avait aſſuré mon crime; & Moſouf, qui en était perſuadé, refuſa de me voir & d'ouvrir mes Lettres. Le Prince de l'Iſle Verte, convaleſcent, trouva moyen de pénétrer dans ma retraite, & m'aſſura de changer ma deſtinée : je réſolus de le ſuivre; il me fit part des diſpoſitions de notre fuite, je les approuvai.

La nuit favoriſait notre deſſein, & déja nous comptions triompher de la vigilance de notre ennemi, & de l'aveuglement de mon

(*a*) Chef de la Garderobe.

mon Pere, lorſque, traverſant le Parc pour gagner le rivage, & delà le Vaiſſeau de Nadaïr, nous fûmes ſéparés par un tourbillon de vent d'une impétuoſité ſurprenante. Je perdis de vue Nadaïr, &, dans le même inſtant, je me trouvai dans mon appartement avec Podagrambo. « J'ai parlé, me dit-il, Madame, les yeux étincelants de colere; mais je puis détruire mon ouvrage, & vous rendre à la vie. Avez-vous cru, inſenſée que vous êtes, que le haſard m'avait éclairé ſur le rendez-vous que vous aviez accordé à Nadaïr? La force de mon art m'en avait inſtruite comme de votre fuite; cet audacieux, enlevé par mes ordres, va ſe repentir de ſa témérité : donnez-moi la main, ou mourez. » Je ne crains point la mort, lui répondis-je; que ferais-je de la vie, lorſque vous l'avez empoiſonnée? vous pouviez me diſputer à mon Amant, mais vous deviez reſpecter ma vertu; vous avez vaincu le premier en lâche, & outragé la ſeconde avec la même baſſeſſe: rendez-moi Nadaïr, je ne renonce plus à la lumiere; ſi vous n'êtes pas aſſez grand

pour le faire, laiſſez-moi mourir.... Eh bien, dit-il, demain vous verrez votre dernier ſoleil.

Moſouf, endurci par les conſeils perfides de Podagrambo, croyant devoir à ſon Peuple la vengeance du crime de ſa Fille, ſouſcrivit à l'arrêt de ma mort; & l'on m'envoya un *Bonze*, qui me fit des diſcours *bagiologiques*.

L'heure fatale était ſonnée, & déja un Héraut avait annoncé que le Souverain ne voulant pas que mon ſupplice eût lieu dans la Capitale, avait choiſi la forêt d'Aſſar pour qu'il reſtât moins de traces de ma honte, lorſqu'on ordonna de fermer les portes. Podagrambo laiſſa ſa victime dans les mains des Sacrificateurs, & partit pour faire reſſentir ſa haine à Nadaïr.

Je fus conduite dans ces bois épais & ſolitaires, où je vis l'appareil le plus funeſte, avec le ſeul regret des maux que ma faibleſſe cauſait à mon Amant, & celui d'être coupable dans l'opinion publique. Tout était préparé, lorſque vous avez volé à mon ſecours, & attaqué avec une valeur auſſi ſupérieure à celle des autres

hommes, que vous paraiſſez élevés au-deſſus d'eux. Si les malheurs de Tachma, après en avoir ſu la cauſe, vous touchent, généreux Guerriers; ſi vous avez connu l'amour, s'adreſſant à Aris-Boulec-Moour; & ſi votre cœur eſt ſenſible, parlant à Féraddin, ne lui refuſez pas de lui apprendre à qui elle doit la vie.

Princeſſe, dit Féraddin, vous voyez deux Officiers du Roi des Melons-Bleus, qui n'ont fait que des choſes ordinaires; unis par les liens du ſang à ce Monarque fameux, vous nous trouverez toujours dignes de la grandeur de notre origine: nous ramenerons Moſouf; il reconnaîtra ſa faute, & ſera trop heureux de retrouver ſa Fille: ne perdons pas un inſtant, marchons à la Capitale.

L'Empereur & le Roi ſe préſenterent aux portes de Caryſſa, qu'ils trouverent fermées; l'Officier de Garde, qui croyait le ſacrifice de Tachma conſommé, les ouvrit ſans difficulté à notre Troupe invincible, qui demanda à être conduite au Souverain. Tachma, à qui Féraddin avait fait mettre un habit à la Miloloiſe, ne fut

pas reconnue; & déja ils étaient assez près du Palais, lorsque deux Cavaliers, échappés au carnage, vinrent annoncer leur perte; & reconnaissant nos Guerriers pour leurs vainqueurs, le Peuple, saisi de respect, d'étonnement, de douleur, & peut-être de joye, les entoura; & le Roi, instruit de l'arrivée des Etrangers, ordonna qu'on les lui présentât.

L'Empereur de Miloloo, sous le nom de Prince de Kamfour; & le Roi des Melons-Bleus, sous celui de Fondooz, saluerent Mosouf avec l'air de liberté que donne l'égalité de rang. Les Grands, attentifs, prêtaient l'oreille; leurs yeux étaient attachés sur ceux de Féraddin, qui allait parler; & leurs bras incertains semblaient se mouvoir pour applaudir. En effet, notre Héros prenant la parole, l'adressa ainsi au Souverain du Zapourstan. « Illustre & généreux Mosouf, » dont le nom fameux est révéré depuis les » portes de l'Orient jusques aux mers où » l'Astre qui nous éclaire va plonger son » éclatante lumiere, tu vois deux Princes » alliés au grand Aris-Boulec-Moour, à » qui les Dieux ont fourni les moyens de

„ te rendre ta vertu ſéduite, & l'infortunée
„ Tachuna à l'Univers. Le deſir de voya-
„ ger, &. d'apprendre chez toi & chez les
„ Rois éclairés le grand art de régner, a
„ conduit nos pas vers tes frontieres : ar-
„ rivés à la forêt d'Aſſar, nos yeux ont
„ été frappés du plus horrible ſpectacle.
„ Des hommes, plus féroces que les terri-
„ bles animaux dont ils excitaient la rage,
„ allaient livrer à leur dent meurtriere la
„ beauté la plus touchante qui fût jamais :
„ aſſurés par l'innocence qui brillait dans
„ ſes regards, de celle de ſon cœur, nous
„ avons attaqué les jours de tes Sujets pour
„ ſauver les ſiens ; tous ont mordu la pouſ-
„ ſiere, le Dieu des Combats a dirigé nos
„ coups : nous avons vaincu, & ſerions
„ criminels ſi nous n'avions arraché ta Fille
„ à l'horreur du ſupplice. Quel eſt donc
„ le ſort des Rois ? tout conſpirera-t-il
„ toujours à les ſéduire ? Podagrambo t'a
„ peint le reſpectueux Nadaïr ſous les traits
„ les plus noirs ; il a réſolu la mort de celle
„ qu'il n'a pu toucher ; le Barbare, loin
„ d'être un Génie, eſt au-deſſous de l'hom-
„ me. Je te parle avec aſſurance, je ne re-

„ doute rien; la bienfaiſante Radieuſe me
„ protege, la grande Noire-comme-encre
„ chérit ce Héros; nous ne craignons point
„ le courroux des Puiſſances Aériennes, &
„ ſur la terre nous avons des Amis & des
„ Soldats. Ne ferme point ton cœur au
„ repentir ſuivi de la félicité; reconnais
„ Tachma digne de toi & de Nadaïr, &
„ Podagrambo pour un lâche impoſteur,
„ dont la fuite précipitée aurait dû t'é-
„ clairer.

Jeune Guerrier, répondit Moſouf à Féraddin, & vous illuſtre Prince, qui le ſuivez dans ſa brillante carriere, ſoyez mes Juges. Que pouvait l'eſprit d'un faible mortel contre la ſéduction de Podagrambo? une Divinité maligne répandait ſur mes ſenſations des ténebres épaiſſes, aujourd'hui une victorieuſe y fait ſuccéder la plus pure lumiere. Où eſt ma chere Tachma? ſerais-je aſſez malheureux pour qu'elle eût pris la fuite, ou que vous craigniſſiez de me la rendre? Ah, puiſſent les Dieux, que j'ai outragés, punir mon crime par les plus terribles ſupplices, ſi la vérité ne parle par mes organes! Oui,

ır, qu'elle vienne jouir de l'amour
Pere & de ſon Peuple, que l'allé-
ſuccede à la déſolation : ne penſons
ıchma, à l'infortuné Nadaïr, au vail-
vénérable Prince de Kamfour & de
ɔz ; périſſe le ſouvenir de Poda-
ɔ.
vœux vont être accomplis, répon-
ıddin ; Nézelim, amenez la Princeſſe
gardée par nos fideles Soldats : il
auſſi-tôt ce Confident parut ſuivant
: Tachma, qui avait levé ſon voile
ıtré au Peuple des traits, qui, ayant
:s fait l'objet de ſon adoration, lui
rent des cris de joye répétés & ſui-
ues dans l'intérieur du Palais.
oi du Zapourſtan ne put ſoutenir
ɔraſſements de ſa Fille ; une vue ſi
ɛ ſi ineſpérée lui raviſſant des for-
ɾrieures à un ſentiment auſſi vif, il
onna dans ſon fauteuil à un raviſſe-
lus enchanteur qu'à craindre.
nu à lui, voyant Tachma à ſes ge-
ɔ ma fille, lui dit-il, jugez-moi, mais
z votre Pere, qui, n'étant qu'un
ɛ, eſt coupable malgré lui : vos braves

Défenſeurs m'ont tout appris ; après les Dieux, nous leur devons vos jours ; marchons au Temple offrir aux Immortels les marques de notre reconnaiſſance ; ces deux Héros, chéris des Cieux, leur préſenteront nos Sacrifices.

Après cet acte de religion, qui fut célébré avec la pompe la plus éclatante, les Rois retournerent au Palais de Moſouf y conſulter ſur les moyens de découvrir Nadaïr & de l'enlever au Génie, chez qui il était très-mal. Le réſultat de la conférence fut que le Prince de Kamfour intéreſſerait Radieuſe, & celui de Fondooz Noire-comme-encre. En effet, le premier écrivit à ſa Protectrice, le ſecond à ſon Epouſe, & firent partir un Officier chargé des deux paquets. Comme il y avait ſix cents lieues du Zapourſtan au Royaume des Sources-de-Lait, & que celui des Melons-Bleus était contigu, Noire-comme-encre fut priée de détacher un Sylphe à Radieuſe, pour en avoir plus promptement réponſe.

Le même Courier revint peu de jours après avec les nouvelles les plus conſolantes. Il remit à Moſouf, de la part de Radieuſe

dieuſe & de Noire-comme-encre, des Lettres de félicitation & d'aſſurance de l'intérêt le plus vif pour Tachma; & à Féraddin & Aris-Boulec-Moour, des inſtructions ſur ce qu'ils avaient à faire pour délivrer Nadaïr. Elles leur apprenaient que ce Prince, métamorphoſé en lion, habitait une forêt ſituée à la pointe Méridionale de l'Afrique, dans le Pays de Crudox, inhabité à cauſe de la prodigieuſe quantité de lions qui infeſtaient le rivage & l'intérieur des terres; Région aujourd'hui peuplée par les Hottentots, près le Cap de Bonne-Eſpérance. Radieuſe envoya à Féraddin une boîte enchantée, qui devait ſe changer en *paquebot*, lorſqu'il voudrait ſe mettre en mer; & dont la direction, vers l'exil de Nadaïr, ſerait invariable. Les éclairciſſements néceſſaires, unis à ce préſent, ne laiſſerent voir aucune difficulté à l'exécution.

Tachma conjura vainement les Princes & le Roi de lui permettre d'être du voyage, & d'oppoſer aux enchantements la puiſſance de ſes attraits ſur le cœur de ſon Amant; elle ne put obtenir de partager leurs haſards: il fut réſolu qu'elle reſterait

à la Cour, & que ſes Amis feraient valoir à Nadaïr l'excès de ſon bonheur d'avoir touché une Princeſſe auſſi généreuſe.

Le ſecret ſur le départ de nos Voyageurs fut obſervé: leur ſuite les ayant devancés au rivage, ils s'y rendirent. Féraddin poſa ſur les bords du vaſte Océan ſa boîte merveilleuſe, qui, ſe développant avec promptitude, offrit à la vue un bâtiment léger, d'une coupe agréable, & d'une richeſſe ſinguliere par l'or, la variété des couleurs & la beauté des étoffes qui brillaient de toutes parts d'un éclat inconnu.

On mit à la voile avec un vent heureux, après s'être fait les adieux les plus tendres. Un concert d'oiſeaux harmonieux, perchés ſur les vergues ou ſur les antennes, charmait l'ennui de la traverſée. Dès que le ſoleil cachait à cet *hémiſphere* ſes rayons bienfaiſants, un énorme ver-luiſant, attaché au pavillon, répandait une lumiere qui ſe faiſait ſentir à deux lieues à la ronde; au moyen de quoi on ne s'appercevait pas de la ſucceſſion des jours & des nuits. Mais, pendant qu'ils fendent les ondes incertaines des mers d'Aſie & d'Afrique, il

nſtruire Votre Majeſté de ce qui ſe
t à Luggbridd.
! voyons, dit Schah-Baham, il y a
temps que je n'ai entendu parler de
ide; elle doit s'ennuyer, à moins qu'elle
it occupée: à ſa place je ne ſerais pas
nte que Féraddin fît le Don Qui-
e. Quand un mari s'éloigne pour des
is indiſpenſables, ſa mauvaiſe fortune
unit quelquefois; quand il peut s'en
nſer, il mérite de l'être. Ce n'eſt pas
e veuille établir ma remarque en loi;
is ce que deviendra une conjecture
je ne veux faire part à perſonne.

CHAPITRE III.

Podagrambo paraît à Luggbridd ſous les traits d'Oſmin, Roi de Madon; ſe déclare Amant de Rozéide; lui enleve Zorozaïm. Des Ambaſſadeurs du véritable Oſmin arrivent à la Cour. Podagrambo attaque Rozéide avec une Armée de Génies; Radieuſe accourt, & lui en oppoſe une qui le défait & le force à rendre le Fils de Féraddin: cette Fée part du Miloloo avec Oſmin.

PODAGRAMBO, dont le plus ſenſible plaiſir était de nuire, ne fut pas plutôt inſtruit que Féraddin avait ſauvé la Princeſſe du Zapourſtan, & intéreſſé deux puiſſantes Fées pour lui ravir ſon Priſonnier, qu'il réſolut de ſe venger de notre Héros, qu'il regardait comme un ennemi capital. Incertain ſi les charmes de Tachma n'en avaient pas fait un rival, malgré ſon amour pour Rozéide, ou ſi la généroſité ſeule armait ſon bras, il n'en devint pas moins l'objet de ſa haine. Comme il ne lui était pas permis de traverſer ſa navigation,

il ne ſongea qu'à l'arrêter en terre-ferme, avant de perdre ſon Priſonnier, qu'il ne pouvait retenir, & fut l'attaquer dans ſa Capitale.

Maître de prendre les formes convenables à ſes deſſeins, il parut ſous les traits d'Oſmin, Roi de Madon, aujourd'hui Golconde. Ce Prince joignait à la figure la plus heureuſe, un eſprit ſéducteur & des richeſſes immenſes; il avait brilié à la Cour de Luggbridd, & on en conſervait le ſouvenir: Aroſmad & Rozéide virent ſon retour avec plaiſir. Le feint Oſmin, ſurpris de l'abſence de Féraddin, prétexta que le deſir de faire éclater leur ancienne amitié, l'avait engagé à quitter ſes Etats: il s'attacha à l'Impératrice; &, oubliant le titre d'ami de ſon Epoux, il ſe déclara ſon Amant. Cette Princeſſe fut outrée de ſon aveu, & cependant ne put lui en faire un crime; une Puiſſance inconnue combattait dans ſon cœur le devoir en faveur de l'inconſtance: la réflexion était pour Féraddin, le moment pour Oſmin. En vain Rozéide voulait-elle expliquer cette énigme obſcure; ſon ame, où elle avait toujours

trouvé des ſentiments dignes d'elle, lui paraiſſait tantôt éclairée du flambeau de la vertu & tantôt de celui de l'erreur. Elle adorait Féraddin, & ne pouvait haïr Oſmin : elle ſentait même qu'elle l'aimerait peut-être, & en était déſeſpérée. Podagrambo, comme Génie, cauſait ces mouvements intérieurs, & ſe croyait aſſuré de la victoire : comme Roi de Madon, il était certain de triompher de toutes les femmes ; l'eſprit, les talents de toute eſpece, la force, la beauté compoſaient ſon extérieur : dans ce temps-là, il n'y en avait pas qui tînt à des dehors auſſi ſéducteurs. Les fêtes qu'il donnait, étaient charmantes, & il avait trouvé l'art de plaire au vieil Aroſmad, & à Zirza, preſqu'autant qu'à l'Impératrice ; affectant une tendreſſe extrême pour Zorozaïm, les careſſes qu'il lui faiſait, trouvaient inſenſiblement le chemin de ſon cœur.

Chaque jour Podagrambo devenait plus preſſant, plus exigeant ; le très-peu que lui accordait ſa Maîtreſſe, irritant ſes deſirs & ne lui laiſſant entrevoir qu'une félicité fort éloignée, cette perſpective lui déplut :

la crainte du retour de Féraddin s'uniſſant à ſon inquiétude, il réſolut de vaincre, puiſqu'il ne pouvait pas jouir.

Ce Génie, qui n'était amoureux qu'autant qu'il le fallait pour l'intérêt de ſa vengeance, après avoir perdu l'eſpoir de plaire, conçut celui de ſe faire craindre en enlevant Zorozaïm, objet de la tendreſſe de Rozéide & de l'adoration du Peuple, pour le rendre, s'il le trouvait néceſſaire, ou le cacher à jamais, s'il ne réuſſiſſait pas dans ſes projets.

La Cour ſe promenait ſur le déclin d'un beau jour, dans un parc admirable; chacun prenait une route à ſon gré; Oſmin cauſant avec Rozéide, qui était ſuivie de Zorozaïm, porté par ſa Gouvernante, propoſa de paſſer une grille, qui communiquait à un bois. La beauté des allées, celle des arbres, le chant des oiſeaux, moins bruyant & plus tendre au coucher du ſoleil, tout y invitait. On arrive à un Obéliſque de Porphyre, on s'aſſied, & on parlait de choſes qui devenaient intéreſſantes, lorſque Zulramné, qui avait le jeune Prince ſur ſes bras, jetta un cri affreux. Rozéide, effrayée

regarde, & la voit terraſſée par un énorme (*a*) *amphisbene*, qui tenait Zorozaïm dans une des ſes gueules. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, parlant à Oſmin, « ſauvez » mon Fils, s'il eſt vrai que vous m'aimiez. » Podagrambo ayant cru lire dans les regards de l'Impératrice qu'il ſerait payé de retour s'il lui rendait ſon Fils, balança à le faire; mais jugeant que la nature ſeule avait parlé, & qu'aucun ſentiment en ſa faveur ne l'avait intéreſſée, il ſuivit ſon premier deſſein. Cependant, il lui répondit: s'il ne faut que périr pour vous prouver l'ardeur de mes feux, Madame, vous allez être obéie. En même-temps le ſabre d'une main, le poignard de l'autre, il fond ſur le monſtre avec une valeur qui lui coûtait très-peu; il l'attaque, le frappe pluſieurs fois, mais ſon fer ſe briſe en éclats; ſon poignard ne peut pénétrer, & le cruel animal, irrité de l'audace de ſon ennemi, s'élance ſur lui, éleve ſes têtes horribles, forme des ſifflements effroyables, répand un vénin infect, &, le mépriſant trop

(*a*) Serpent à deux têtes.

our le dévorer, ſe contente de le laiſſer
ns mouvement, étendu à terre.
Cependant, les Seigneurs de la Cour, ar-
rés par les cris des femmes, accourent &
ulent ou mourir ou ſauver Zorozaïm;
ais le monſtre, plus agile qu'eux, ſaiſit
proye, fuit en replis tortueux & diſpa-
it. Oſmin, rendu à la lumiere par les
ins des Chirurgiens de Féraddin, fut
entôt guéri de ſes contuſions; il joua
omme déſeſpéré, au point que Rozéide,
ui croyait lui avoir les plus grandes obli-
tions, s'intéreſſa à ſa douleur, la partа-
ant avec lui.
Aroſmad & Zirza étaient inconſolables,
Génie feignait de l'être, & c'était la
ıle façon de plaire. Les plaiſirs & la
uleur ont des termes égaux, ou plutôt
nchaînent & ſe ſuccedent: le Prince fut
ins pleuré; le cruel Oſmin crut qu'il
uvait parler encore de ſon amour, mais
cœur de Rozéide s'y refuſa; il ne lui
ta plus d'eſpoir.
Podagrambo, qui ne jouait plus à Lugg-
dd qu'un rôle très-déplacé, réſolut de
pas quitter la partie ſans quelque coup

plutôt de Peladin.

Il fit répandre ſous-main des diſc
injurieux à lui-même ; il aſſurait que
zéide avait accuſé ſa bravoure dans
taque du monſtre : gens apoſtés dil
aſſez haut qu'il était outrageant à un P
tel que lui d'avoir tenté l'action la
hardie aux yeux d'une Cour qui ne
naiſſait que les ſuccès ; il fit plus, ſes A
tinrent des propos indécents ſur ſa l
avec la Reine. Cette Princeſſe fut b
inſtruite de ce qui ſe paſſait ; elle en
vivement à Oſmin, pour ſe diſcul
ce qu'on lui prêtait, & en même
pour lui faire ſentir quels étaient ſe
s'il était vrai qu'il ſe fût vanté de
ques d'eſtime qu'elle lui avait acc
Le Génie ſe défendit de l'indiſc
mais avoua hautement combien

; Seigneurs qui lui avaient déplu, dont
ɔmptait qu'on lui enverrait les têtes:
; ſur le refus de Rozéide de punir
ıt examen, il parla avec aigreur. Aroſ-
, qui ſurvint, ne fut pas ménagé; on
ıauffa, on ſortit de la décence & de
ıajeſté des caracteres, on en vint preſ-
aux choſes dures. Oſmin ſe retira, fai-
des menaces; Aroſmad fut donner
ɔrdres néceſſaires pour les mépriſer.
n ſe préparait à Luggbridd à repouſ-
a force par la force, en cas que le Roi
ſadon voulût l'employer : la Régente
: expoſé au Conſeil les motifs de ſes
autions, & tous les Ordres de l'Etat
ɛnt juré de répandre la derniere goutte
eur ſang pour venger la Famille Im-
ıle de l'inſulte de l'Etranger, lorſque
ımbaſſadeurs du véritable Oſmin de-
derent audience. On ne ſavait quel
prendre : on voulait les écouter, les
oyer ſans les entendre, les arrêter; enfin
: décida à les introduire. Ils entrerent
onſeil, dont tous les Membres, l'œil ſé-
& le maintien compoſé, leur faiſaient
ıdre une réception peu favorable. Dès

qu'ils furent parvenus au Trône, où Rozéide était assise, ils lui présentèrent leurs Lettres de créance, & expliquerent les motifs de leur Ambassade, qui étaient l'amitié de leur Maître pour Féraddin, le besoin de former une alliance toujours plus intime avec lui, & le desir de le féliciter d'une maniere éclatante sur la naissance de Zorozaïm.

Les Grands se regardaient sans savoir que penser de cette demarche; à peine Osmin devait-il être arrivé dans ses Etats: comment avait-il fait cette diligence? avec quelle promptitude ses Ministres pouvaient-ils être arrivés? pourquoi complimenter sur la naissance d'un Prince qui venait d'être enlevé par un animal féroce à ses yeux? Leur étonnement était singulier; ils concluaient tous que c'était un nouvel outrage de l'Ennemi.

Arosmad qui présidait, prit la parole au nom de Rozéide, & l'adressa aux Ministres en ces termes: « Vous devez être surpris » du respect de ma Fille pour le droit des » gens; quelle autre Souveraine n'enverrait » pas aux fers les Députés d'un Ennemi qui

„ nous quitte à peine pour revenir nous
„ attaquer ? Avec quelle audace oſez-vous
„ vous maſquer des dehors de l'amitié,
„ lorſque votre Maître vient de nous met-
„ tre les armes à la main ? Par quelle cruau-
„ té, rappellant le ſouvenir de Zorozaïm,
„ venez-vous déchirer le ſein d'une mere
„ éplorée, qui ne peut oublier la perte
„ qu'elle en a faite ? Oſmin aurait-il des
„ remords ? non, il ne veut que nous ou-
„ trager plus ſenſiblement. Sortez, ap-
„ prenez à votre Roi que les Troupes de
„ Rozéide vont marcher à lui.

Le plus ancien des Ambaſſadeurs lui répondit : « Reſpectable Souverain, qui
„ régnâtes ſur cet Empire par la vertu &
„ l'amour du vrai, dont le nom eſt ſacré
„ chez toutes les Nations de l'Aſie, écoute
„ par ma voix cette même vérité qui pré-
„ ſide à tes actions comme aux nôtres.
„ Un ſommeil léthargique a-t-il ſéduit
„ nos ſens ? les Dieux nous ont-ils privés
„ des lumieres les plus ſimples ? exiſtons-
„ nous enfin ? car nous ne comprenons
„ rien à tes reproches. Depuis ſix mois,
„ Oſmin, bleſſé dans une chaſſe d'élé-

„ phants, n'a pas quitté ſa Cour; il vante
„ chaque jour l'amitié de Féraddin & ſes
„ vertus; il ignore le malheur de Zoro-
„ zaïm, & nous envoye pour reſſerrer
„ des nœuds qui ſont les charmes de ſa
„ vie. Nous ne partirons point, nous vou-
„ lons être priſonniers juſques à ce que tu
„ aies pénétré cet affreux myſtere : quel
„ eſt cet Oſmin dont tu nous parles? quel
„ impoſteur ou quelle Divinité maligne
„ s'eſt paré de ſon nom, ou s'eſt revêtu
„ de ſes traits? Notre Roi t'eſt peu connu,
„ ſi tu ſoupçonnes ſa foi; attends, avant
„ de le condamner, que la vérité ait fait
„ briller ſon flambeau, & n'oublie pas
„ qu'un homme tel que toi ne doit croire
„ le mal que lorſqu'il lui eſt invincible-
„ ment prouvé.

Aroſmad allait répondre, lorſqu'on apprit qu'Oſmin paraiſſait à la tête d'une nombreuſe Armée, & inveſtiſſait la Ville, ſans qu'on eût eu d'avis de ſa marche dans l'Empire. Cette nouvelle, autant à craindre que ſinguliere, étonna le Conſeil. Les Ambaſſadeurs demanderent qu'on s'aſſurât d'eux, jurant que les apparences étaient

ıin, mais la vérité pour lui;
x armes.
:rneur de Luggbridd en avait
les portes ; & comme cette
onne, il fallait en faire le ſiege
rmes. Il faiſait ſes premieres
de défenſe, lorſque la Reine,
Envoyés du Roi de Madon,
:s remparts, pour examiner la
l'Ennemi. Quelle ne fut pas
le ces derniers de reconnaître
les drapeaux, les Troupes de
, lui-même enfin, diſpoſant ſon
ue? Madame, s'écrierent-ils à
:ci eſt incompréhenſible, vous
ɔmme nous; cette Armée a-t-
étrer au ſein de vos Etats, ſans
combattue par vos Troupes,
:é arrêtée par vos barrieres, ſans
jets en ayent averti la Cour?
s ſont-ils des traitres? ſommes-
us vils mortels? Oſmin n'eſt-
homme? Ceci eſt un preſti-
: Puiſſance, jalouſe, arme con-
ais, malgré les apparences, vous
: de la victoire : le Génie,

protecteur de notre Souverain, instruit qu'on ose l'outrager abusant de l'éclat de son nom, conduira le bras de vos Soldats.

Arosmad assembla ses Bataillons, les forma, &, résolu à ne pas se laisser bloquer, fit deux sorties nombreuses, qui devaient se réunir à un lieu convenu, & attaquer avec force. Les Milolois joignirent les Madonites; le choc fut terrible, le combat long-temps incertain. Le vieil Empereur, qui commandait, semblait avoir recouvré les forces de ses jeunes ans; il portait des coups assurés, & peut-être eût fait pancher la balance, lorsqu'il s'apperçut que plus les siens immolaient d'ennemis au salut de la Patrie, plus leur nombre augmentait. Nouveau Cadmus, Osmin, au-lieu de semer les dents du redoutable Dragon de Béotie, fit naître des Soldats armés des membres séparés de ceux qui avaient été tués : ce renfort successif allait causer la ruine des Milolois, lorsqu'ils apperçurent déboucher trois colonnes d'Infanterie, vêtue d'un blanc éblouissant, portant des panachés incarnat; & deux de Cavalerie, le

caſque en tête & le ſabre à la main. Cette Armée venait à eux du côté de la Ville: le premier mouvement fut celui de la crainte; ce ne pouvait être des Troupes Nationales promptement aſſemblées, elles étaient habillées de rouge: le ſecond, fut celui de l'eſpoir.

Le faux Roi de Madon ſe portait partout; il était ſur un char pour découvrir plus aiſément ſes lignes, & donner les ordres néceſſaires. Il vit avec douleur l'Armée qui s'avançait contre la ſienne; il reconnut Radieuſe qui la conduiſait elle-même, planant au-deſſus d'elle ſur un aigle monſtrueux. Il ne s'agiſſait plus de faire la guerre à des hommes, il fallait ſe défendre contre une puiſſante Fée, guidée par l'amitié, & qui avait obtenu la victoire du Souverain des Dieux.

Le fameux Méri-Dooun, Général de Radieuſe, joignit Aroſmad, & lui peignait la protection de ſa Souveraine qui lui amenait un Corps invincible, & la haine de Podagrambo, lorſque les Troupes des Sources de Lait ſe mirent en bataille. Méri-Dooun voulut que les Milolois ſe repo-

ſaſſent & ne fuſſent que ſpectateurs ; en effet, ils n'étaient pas de force à ſe meſurer avec des Génies. Aroſmad & les Ambaſſadeurs du véritable Oſmin obtinrent ſeuls l'avantage de combattre.

Je ne rendrai point à Votre Majeſté les différentes manœuvres de Podagrambo & de Méri-Dooun ; les charges terribles des colonnes & des eſcadrons de l'un & de l'autre parti : je dirai ſeulement que Radieuſe, dont les Troupes gagnaient du terrein, rencontra le Génie qui s'était élevé dans les airs, monté ſur le même ſerpent qui avait enlevé Zorozaïm, & lui dit : „ Ceſſez un combat inutile, Podagrambo, „ vous êtes vaincu, reconnaiſſez les er„ reurs d'une paſſion funeſte & les ordres „ du Deſtin. „ En même-temps elle lui montra une tablette où le Maître des événements avait écrit de ſon doigt lumineux ces mots redoutables : GÉNIE, RENDS HOMMAGE A LA VERTU DE ROZÉIDE, SON FILS A SA TENDRESSE, LA PAIX AU MILOLOO, OU CRAINS MA JUSTE SÉVÉRITÉ.

Podagrambo trembla à la vue des or-

dres ſuprêmes, & peut-être à celle de Radieuſe, dont la beauté, animée par l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui appartenait à Féraddin, était raviſſante. Il ne répondit rien, mais il fut agir.

On ſe battait vivement encore; les Miniſtres du véritable Oſmin avaient pour eux le Génie de leur Maître, & n'étaient plus des hommes ordinaires; ils faiſaient des prodiges, ils vengeaient la cauſe de la vérité, lorſque le Commandant des Troupes de Podagrambo fit demander à Méri-Dooun une treve de deux heures. Elle lui fut accordée; les Soldats des deux Puiſſances ſe réformerent à leurs drapeaux & à leurs étendards: on comptait ſe charger une ſeconde fois, quand un brouillard épais, deſcendu tout-à-coup ſur l'Armée de Podagrambo, la couvrit, & elle diſparut.

Cette vapeur fut raréfiée par le même pouvoir qui l'avait condenſée; & les Soldats des Sources de Lait, ne voyant plus d'Ennemis, pouſſerent des cris de joye, qui furent mille fois répétés par l'écho des montagnes voiſines.

Le champ de bataille, loin de repréſenter les horreurs qui ſuivent un combat, n'offrit que le ſpectacle le plus intéreſſant. On apperçut au milieu de ce vaſte terrein, un grand berceau de roſe : Aroſmad & Rozéide, qui étaient ſortis de la Ville pendant la treve, Méri-Dooun & les Miniſtres Madonites approcherent, &, pénétrant dans ce charmant cabinet, y trouverent Zorozaïm, couché ſous un pavillon de ſatin blanc rehauſſé d'or & de perles, jouant avec une colombe de même couleur. Rozéide ſe jetta dans les bras de cet enfant chéri, qui les lui tendait avec la démonſtration la plus expreſſive. Cet événement éclairant la conduite du faux Oſmin, on ne penſa qu'à rendre graces à Radieuſe, à qui on devait tant de choſes.

La Reine ordonnait de dreſſer un Autel pour y brûler des parfums en l'honneur de cette divine Fée, lorſqu'elle parut, & ne voulut d'autre hommage que celui de la reconnaiſſance. L'Armée des Génies bienfaiſants, n'étant plus néceſſaire aux deſſeins de leur Souveraine, ſe diſperſa, & chacun fut reprendre ſes emplois divers.

La Cour rentra à Luggbridd, dont le Peuple, répandu en flots innombrables, rempliſſait la campagne : cette multitude d'habitants fit pluſieurs (*a*) *rékiets* devant Radieuſe, & chanta des chœurs à ſa louange. Cette Fée inſtruiſit Rozéide de la haine que Podagrambo avait fait ſuccéder à l'amour qu'elle lui avait inſpiré ; lui apprit l'enlévement de ſon Fils, rendit juſtice à l'amitié d'Oſmin, dont le Génie avait tout emprunté pour être plus aſſuré de nuire, & promit d'employer ſa puiſſance contre lui, s'il oſait encore tramer.

Le calme fut rétabli ; Rozéide, raſſurée ſur la fidélité de ſes Sujets & ſur celle d'Oſmin, ſe livra aux plaiſirs qui ſuivaient toujours Radieuſe. Cette Fée attacha au bras de Zorozaïm un Taliſman, qui devait le préſerver des enchantements ennemis, & quitta le Miloloo, après avoir mis fin aux inquiétudes de l'Epouſe de Féraddin ſur les dangers de ſon voyage, qui devaient être pour lui une ſource de gloire.

(*a*) Inclination que font les Muſulmans dans les Moſquées.

La Reine des Sources de Lait n'était pas la ſeule Puiſſance qui eût armé pour Rozéide; Noire-comme-encre, inſtruite plus tard qu'elle de l'enlévement de Zorozaïm, qu'elle aimait beaucoup pour lui, & pour ſa chere Alzéide, à qui elle s'attachait infiniment, vola chez Podagrambo pour le forcer à lui rendre cet enfant. Elle ne le trouva pas, il était parti pour ſon expédition: elle le ſuivit, & le rencontra à ſon retour. Elle jugea qu'il avait été battu à ſon air conſterné; &, pour l'accabler totalement, elle l'arrêta, & lui dit: « Poda-
» grambo, retourne à tes Etats, & ne re-
» vois jamais Luggbridd; je ne te croyais
» pas aſſez ennemi de la vertu pour oſer
» attaquer celle de Rozéide; de l'amitié,
» pour abuſer de ſon nom ſacré; & de ta
» réputation, pour employer des moyens
» honteux de réuſſir. Fatiguée de perſé-
» cutions, j'ai reconnu combien le plaiſir
» de nuire eſt inférieur à celui de faire
» des heureux: tu ne retrouves plus Noi-
» re-comme-encre, je le ſens; montre de
» même à l'Univers qu'il eſt beau d'abju-
» rer ſes erreurs.

Le Génie répondit quelques mots assez mal cousus ; il était embarrassé de n'être pas meilleur, de n'avoir pas même envie de le devenir, & ne savait que dire à une femme qui avait été aussi méchante que lui. La Reine de Terre-d'Ombre lui fit part du voyage de son Epoux avec Féraddin au Pays de Crudox, & l'engagea à ne les pas inquiéter dans leur expédition. Podagrambo ne s'expliqua pas sur ceci : ils se séparerent mécontents l'un de l'autre.

Noire-comme-encre ne jugea pas à propos de se rendre à Luggbridd, & crut sa présence plus nécessaire à sa Cour, où elle avait laissé Alzéide, pour qui son intérêt augmentait chaque jour. Elle écrivit simplement à Rozéide, & l'instruisit des soins que son amitié lui avait fait prendre.

Les Rois alliés & voisins de Féraddin envoyerent des Ambassadeurs à la Régente de Miloloo, pour la féliciter sur l'heureux succès de la guerre du Génie. Ces Princes, & les Peuples de l'Empire, ne négligerent rien pour prouver combien un digne Souverain enchaîne aisément les cœurs.

Le Roi de Madon fut instruit par ses

Miniſtres de l'injure que Podagrambo avait faite à ſa gloire, & ſe trouvant ſuffiſamment vengé par la victoire que l'Epouſe de Féraddin avait remportée ſur lui, il quitta ſes Etats, & vint recevoir l'aveu de l'erreur où de funeſtes apparences avaient entraîné ſes Amis : il retourna chez lui, comblé de préſents, après avoir ſigné une alliance éternelle.

La Reine des Sources de Lait avait permis à ce Prince de la ſuivre à Merveilleuſe, dont l'Univers vantait la beauté & la magnificence ; elle ne fut pas fâchée d'avoir auſſi bonne compagnie : Oſmin était très-aimable, & la Fée, comme on le ſait, un peu galante. Ce qu'ils dirent, ce qu'ils firent en route, ne peut être placé ici, & ne le ſera pas même ailleurs, ſi Votre Majeſté ne le trouve néceſſaire.

CHA-

CHAPITRE IV.

Féraddin arrive aux Déserts de Crudox, y reçoit des Cieux une lance merveilleuse, dont il s'arme ; y trouve Mardam, Modéliar *de l'Isle-Verte. Différents combats de lions excités par Podagrambo, & pieges évités. Il trouve enfin Nadaïr changé en lion. La lance céleste le rend à sa premiere forme, & devient Tachma. On quitte le Rivage Afriquain ; on arrive au Zapourstan : on en part pour l'Isle-Verte....*

FÉRADDIN & Aris-Boulec-Moour avaient déja parcouru une grande étendue de mers, lorsqu'ils apperçurent le Cap, & le doublerent ; leur vaisseau s'approcha de la Côte, & la marée, s'élevant insensiblement, les mit à terre. Nos Héros & leurs Compagnons dresserent un Autel sur le Rivage, & y brûlerent un encens d'une odeur merveilleuse, en l'honneur de leurs Protectrices. Après avoir rendu leurs devoirs à ces Puissances, comme Intelligences Célestes, un coup de tonnerre se fit

entendre. Le ciel était ſerein ; ils ne concevaient pas d'où partait cet éclat, & crurent d'abord que c'était un ſignal de quelque vaiſſeau à la rade ; mais bientôt une lance de feu parut dans les airs, & tomba à leurs pieds. L'Empereur ſaiſit ce fer lumineux, dont les feux rayonnants ne lui firent pas ſentir la moindre chaleur : il s'arma de cet épieu céleſte, & marcha à la découverte.

Il était incertain de la route qu'il devait tenir ; le Pays de Crudox était immenſe, coupé de torrents, de montagnes, de bois épais. Dans quelle partie chercher Nadaïr ? combien de combats à livrer aux lions qui peuplaient les forêts ? quels travaux à ſoutenir ? Nos Guerriers, après avoir fait trois lieues dans les terres, n'avaient rencontré que quelques animaux féroces, qui les avaient laiſſés paſſer, les voyant en force ; ils ſe repoſaient ſur les bords d'une fontaine, dont les eaux avaient modéré la violence de leur ſoif, lorſqu'ils ſe ſentirent violemment agités : la terre trembla ſous leurs pieds, le ciel ſe couvrit de nuages épais, la mer agitée rendait des mugiſſements affreux, & le vent, qui ébran-

lait les forêts, y produiſait des ſifflements terribles. Ce déſordre de la nature ſemblait annoncer la préſence de Podagrambo : en effet, c'était lui qui voulait intimider nos Rois par les traits les plus ſenſibles de ſa puiſſance ; mais ce Génie avait oublié qu'un homme ordinaire, guidé dans une entrepriſe par la vertu & l'amour de la juſtice, craint peu les événements ; & qu'un Héros, animé du deſir de venger l'innocence opprimée, ne redoute rien.

L'orage ceſſa ; Féraddin, réſolu de marcher, prit ſon arme céleſte, & tournait à ſa droite, lorſqu'il ſentit dans ſa main l'épieu tourner à gauche ; il reconnut qu'il devait être ſon guide, & depuis, ſa pointe ſe trouva toujours dans la direction qu'il fallait ſuivre. Cette nouvelle bouſſole ne les trompa point, & les conduiſit près d'un antre ſauvage, d'où ils virent ſortir l'homme le plus ſingulier qui fût jamais. Il avait le buſte humain, ſa tête avait conſervé des traits forts & vigoureux, mais une jube hériſſée lui ſervait de chevelure ; ſes bras & ſes jambes ſe terminaient en griffes redoutables ; une queue énorme,

attachée à ſes reins, faiſait des mouvements menaçants ; lui-même était dans une agitation continuelle.

Féraddin fut à lui ſans le craindre, prêt à l'attaquer, s'il devenait furieux, ou à le ſervir, s'il était poſſible. Ne crains rien, lui dit-il, malheureux Habitant de ces Déſerts ; « Qui que tu ſois, tu trouves en
„ nous des amis qui chériſſent l'humanité
„ ſous quelque forme qu'elle ſe préſente.
„ Soit qu'une monſtrueuſe union t'ait
„ donné le jour, qu'une punition méritée
„ ait dégradé ton eſpece, ou que, perſé-
„ cuté par une Puiſſance ennemie, tu en
„ ſois la victime, parle, nous pouvons
„ t'être néceſſaire, tu peux nous être
„ utile. „ Utile ! répondit l'homme-lion, en joignant ſes redoutables pattes, & mettant autant d'expreſſion qu'il le put dans ſon geſte ; faſſent les Dieux que je le ſois à des Indiens, à mes Freres, à des Milolois dont je reconnais la langue ! Mais que puis-je ? je ſuis un infortuné qui n'avait pas aſſez de ſa propre miſere, il fallait y ajouter la douleur de voir mon Prince encore plus à plaindre.

Vous voyez, Seigneur, le triſte Mardam, grand (*a*) *Modéliar* de l'Iſle-Verte; mon Frere, qui a ſouſtrait Nadaïr, mon Roi, à la mort que Podagrambo croyait lui avoir donnée dans l'appartement de Tachma, Princeſſe du Zapourſtan, eſt devenu l'objet de l'injuſte vengeance de ce Génie; nous n'en avons plus de nouvelles. J'étais ſeul avec Nadaïr, lorſque Podagrambo vint l'enlever; je voulus réſiſter, mes forces diſparurent, je ne pus que parler. Si jamais tu fis une grace, lui dis-je, accorde-moi celle de ſuivre mon Maître; je me livre à toi: il y conſentit, & nous fûmes portés dans ces climats avec une rapidité inconcevable. Nadaïr fut totalement changé en lion, & n'a pas conſervé comme moi l'uſage de la parole; ſes rugiſſements affreux étonnent les échos, & ſemblent ébranler nos cavernes: ils troublent le repos éternel de ces affreuſes ſolitudes; & les lions qui les habitent, lui font une guerre continuelle pour le forcer au ſilence: mais ce Prince malheureux ne peut ſe taire, & je

(*a*) Connétable.

crois que ſes gémiſſements ne peignent que la douleur qu'il reſſent de la perte de Tachma. Je tâche vainement de le calmer ; je fournis à ſes beſoins, je chaſſe pour lui, je lui parle, il me répond par des geſtes pantomimes ; ainſi s'écoulent nos jours & nos nuits. Hier Podagrambo me permit de l'aborder ; il traverſait ces Déſerts, monté ſur un (*b*) *hippopotame*, je lui demandai ſi notre ſupplice ſerait éternel. *Non*, me répondit-il, *vous ſerez libres lorſque la beauté & la laideur briſeront vos fers.* Cet oracle nous plonge dans une profonde inquiétude ; nous attendrons long-temps ſans doute la réunion de ces contraires.

Non, interrompirent Féraddin & Aris-Boulec-Moour, qui reconnurent, l'un le portrait de Radieuſe, & l'autre celui de Noire-comme-encre, qui était, comme je l'ai dit, devenue une femme excellente, mais toujours laide à faire peur ; non, nous vous rendrons à la ſociété. Où eſt le Prince ? c'eſt lui que nous venons chercher ;

(*b*) Cheval de riviere.

Podagrambo nous oppoſera des obſtacles, mais nous les ſurmonterons : &, pour ne vous laiſſer aucun doute, ſachez, fidele Mardam, que nous venons du Zapourſtan, que je ſuis Féraddin, Empereur de Miloloo; que vous voyez le grand Aris-Boulec-Moour, Roi des Melons-Bleus; que nous avons arraché Tachma à la fureur des tigres; que nous ſommes enfin arrivés dans ces Terres inconnues, conduits par les Fées ſouveraines des Sources de Lait & de Terre-d'Ombre, au pouvoir de qui tout cede dans la nature.

Mardam tomba à leurs pieds, & les conjura, dans les termes les plus forts, de ſuivre leurs deſſeins; ils furent enſemble chercher le Prince de l'Iſle-Verte, & parcoururent pluſieurs vallons ſans le trouver. Cependant le *Moddlier* apperçut un lion, de ſa taille & de ſa couleur, qui buvait l'eau d'une ſource voiſine; il courut à lui, criant, Prince, vos malheurs ſont finis.... Pour toute réponſe, le terrible animal s'élança ſur lui, & l'attaqua avec rage. Mardam, qui avait les forces de ſa nouvelle eſpece, & la raiſon de ſa premiere, pour en

diriger l'uſage, ſe défendit, & l'étouffa; mais ſix autres lions, attirés par les rugiſſements du vaincu, arriverent pendant le combat, & ſe jettant à la fois ſur Mardam, l'auraient mis en pieces, ſi Féraddin, qui, juſques-là avait été ſpectateur, ne ſe fût mis de la partie: il fondit deſſus, & ſon épieu céleſte ne fit graces à pas un d'eux. Le *Modéliar* oubliant ſon propre péril, tremblait pour l'Empereur; il était encore ſi ému après ſa victoire, qu'il ne pouvait trouver de termes pour lui marquer ſa reconnaiſſance. Calmez-vous, lui dit Aris-Boulec-Moour, mon Fils combattrait avec ſuccès tous les lions de ces forêts; le fer dont il les a frappés eſt un préſent des Cieux, & ſon courage ne connaît rien qui l'arrête.

Mardam, devenu plus ſcrupuleux examinateur, réſolut de ne plus approcher de lions que celui qui répondrait à ſa voix par les ſignes que lui faiſait Nadaïr; mais cette précaution devait encore être infructueuſe. Il avait déja parcouru avec les Rois tous les lieux où le Prince de l'Iſle-Verte ſe tenait ordinairement ſans l'avoir trouvé, il craignait que le Génie ne l'eût enlevé & ca-

ché dans quelque retraite inconnue, lorſqu'il crut reconnaître ſon Maître, & lui dit quels étaient ceux qu'il accompagnait. Le lion répondit avec les ſignes certains de l'intelligence la mieux raiſonnée, & ne laiſſa plus lieu de douter qu'il fût le malheureux Nadaïr. Il engagea par ſes geſtes les Princes à venir ſe repoſer dans un antre voiſin; on l'y ſuivit, & on y trouva des lits de mouſſe & de verdure.

A peine nos Rois & leur ſuite étaient-ils aſſis, qu'une pierre énorme ſe détacha de la voûte, & ferma l'entrée de cette caverne; elle était éclairée par un œil de bœuf, ouvrage de la nature; & la ſombre lumiere qui le pénétrait, ſemblait ne devoir éclairer que l'eſclavage. Féraddin ſe crut trahi par Mardam, qu'il prit pour un Génie aux ordres de Podagrambo, payé pour le ſéduire; il le frappa de ſa lance avec une force ſinguliere, mais ce fer ſe refuſa au crime; & bientôt reconnaiſſant ſon emportement, il l'embraſſa, & lui fit des excuſes de l'avoir ſoupçonné.

Il s'agiſſait de ſe procurer la liberté; le lion ſéducteur avait diſparu par un faux-

fuyant inconnu, & toutes les forces des Milolois réunies ne pouvaient ébranler cette maſſe de pierre qui s'oppoſait à leur ſortie : on conſultait; on ne réſolvait rien, lorſque Féraddin penſa à ſa lance divine; il s'en ſervit comme d'un levier, & ſouleva facilement le morceau de rocher, qui roula dans un précipice avec un bruit effroyable.

Nos Guerriers étaient inquiets du ſuccès de leurs recherches : Mardam propoſa de retourner à ſa retraite ordinaire, où il comptait que Nadaïr ſe rendrait; ils en prirent le chemin. Ils étaient au milieu de leur trajet, quand un nombre prodigieux de lions, portant chacun un gros bâton dans la patte droite, & ſe tenant ſur celles de derriere comme les ſinges d'Amérique, vint les attaquer. Le Modéliar & le Prince tomberent deſſus; le premier ayant pris le ſabre d'un Milolois, abattait têtes, bras & queues; le ſecond perçait de ſa lance tout ce qui ſe préſentait. Nézelim, qui commandait les Gardes de Féraddin, ne le quittait pas, mais il fut bleſſé dangereuſement à ſes côtés. Le combat était en-

lepuis une heure ; il reſtait peu de
mais ceux qu'avaient épargné la va-
es Indiens, ſe battaient avec le cou-
ju'on leur accorde dans toutes les
s du monde ; & l'Empereur eût eu
e fort à faire, lorſqu'ils prirent la

dépouilla le plus grand de ces ani-
, & on porta Nézelim, étendu ſur ſa
dans une baraque qui fut conſtruite
ite, où le Roi des Melons-Bleus lui
ua un baume ſouverain, qu'il tenait
Fée, ſon Epouſe ; il guérit très-
tement.

Princes ſuivirent Mardam, qui ne
ait pas auſſi vîte qu'ils l'auraient de-
nais il était extrêmement fatigué des
its qu'il avait rendus. Cependant ce
Sujet, digne d'un meilleur ſort, ar-
une eſpece de grotte obſcure & re-
où Nadaïr venait ſouvent méditer
malheurs : ils le trouverent enfin
'attitude la plus réfléchie. Ce Mo-
les vit ſans émotion ; il était de-
nſenſible à tout événement : il avait
pour les hommes une haine ſingu-

liere, & ſemblait avoir renoncé à leur commerce. « Nadaïr, lui cria Féraddin, ſortez de cet aſſoupiſſement, venez combler les deſirs de Tachma, & l'eſpoir de Moſouf. » Le Prince-lion treſſaillit à des noms ſi chers; vingt fois il voulut articuler des mots, & vingt fois ſes organes ſe refuſerent; il exprima le regret de n'être pas entendu, & décida l'Empereur à eſſayer ſa métamorphoſe. Il invoquait déja Radieuſe & Noire-comme-encre, lorſque Nadaïr, appercevant la lance ſacrée, la ſaiſit avec feu, & ſe la paſſa au travers du corps. Mardam pâlit, Aris-Boulec-Moour courut à lui; tous étaient déſeſpérés, lorſqu'ils paſſerent rapidement de la crainte au plaiſir. Le Prince de l'Iſle-Verte reprit ſa forme ordinaire, & la lance devint Tachma. Votre Majeſté a peine à le croire; cependant rien n'eſt plus exact. Tachma avait été trouver Noire-comme-encre, après le départ de Féraddin, & l'avait ſuppliée de lui accorder la grace qu'il lui avait refuſée, celle d'être du voyage de Crudox. Cette Fée l'avait changé en cette lance de feu, dont j'ai parlé, qui fut enſuite

l'inſtrument de la victoire de notre Héros. L'Amant de Tachma, Aris-Boulec-Moour & ſon Gendre, Mardam & Nézelim, ſe croyaient au Pays des Chimeres: malgré le grand uſage qu'ils avaient du merveilleux, ils ne concévaient pas celui-ci; l'étonnement les avait rendu muets, ils étaient tout-yeux. La Fille de Moſouf ſourit enfin, & Nadaïr ne doutant plus d'une vérité aſſurée par ſes regards enchanteurs, ſe précipita à ſes genoux, & les arroſa de larmes verſées par le plaiſir & la reconnaiſſance.

Madame, dit Féraddin à la Princeſſe, ma victoire ne me ſurprend plus: quelle autre que vous eût pu vaincre tant de monſtres divers, les lions de ces déſerts & la jalouſe haine de Podagrambo? C'eſt donc vous, qui, pouvant marcher à votre Amant, avez voulu que l'amitié l'emportât ſur l'Amour? Que ne vous dois-je pas? Vous comblez mes eſpérances, & me rendez témoin de la plus belle union qui fut jamais. On ſe dit les plus jolies choſes du monde; la robe de Tachma fut baiſée par les Officiers préſents; ſa main par les Rois;

& Nadaïr, uſant du privilege d'Habitant des forêts, qui traitent la galanterie plus cavaliérement, oſa attacher amoureuſement ſa bouche ſur la peau ſatinée de ſa Maîtreſſe.

Parlant enſuite à Féraddin & à Aris-Boulec-Moour : ô vous, leur dit-il, à qui je dois une nouvelle exiſtence, vos cœurs ſont l'autel que je choiſis pour y dépoſer mes ſerments; je jure, par la beauté de Tachma & l'horreur de ces déſerts, de mourir fidele à mes engagements : j'adorerai la Princeſſe, & j'aimerai ſes Vengeurs. Partons; il eſt temps de ceſſer vos travaux, & de reconnaître l'attachement des généreux Guerriers qui ont ſervi avec autant de valeur. Mais, avant de quitter ces rivages, qui pourra me rendre Mardan, & finir un ſupplice que ſa fidélité lui a fait partager avec moi? La lance miraculeuſe, répondit Tachma d'un air badin; Modéliar, approchez : il le fit; & ſe couchant à ſes pieds, il attendait ſon ſort. La belle Héritiere du Zapourſtan ôta ſa jarretiere, lui en fit un collier; & la minute ſuivante, il redevint homme. La décence la plus auſ-

rere fut obſervée dans ces changements: ils devaient être exécutés devant une Princeſſe ſévere ſur les bienſéances ; auſſi le Souverain de l'Iſle-Verte & ſon Favori furent-ils vêtus en même-temps que formés.

Les heureux Amants, leurs Amis, & leurs Sujets s'approcherent du rivage, où ils trouverent le *paquebot*, augmenté d'un appartement de plus, dans lequel étaient vingt-quatre femmes deſtinées à ſervir l'Amante de Nadaïr. On n'a jamais bien ſu qui les avait envoyées, ni comment elles étaient arrivées ; je ne haſarderai pas de conjecture.

On leva l'ancre, & les voiles, enfleés d'un zéphyr toujours égal, pouſſerent le Navire avec un roulis peu ſenſible : il arriva au Zapourſtan, dans le Port de Nodon, aujourd'hui Jédo, qui en eſt la Capitale. Le Peuple ſe promenait tous les jours depuis le lever de l'aurore juſques au coucher du ſoleil ſur le Rivage, attendant le retour de la Princeſſe, dont Moſouf n'avait pas caché l'abſence. Tout intéreſſait trop dans cet événement pour ne pas occuper l'attention publique ; auſſi les travaux

étaient-ils ſuſpendus, les Manufactures déſertes, les Ecoles Militaires fermées. Les Grands avaient formé un cordon de lunettes & de téleſcopes, & cherchaient à l'envie à découvrir le premier, ſur la plaine liquide, l'heureux bâtiment qui portait la Fille de leur Maître. Cet inſtant arriva, & fut ſuivi de cris de joye & d'actions de graces.

Moſouf, averti de ce qui ſe paſſait par le bruit dont les airs retentiſſaient, deſcendit de ſon Palais, & eut toutes les peines du monde à parvenir juſques à Tachma; ſes Gardes ne pouvaient écarter le Peuple qui l'entourait; & il aima mieux retarder ſes plaiſirs, que de priver ſes Sujets de celui de la voir : on lui fit jour enfin, & les embraſſements les plus tendres furent donnés & reçus de part & d'autre. Féraddin, le grand moteur de l'aventure, était regardé comme un Dieu, Aris-Boulec-Moour comme un Ami unique, Nadaïr comme le Prince le plus heureux. Le Roi du Zapourſtan dit des choſes flatteuſes à Mardan & à Nézelim ſur leur attachement pour leurs Maîtres, & les braves

Sol-

Soldats Milolois furent accueillis & récompenſés dignement.

Il y eut au Palais des fêtes allégoriques en l'honneur des Fées protectrices, & des ſpectacles guerriers pour célébrer le triomphe de Féraddin ſur Podagrambo. Tachma raconta à ſon Pere comment Noire-comme-encre lui avait fourni les moyens d'être de moitié dans les travaux du Prince de Kamfour, dont elle lui apprit le vrai nom, ainſi que celui du Prince de Fondooz. Moſouf ne croyait pas avoir été ſervi par les deux plus grands Monarques de l'Aſie: ſans les connaître, il les avait traité en Rois; il ne put rien changer aux honneurs qu'il leur faiſait rendre. Il fut enchanté d'avoir acquis à ſa Couronne deux Alliés auſſi puiſſants.

Rien ne s'oppoſait plus à la félicité de Nadaïr; il fut réſolu de prévenir quelques nouveaux orages élevés par le Génie, & d'unir ſon ſort à celui de Tachma: le Chef des *Bonzes* eut ordre de ſe tenir prêt un peu avant la priere, que nous appellons (*c*)

(*c*) Priere des Turcs, à minuit.

Temgid. On fut au Temple ſans autre appareil qu'un nombre conſidérable de flambeaux, portés par une troupe de jeunes gens, tels que vos (*d*) *Aſamoglans*, ſuivis d'un détachement de Gardes.

Le Roi voulut que Féraddin le repréſentât à cette cérémonie; ſa Fille, qui lui devait la vie, ne put déſobéir; ce Prince lui donna la main, & ne la quitta que pour la faire paſſer dans celle du Souverain de l'Iſle-Verte, pour qui cet inſtant fut le plus beau de ſes jours.

Notre Héros n'était plus néceſſaire chez Moſouf, il voulait continuer ſes voyages à peine commencés; & demanda permiſſion de partir, avec autant de regrets de quitter ce Monarque & ſes enfants, qu'il en avait eu en ſortant de Luggbridd. Il devait faire voile pour Tamdam, que les Géographes modernes nomment Bornéo, où régnait un Roi fameux par ſa ſageſſe; de là paſſer à Ondix, qui eſt notre Madagaſcar, & revenir deſcendre dans les Iſles les plus conſidérables de l'Océan Oriental. Il donna

(*d*) Enfants de tribut, ou pris à la Guerre, qui ſervent au Serrail, ou dans les Janiſſaires.

ſes ordres pour approviſionner le *paquebot* qui était reſté au Port; mais Nézelim, qui était chargé d'en compoſer la cargaiſon, ne trouva tout en feu, & le vit conſumé en un inſtant. On ſe douta que Podagram-boo, qui n'avait pu faire pis, était auteur de ce mauvais tour.

Le Roi du Zapourſtan fut moins fâché que perſonne de cet incendie, parce qu'il lui fourniſſait les moyens d'être utile à Féraddin, qui avait toujours projetté de lui demander une frégate, lui offrant ſon vaiſſeau amiral pour le monter, & douze autres de guerre pour aller de conſerve avec lui; mais notre Prince, contempteur de tout danger, ne voulut point une eſcorte auſſi nombreuſe, & n'accepta qu'un vaiſſeau & une flûte légere, pour la détacher quand il en aurait beſoin.

Rozéide & Noire-comme-encre avaient écrit à leurs Epoux pendant leur ſéjour à Nodon; elles leur avaient peint les noirceurs du faux Oſmin, & les bontés de Ralieuſe. La perte de Zorozaïm était le ſeul coup du ſort auquel Féraddin ne fût pas préparé; il fut ſenſiblement affecté des dan-

gers que cet enfant chéri avait courus ſous la puiſſance de Podagrambo : ſa haine pour ce Génie devint perſonnelle, il ne chercha plus qu'à ſe venger. Aris-Boulec-Moour fut charmé de ce que Noire-comme-encre avait fait pour ſon Gendre, mais il fut fâché qu'elle n'eût pas agi plutôt.

Féraddin ſe trouva forcé de différer ſon départ de quelques jours, & de céder aux deſirs de Moſouf, qui aimait autant que lui à s'inſtruire des Loix & des Coutumes étrangeres, & qui l'avait prié de lui faire part des inſtitutions de Memrot & d'Aroſmad. En revanche, il lui propoſa des projets d'économie dans l'adminiſtration des Finances, un nouveau plan de diſcipline pour ſes Troupes, des expériences utiles à l'Agriculture, & des découvertes avantageuſes au Commerce : ils comparerent ce qui était bon dans un Gouvernement avec ce qui était meilleur dans un autre, & firent de leurs remarques un précis d'une grande valeur.

Ces échanges furent ſuivis de préſents de différentes eſpeces. Moſouf donna à Féraddin une vaiſſelle complette de por-

celaine de la plus belle pâte & du plus beau bleu. Aris-Boulec-Moour eut de riches tapis de Perſe, faits à Kamerch, que nous connaiſſons ſous le nom de Candahar ; quantité de pieces de (*e*) *doréas* & d'*abrobani*, & un ſuperbe (*f*) *gaczard* pour armer la jeune Alzéide. Nos Princes ne purent faire briller leur généroſité, mais ils avaient aſſez fait pour être diſpenſés de donner.

Il fut décidé que Nadaïr & la Reine ſon Epouſe partiraient le même jour que les Rois de Miloloo & des Melons-Bleus; qu'ils monteraient le même vaiſſeau juſques à une hauteur convenue, & qu'alors ils ſe ſépareraient juſques à ce que Féraddin vînt jouir de leur félicité, qui était ſon ouvrage, & paſſer quelque temps à leur Cour; ce qu'il leur avait promis.

L'état de Moſouf eſt difficile à rendre; il perdait à la fois deux Amis, à qui il s'était attaché pour jamais ; une Fille qu'il adorait, quoi qu'il l'eût dévouée à la mort,

(*e*) Mouſſelines qui ſe fabriquent à Bengale.
(*f*) Poignard enrichi de diamants, que portent par diſtinction les Filles des Sultans.

tant ce tyran des grandes ames a d'empire ſur elles, l'honneur; il ſe croyait outragé: il crut Tachma indigne de lui, du jour même, & la condamna à l'éternelle nuit. Malgré l'eſpoir qui lui reſtait de revoir ſes Alliés, & d'être aſſuré du bonheur de la Princeſſe, il était des moments, où, ſe voyant livré à lui, il ſe trouvait ſeul dans la nature : iſolé à ſon âge, il ne ſe promettait plus de douceurs. Sa ſenſibilité eût amené des larmes, ſi ſes Enfants & ſes Amis ne lui euſſent promis de le voir auſſi ſouvent que le bien Public le permettrait.

Le Peuple, qui avait été au-devant de Tachma à ſon débarquement, l'y ſuivit encore pour lui rendre hommage, & pour ſe raſſaſier, s'il eſt permis de le dire, du plaiſir de la voir; mais ſes accents étaient bien différents. L'allégreſſe, la jubilation, la vivacité n'étaient plus dans ſes cris; de longs ſoupirs, quelques gémiſſements interrompaient les ſons : on entendait les uns s'écrier, parlant de Nadaïr, qu'il eſt heureux de poſſéder Tachma! les autres, s'il ne l'eût méritée, nous n'euſſions pas ſouffert qu'elle paſſât dans les bras d'un Etran-

: ceux-ci, faſſent les Cieux qu'elle
ne à la terre une longue ſuite de Prin-
illuſtres; ceux-là, que notre Roi eſt à
ndre d'en être ſéparé! Les ſouhaits en
aveur ne tatiſſaient pas; mais le vent
t bon, il fallait en profiter; les Mate-
& les Mouſſes tendirent les voiles, on
la vers l'Iſle-Verte.

on voyage, dit Schah-Baham; ma foi
s m'avez donné là une ſinguliere hiſ-
e, Aga: je vois d'ici Mardam & Na-
; cette lance qu'il ſe paſſe au travers
corps, qui était Tachma, & qui lui
l la forme humaine, eſt une choſe ſi
oyable, que, ſi vous ne me la racon-
pas comme un fait, je la prendrais
r un trait apocryphe; d'ailleurs, je ne
ſe pas que vous ſoyez aſſez téméraire
r riſquer d'en impoſer au Pere des
yants. Ce Podagrambo était un mé-
nt, je me ſouviens de l'avoir vu peint
lque part à peu-près auſſi mal que par
s: je me ſuis réconcilié avec Noire-
me-encre, au point d'en être devenu
oureux; le Roi des Melons-Bleus a bien
de l'épouſer; elle eſt laide, mais bonne

femme; je connais bien des gens qui troqueraient la figure de la leur pour un caractere.

CHAPITRE V.

Nadaïr & Tachma arrivent à l'Iſle-Verte. Féraddin ſe trouve à Merveilleuſe ſans ſavoir comment; il en part pour la Cour d'Haſſouf Méed, Roi de Tamdam. Famine terrible dans le Miloloo. Secours de Noire-comme-encre & de Moſouf. Zamor & Mirzine, Anecdote Iroquoiſe; Conte fait à Zorozaïm.

NADAÏR, ſon Epouſe, & nos illuſtres Voyageurs charmerent l'ennui de leur navigation par des confidences réciproques, des aſſurances d'attachement, & tout ce qu'a de plus flatteur une converſation ſoutenue par gens d'une égale force. Le Pilote ayant averti qu'on ſe trouvait à la latitude indiquée, le Vaiſſeau du Souverain de l'Iſle-Verte approcha celui de Féraddin, ils y entrerent enſemble, & ne ſe ſéparerent qu'au bruit d'une triple dé-

décharge de toutes les bordées des Navires qui compoſaient l'Eſcadre. L'Epoux de Tachma fut reçu dans ſes Etats comme l'eſt toujours un Prince adoré, pour qui on a craint les plus grands malheurs. La vue de la Reine charma tous les yeux, & fit oublier à ſes Sujets leurs inquiétudes & leurs chagrins, puiſqu'ils étaient terminés de maniere à combler leurs vœux.

Féraddin fit révirer de bord, donna ordre de faire voile pour Tamdam, & comptait y aborder dans peu de jours : mais un vent impétueux, ſuivi d'un gros-temps, le fit dériver au Sud, & le força à ſuivre, pendant quarante-huit heures, une route rétrograde, ſans pouvoir prendre hauteur. L'orage un peu appaiſé, il voulut s'arrêter pour donner du relâche à ſon équipage, & attendre ſon bâtiment de tranſport, qui s'était égaré; mais ſes cables filaient, ou ſes ancres labouraient : il ſe trouva contraint de céder à un courant inconnu.

Le jour commençait à paraître, notre Empereur allait offrir un ſacrifice au Dieu des mers pour calmer ſon courroux, & venait de dreſſer un Autel ſur le tillac,

lorſqu'il reconnut les Côtes des Sources de Lait à la blancheur ſinguliere des eaux de ces parages: il ſentit que Radieuſe avait conduit ſa navigation; Aris-Boulec-Moour partagea ſa joye: en effet, vers huit heures, ils apperçurent les remparts de Merveilleuſe, & bientôt ils entrerent au Port, où ils trouverent des Gardes d'honneur pour les recevoir; ils étaient attendus.

La Fée ſe promenait avec Oſmin ſur des terraſſes, dont la vue ne le cédait qu'à celle des jardins du Serrail de (*a*) *Stamboul*, lorſque nos Rois mirent à terre: on les conduiſit à la Souveraine, qui les reçut avec les marques d'une amitié toujours ancienne & toujours nouvelle. « Féraddin, dit-elle à ce Prince, ne m'en voulez-vous pas d'avoir dérangé le plan de » vos voyages? j'ai vu avec chagrin que » vous n'aviez pas mis dans vos arrangements de paraître ici; je vous y ai forcé, » pour vous déſabuſer ſur le compte d'Oſmin, & pour entendre le détail de vo-

(*a*) C'eſt le nom de Conſtantinople, en Langue Turque.

„ tre aventure dans le Zapourſtan & dans
„ le Pays de Crudox.

L'Empereur répondit que ce n'était qu'après s'être pénétré des lumieres qu'il comptait acquérir dans ſes voyages, qu'il s'était propoſé de ſe rendre à ſa Cour pour lui offrir le fruit de ſes travaux, & faire les premiers eſſais de ſes découvertes ſous les yeux d'une Fée qui aurait autant d'indulgence pour ſes erreurs, que de ſatisfaction de ſes ſuccès; que, loin d'avoir méconnu l'amitié d'Oſmin, il ne l'avait jamais ſoupçonné, quoiqu'il eût été pardonnable, puiſque Podagrambo avait eu ſoin de rendre la ſéduction ſi dangereuſe, qu'il avouait enfin qu'il n'avait point d'Allié plus fidele, & dont l'intimité le flattât davantage. A ces mots, il s'avança vers le Roi de Madon, qui s'élança dans ſes bras, & lui jura un attachement éternel. Aris-Boulec-Moour fut reçu on ne peut pas mieux, & la Cour rentra au Palais, précédée d'une troupe de Muſiciens qui chantaient le triomphe de l'amitié.

Nézelim retrouva Zatmé, ſon ancienne Maîtreſſe, qui jouiſſait de la faveur de la

cule, trouverent peu de cruelles; é
eût été aſſorti, ſi l'Empereur eût
choix : mais il n'était point de be
la Cour de Radieuſe, qui pût juſtifi
infidélité à Rozéide. La Fée avait C
dont elle ſe ſerait cependant défait,
ancien Amant eût reſté plus long
chez elle; mais il allait partir : ell
trop prudente pour riſquer deux p
la fois.

Radieuſe envoyait une ambaſſade
de Tamdam, les Députés eurent o
ſuivre Féraddin; l'eſcadre, qui de
porter, ſe joignit à ſes vaiſſeaux; il
barquerent, & arriverent dans l'Em
Haſſouf-Meed, qui en avait augme
rendue ſans faire briller ſes armes

dminiſtration; Féraddin avait travaillé à
rter la richeſſe de ſon commerce, la
ɔire de ſon Peuple, le repos de ſes Etats
eur dernier période; mais il ne s'était
s mis en garde contre un Ennemi puiſ-
ıt, qui, d'un moment à l'autre, excite
e guerre inteſtine, porte par-tout l'effroi
la déſolation; Ennemi, qui chaque jour
gmente ſa féroce rage: la famine, enfin.
:s grêles monſtrueuſes, des inondations
iquentes, des légions d'inſectes mal-fai-
ıts, avaient ruiné les moiſſons; faute de
ıgaſins établis, il n'exiſtait plus de grain
ns le Miloloo que celui que l'Etranger y
ſait vendre au poids de l'or: mais ces
:ds ne pouvaient pénétrer au centre de
mpire, & malgré les ſoins ou les violen-
: des Troupes réparties aux barrieres pour
iintenir l'ordre de la diſtribution, les
uples des Frontieres attaquaient les con-
is & s'en emparaient. Rozéide était té-
ɔin à Luggbridd d'un ſpectacle affreux;
y était réduit à ſe nourrir des plus vils
:maux, & de toutes les matieres qui
ıient quelque ſubſtance; Elle-même ne
:nait qu'une ſubſiſtance médiocre, dont

elle prévoyait la fin, s'il ne lui arrivait des ſecours. Elle avait fait ouvrir les greniers des Particuliers, & en avait tiré ce qui y était après l'avoir payé un prix raiſonnable; cette ſage diſpoſition n'avait produit qu'un ſoulagement momentané. Les Dieux invoqués, étaient ſourds aux prieres des Milolois; mais Noire-comme-encre & Moſouf veillaient pour eux : cette Fée fut bientôt inſtruite de la miſere publique par les Habitants des Campagnes, qui, ne pouvant éviter la mort que par le travail de leurs mains, pour lors ſans action, paſſerent au Royaume des Melons-Bleus. Noire-comme-encre avait dans toutes ſes Villes des greniers d'abondance, qui pouvaient ſuffire à ſes Sujets pendant trois ans; elle en tira ce qui était néceſſaire à la ſubſiſtance de ceux de Féraddin, & fit charger de grains quatre cents vaiſſeaux, pour les porter dans les Provinces maritimes, en même-temps que dix mille chariots eurent ordre de marcher vers celles de Terre-ferme. Elle fit plus, elle manda cette fatale nouvelle à Moſouf, qui équippa une Flotte remplie de viandes ſalées, de biſcuits, de vins excel-

lents, & de grains pour enſemencer. Brûlant d'offrir lui-même à Rozéide ce qu'il avait pu raſſembler, & de connaître une Cour dont il avait entendu parler avec tant d'éloges, il quitta Nodon, où il n'avait pas eu un jour heureux depuis le départ de Tachma; &, faiſant force de voiles, il arriva bientôt à Nérod, dont le Port était propre à ſon deſſein.

Ces approviſionnements, arrivés par tant de points à la fois, rétablirent bientôt l'abondance; les corps énervés & languiſſants reprirent leur premiere vigueur, & la charrue & le ſemoir reparurent dans les guérets. Déja les Arts engourdis ſortaient de leur léthargie, lorſque Moſouf, qui était reſté dans les Provinces pour faire diſtribuer aux *Bachas* les dentées qu'il apportait, arriva à Luggbridd. Il n'y fut pas reçu comme un Ami ſur qui on comptait peu, puiſqu'on n'avait jamais négocié avec lui, mais comme un homme qui commençait comme les plus anciens Alliés ne finiſſent point. Rozéide lui fit l'accueil le plus diſtingué; Aroſmad & Zirza exigerent que le Peuple lui rendît les premiers

honneurs, comme au Reſtaurateur de l'aiſance publique. Noire-comme-encre, qui avait volé, avec Alzéide, au ſecours du Miloloo, lui peignit combien elle était ſenſible à l'acquiſition qu'Aris-Boulec-Moour avait faite de ſon amitié, & apprit à l'Impératrice combien d'avantages on pouvait retirer de ſon alliance & de celle de Nadaïr.

Le vieux Roi du Zapourſtan trouva le caractere d'Aroſmad ſi analogue au ſien, & ce Monarque ſentit ſi vivement pour lui les loix de la ſympathie, qu'ils jurerent de ne ſe ſéparer jamais; &, dès cet inſtant, Moſouf réſolut de forcer Nadaïr à recevoir ſa Couronne, & à couler le reſte de ſes jours près d'Aroſmad, de Zirza, de Rozéide & de Féraddin, qui devaient être le charme de ſa vieilleſſe.

Noire-comme-encre était folle de ſon Alzéide, &, pour ainſi dire, jalouſe de Zorozaïm, qui l'accablait d'innocentes careſſes; ſa jeune Eleve écoutait les Contes que lui faiſait Zultamné, ſa Gouvernante, & en remarquait la force ou la faibleſſe, ce qui l'engageait à lui en donner de nou-

veaux pour développer son goût pour la critique. Déja sa beauté se caractérisait, & semblait promettre à Zorozaïm des plaisirs & des soins, lorsque le Roi de Tamour, son Pere, fit demander par son Ministre qu'il lui fût permis de venir embrasser un Enfant qui lui était d'autant plus cher qu'il servait de gage de son inviolable fidélité.

Rozéide envoya un détachement à Moador, pour lui rendre les honneurs qui lui étaient dus, & bientôt sa Cour devint le séjour des Rois; le Pere d'Alzéide arriva avec le brave Ximin, qui réussit un peu trop auprès de l'Impératrice.

On reçut des Lettres de Féraddin, partant de Merveilleuse pour Tamdam, qui répandirent une nouvelle joye; il ne fut plus question que d'amusements variés. Zorozaïm était incessamment dans l'appartement d'Alzéide, & craignait trop l'instant qui devait l'en séparer, pour ne pas profiter de celui qui lui était accordé; il partageait les leçons de la Fée, Souveraine de Terre-d'Ombre, & écoutait les Contes de Zultamné, qui étaient devenus si en fa-

veur, que les Princes & les Dames lui en demanderent quelques-uns ; mais une fauſſe timidité la força à les prier de l'en diſpenſer : cependant la Cour étant aſſemblée dans un boſquet de myrtes, elle ne put déſobéir ; il s'agiſſait de fixer la vivacité de Zorozaïm & d'Alzéide : on fit ſilence ; elle commença en ces termes.

ZAMOR ET MIRZINE,

Anecdote Iroquoiſe.

OTTOMBO, Roi des Iroquois, régnait ſur ces Peuples avec douceur ; il protégeait les Arts naiſſants, & était inventeur de pluſieurs Sciences inconnues à ſes Voiſins : ſes jours, filés par la tranquillité, étaient éclairés du flambeau de l'amour. Xima, ſon Epouſe chérie, uniſſait à la beauté la plus excellente, un caractere & des mœurs faites pour être des modeles. Le faſte était banni à la Cour d'Ottombo ; mais une noble ſimplicité, une abondance digne d'un Souverain, tenaient lieu de cette profuſion, dont nos Monarques Orientaux font parade. Les plaiſirs de ſa Capitale

étaient auſſi ſimples qu'ils devaient l'être dans ces temps éloignés, où l'art d'exécuter de grandes choſes dans un petit eſpace, de ſe livrer à l'illuſion, & de s'amuſer au ſein de l'ennui, n'était pas encore créé. Une paix profonde, la réputation de ſes Troupes, celle de ſa légiſlation ſemblaient avoir établi les fondements de ſon Trône au centre de la terre, lorſqu'un audacieux Ennemi réſolut de les ébranler.

Ce Perturbateur du repos de l'Amérique était Fando, Roi des Hurons, qui déclara la guerre ſous prétexte d'une invaſion qu'Ottombo méditait ſur ſes Terres; ſe croyant aſſuré de la valeur de ſes Sauvages, il publia un Manifeſte auſſi éloigné de la vérité, que ſes procédés de la juſtice : cependant, pour donner un vernis d'équité à des projets conçus par la ſeule ambition ou par le deſir de nuire, il envoya des Ambaſſadeurs à Ottombo pour demander la reſtitution de quelques parties de déſerts incultes, que ce Prince avait fait défricher par une Colonie de ſes Sujets. Ses Miniſtres avaient ordre d'inſiſter ſur ſes volontés en cas de refus, & de de-

mander des dédommagements extraor-
naires ſi on leur accordait leur deman
pour ſe conſerver le droit de violence.

Il avait choiſi pour premier Amba
deur un jeune homme de la plus ha
valeur, qui avait autant d'adreſſe dans l
conduite des affaires politiques que mi
taires; Zamor était ſon nom : il avait ap
prouvé juſques-là les paſſions de ſon Mâ
tre pour s'emparer de ſes ſecrets; mais dès
qu'il en fut dépoſitaire, & qu'il ne trouva
plus de bornes à ſa faveur, il oſa lui mon
trer les vrais principes du droit, & im
prouver ſa conduite avec Ottombo. Il lui
peignait avec feu les ſuites d'une guerre
injuſte, lorſque Fando lui répondit ſévé
rement : « J'ai parlé, Zamor, obéis; part
» pour la Cour de mon Ennemi, remplis
» mes intentions, ou crains les effets de
» ma haine, qui ne ſerait pas moins ex-
» trême que mon amitié. » Le vertueux
Huron ne ſe permit point de réponſe, &
attendit l'inſtant de faire valoir les droits
de l'humanité; cependant il partit avec ſes
Collegues.

Il arriva au Camp d'Ottombo, qui en

avait aſſemblé un pour exercer ſes Troupes; & former la jeuneſſe de ſon Royaume aux travaux de la guerre; il expoſa le ſujet de ſa commiſſion au Roi, qui lui promit réponſe pour le lendemain, & ordonna qu'il fût traité comme s'il eût apporté la meilleure nouvelle. Ottombo redoutait les Dieux, & ne craignait point les hommes; il était préparé à tout événement: dans le ſein de la paix, il prévoyait la guerre; au milieu des horreurs des combats, il eſpérait le calme, & ne pouvait être ébranlé que par la crainte de déplaire aux Immortels. Zamor eut l'honneur d'être préſenté à la Reine, & ſentit, en la voyant, un mouvement ſecret plus vif que celui du ſimple reſpect; un autre ſentiment plus violent encore s'empara des puiſſances de ſon ame, lorſqu'il fut admis chez la Princeſſe Mirzine, fille d'Ottombo & de Xima: il en devint éperduement amoureux; mais ſon amour ne lui promettant que des peines, il ſe retira dans ſon appartement, pénétré des chagrins les plus cuiſants. Il travaillait à concilier ſon devoir & ſa flamme, & ne trouvait que des oppoſi-

tions ; Fando s'était expliqué trop clairement, pour lui laiſſer croire qu'il pût accepter une médiation ; il voulait la guerre, & il fallait la faire au Pere de Mirzine, qu'il adorait, & à l'Epoux de Xima, pour qui il aurait donné ſes jours. Il ne put goûter les douceurs du ſommeil, trop agité pour ſe livrer à ſes pavots ; le jour parut, & ne fit qu'éclairer l'abyme où ſa paſſion ſemblait devoir le plonger.

Cependant l'heure du Conſeil était ſonnée ; Ottombo, qui y était déja entré, le fit avertir ; il s'y rendit avec l'extérieur le plus conſterné. Le Roi prit la parole, & lui dit : « Si votre Maître connaiſſait combien il eſt dangereux d'attaquer des Peuples qui, d'une main, tiennent l'olive bienfaiſante, & de l'autre l'épée redoutable, il ne ſe déciderait pas à rompre une alliance, dont de légers prétextes ne doivent point briſer les nœuds. Vous ne lui avez pas inſpiré ce deſſein, Seigneur ; vous paraiſſez aimer la vertu, & je me plais à lire dans vos regards que vous préféreriez le titre de Négociateur heureux à celui de Conquérant

njuſte : mais des eſprits inquiets, ou
eut-être le mauvais génie de Fando,
ui ont ſoufflé le noir venin de la jalou-
ie. Que veut-il ? craint-il l'émigration
le mes Sujets laborieux, qui ont fait
aloir, par des travaux immenſes, des
erres à qui la nature avait refuſé les
lons les moins précieux ? S'il veut les
partager, j'y conſens ; s'il veut plus, &
es avoir en entier, j'y conſens encore :
e rappellerai les Iroquois, qui, avant
et établiſſement, n'étaient pas auſſi
bons Cultivateurs, & qui aujourd'hui
ſerviront d'exemple à leurs Patriotes.
Je ſerai dédommagé de leurs peines par
le profit qu'en retire l'humanité ; ſi les
Hurons tirent meilleur parti du ſol que
mes Sujets, j'en bénirai les Dieux. Mon
déſintéreſſement doit mettre fin à vos
demandes. Fando ne pouvait pas eſpé-
rer des articles auſſi avantageux. Partez,
Zamor, & dites-lui que le Pays entier,
qu'il répete, m'eſt moins cher que la vie
d'un Iroquois ; que je ſuis avare de leur
ſang, lorſque je puis le ménager ; mais
que j'en ſuis prodigue, & qu'ils le ver-

„ ſent avec plaiſir, lorſque la juſtice ou
„ la néceſſité arment mon bras.

Hélas, répondit Zamor, heureux les Miniſtres d'un Monarque tel que vous! ô digne Souverain, que ne puis-je remplir d'auſſi grands deſſeins! mais apprenez que mon Maître nous a ordonné d'exiger, avec la reſtitution du terrein conteſté, un dédommagement pour ſa jouiſſance, qu'il ſe réſerve de fixer lorſque ſes Sujets en auront pris poſſeſſion; & qu'en cas de refus, il veut que nous vous déclarions la guerre. Je n'ai pu me refuſer au choix que Fando a fait de moi pour vous annoncer ſes volontés; mais quel qu'en puiſſe être l'événement, ſoyez aſſuré que j'abdique à mon retour le commandement des Troupes qu'il deſtine contre vous, & que jamais Zamor ne ſervira d'inſtrument à l'oppreſſion.

„ Vos ſentiments me touchent autant
„ que vos traits m'affectent, reprit Ottom-
„ bo: ſoit que les cœurs faits pour la vertu
„ ſoient entraînés les uns vers les autres,
„ ſoit qu'un charme ſecret m'attache à
„ vous, Zamor, vous m'êtes cher; un

jeune

ne Guerrier tel que vous eſt à crain-
, mais j'ai paſſé mes premieres an-
s au ſein des allarmes, mes jours
ncés & paiſibles ſont le fruit de mes
aux; que la fortune adverſe me pour-
re & m'attaque, elle pourra me ren-
ſer, mais ne m'étonnera pas. J'ac-
te la déclaration de Fando; mes ar-
aux vont s'ouvrir, mes Soldats en-
rer leurs drapeaux, mes Sujets entiers
rir aux armes. Je révoque mes of-
s; je n'accorde plus rien; je ne fais
nt de grace à mes Ennemis.

portes du Cabinet s'ouvrirent, Za-
ortit pénétré de douleur & d'admi-
; il fut prendre congé de la Reine
la Princeſſe. Xima, informée par le
les outrageantes demandes du Prince
lurons, en même-temps que du mé-
e ſon Ambaſſadeur, fut doublement
ée de ſon départ; elle ne pouvait ſe
de lui parler & de le voir; ſes diſ-
forts & agréables, ſes regards, ſa
, le ſon de ſa voix, tout la frappait,
rappellait un ſouvenir trop douloupour ne pas l'intéreſſer infiniment.

Ottombo n'était pas moins attendri; & pour la premiere fois, on vit un Souverain embraſſer le Miniſtre de ſon Ennemi, & répandre des larmes en s'en éloignant.

Mirzine avait lu dans les yeux du Guerrier Huron, la diſtinction qu'il en avait faite; un trouble ſecret l'agitait, un feu inconnu la dévorait; elle aimait enfin, ſans ſavoir ce que c'était qu'amour : elle aurait pu cependant douter encore de ſa victoire, ſi Zamor n'eût parlé en ces termes. Je pars, adorable Mirzine, & vais renoncer au bonheur de vous voir. Je commandais des Troupes nombreuſes; animé par le deſir de vous plaire, j'aurais tenté les plus grandes choſes, j'aurais pu conquérir un Royaume pour en mettre la Couronne à vos pieds; l'amour eût aſſuré ma victoire, il vous eût parlé en ma faveur; & ne me trouvant plus indigne de l'éclat de votre naiſſance, vous l'euſſiez écouté : mais le malheureux Zamor reſte ſans eſpérance; loin d'un Tyran qui le méconnaît, puiſqu'il oſe le charger de l'exécution de ſes perfides deſſeins, loin de vos yeux il fuit, & va ſe livrer en proye à ſa juſte douleur.

„ Seigneur, lui répondit Mirzine, l'eſtime
„ de mon Pere eſt plus difficile à obtenir
„ qu'un Sceptre, & j'en fais plus de cas;
„ quiconque eſt jugé digne d'être Roi,
„ n'eſt pas au-deſſous de celui que la for-
„ tune ou le haſard de la naiſſance ont
„ placé ſur le Trône. Je ne ſais ſi vous
„ avez à vous plaindre de mes ſentiments;
„ mais je ne vous vois de malheur réel
„ que celui d'être Sujet de Fando, & de
„ lui devoir une fidélité ſans bornes. N'exa-
„ minez point, Seigneur, les motifs qui
„ lui mettent les armes à la main : s'il eſt
„ votre Roi, obéiſſez; s'il ne l'eſt pas, re-
„ fuſez-vous au crime, & ſoyez aſſuré
„ d'avoir des Amis à la Cour d'Ottombo.

La Princeſſe crut en avoir trop dit; elle éleva la voix, ſes femmes entrerent, & l'amoureux Zamor, tranſporté d'une joye auſſi rapide que ſa douleur, fut obligé de la quitter, après l'avoir aſſuré, par des regards pleins de tendreſſe, qu'il mourrait ou mériterait ſes bontés.

Il précipita ſon retour, & engagea ſes Collegues à la même diligence. Fando ne pouvait plus mal choiſir ſes Députés : Mor-

pour les décider à lever le maſque, homme tel qu'Ottombo, & un autre que Zamor. Nous voyons tes chagri lui dirent-ils un jour, tu gémis ſous poids de la tyrannie, tu aimes Fand mais tu hais ſes vices; nous penſons même, uniſſons-nous pour l'éclairer; ſi nous ne réuſſiſſons pas, abandonn ſon ſervice, & vivons libres & vertue Chers Compagnons, s'écria l'Amant Mirzine, les Dieux ont uni nos cœu rien ne nous ſéparera; oui, je me livr vous: je ſuis pénétré des ſentiments Roi des Iroquois; j'entrevois, comme vo le but de Fando, qui n'arme que p s'agrandir; mais nous ſommes nés ſ ſon empire, nos jours lui ſont conſacr

terrompit Morzoé avec feu, nous ne ſommes point Hurons; Thamas en eſt garant, & Xichas, mon beau-frere, votre ancien Gouverneur, vous confirmera cette vérité, en vous apprenant l'important ſecret de votre naiſſance. Je ne puis en dire davantage, Seigneur, hâtons-nous d'arriver, & nous conſulterons ſuivant les conjonctures.

Zamor fut d'un étonnement ſingulier: la confidence de Morzoé lui rendait la liberté, il comptait en faire un uſage convenable à ſon amour pour Mirzine, & ils s'entretenaient des moyens de conſerver le repos des deux Nations, quand ils arriverent aux frontieres des Etats de Fando.

Eh bien, leur dit le Roi, quand ils lui furent annoncés, avez-vous tout obtenu? Ottombo, répondit Zamor, n'eût jamais ceſſé d'être ton Allié, s'il t'eût été mieux connu; un Monarque auſſi grand que toi doit être ſon Ami. Si la force de tes armes triomphe de ſa fortune, il ne ſera point à plaindre, ſes vertus lui reſteront. Il te cédait volontiers les Terres occupées par la Colonie Iroquoiſe, pour maintenir l'union des deux Couronnes, parce que ce procédé

était dans ſon cœur; il était grand : mais lorſque nous avons parlé d'indemnités, il s'eſt révolté, & ne veut plus entendre de propoſitions que ſur un champ de bataille. S'il eſt permis à tes Sujets de te demander une grace, accorde-nous le repos de l'Amérique ; n'embraſe pas d'un fatal incendie la plus riche moitié de l'Univers, & n'écoute que la voix de la nature, qui répugne à la deſtruction.

Les mêmes raiſons, répondit le Roi, en lui impoſant ſilence, qui vous déterminent en ſa faveur, m'engagent à ne pas différer mes opérations. Ottombo eſt un grand homme, mais il veut régner ſur tous les Peuples comme ſur tous les cœurs; il viſe à la Monarchie univerſelle : ces populations externes, qu'il détache dans différents lieux, ſont les fondements d'autant d'Empires; je veux couper le tronc avant que des rameaux immenſes ne couvrent notre horizon de leur ombre. Zamor, je vous confie le commandement de mes troupes; vous, Morzoé, vous conduirez ma flotte, pendant que je m'avancerai ſur mes frontieres avec un corps nombreux.

Le Général & le nouvel Amiral s'inclinerent profondément, & ſe retirerent déſeſpérés de leur faveur. Viens ſouper avec moi, Morzoé, dit Zamor, viens, ſouviens-toi de tes promeſſes, ouvre-moi ton ame, lis dans la mienne; les inſtants ſont précieux : cherche le ſage Xichas; vas, cours, amene-le, je t'attends. Il reſta ſeul avec Thamas, & ils conſulterent ce qu'ils avaient à faire.

Xichas & ſon Frere ne ſe firent pas attendre; le premier était prévenu de la confidence qu'il devait faire, & ſe préſenta devant Zamor avec cet air ouvert qui ſied ſi bien aux Vieillards, & qui leur attache la jeuneſſe. Eh quoi, lui dit ſon Eleve, en l'embraſſant, cher Xichas, ai-je donc ſi mal répondu à vos ſoins, pour que vous ne m'ayiez pas trouvé digne de garder un ſecret? Devez-vous avoir rien de caché pour un homme qui vous a toujours regardé comme ſon pere, & qui ne s'eſt pas plaint aux Dieux de lui avoir ravi le ſien, puiſqu'il a retrouvé en vous toute ſa tendreſſe? Parlez; quel que ſoit l'éclairciſſement que j'attends, fatal ou fortuné, ne

craignez rien pour moi; je ne ſerai jamais malheureux, ſi Xichas me reſte. O généreux fils d'un reſpectable Maître; vous, le ſang de mes Rois; vous, mon Prince; vous, l'objet de mes ſoins aſſidus; pourriez-vous douter du zele de Xichas? S'il s'eſt tû, il y a été forcé par les circonſtances; elles ſemblent être favorables, écoutez. Vous devez le jour à Inkao, Prince des Iroquois, Frere d'Ottombo ſecond, actuellement régnant, qui périt les armes à la main pour le ſalut de la Patrie. Votre auguſte Pere était aimé du Roi, mais avait déplu à la Reine. Pour l'éloigner de la Cour, ou peut-être parce qu'elle le jugea ſeul digne d'une grande entrepriſe, elle lui fit donner le commandement d'une Armée conſidérable, qu'il fallait oppoſer à un nombre prodigieux de Sauvages habitant les bords du fleuve Saint-Laurent, qui infeſtaient notre Pays par des invaſions répétées. Inkao marcha à eux; je commandais le corps de réſerve. Nous attaquâmes les Ennemis, & gagnâmes trois batailles, qui nous ruinerent à la Cour; on prétendit qu'elles avaient

coûté

oûté trop cher; on nous envoya peu de recrues, encore moins d'argent, & point de munitions. Il fallait ſe ſoutenir: nous faiſions la guerre ſans quartier; vaincre ou mourir était notre ſeul parti. Pour comble de maux, un ancien Officier du Prince, votre Pere, arriva de la Cour, & l'avertit qu'on tramait contre lui; qu'on aſſurait qu'après la défaite des Sauvages, il reviendrait, à la tête de l'Armée victorieuſe, faire valoir des droits au Trône, autrefois conteſtés; & en faire deſcendre on Frere, dont il était jumeau, & dont l ſe prétendait ainé. Il ajouta qu'il avait découvert que cette imputation venait de a part de la Reine, qui ne l'aimait pas, & qui ne ſerait pas fâchée qu'il périt dans es haſards de la guerre, pour aſſurer a Couronne à ſon Fils. La fortune n'a que trop bien ſervi les deſſeins de vos ennemis; les Sauvages nous attaquerent du fort au faible, firent de nous un carnage affreux: je tombai ſans force à côté d'Inkao, ſans vie, & fus laiſſé parmi les morts. Le bruit de notre tréas parvint bientôt à la Cour; mais on

n'y fut pas informé que je respirais encore.

Après que nos cruels Vainqueurs eurent assouvi leur rage, & que je vis le champ de bataille purgé de ces monstres, je me soulevai, & me traînai dans un bois, où le même instinct avait conduit mon Ecuyer; il était moins dangéreusement blessé que moi, il me rendit des soins. Je trouvai moyen de le détacher à ma femme avec quatre mots écrits sur l'écorce d'un arbre; je lui disais : *Je vis, chere Minda, pour pleurer Inkao, t'aimer, & sauver les jours du jeune Prince confié à tes soins; remets-le à Nirstoy, je t'instruirai de notre point de réunion.* Nirstoy partit, & sut arriver, par des routes inconnues, au Château, où Minda s'était retirée avec vous, craignant incessamment des embûches. Il revint un mois après, & me remit le dépôt que j'attendais avec impatience. Quand ma santé fut rétablie, je résolus de former un établissement dans l'étranger, & de justifier, par mon absence, le soupçon de ma mort. Je crus trouver chez les Hurons la tranquillité que je cherchais; je savais leur Langue; je me dis leur Patriote, & sup-

posai que mon Pere m'avait fait sortir très-jeune du lieu de ma naissance pour le suivre au Mexique, où son commerce l'avait retenu. Minda m'avait envoyé une cassette de pierreries assez précieuses pour me faire subsister honorablement ; je réalisai mes effets, & pris une maison dans la Capitale de la Province d'Orient, où je me livrai aux soins qu'exigeait votre éducation. Je ne perdais pas de vue ce qui se passait à la Cour d'Ottombo, où j'ordonnai à mon Epouse de paraître après avoir publié votre trépas, & rendu les honneurs funebres au fils de son Jardinier, qui fut pris pour vous. La Reine n'eut plus de sujets de crainte, mais bientôt elle en eut de douleur. Son Fils, unique objet de sa tendresse, lui fut enlevé par une mort imprévue. Minda me conjura vainement de vous faire reconnaître ; je n'en jugeai pas la circonstance convenable, & continuai à vous apprendre les Anecdotes secretes de votre Maison, la Langue & les mœurs des Iroquois. Quand vous eûtes atteint votre vingtieme année, je vous présentai à Fando comme Fils de l'Inca,

détrôné dans la derniere Révolution, qui était mort, réfugié chez les Hurons, ſans avoir été connu, & le priai de ne point vous apprendre la grandeur de votre origine, parce qu'il était indiſpenſable que vous l'ignoraſſiez pour mieux ſupporter vos malheurs. Les ſecours que nos amis me faiſaient paſſer, me mirent en état de vous former un cortege digne de vous, & je pris la qualité de votre Gouverneur. Pour vous forcer à la diſcrétion, je ne vous appris rien, & je réſolus de régler ma conduite ſur le degré d'amitié que Fando prendrait pour vous, ſur ce qui ſe paſſerait dans le Royaume de vos Peres, & ſur les vertus que vous feriez éclater.

J'avais toujours fondé l'eſpoir de vous voir ſuccéder à Ottombo, ſur les pieces que je fournirais pour votre reconnaiſſance, & ſur les Troupes que Fando vous donnerait pour appuyer vos prétentions, quand je lui en aurais fait part; mais il n'eſt plus queſtion de vaincre par les armes. Malgré mon âge & mon expérience à la Cour, Ottombo ne m'était pas connu, je ne le croyais que faible; Xima me

l'était encore moins: ou on lui a imputé des vices qu'elle n'eut jamais; (& à quel Prince n'en trouve-t-on pas ?) ou elle eſt totalement changée. Le Sceptre des Iroquois eſt confié aux plus dignes Mortels; affermiſſons-le dans leurs mains: loin de l'enlever, il faut régner, Zamor, mais après Ottombo & avec Mirzine.

Vous êtes ſurpris, Seigneur, que j'aye pénétré votre ſecret; Minda, qui eſt honorée de la confiance de la Princeſſe, m'a fait part de votre amour, & Thamas en a été témoin. Partons, nous ne devons rien à Fando; nous l'avons ſervi avec zele lorſqu'il a été juſte: il veut tourner ſes armes contre vos Sujets, allez offrir votre bras à Ottombo ſans vous faire connaître; il en ſera temps quand vous aurez rendu la paix à votre Patrie: ne voyons pas le Tyran; diſparaiſſons, il pourrait nous retenir.

Zamor & ſes trois ſages Compagnons préparerent leur fuite, & étaient déja éloignés du ſéjour de Fando, avant qu'il eût pu en être informé. Ils firent une diligence incroyable; l'amour embraſait le Prince, l'amitié animait Xichas; le doux plaiſir

de revoir leurs Pénates excitait Thamas & Morzoé. Bientôt ils arriverent aux premiers poſtes des Troupes d'Ottombo, qui faiſaient une chaîne exacte : ils avaient changé leurs habillements, & en avaient pris à l'Iroquoiſe; mais comme ils venaient du côté de l'Ennemi, & qu'ils n'avaient pas de paſſeports, on les arrêta. Pour n'être point traduits devant des Commandants ſubalternes, ils demanderent à être conduits à la Cour à leurs fraix; on leur donna une eſcorte, & ils arriverent aux environs d'une maiſon de plaiſance, où Ottombo, fatigué des préparatifs de la guerre, venait reſpirer.

Ils apperçurent de loin ce Prince qui pêchait dans un canot doré, ſur un canal immenſe; ils ſe préparaient à l'aborder, lorſqu'ils entendirent des cris de douleur & virent un mouvement extraordinaire. Zamor piqua des deux, & fut bientôt au lieu faral où le Souverain des Iroquois était en danger de la vie : le nombre prodigieux de poiſſons pris dans le filet, avait fait faire calotte au canot du Roi. La moitié de la Cour ſe jetta à l'eau; tous voulant à

l'envi ſauver leur Maître, faiſaient ce qu'il fallait pour le perdre : ils ſe nuiſaient les uns aux autres. Ottombo n'avait plus de force ; il avait déja diſparu trois fois, quand Zamor, l'ayant vu plonger ſans revenir à la ſurface, s'élança à l'endroit où il était, &, le ſaiſiſſant d'un bras vigoureux, l'attira, & lui ſauva la vie. Ottombo, étendu ſur des peaux de martes, avait perdu connaiſſance ; des ſels ſpiritueux lui en rendirent l'uſage. Quelle ne fut pas ſa joye, reconnaiſſant, dans celui qui l'avait rappellé à la lumiere, ce Zamor pour qui il avait conçu une amitié auſſi tendre !

„ Ne me trompé-je pas, lui dit-il ; eſt-ce
„ bien vous, Zamor, à qui je dois la vie ;
„ n'eſt-ce point une illuſion ? Peut-être le
„ deſir de ne la tenir que d'un homme tel
„ que vous, abuſe-t-il mes ſens égarés ;
„ mais je reconnais Thamas & Morzoé :
„ Dieux, protecteurs de cet Empire, veil-
„ lez ſur mes jours, en voici le plus heu-
„ reux moment. Par quel motif êtes-vous
„ ici, apportez-vous la paix ? pourquoi y
„ paraître ſans être annoncés ? pourquoi
„ vêtus ſelon nos uſages ? n'êtes-vous plus

„ Hurons? „ Nous ne le fûmes jamais, lui répondit Zamor, embraſſant une de ſes mains, qu'il ne put s'empêcher d'arroſer de larmes : nous avons ſervi Fando tant qu'il fut vertueux; il a ceſſé de l'être, nous venons t'offrir nos ſervices : accepte ceux de ces Guerriers, montrant Xichas, Morzoé & Thamas; ils ont blanchi au milieu des haſards; mon zele ſeul balance leur expérience : nous te conſacrons nos jours, périſſent ceux qui oſent troubler les tiens! Le Mexique nous a vus naître; Xichas, Ami de ma famille, s'eſt chargé de mon inſtitution : depuis que j'ai perdu mon malheureux Pere, il en a rempli les devoirs. Des revers nous ont bannis de notre Patrie, nous ſommes venus chercher un aſyle chez les Hurons; j'ai réuſſi près de leur Roi, qui m'a honoré d'une Ambaſſade, où j'ai connu le plus grand Monarque de l'Univers.

Ottombo, comblé de joye de s'attacher Zamor, prit la route de ſon Palais, où il trouva Xima & Mirzine éplorées de la nouvelle de ſon accident, qu'elles n'avaient appris qu'avec confuſion; il parut, & calma

leur douleur. Ce n'eſt point un Ennemi, Madame, dit-il à la Reine, que je vous préſente en Zamor, c'eſt le Vengeur de la Nation, & celui qui vous a conſervé un Epoux : ce Guerrier n'eſt point Sujet de Fando, il nous offre ſon bras ; rendons graces aux Immortels du préſent qu'ils nous font. La Souveraine, plus attendrie que jamais, parcourait & Zamor & le Roi ; la conformité de leurs traits était trop frappante pour ne pas l'émouvoir, ſurtout depuis que Zamor était habillé comme les Iroquois : elle avait tant de choſes à dire, qu'elle pouvait à peine en expoſer une. Mirzine regardait le Prince, & rougiſſait ; le Prince levait les yeux ſur Mirzine, & ſe troublait : la ſcene allait devenir muette, quand le Roi ordonna qu'on ſervît.

Les quatre faux Mexiquains furent admis au grand-couvert, & le Monarque y déclara que Zamor commanderait ſous ſes ordres l'Armée qu'il oppoſait à Fando. Aucun des Courtiſans ne murmura ; le Prince s'était attaché les cœurs pendant ſon Ambaſſade ; & les Officiers particu-

Pendant le mois qui précéda l'ouvertu
de la Campagne, le Prince des Iroquo
eut plusieurs entretiens avec la Reine, pl
intéressants les uns que les autres; elle éta
surprise qu'un Etranger fût aussi parfait
ment la Langue nationale; elle le fut en
core davantage de le trouver particuliére
ment instruit des événements secrets de
regnes précédents & de l'actuel: elle re
marquait un trouble involontaire qui s'em
parait de ses facultés, lorsqu'elle lui parlai
d'Inkao, & ne tarda pas à découvrir so
amour pour Mirzine.

La mort du Neveu d'Ottombo n'étai
prouvée que par la déposition de Mirzin
& quelques gens appostés par elle. Ce fa
ne semblait pas suffisamment éclairci à l'in
quiete Xima; Inkao & Ottombo se re
semblaient si exactement, qu'il n'y eut

lit : je te conjure, par les cendres de Kio, on Epoux, de m'accuſer la vérité. Le Fils l'Inkao, confié à tes ſoins, reſpire-t-il encore ? où eſt-il deſcendu chez les morts ? Parle, ne crains rien pour ſes jours, je ſais qu'ils te furent chers ; mais crains pour les tiens, ſi tu cherches à me ſéduire. Minda, qui n'avait point ordre de Xichas de faire à la Reine cette importante confidence, & qui ne riſquait rien d'atteſter les cendres d'un Epoux qu'elle venait d'embraſſer, fit le ſerment, & jura, par les manes de Kio, nom que portait Xichas avant ſa fuite chez les Hurons, que le jeune Prince avait ſubi la rigueur du trépas. L'incertitude de la Reine augmenta par cette fauſſe aſſertion ; cependant le flambeau de la vérité ſemblait percer les ténebres de l'erreur, mais elle n'était pas victorieuſe.

Zamor mettait le temps à profit près de Mirzine ; il vint au point d'en obtenir un aveu réciproque : ils ſe jurerent une fidélité inviolable, fondée ſur les bontés du Roi, qu'ils réclameraient lorſqu'il les aurait méritées ; & ſur les Loix du Pays, qui permettaient à l'Héritiere de la Couronne

de choiſir un Epoux étranger au défaut de Princes de ſon Sang.

L'Ennemi s'avançait; il fallait le prévenir; on fut à lui. Les deux Souverains avaient une égale ardeur d'en venir à une action déciſive; Ottombo défendait ſes foyers, Zamor ſa Maîtreſſe, & ſoutenait ſon propre Trône : les Armées ſe trouverent en préſence. Avant de donner le ſignal de la charge, Fando envoya un Officier ſupérieur pour parler au Roi des Iroquois; il arriva à ſa tente, & lui demanda Zamor comme un transfuge, qui, après avoir été dépoſitaire des ſecrets de ſon Maître, & honoré de la premiere dignité qu'un Monarque puiſſe conférer, était paſſé à ſon ſervice, ſans doute pour le trahir de même. Si Zamor eſt Sujet de ton Roi, répondit Ottombo, je te le rends; mais s'il eſt Etranger, & qu'il n'ait même plus de Prince, puiſque le ſien a perdu ſa Couronne, ne peut-il pas ſe conſacrer à une Puiſſance à ſon choix? Dis à Fando que Zamor commande mon Armée; je ne fais point d'autre réponſe. L'Officier ſe retira peu ſatisfait de ſa commiſſion.

Le choc commença ; les javelots, les fleches volaient de toutes parts : l'avantage était égal, & peut-être Fando l'eût-il eu tout entier, ſi les Hurons ne ſe fuſſent apperçus qu'ils combattaient contre Zamor, qu'ils aimaient au-delà de toute expreſſion : ils ralentirent l'impétuoſité de leur attaque, & quelques-uns refuſerent d'obéir aux commandements. Le Prince des Iroquois tira parti de cette incertitude, & fit avancer des Troupes fraîches, qui pouſſerent loin Fando & ſes Bataillons : mais ce fier Agreſſeur, ayant reconnu Ottombo à la couleur de ſes plumes, marcha à lui, & l'attaqua avec fureur. Les braves, qui entouraient l'un & l'autre Souverain, ſe chargerent avec la même audace : cependant les Iroquois étaient vaincus ; & la tête de leur Roi allait être abattue par le ſabre de Fando, lorſque Zamor accourut, & fit voler le fer meurtrier de l'Ennemi : le ſaiſiſſant alors avec la force d'un Héros dans la fleur de l'âge ; « apprends, lui dit-il, à mieux uſer d'un moment que t'a donné la victoire ; vis, & ordonne la retraite ; notre cauſe eſt

„ celle des Dieux; ils t'ont jugé. „ A ces mots il s'était fait une eſpece de ſuſpenſion d'armes; on écoutait, on ne combattait plus. Mais tout-à-coup le carnage recommence, & des torrents de ſang inondent les Campagnes. Fando relevé, maître de ſon épée, que le Prince lui avait rendue, s'approche d'Ottombo avec les dehors de l'amitié, & la lui plonge dans le ſein. Zamor furieux ne connaît plus que la vengeance; elle eſt due au crime, il s'en charge : il s'élance ſur l'indigne Roi des Hurons, le bleſſe, le renverſe une ſeconde fois, & lui enfonce ſon dard dans le cœur. „ Reçois, lui dit-il à haute voix, la mort „ de la main de Fidoé, Fils d'Inkao.

La bleſſure d'Ottombo était moins dangereuſe qu'on ne l'avait jugé; le nom d'Inkao & de Fidoé frapperent ſon oreille: il appella Zamor. « Qu'ai-je entendu, ô Ciel! „ lui dit-il d'une voix tremblante; les „ Dieux me donnent-ils un Succeſſeur „ dans celui qu'ils m'ont offert pour ap„ pui & pour vengeur? ſerait-il poſſible „ que vous fuſſiez Fidoé que mes Peu„ ples ont pleuré? La même fatalité qui

» me rend mon Neveu, a-t-elle conſervé » les jours de mon Frere? „ Vous l'avez à jamais perdu, répondit Fidoé, que j'appellerai toujours Zamor, ce Frere dont le ſort eût été affreux, s'il ne fût mort pour la Patrie: j'avais réſolu, Seigneur, de vous cacher ma naiſſance juſques à ce que j'euſſe mérité de l'avouer. Ne comptant plus ſur moi, vous avez conçu des projets que j'aurais pu déranger; je voulais me rendre digne de vos bontés, ſans avoir d'autres titres pour les réclamer; mais dans un inſtant de fureur, excité par le perfide Fando, la nature a parlé, elle m'a trahi; puniſſez mon indiſcrétion. " Ah, Prince, „ s'écria le Monarque Iroquois, que dis- „ tu? je ne veux punir que ceux qui t'ont „ dérobé à mes ſoins; ou plutôt je veux „ les récompenſer, puiſqu'ils ont conſervé „ l'Héritier de ma Couronne, & qu'ils „ l'ont rendu digne de la porter. „ Répandez donc vos bienfaits, reprit Zamor, ſur Xichas, à qui je dois ce que je ſuis: Seigneur, il m'a tenu lieu de Pere; lui ſeul, mieux inſtruit que moi, peut ſatisfaire votre curioſité. Parlez, Xichas, dit le

Roi; parlez, vertueux Vieillard, qui méritez toute notre reconnaiſſance; comment le Fils d'Inkao eſt-il parvenu juſques à vous? pourquoi ne nous l'avez-vous pas rendu plutôt?

Tu veux, répondit le Gouverneur de Zamor à ſon Souverain, que je te parle avec la franchiſe d'un Soldat nourri à l'ombre de tes drapeaux; j'obéis. Regarde ma poitrine, reconnais ces glorieuſes marques de mon attachement, je les reçus à Xantalh, lorſque je commandais tes Gardes: je ſuis Kio, Epoux de Minda, ſur qui tu as long-temps répandu tes bienfaits. Les bleſſures que m'ont fait les Sauvages dans les batailles que leur livra Inkao, ont totalement changé mes traits, & vingt ans d'abſence ont achevé ce qu'elles n'avaient pu faire. Ton Frere, qui m'honorait de ſon amitié, apprit qu'il était deſſervi près de toi, & que tu imputais à ſa conduite des revers qu'il ne devait qu'à ſa mauvaiſe fortune: il fit des choſes incroyables pour vaincre ou pour périr; il ſuccomba au nombre des Ennemis, je le vis expirer, & tombai près de lui couvert de ſon ſang

&

& du mien. Les Barbares me laiſſerent parmi les morts ; je ſus me ſouſtraire à leurs recherches, & toujours perſuadé du danger où auraient été les jours d'Inkao, je tremblai pour ſon Fils : je me retirai chez les Hurons, où je conduiſis Fidoé, que Minda m'avait envoyé après avoir publié ſa mort. Je pris le nom de Xichas, & donnai au Prince celui de Zamor ; nous paſſâmes pour Mexiquains, & gagnâmes la faveur de Fando, dont nous nous ſommes ſervis pour te connaître, en briguant une Ambaſſade, & pour nous perſuader de la fauſſeté de nos ſujets de crainte. Le Roi des Hurons t'ayant déclaré la guerre, je trouvai Zamor pénétré de tes vertus, & déterminé à ne pas ſervir contre toi ; mon Frere lui fit une demi-confidence, & lui apprit qu'il n'était pas Sujet du Tyran ; je la lui fis entiere, & lui révélai le ſecret de ſa naiſſance : il réſolut de te conſacrer ſes jours, & de ne ſe faire connaître qu'après t'avoir vengé.

Ah, Kio, interrompit le Roi ! Ah, Minda, comment puis-je payer le ſervice que vous nous avez rendu ! Mon Royaume al-

lait devenir la proie de l'Etranger; le Sceptre chancelant dans mes faibles mains, en ſerait paſſé dans celles de l'Ennemi; ma Fille eût été le partage de l'Uſurpateur, ou la victime de la néceſſité. Zamor, rends mon bonheur aſſuré; tu as trop fait pour moi, pour ne pas achever: ſi tu me reconnais pour ton Roi, obéis; accepte la main de Mirzine & ma Couronne; vois d'un égal amour Xima & la Princeſſe, & crois qu'auſſi long-temps qu'Ottombo reſpirera, il ſe ſouviendra de ſes erreurs & de ta vertu.

Zamor ſe proſterna aux pieds du Roi, & lui avoua qu'il avait oſé le prévenir; qu'il adorait Mirzine, & qu'il en était aimé. Ottombo, pour qui la vie devenait un nouveau bienfait des Dieux, ſe livra à la ſatisfaction la plus pure, qui fut augmentée par la défaite totale des Ennemis, que les Généraux avaient pourſuivis, enchaînés ou déſarmés.

Le Roi & ſon cher Zamor reprirent la route de leur Capitale, précédés d'un nombre prodigieux de trophées, de munitions, de tréſors & de priſonniers. Xima

& Mirzine, inſtruites de la victoire & de la bleſſure d'Ottombo, s'avancerent à quatre journées pour jouir plutôt du bonheur de le voir, & couronner le Vainqueur de Fando. Xima ſe jetta dans les bras de ſon Epoux, & Mirzine à ſes genoux : Madame, dit Ottombo à la premiere, vous ſavez les nouvelles obligations que nous avons à Zamor, mais j'ai défendu qu'on vous apprît ſon nom & ſa naiſſance; j'ai voulu vous faire part de cette grande nouvelle; regardez-le, reconnaiſſez à ſes traits, & encore plus à ſes actions, le Fils d'Inkao, que nous croyions avoir perdu. C'eſt pour le généreux Fidoé, ma Fille, dit-il à Mirzine, que je vous demande une grace, & c'eſt au nom de l'Etat; vous ſeule pouvez le payer : il ne veut que votre main pour récompenſe, la lui refuſerez-vous ? Non, mon Pere, répondit-elle, vous avez parlé, vous ſerez obéi;... & le ſerai avec plaiſir, répondit le Roi, car je lis dans vos yeux ce qui ſe paſſe dans votre ame. Approchez, Zamor, je vous la livre, cette main qui ſe défend ſi mal; puniſſez Mirzine du ſecret qu'elle m'a

fait de ſa tendreſſe, à moins que vous ne ſoyez de moitié dans le crime.

Minda était témoin de cet événement: la Reine lui reprocha ſa diſcrétion avec douceur. Cette vertueuſe femme lui répondit : la premiere loi, Madame, eſt d'obéir à ſon Epoux; vous voyez Kio dans Xichas, que ſes bleſſures & ſes longs chagrins vous font méconnaître; jugez ſi j'étais parjure en atteſtant ſon ombre. Il eſt vrai, pourſuivit Ottombo, c'eſt l'Ami d'Inkao, c'eſt le Général le plus habile de ſon Armée, qui nous a ravi l'avantage d'élever un Héros; mais nul autre que lui eût eu un ſuccès auſſi complet. Pourſuivons notre route, montrons aux Peuples aſſemblés le Vainqueur de Fando & de Mirzine : que la paix ſoit proclamée, puiſqu'il n'eſt plus d'Ennemis; que l'allégreſſe ſuccede aux allarmes.

Les Souverains, & ceux qui devaient le devenir, arriverent à la Capitale, où ils ſe livrerent, les uns au plaiſir de faire des heureux, les autres, à celui de l'être.

Xima n'avait plus de ſoupçons ſur la naiſſance de Zamor; cependant, pour n'y

laiſſer aucun lieu, elle s'approcha de ce Prince qui revenait de la chaſſe, & le ſurprit, enſeveli dans un profond ſommeil, excité par la fatigue: elle lui avait imprimé, à ſa naiſſance, ſuivant la coutume de ces temps-là, une marque ineffaçable ſur la poitrine; c'était un ſoleil tracé avec une liqueur dont les traits étaient inaltérables. Dès que la Reine eut entr'ouvert ſa robe, & reconnu ſon ouvrage; oui, s'écria-t-elle, tu es Fidoé, je n'en doute plus. Cette exclamation éveilla Zamor, qui lui dit les choſes les plus touchantes.

Cependant Ottombo avait aſſemblé ſon Conſeil; & après y avoir appellé Zamor, & prouvé ſa naiſſance, il abdiqua la Grandeur ſuprême en ſa faveur, & le fit monter ſur le Trône. Les Grands ſe proſternerent, & lui prêterent ſerment de fidélité. Un heureux hymen couronna les feux du nouveau Souverain, & la tendreſſe de Mirzine: Xichas reprit ſon nom, & fut créé premier Miniſtre; il eut toute la faveur de Zamor, & Minda celle de la Reine. Le Fils de Fando ſuccéda à ſon Pere, & régna ſur les Hurons, dont on aurait

pu faire la conquête; ce Prince ſe rendit tributaire, & devint un Allié fidele. Ottombo & Xima vécurent heureux, partageant la félicité de leurs enfants : les Iroquois le furent ſous leur domination, & conſervent encore, pour les noms de Fidoé-Zamor & de Mirzine, une vénération ſans bornes.

CHAPITRE VI.

Ximin devient Amant de Rozéide, qui a du goût pour lui; peu s'en faut qu'il ne.... cependant il eſt forcé de partir avec Moador. Féraddin arrive chez Aſſouf-Méed, fameux Légiſlateur; il en part pour Ondix. Hiſtoire de Niſa, où on trouve partie de ce qui arriva au Héros dans ſa route.

C'Est ainſi que Zultamné occupait l'enfance du Prince, en lui donnant des exemples de vertu dans ſes Contes, & cherchant, dans l'Hiſtoire étrangere, les traits qui manquaient à la ſienne. La Cour ſatisfaite, finit ſa promenade, & fut entendre

onze, fameux par le talent de la paro-
qui prêchait l'auſtérité des mœurs,
ſtitude à la Loi, & la victoire ſur ſes
ons, avec l'extérieur le plus frais & le
maniéré.

: Sultan interrompit Amuley, & lui
votre anecdote m'a amuſé, mais j'y
ve toujours trop peu de galanterie; ne
›nnaiſſez-vous donc pas, ou craignez-
; de la développer ? Oui, répondit le
teur, il eſt dangereux d'analyſer l'amour
's enfants auſſi pénétrants que Zoto-
1 & Alzéide: Zultamné avait raiſon; il
'agiſſait pas de nourrir leur ardeur par
exemples, il fallait élever leur ame.

ien ne retenait plus Noire-comme-en-
à Luggbridd; elle avait ramené l'a-
dance, rendu à l'amitié les devoirs les
: ſaints, & montré au Fils de l'Empe-
· une jeune Maîtreſſe qui devait être la
; belle créature de l'Univers; que pou-
-elle de plus ? Après avoir fait entrer
éide dans ſon char, elle diſparut avec
ador, qui lui avoit demandé la per-
ſion de la ſuivre, & de lui faire ſa cour
s ſes Etats.

Ximin était reſté pour attendre ſon Pere; à-peu-près de l'âge de Rozéide, il était en homme ce qu'elle était en femme, c'eſt-à-dire, à merveille. Le Prince de Tamour ne put ſe défendre des charmes de cette Princeſſe, ou peut-être n'eſſaya-t-il pas un combat dans lequel il eût craint de remporter la victoire. A chaque inſtant près de l'Impératrice, il buvait à longs traits le poiſon qui devait le conſumer. Rozéide n'avait jamais aimé que Féraddin; les mouvements de ſon cœur pour le faux Oſmin n'étaient que l'ouvrage de Podagrambo & non celui du ſentiment; mais il eſt un terme où la conſtance la mieux à l'épreuve peut recevoir un échec. Ce que le préjugé de l'éducation, ce que les Loix & la Religion ont de plus fort, Rozéide l'employa à combattre le penchant qu'elle ſe ſentait pour Ximin, & cela vainement. Quelquefois elle cherchait à ſpiritualiſer ſa paſſion pour la mettre à l'abri du reproche: on le ſait; quand on capitule avec ſoi, on n'eſt pas loin de le faire avec l'Ennemi.

Ximin aimait pour la premiere fois; mais il était connaiſſeur, & bientôt il s'apperçut

perçut du progrès qu'il avait fait ſur le cœur de l'Impératrice; il l'étudia, & connut qu'il fallait employer les ménagements les plus délicats pour faire triompher la nature du devoir. Il ſut ſi bien maſquer l'ardeur de ſa flamme, qu'Aroſmad & Zirza ne s'en douterent point, & qu'il y eut très-peu de gens de la Cour qui la découvrirent. Il débuta avec Rozéide par des ſoins généraux; puis, lui en rendant de plus particuliers, il oſa en exiger le ſalaire: tantôt il voulait un regard ou un mot prononcé avec expreſſion, tantôt il s'emparait d'une main comme jamais n'en fit le ciſeau de Pigmalion, & y appuyait des levres enflammées; il gagnait du terrein, Rozéide en perdait. Ximin était le ſeul Prince, qui, par ſon rang, eût toutes les entrées au Palais; dès que les femmes entraient à la toilette de la Souveraine, il arrivait pour apprendre, diſait-il, un art inconnu dans le Royaume de ſon Pere, & faire préſent aux Dames de ſes découvertes. Le prétexte de s'inſtruire lui avait acquis le privilege de toucher les cheveux pour y placer des diamants, d'être préſent

à tout, & de ſervir de premiere Femme-de-chambre dans tous les cas où la bienſéance le permettait. Rozéide le grondait de l'indiſcrétion de ſes yeux, & le laiſſait faire; Ximin était incorrigible, & nourriſſait ſon amour d'une nouvelle ardeur.

Il ſut ſe ménager des inſtants plus faits pour le myſtere : il trouva un jour ſa Maîtreſſe ſeule dans ſon cabinet, liſant une brochure, ſans doute un peu vive, puiſque ſon teint était animé du plus beau coloris, & que, négligemment étendue ſur un ſofa, elle avait ſes beaux yeux fixés ſur une eſtampe pour réfléchir à une ſituation heureuſe. Puniſſez-moi, Madame, lui dit-il, de troubler votre retraite, ſi vous ne me permettez de la partager. Ximin n'eſt point fait, répondit Rozéide, pour être renfermé dans un cabinet, il doit ſe montrer à l'Univers; mais s'il veut être ſeul, je lui cede le mien, il ſerait dangereux d'y reſter avec lui. Que pouvez-vous redouter avec un homme qui vous adore, & dont les volontés, exceptée celle-ci, vous ſeront à jamais ſoumiſes ? non, vous ne ſortirez point, lui dit Ximin, en l'arrêtant; vous

ne payerez pas d'un retour auſſi cruel l'amour le plus reſpectueux : j'ignore s'il eſt poſſible de vous voir ſans perdre ſa liberté ; mais je ſais que, malgré mes efforts, mes combats, je n'ai pu arracher de mon cœur le trait qui l'a bleſſé. Le bonheur de mes jours dépend de cet inſtant ; parlez, raviſſante Princeſſe, ſuis-je le plus infortuné des mortels, ou faites-vous grace à ma témérité en faveur de la paſſion la plus ſincere qui fût jamais ? Je ne vous dis pas à quel point vous m'avez touchée, Ximin, répondit Rozéide ; mais apprenez ce que vous me devez par ce que je me dois : l'amitié peut nous unir, & je me livrerai avec plaiſir à ſes tranſports : l'amour n'eſt pas fait pour nous ; choiſiſſez une Maîtreſſe, eſſayez avec elle juſqu'où peut aller la ſenſibilité de votre ame : je vous crois fait pour rendre une femme heureuſe ; mais avec moi, liée à Féraddin par le goût & par la loi, quel eſt votre eſpoir ? Fuyons la ſéduction des ſens, laiſſez-moi ma vertu, conſervez la vôtre, & ne devenons pas criminels, puiſqu'il en eſt temps encore. Ximin écoutait, admirait, était étonné ;

mais autant il aimait les jeux, les exercices, la guerre, autant il déteſtait la morale : pour y mettre fin, il s'empara d'une main de Rozéide, qui s'était remiſe ſur ſon ſofa, & lui prodigua mille careſſes ingénieuſes; l'Impératrice ne trouvait pas de mal à çà : il fit plus; il s'aſſit à ſes côtés, & attacha des regards curieux ſur deux globes de la forme la plus heureuſe, & trouvant leur mouvement trop précipité par les légers efforts que faiſait ſa Maîtreſſe, il les fixa en les touchant avec volupté; Rozéide ſe défendit un peu, & ne voyait pas grand mal à çà. Enhardi par ces ſuccès, il oſa y appuyer ſa bouche, & les couvrir de mille baiſers de flamme : Rozéide commençait à trouver une ſorte de mal à çà; plus entreprenant encore, il allait triompher de l'incertitude de la Princeſſe, lorſqu'elle ſe leva fort en déſordre, & trouva enfin le procédé de ſon Amant très-irrégulier.

Et moi auſſi, interrompit le Sultan, pourquoi votre Ximin était-il un *cunctator?* que ne bruſquait-il ſon expédition? La défaite d'une jolie femme eſt une affaire

de petite guerre : marcher à l'ennemi, le vaincre, voilà ce qui réuſſit; de quoi diable s'aviſait-il de paſſer par toutes ces gradations bourgeoiſes? Vous m'avez rendu ſervice, Aga; ma foi, je craignais pour notre ami Féraddin. Qu'en dites-vous, Madame? s'il penſa s'y trouver pris, que deviendrons-nous? Vous ſerez comme cent mille honnêtes gens, répondit la Sultane, qui ne l'ont pas plus mérité que lui.

Rozéide ſe propoſa de ne plus riſquer de tête-à-tête avec Ximin, qui cherchait l'occaſion de devenir plus inſolent : elle l'évitait, & le trouvait par-tout; peut-être n'en était-elle pas fâchée : mais comme il fallait terminer, elle lui dit un jour : je me ſuis aſſez aſſurée de mes ſentiments pour ne plus devoir vous les cacher; je vous aime, Ximin, & vous n'en triompherez pas davantage; ſi je me permettais une diſtraction, ce ſerait en votre faveur, mais je me la défendrai toute ma vie; ſoyez heureux : ſi l'amitié la plus conſtante peut vous tenir lieu d'amour, comptez-y; de tous les hommes, Féraddin eſt le ſeul que je dois aimer, vous ſeul aurez

mon eſtime. Une autre vous ordonnerait de fuir, mais je crois dans l'inſtant le remede mauvais ; l'abſence trop précipitée prête des armes à la paſſion : reſtez ici pour me juger, ſoyez votre vainqueur, je vous permets de croire qu'avant mon triomphe je me ſuis livré de grands combats.

Ximin fut étonné de trouver tant de vertu dans une femme à qui il avait ſoupçonné plus de faibleſſe ; il voulait répondre, mais il ne put trouver de termes, & ſe garda bien de promettre de travailler à ſe guérir. Cependant il voyait la Souveraine, qui lui demandait chaque jour l'état de ſon cœur, & ſemblait s'intéreſſer ſincérement à ſon repos. Pourquoi, lui dit-il, un ſoir qu'il la trouva dans ſes jardins, vous informer du ſort d'un malheureux, lorſque vous ſavez qu'il eſt cruel, & que ſon ſupplice eſt votre ouvrage ? Je ſais que vous m'alléguerez les préjugés, les mœurs de convention, ce qu'on nomme vertu ; vous aurez raiſon, adorable Princeſſe, lorſque vous voudrez réfléchir ; mais la réflexion eſt ennemie du plaiſir, & il faut s'y livrer pour être heureux. Chut,

interrompit Rozéide, qui vit paraître Zirza, je vous répondrais à merveille, ce n'en eſt plus le temps; faiſons mieux, ne parlons qu'amitié.

La converſation devint générale, Ximin y fit briller tout l'eſprit qu'il avait, & en eut beaucoup; car, malgré la parole de Rozéide, il eſpérait encore en tirer parti, & voulait lui plaire. On annonça Moador, qui était de retour de chez Noire-comme-encre, où il avait laiſſé Alzéide. Ce Souverain marqua ſa reconnaiſſance à l'Impératrice des bontés qu'elle avait eues pour lui & pour ſon Fils, & la pria de les conſerver à ſa Fille, ſur qui il lui donna une autorité abſolue. Ximin chercha différents prétextes pour reſter à Luggbridd après ſon pere; mais Rozéide, qui le craignait, fit perſuader à Moador de l'emmener; ils partirent, & notre Héroïne trouva le prix du ſacrifice qu'elle avait fait, dans la ſatisfaction intérieure qui ſuit une bonne action.

Féraddin était arrivé chez Aſſouf-Méed, qui lui témoigna combien il était ſenſible au plaiſir de le voir, & le paya bien des

travaux de ſon voyage. Ce Monarque jouiſſait d'une ſi haute réputation ; ſa vertu, la ſageſſe de ſes Loix, le bon ordre de leur exécution, étaient ſi unanimement révérés de tous les Peuples voiſins, qu'un grand nombre de Princes adopterent ſes uſages, & que pluſieurs Républiques renoncerent à leur ſouveraineté, pour ſe ſoumettre volontairement à ſes inſtitutions. Aſſouf-Méed n'avait point encore ſoutenu de guerre ; les Rois, qui avaient eu des prétentions, s'en étaient toujours rapportés à ſes déciſions dans ſa propre cauſe ; & de même qu'il avait défendu ſes droits, de même il s'était condamné quand il avait cru devoir le faire. Des Conquérants heureux, & peu dignes de l'être, oſerent troubler le repos de Tamdam ; &, perſuadés que les loix ſont de faibles armes contre celles d'un Vainqueur, ils réſolurent l'eſclavage des Sujets d'Aſſouf-Méed : mais ſa cauſe devint celle de l'Aſie entiere ; les Puiſſances, qui ſervaient de barrieres aux Etats de ce ſage Souverain, loin de donner paſſage à l'ennemi pour arriver juſques à lui, armerent pour ſa défenſe, ſe char-

gerent de le venger, & le laiſſant jouir du calme fortuné que de longs travaux avaient produit, ils attaquerent les Princes ambitieux, & les défirent.

Le Roi de Tamdam goûta l'Empereur de Miloloo, & l'aima au point de lui vouer une amitié éternelle; il l'inſtruiſit des ſecrets de ſon cabinet, & l'admit à ces confidences, ſi intéreſſantes & ſi rares pour tout autre Prince; il lui apprit l'art de rendre un Peuple heureux. Féraddin n'avait point encore eu d'auſſi excellentes leçons; celles de Moriſtan & d'Aroſmad étaient inférieures: mais comment êtes-vous parvenu, Aſſouf-Méed, lui dit-il, à être adoré de vos Sujets? En les aimant, répondit le Légiſlateur. L'homme eſt un être ſenſible: ne ſongez qu'à l'individu, vous le trouverez ingrat; ne ſongez qu'à l'eſpece, vous le trouverez reconnaiſſant: toutes les fois que vous travaillerez à maintenir la vigueur des Loix, à punir celui qui les enfreint, comme à récompenſer celui qui les obſerve, à pourvoir à l'abondance des choſes néceſſaires, à bannir le luxe, cauſe de la rivalité, & ſouvent de la

haine, à établir un équilibre entre le riche & le pauvre, à répandre l'aiſance où la miſere ſe fait ſentir, vous trouverez le chemin des cœurs. Celui qui ne regne que par la force, eſt un tyran; le vrai Roi ne la connaît que pour la punition des crimes.

L'Empereur ſe promettait de réformer, à ſon retour dans ſes Etats, des abus dont il n'avait point encore pu couper les racines, & prêtait aux diſcours d'Aſſouf-Méed une oreille attentive: Aris-Boulec-Moour trouvait dans ſes entretiens une douceur dont il ſentait tout le prix: ils ſeraient reſtés à ſa Cour, s'ils en avaient été maîtres, mais les Souverains ſe doivent au bonheur public.

Quoique le Roi de Tamdam eût peu de troubles à craindre, cependant il était redoutable au ſein même de la paix; Féraddin ayant ſouhaité voir un Corps de ſes Troupes, il ordonna d'en aſſembler, & en fit la revue. Notre Héros fut ſurpris de l'exacte diſcipline, de l'air fier & aſſuré des Soldats; rien n'était affecté dans leurs exercices, les temps en étaient aiſés, ſimples & point compliqués; leur uniforme commode, & parant ſans richeſſe,

laiſſait la liberté des mouvements ; leur ſolde ſuffiſait à une ſubſiſtance abondante : on n'était reçu dans les Corps, qu'après avoir prouvé l'honnêteté de ſes mœurs. Aſſouf-Méed avait moins de Soldats que ſes Voiſins, mais il n'avait que des Guerriers qui uniſſaient la valeur à la conduite.

De l'examen des Troupes de terre, nos célebres Voyageurs paſſerent à celui de la Marine. Tamdam était ſituée pour en avoir une nombreuſe ; elle était néceſſaire à la défenſe du Pays, & au progrès du Commerce : ils s'avancerent vers le Port, & deſcendirent dans une pinaſſe qui les porta aux principaux vaiſſeaux qui compoſaient la Flotte rangée en bataille. Aſſouf-Méed accompagnait ſes amis, & leur expliquait la force & l'uſage de chaque bâtiment ; il leur en préſentait les Officiers, & les louait avec adreſſe, lorſqu'ils avaient quelque action par devers eux. Le ſimple Soldat n'était pas oublié ; un Matelot, aſſidu à ſes devoirs, était ſûr d'une récompenſe ; mais le Roi n'entendait pas par ce mot une profuſion d'argent, ſouvent plus nuiſible qu'avantageuſe ; il en répandait avec no-

bleſſe quand il en était queſtion; mais ce moyen rémunérateur était le dernier qu'il employait, il le réſervait à ceux à qui leur mauvaiſe fortune le rendait ſenſible; quiconque était au-deſſus de la médiocrité, ne recevait que des marques de faveur, ou des grades, & en était bien plus flatté.

Plus Féraddin faiſait de remarques, plus il était ſurpris de l'harmonie qui régnait dans les différentes parties de l'adminiſtration d'Aſſouf-Méed; leur rapport au tout était ſi intime, qu'on ne pouvait en appercevoir la texture; il ne lui refuſa point le titre du plus grand Prince de l'Aſie, & lui jura une alliance authentique.

Il fallait partir, le temps des voyages était limité; Aris-Boulec-Moour avait une impatience extrême d'arriver à Ondix, Iſle immenſe, gouvernée alors par ſon meilleur Ami; Koulkao était ſon nom, mot Indien qui ſignifiait pieux : en effet, tous les Souverains de ces temps avaient des noms qui faiſaient alluſion à leurs vertus ou à leurs vices; ce qui fut depuis le *cognomen* des Romains. Féraddin mit à la voile, emportant un préſent d'Aſſouf-

Méed, d'un prix infini; c'était un Traité de Législation, dont il était Auteur, & qui n'avait pas encore vu le jour.

Le Pilote se promettait la plus heureuse navigation & la plus prompte; le ciel était pur, le soleil rayonnant, l'air calme, quand tout-à-coup il s'éleva un vent frais, qui d'abord ne présageait rien de fâcheux; mais augmentant de force à chaque instant, il porta le vaisseau de Féraddin vers une petite Isle qui ne se trouvait pas sur sa Carte-Marine, & le fit échouer sur un banc de sable voisin, sans le moindre accident à l'équipage. On ne pouvait plus tenir la mer, on lança la chaloupe, & on prit terre, en attendant que la flûte, qu'on avait avertie, par trois coups de canon, du danger où on était, fût arrivée. Le navire faisait eau de toutes parts, ce qui contraignit d'en mettre la cargaison sur le rivage, & d'y camper avec précaution, de peur de surprise de la part des Habitants de l'Isle, dont on ne connaissait ni l'espece ni la quantité.

Le jour baissait, Féraddin ne voulut pas permettre qu'on s'écartât, ne le croyant

pas même néceſſaire, à moins que ce ne fût pour faire eau, eſpérant ſe radouber, & que le vent changerait pendant la nuit; mais il devint plus violent, & la flûte ayant joint, nos Rois n'eurent plus d'inquiétude, & attendirent le calme. L'Empereur réſolut de parcourir l'Iſle, & ne prit avec lui que Nézelim & ſix Gardes; Aris-Boulec-Moour reſta ſur le rivage. Le Pays d'abord leur parut inculte & ſauvage; mais à meſure qu'ils avançaient, ils le trouvaient fertile & agréable: ils n'appercevaient pas un homme; cependant ils en voyaient beaucoup de traces imprimées ſur le ſable; ils ne ſavaient que penſer, ne découvrant qu'une plaine immenſe ſans habitations, lorſqu'ils apperçurent plus avant un bois épais. Ils ſe déterminerent à le pénétrer, malgré le danger qui pouvait s'y trouver. Féraddin & Nézelim firent leur propre avant-garde; leur ſuite marchait à deux cents pas, pour les ſoutenir en cas de beſoin. Ils n'avaient pas fait un quart de lieue, qu'ils découvrirent un ſuperbe Palais, couvert de lames d'or, entouré de jardins admirables, enveloppés de canaux

ienſes : ils crurent ſe tromper ; mais, en
çant, la vérité ſe prouvait d'elle-même.
rrivés au premier pont-levis, ils ap-
:rent, perſonne ne vint le baiſſer ; ils
réſenterent à un autre, & ne furent
plus heureux : Féraddin ne connaiſſait
it d'obſtacles, il paſſe le foſſé à la na-
& ſe trouve dans la cour du Palais.
] cents hommes y montaient la garde ;
;, loin de s'oppoſer à ſon paſſage, ils
:urent aux armes pour les lui préſen-
& le laiſſerent avancer juſques au veſ-
le, où deux femmes aſſez belles l'en-
:rent à entrer. Féraddin les ſuivit, &
'int à une autre, dont la beauté était
ſſante. Quelque ſoit le haſard qui m'a
duit à vos pieds, Madame, lui dit-il,
'eſt bien glorieux de vous offrir mon
iſſance. Je ſuis un Etranger, porté ſur
ivage par un vent impétueux : les Sol-
que j'y commande, loin d'inquiéter
Sujets, ſauront les reſpecter ; & vous
ir, ſera mon premier devoir. Aſſeyez-
s, Seigneur, répondit la belle Inſulai-
je crois vos ſentiments auſſi généreux
vous me les peignez ; &, ſi je puis

JE ſuis Fille de Narſim, *Viſir* de Ko
kao, Roi d'Ondix, unique Héritie
des richeſſes de ma Maiſon, & des bon
du Souverain ; quelques agréments at
cherent à mon char un nombre infini
Prétendants : pour faire un meilleur choi
je réſolus de me renfermer dans une Ter
du *Viſir*, où je ne voyais que ſes Amis
ceux qu'il croyait pouvoir devenir
miens. Je vivais heureuſe ; &, libre de fo
mer un engagement, j'attendais que
mour parlât à mon cœur ; il était pr
le faire, en faveur d'un jeune homm
la Cour, très-aimable, honoré de l'eſti

négocier cette affaire; Podagrambo le vit ſouvent : il ſut que je m'étais retirée dans un de ſes Châteaux ; & quand tout fut terminé, il lui fit des reproches de lui avoir caché une Fille, chez qui il admettait ſes Amis, & dès-lors, en prenant le titre, il le pria de ne pas différer à le préſenter : Narſim n'oſa refuſer, & lui donna le lendemain à dîner chez moi. Podagrambo voulait être aimable à quelque prix que ce fût : il commença par débiter des choſes communes, & aurait bien fait de s'en tenir là; enſuite il entaſſa antitheſes, hyperboles, proſopopées les unes ſur les autres, devint inſoutenable dans ſon pompeux galimathias, & finit par être méchant. Nous ſavions que ce Génie voyageait depuis long-temps ; je lui demandai quelques remarques : ma foi, me répondit-il, Madame, je ne remarque rien chez les Peuples que je vois ; je vais chez eux pour me faire remarquer : par exemple, je viens du Miloloo, où j'ai joué un aſſez bon tour à l'Empereur ; j'en ai conté à ſa chaſte Epouſe, elle a paſſablement écouté mes raiſons, enſuite elle a

pris de l'humeur, cela m'en a donné; j'ai été forcé à de grandes opérations qui auraient fait repentir la Dame d'avoir fait la prude, & Féraddin d'avoir osé déranger des vues que j'avais sur une assez jolie femme, dans certain Pays que je ne nomme pas; mais, à la sollicitation de mes Amis, je lui ai fait grace, à condition cependant que, s'il retombe sous ma férule, il me le payera. La réputation de Féraddin & de Rozéide, Seigneur, s'est répandue jusqu'ici, lui dis-je alors; j'ai besoin de tout le respect qui vous est dû, pour croire que l'Impératrice se soit aussi mal défendue: quant à l'histoire de la Princesse du Zapourstan, dont nous avons été instruits par le Frere de Mardam, *Modéliar* de l'Isle-Verte, qui s'est réfugié ici, après avoir sauvé la vie à Nadaïr, dans une occasion que je ne rappelle pas, en attendant quelque vaisseau qui fît voile vers le Royaume de son Maître, je sais à quoi m'en tenir; je ne vous cacherai même pas que Féraddin doit venir à Ondix, nous en ignorons le temps, mais ce ne sera jamais aussitôt qu'on le desire. Madame, je ne croyais

pas mon Ennemi auſſi fortuné, reprit le Génie; il a donc des amis par-tout, & veut me brouiller avec tout le monde; s'il arrive inceſſamment, je ſuis perdu, il vous dira du mal de moi, & le mal eſt toujours cru. Il débita mille plaiſanteries auſſi fades que ſa figure, & finit par ſe perſiffler. Le lendemain de notre premiere entrevue & de cette converſation, il propoſa à Narſim de m'épouſer; mais mon Pere, qui connaiſſait combien il était aiſé à Podagrambo de faire des offres, & plus aiſé de ne les pas remplir, ſe retrancha ſur des oppoſitions vagues, & demanda quelque temps. Le Génie, toujours preſſé, dit qu'il en pouvait accorder très-peu; que ſes affaires, & encore plus la force de ſa paſſion, ne pouvaient ſouffrir de délai, & conjura mon Pere de me parler pour lui: il le fit pour dégager ſa parole, & je ſentis qu'il me permettait un refus. Mon Amant ne tarda pas à paraître; il me dit de ſi belles choſes, que je les ai toutes oubliées; je me ſouviens ſeulement qu'il termina ſa déclaration par ces mots: *Vous ſavez, Madame, par les dangers de*

j'aurais peut-être plus gagné par la douceur. Je croyais Podagrambo désespéré d'avoir manqué une conquête qui ne devait pas arrêter le torrent de ſes victoires, mais je ne le connaiſſais pas; il ſavait diſſimuler, j'ignorais cet art trompeur: il parut tranquille, & me parla de la pureté de ſa flamme en termes très-décens. Je ne concevais pas un changement auſſi ſubit; ma Confidente m'aſſurait que le Génie avait voulu me pénétrer, & que, me trouvant de la force & de l'élévation dans l'ame, ſatisfait de ſa découverte, il ne travaillerait plus qu'à me plaire, & qu'enſuite il me demanderait pardon de m'avoir causé des allarmes & juſtifierait ſes diſcours par

ne prescrirait plus rien, qu'il ne demanderait plus, qu'il ne parlerait plus même d'en accélérer l'instant, que par de longs services & des soins assidus.

Le Visir en fut entiérement la dupe, & je suivis son erreur. Podagrambo avait son appartement au Château; il ne parlait plus de partir; au contraire, il expédia des ordres à son principal Ministre de le venir trouver pour conférer sur des choses importantes; tout marquait un long séjour, qu'il se proposait de faire chez mon Pere: il nous laissait livrés aux apparences, & marchait à ses vues. Nous faisions souvent des promenades dans la forêt voisine, Narsim nous accompagnait toujours; mais dans l'instant que j'avais demandé une (*a*) *maïafa*, un Courier du Cabinet demanda mon Pere de la part du Roi: il partit; & ne voulant pas que notre partie fût dérangée, il dit, en souriant, au Génie: « jouissez aujourd'hui de mes droits sur Nisa; puisque vous en aurez de supérieurs, je vous la confie. » J'obéis, & montai en voiture

(*a*) Caleche.

avec mon Amant & les deux femmes que vous voyez. Nous mîmes pied-à-terre, & nous nous promenâmes ſur le bord d'un canal qui conduit à la mer. La ſoirée était ſi agréable, que je conſentis à entrer dans un *yacht* doré, qui ſe trouvait près de nous, pour prendre le frais ſur l'eau : nous cauſâmes ; mais la converſation étant peu animée, Podagrambo chanta : c'eſt ce qu'il fait de mieux ; ſa voix harmonieuſe trouva moyen de me diſtraire ; & je ne m'apperçus de la nuit qui approchait, que près d'un vaiſſeau qui nous attendait. Le ſignal donné, le *yacht* s'arrêta, je fus enlevée par des hommes robuſtes, & me trouvai portée avec mes femmes dans la chambre de pouppe, où régnait une magnificence ſinguliere.

J'avais perdu le ſentiment ; la douleur, la honte, la fureur agitaient tour à tour mon ame incertaine : je voulais mourir, je voulais vivre pour me venger, je ne pouvais ni l'un ni l'autre. Mes femmes me rendirent l'uſage de la raiſon, le Génie me priva de celui de la liberté : dès qu'il ſut que j'étais mieux, il entra, & me dit :

„ Vous avez entendu, Madame, ce qu'a
„ dit votre Pere; quand il n'eût pas pro-
„ noncé, vous n'en ſeriez pas moins en ma
„ puiſſance; mais je ne veux vous tenir
„ que de vous-même & de lui. Conſen-
„ tez à couronner mes feux, & je me
„ charge de calmer le Viſir; ſi vous ba-
„ lancez, une longue captivité mettra fin
„ à votre irréſolution. „ Je ſais ſouffrir, lui répondis-je, & ne me plaindrai de rien; fais ce que ta jalouſie ou plutôt ton caprice t'inſpirent, j'oſe te défier; mais apprends que je ne capitule qu'avec mes égaux, & non pas avec un traître.

Il ſortit furieux, & ordonna qu'on appareillât; je ne le vis plus pendant la traverſée, qui ſe fit avec une rapidité inconcevable; je ne le retrouvai qu'en abordant à cette Iſle fatale. « Voici, me dit-il,
„ précieuſe Niſa, votre priſon; je ne ſuis
„ pas auſſi cruel que vous le croyez, & je
„ ſaurai la rendre enchantereſſe. On vous
„ rendra les honneurs dus à une femme
„ que j'avais deſtinée à être la mienne;
„ vous ſerez ſervie comme la Princeſſe
„ d'Ondix, & le plus beau Palais ſera vo-

„ de cette Ile sans périr à la Cour j
„ vous laisse vos femmes pour adoucir
„ vos chagrins, & pour vous conseiller de
„ les abréger. Si jamais vous connaissez
„ l'amour, vous pardonnerez au mien ce
„ que je fais pour m'assurer la possession
„ d'un bien que je préfere à mon rang, à
„ mon existence : je n'ai point encore ai-
„ mé avec autant de fureur ; jamais je n'ai
„ souffert les mépris, aujourd'hui votre
„ ascendant m'y force, & il ne me reste
„ que la triste consolation, ne pouvant
„ vous posséder, de ne vous voir en
„ puissance de personne. Je vous l'ai dit
„ dit, j'ai pris mes précautions, pour
„ vous soyez ignorée de la nature entiere
les Génies & les Fées du premier ordre

„ bre, avec qui Féraddin, pour lequel
„ vous rompîtes, il y a quelque temps, une
„ ſance, m'a brouillé pour toujours. Je
„ les redoute peu : l'une eſt coquette, &
„ s'amuſe de tous les jeunes gens qu'elle
„ trouve ſous ſa main ; l'autre joue la ré-
„ forme, &, devenue ce qu'on appelle
„ femme de bien, eſt occupée de ſon
„ vieux Mari, qui court le monde par com-
„ plaiſance, & ne penſe plus à moi : quoi
„ qu'il en ſoit, je ſuis préparé à tout évé-
„ nement ; ſi on me chagrinait, vous n'en
„ feriez pas mieux.

Je voulais répondre, mais il ne m'en donna pas le temps ; je me trouvai au milieu des cours d'un Palais magnifique, entourée de Courtiſans, & de Troupes ſous les armes, dont les Officiers me ſaluerent, les tambours battant aux champs. Un Ecuyer me donna la main, & me conduiſit dans un appartement qui égalait la beauté des dehors ; on m'y laiſſa avec mes fidelles Confidentes, &, depuis le premier jour de mon eſclavage, je n'ai entrevu aucun eſpoir de le rompre. Rien n'a ici de conſiſtance réelle que les mêts qui me ſont ſervis ;

touchez les corps de ces hommes brillants qui compoſent ma garde & ma Cour, vous croirez palper un fluide, ils ne réſiſtent point au tact, ils ne ſont qu'illuſion. Malgré leur faibleſſe apparente, ils ont aſſez de force pour s'oppoſer à ma fuite. Où irais-je d'ailleurs quand je franchirais les profonds foſſés qui me ſervent de barrieres ? comment traverſerais-je les mers qui ſéparent ce ſéjour malheureux de ma Patrie ?

Podagrambo, en m'inſtruiſant que deux puiſſantes Fées n'ont rien promis contre moi, & me les ayant nommées, a laiſſé au fond de mon cœur quelque lueur d'eſpérance ; je connais Radieuſe & Noire-comme-encre, je les invoque chaque jour, je brule des parfums à leur honneur, je prononce des mots ſacrés qu'un fameux Cabaliſte m'a appris ; j'attends d'elles un ſecours que ma perſévérance à leur rendre mon culte peut ſeule mériter : puiſſe mon encens parvenir à leur Trône !

Princeſſe, interrompit l'Empereur, vos vœux ſont remplis ; vous voyez le plus cruel ennemi de Podagrambo ; je le hais

nme un monſtre avide de ſang, comme
lâche ſéducteur, comme un tyran fé-
e. J'ai à venger aujourd'hui la cauſe
Tachma, de Nadaïr, de Rozéide & la
:nne. Je n'ai point encore mérité du
ſtin une puiſſance égale à celle de Po-
;rambo; ſi elle m'était accordée, dans
inſtant vos chaînes ſeraient briſées, les
rits ſubalternes, qui vous entourent,
ıis, & leur Maître ne ſerait pas épar-
:. Je crains aſſez peu le Génie pour
t tenter en votre faveur; je ſuis Im-
rtel, & j'aurais à gémir de ce préſent
Dieux, ſi je ne vous rendais la liberté.
dieuſe & Noire-comme-encre me pro-
ent, elles feront tout pour moi; ſans
ıte elles ont conduit ici mes pas: vous
z pour vous le Pere des temps, & j'ai
la terre des Troupes invincibles. Ecou-
Féraddin, adorable Niſa, c'eſt lui qui
ıs conjure d'être de moitié dans la ven-
nce qu'il prétend tirer de votre Op-
ſſeur, & conſultons tout avec le ſage
s-Boulec-Moour, qui m'attend au riva-
Vous, Féraddin, s'écria la Captive de
dagrambo! Ah, je vois mes malheurs

terminés; allez trouver le reſpectable Souverain des Melons-Bleus, amenez-le; qu'il me ſoit permis d'implorer ſes bons offices près de la Reine.

Féraddin voulut eſſayer ſa puiſſance; il traverſa pluſieurs fois la ſalle des Gardes, qui s'ouvrirent pour lui faire place; il viſita les Poſtes, & par-tout on lui rendit les honneurs : il tenta de faire ſortir la Princeſſe, & de la mener à ſon camp; & lui ayant donné le bras pour traverſer la grande cour, les Troupes, qui y étaient en haie, faiſant un quart de converſion à droite & à gauche, lui fermerent le paſſage, & s'oppoſerent à ſon deſſein. Il mit l'épée à la main, & chargea ces Soldats aériens, qui ſe diſſiperent, & le laiſſerent parvenir à la derniere grille, où une Puiſſance inviſible & ſupérieure l'arrêta. Il ſentit qu'il était conduit par une main amie; &, ſe livrant à ſes ſoins, il pria Niſa de rentrer dans ſon appartement, & de l'attendre avec Aris-Boulec-Moour, qu'il allait prendre.

CHAPITRE VII.

Féraddin aime Niſa, en triomphe, & la ramene à Ondix, malgré les efforts de Podagrambo. Niſa épouſe Marſès. Le Héros rencontre Mouſtache-d'or chez le Génie Tranſcendant. Ce qui lui arrive au retour.

ARIS-BOULEC-MOOUR fut ſenſible au malheur de Niſa; il connaiſſait Narſim, & ne doutant pas que Noire-comme-encre, qui n'avait pu combattre Podagrambo la premiere, n'eût ſaiſi cette occaſion de le punir, il lui fit l'évocation dont ils étaient convenus, & auſſi-tôt ils entendirent une voix qui dit. « Sois tranquille, cher Epoux, ſur le ſort de Féraddin; il fut glorieux, je veux qu'il ſoit agréable: je ne t'explique pas ce que j'ai prononcé ſur la punition du Génie, le Deſtin a ſouri à mes projets; ton Ami ne ſe plaindra pas de ſon aventure. » Les deux Rois, ſuivis d'une Troupe de Seigneurs, qui les avaient ac-

compagnés depuis Tamdam, & de leurs Officiers, retournerent au Palais enchanté; ils en trouverent les avenues ouvertes, & ſe rendirent ſans réſiſtance au Sallon octogone, où Niſa les attendait.

Cette belle Fille s'inclina reſpectueuſement devant Aris-Boulec-Moour, ſalua l'Empereur avec des graces qu'elle ſeule poſſédait, & ſupplia le premier de travailler à ſa liberté. Elle ne dépend pas de moi, répondit le Souverain des Melons-Bleus, je la crois en meilleures mains; ſoyez aſſurée que vous ſerez bientôt maîtreſſe de votre ſort. Puis s'étant fait raconter quelques particularités qu'il ignorait de la Cour de Koulkao, il paſſa dans les appartements & dans les jardins examiner juſqu'où le Génie avait porté ſes ſoins & ſa magnificence, & delà retourna au camp, où il crut ſa préſence néceſſaire.

Féraddin, reſté ſeul avec Niſa, qui avait fait retirer ſes femmes, débuta par les propos les plus légers, & ſentant la ſupériorité que lui donnait ſon rang, & le pouvoir qu'il tenait de la Fée, il était à ſon aiſe; cependant il fallait vaincre un cœur

iré de la ſeule théorie de l'amour, & il
ait ni le temps ni l'envie d'en ſuivre
:gles monotones. Animé par la pré-
: d'un objet enchanteur, par la ven-
ce, & par une ſorte de certitude du
s, il fut entreprenant. Niſa était ap-
ſur ſon fauteuil, & réfléchiſſait à ſa
fortune, dont elle entrevoyait peut-
a plénitude ; Féraddin la tira de ſa
ion, la prenant dans ſes bras & la
t légérement : que ne ſuis-je Poda-
bo, lui dit-il, charmante Niſa, pour
forcer à reſter dans cette heureuſe
on ! c'eſt pour me procurer la féli-
vous voir ſans ceſſe & ſans témoins,
je deſirerais la toute-puiſſance. Que
z-vous de Podagrambo, interrompit
lle Fille de Narſim ! malgré ſes ef-
je me ſerais déja arrachée à ſes ca-
; vous me retenez par un enchante-
bien plus ſéducteur. J'ignore ſi quel-
tre Puiſſance n'agite pas mon faible
dans un ſens contraire; ce matin il
onnaiſſait que la haine, je n'y trouve
qu'un ſentiment que je ne puis défi-
Ah, Seigneur, que je vous crains ! don-

nez-moi des armes pour me défendre, ou votre victoire en aurait moins de prix. J'aimai Marfès à la Cour de Koulkao, mais quelle différence d'affection! je ne ſentais pour lui qu'une douce inclination, un attachement raiſonné, un goût autoriſé par une longue habitude; je vous vois aujourd'hui, aujourd'hui je vous aime.... L'ai-je donc prononcé cet aveu que je devais étouffer! Féraddin, je vois votre ſurpriſe, elle eſt raiſonnable; euſſiez-vous pu croire qu'une fille, qui a toujours vécu ſous les loix de la vertu, eût employé ſi promptement le langage de la paſſion? Je ſuis ſurpris, répondit le Héros, tendre Niſa, ravi, enchanté de la grandeur de ma fortune; loin de méconnaître votre innocente naïveté, je ne vois ici qu'un enchaînement d'événements heureux, conduits par une Puiſſance ſupérieure. Le même pouvoir qui vous détermine à quelque goût pour moi, me détermine à vous avouer qu'il n'exiſta jamais de paſſion plus vive que la mienne: oui, Niſa, je jure, par vos yeux étincelants, votre bouche enchantereſſe, vos traits divins, de vous

aimer à jamais ; dussiez-vous être volage, je serai constant ; après avoir été votre Amant, à qui peut-on offrir ses vœux ? Ne pénétrons pas l'avenir, interrompit Nisa, jouissons du présent, & tâchons de concilier nos desirs & nos devoirs.

Aris-Boulec-Moour, importun pour la premiere fois, revint du Camp, apprit que le vent était toujours contraire, & demanda à souper. Il savait à-peu-près où en viendrait l'affaire de son Ami ; mais, comme vieillard grave & sévere, & sur-tout comme Beau-Pere, il ne devait pas en être instruit, ni même s'y prêter directement ; mais en homme du monde, il savait quelle devait être sa conduite. Le repas fut très-gai ; Nézelim, devenu imitateur de son Maître, s'attacha à la premiere des femmes de Nisa, & la mena légérement : il se doutait bien que ses services seraient inutiles au Prince ; & s'étant apperçu qu'il était déja fort avancé, il ne songea qu'à ne pas rester désœuvré. Il fit mieux ; après s'être arrangé avec celle qui lui avait paru la plus aisée à vaincre, il vit que son amie faisait la mine & boudait de n'avoir pas

été attaquée ; il était Conquérant assez rapide pour soutenir de doubles combats sans en être affaibli, il lui livra un galant assaut, & bientôt les deux Confidentes de Nisa le devinrent d'elles-mêmes.

Après souper, l'Amante de Féraddin, car je puis lui en donner le nom, puisqu'ils s'étaient fait un aveu réciproque de leur flamme, & qu'il avait été également bien reçu, voulut conduire Aris-Boulec-Moour dans l'appartement qu'elle lui avait destiné ; pour le coup il sentit qu'il ne lui convenait pas de coucher au Palais, &, prétextant des ordres à donner pour le départ prochain, il retourna au rivage. On lui pardonna son absence ; l'Empereur & sa Maîtresse se dirent les choses les plus tendres, & qui le devenaient encore plus par la façon timide & enfantine avec laquelle Nisa peignait les mouvements de son cœur : à chaque portrait ses joues se couvraient de l'incarnat le plus vif ; quelquefois un léger tremblement agitait ses sens : son Amant lui dérobait-t-il un baiser, elle tournait la tête pour l'éviter, & sa bouche le recevait ; sa mal-adresse était au

profit de Féraddin, qui en tirait bon parti, mais il ne réuſſiſſait pas autant qu'il l'aurait deſiré. Malgré le feu qui la dévorait, le penchant invincible qui l'entraînait, la puiſſance de Noire-commencre qui la décidait, Niſa tenait encore, & ne voulait rien accorder de conſéquent. L'Empereur était déſeſpéré, & craignait qu'un débue auſſi brillant n'amenât rien de concluant. Tantôt il prodiguait des careſſes, & tantôt il en recevait; ce petit manege avait tellement irrité ſon ardeur, qu'il n'en était plus maître. Cependant l'heure de ſe retirer était ſonnée; Niſa tira ſon cordon, & ſes femmes entrerent auſſi conſternées de quitter Nézelim, qui leur faiſait d'excellentes épigrammes, que l'était le Prince de ſe voir renvoyé : en vain il inſiſta pour obtenir quelques inſtants, on le remit cruellement au lendemain.

Féraddin ſe retira dans ſon appartement, déſeſpéré d'avoir manqué le premier moment où Niſa s'était attendrie; tantôt il craignait que la réflexion ne détruiſît l'ouvrage du tempérament; tantôt, ſongeant à

ce que Noire-comme-encre avait semblé promettre, il ne doutait plus de son triomphe. Il appella Nézelim, qui parut avec l'air d'un homme qui a dérangé l'ordre de plus d'une toilette : comment ! lui dit-il, tu as le regard conquérant ? Aussi le suis-je, Seigneur, répondit-il ; je crois avoir, sauf le respect que je vous dois avoir, aussi bien employé mes instants que Votre Majesté. Que je te plaindrais, mon cher, interrompit son Maître, si tu n'étais plus heureux que moi ; quoi, tu as déja réussi ? Hélas ! oui, répondit le Confident, & plus que je ne le voulais ; j'aurais été content de la moitié de ma fortune. Tu as donc les deux femmes de Nisa ? ô trois fois heureux mortel ! Je n'ai rien obtenu de ma Maîtresse ; cependant elle m'aime, & je l'adore. Rien ne doit vous allarmer, Seigneur, reprit Nézelim, je dois ma victoire au long usage qu'ont ces Dames de fréquentes défaites ; Nisa n'a point encore combattu, votre bonheur pour être différé n'en est pas moins certain. Livrez-vous aux charmes du sommeil ; demain vous aurez moins à vous plaindre, ou je ne suis pas connaisseur.

Féraddin ſuivit le conſeil de ſon Ami, & ſe mit au lit : à peine Nézelim était-il retiré, qu'il vit ſon appartement reſplendiſſant d'une lumiere douce & étrangere ; une odeur ſuave annonçait la préſence de quelque Intelligence ſupérieure, il ne ſe trompait point ; Noire-comme-encre apparut, & lui dit : « De même, mon cher » Féraddin, que vous avez gardé le ſe» cret à Rozéide ſur notre aventure de » la fontaine & du Palais de Mortar-Mo» rif, de même je compte ſur votre diſ» crétion aujourd'hui, d'autant mieux » qu'elle vous intéreſſe. Je n'ai point trouvé » d'autre moyen de vous venger de Poda» grambo, que de vous donner Niſa, qu'il » adore ; il ne ſait rien de ce qui ſe paſſe. » J'ai allumé dans le cœur de ſa Maîtreſſe » le feu le plus ardent ; puniſſez le Génie » d'avoir voulu vous enlever votre Epouſe ; » & ſongez qu'en vous donnant l'aven» ture la plus flatteuſe, vous ſervez un » ancien reſſentiment contre Podagrambo. » Vous connaiſſez aſſez Noire-comme-en» cre pour ne plus douter de ſon amitié ; » ce n'eſt plus Palméide qui vous parle,

„ c'eſt une femme que vous vous êtes at-
„ tachée pour jamais. Adieu ; prenez ce
„ miroir, il eſt enchanté, il ſuſpendra la
„ fureur du Génie s'il s'oppoſait à vos
„ deſſeins : je l'ai tiré du Cabinet d'opti-
„ que du Deſtin ; montrez-le dans les
„ dangers, il n'eſt point d'œil qui puiſſe
„ ſoutenir les feux qui en ſortiront ; gar-
„ dez-vous d'y porter un regard téméraire. „ Le Héros, qui s'était levé à la hâte, voulut faire des remerciements convenables ; mais la reconnaiſſance, la ſurpriſe, l'eſpoir anéantirent ſon éloquence ; il ne fit que des geſtes ; la Fée bienfaiſante y ſourit, & diſparut.

La plus brillante aurore annonça le jour qui devait éclairer le triomphe de Féraddin ; dès qu'il en apperçut les feux, il ſe rendit chez Niſa, qui, n'ayant pu jouir des douceurs du ſommeil, par je ne ſais quelle raiſon d'inquiétude, était deſcendue dans ſes jardins, & s'y promenait encore. L'Empereur fut ſurpris, lorſqu'il ſe préſenta à l'appartement des femmes pour s'informer à quelle heure on pourrait entrer chez leur Maîtreſſe, d'apprendre qu'elle

n'était plus dans le ſien, il vola au boſquet indiqué, & y trouva la charmante Niſa cent fois plus belle dans le négligé galant, que dans la parure recherchée. La fatigue d'une nuit, paſſée dans l'attente du plaiſir ou la crainte d'être vaincue, avait donné à ſes yeux une langueur enchantereſſe, qui, leur ôtant le feu dont ils brillaient, y ſubſtituait une douceur beaucoup plus engageante.

Elle fut émue à l'approche de ſon Amant: déja, Seigneur, lui dit-elle; qui peut troubler le repos de l'heureux Féraddin? Je n'en connais plus, lui répondit-il avec tranſport, depuis que le deſtin m'a conduit à vos genoux; je ne puis être heureux que par vous, continua-t-il en s'y jettant & s'appuyant avec l'expreſſion du ſentiment. Loin de vous, divine Niſa, il n'eſt point de félicité: faut-il que je ne puiſſe vous engager à l'aſſurer! vous me renvoyâtes hier avec une cruauté que je ne vous pardonne pas encore; je fus obéiſſant, mais ne me donnez plus d'ordres. L'Empereur recommençait ſes attaques, &, tout en parlant, faiſait ſon chemin.

Niſa, couchée ſur un ſofa de verdure, ne ſe défendait qu'avec un bouquet de roſes, dont elle frappait légérement les doigts indiſcrets de ſon Amant, qui, aſſuré du penchant de ſa Maîtreſſe, de la puiſſance de ſon aſcendant ſur elle, & de la protection de la Fée, marcha rapidement au ſuccès. Arrêtez, s'écria faiblement la Fille de Narſim, un Vainqueur généreux ne fait-il point de grace ? Féraddin, quels tourments...! quelle volupté...! que faites-vous donc ? Hélas...! je punis Podagrambo de ſes forfaits, adorable Niſa.... Cher Prince, que la vengeance eſt douce!

La belle Priſonniere du Génie trouva la punition de ſon crime ſi juſte & ſi analogue à ſa fureur, qu'elle s'y livra pluſieurs fois ſans ſe faire prier : l'Empereur n'était pas moins irrité; ils ne refuſerent rien à leur ſatisfaction.

Il faut s'impoſer des loix; plus les combats ont été ſanglants, plus ils ont coûté de peines, plus on doit prendre de repos & en accorder : d'ailleurs la nature a ſes droits; & comme je peins les aventures de Héros qui étaient hommes, je dois dire

à Votre Majeſté qu'ils avaient beſoin de déjeûner. Les Amants retournerent au Palais, après avoir célébré leur triomphe commun; Féraddin ne pouvant s'empêcher de laiſſer briller ſa joye, & Niſa s'appuyant ſur ſon bras, qui lui était devenu néceſſaire. Ils trouverent ſur une table, qui les attendait, des choſes faites pour réparer; Nézelim & les Dames, qui en avaient ſoin, avaient jugé des beſoins de leur Maîtreſſe par les leurs; ils avaient aſſez bien occupé leurs inſtants pour avoir exactement parodié Féraddin. L'Empereur ſe mit à table; il voulut que Nézelim, qui avait ſouvent l'honneur de manger avec lui, fût de la partie, & pria Niſa d'y admettre ſes femmes: car enfin, Madame, lui dit-il, nous ſommes tous égaux; l'amour heureux connaît-il des diſtinctions? que ce qui ſerait ailleurs aveu indiſcret, ſoit ici confidence: Nézelim nous a pénétrés, chere Niſa, je n'ai rien de caché pour lui; vos femmes, qui vous ſont attachées, doivent vous avoir dit qu'elles ne ſont pas mal avec lui. On rougit, parce qu'il le fallait; les plaiſanteries ſuccéderent au lé-

ger embarras que Féraddin avait fait naître; on fit le meilleur déjeûné, dont je ne donnerai cependant pas la deſcription.

Voilà comme vous êtes, interrompit Schah-Baham, vous gliſſez ſur les choſes eſſentielles; j'étais curieux de ſavoir ce qu'on leur ſervit, pour connaître les ragoûts de ces temps-là, & voir s'il n'y a rien à emprunter de leur cuiſine. A propos, je trouve Noire-comme-encre d'une complaiſance qui reſſemble à quelque choſe de fort indécent; elle conduit, elle arrange, elle protege la défaite de cette pauvre Niſa: en vérité, je ſuis fâché qu'une Fée joue le rôle d'une...; mais, je ne ſais ce que je dis, j'oublie qu'il fallait punir Podagrambo, que le Deſtin a prononcé, & que c'eſt au profit de mon ami Féraddin. Allons, Aga, ſuivez.

Ils en étaient au muſcat de (a) *Ténédos*, lorſqu'un bruit épouvantable, précédé d'un vent impétueux, & ſuivi d'un tremblement de terre effroyable, ſe fit enten-

(a) Iſle de l'Archipel, près de l'ancienne Troye & du Cap de Jannizari, autrefois le Promontoire de Sigée.

dre; Nisa s'élança dans les bras de Féraddin, qui, n'étant inquiet que pour elle, courut à son épée & à son miroir enchanté. Podagrambo, descendu dans l'Isle pour y presser l'objet de son amour de le couronner, apprit, avant d'arriver au Palais, qu'un Guerrier avait pris terre, suivi d'une légion de Soldats. Sûr de réduire en poudre le téméraire qui osait le braver, il s'avança; mais ayant apperçu Aris-Boulec-Moour & une Troupe de Milolois, il ne douta plus que Féraddin ne fût son rival, & peut-être son vainqueur. Il connaissait la valeur de son Ennemi; il savait qu'il était accoutumé aux grandes aventures, & craignait les secours des deux Fées, ses amies : c'est pourquoi il employa tout ce que l'art magique a de plus puissant. Il essaya d'abord d'intimider l'Empereur par un bouleversement total des éléments; tantôt une plénitude surabondante d'air remplissait son appartement, & tantôt il y substituait une privation suffoquante en le pompant : des tourbillons de feu élémentaire embrasaient ce qui l'environnait, & des torrents d'eau glacée renver-

ſaient ce qu'il touchait. Ces prodiges n'émurent point le Héros ; il tenait dans ſes bras ſa chere Niſa ; l'amour banniſſait de ſon cœur tout autre ſentiment, la protection des Dieux faiſait le reſte. Le Génie, mécontent du ſuccès de ſes preſtiges, parut lui-même enveloppé d'une carcaſſe d'artifice, qui vomiſſait de toutes parts, avec un bruit étonnant, des feux de mille eſpece. Féraddin ne put s'empêcher de ſourire en voyant les ſoins que ſon Adverſaire ſe donnait pour être ridicule ; &, après avoir calmé l'effroi de ſa Maîtreſſe, il lui parla en ces termes : « Ceſſe, Podagrambo, d'inutiles travaux ; tu ne peux » rien contre moi ; Prince comme toi, » ſur la terre, je ne te redoute point ; Im» mortel comme toi, appuyé du ſecours » de Puiſſances ſupérieures à la tienne, je » te crains encore moins : ſi je n'étais » qu'un homme ordinaire, je te mépriſe» rais peut-être. Pour me venger de tes » outrages, & rendre Niſa à l'Univers, qui » l'attend, je n'ai point emprunté les traits » d'Oſmin ; retourne dans tes Etats, ou » reſte ici, tu en es le Maître ; mais je

„ t'ordonne, au nom du Souverain des
„ Dieux, de ne point t'oppoſer au retour
„ de l'Amante de Marſès, que je ramene à
„ Ondix. Si tu es aſſez téméraire pour le
„ tenter, je ſaurai t'en punir. „ Un moment de ſilence ſemblait annoncer la réponſe de Podagrambo, mais le déſeſpoir & la rage étoufferent ſes ſons; il balbutia quelques termes injurieux, &, prenant tout-à-coup une forme giganteſque, il ſaiſit un des bras de Niſa avec tant de force, qu'elle en jetta un cri perçant. Féraddin furieux, eut recours au miroir, &, le montrant au Génie, dont le regard était enflammé, il le vit pétrifié, n'ayant plus de forces que pour gémir. Peu après il reprit ſa figure ordinaire, & dit d'un ton ironique, en ſe retirant, à Niſa : " Je ne
„ puis déſobéir, & je ne puis me taire;
„ je ſuis jugé coupable ſans mériter, je
„ crois, une punition auſſi grave, puiſque
„ je n'ai pas réuſſi avec Rozéide : mais ce
„ pauvre Marſès, qu'a-t-il fait pour que
„ l'obligeant Féraddin ſe ſoit chargé de
„ ſoins qu'il eût fort bien pris lui-même?
„ Madame, ne trouvez pas mauvais que

„ je détruiſe ce Palais, que je n'avais pas
„ élevé pour être témoin de vos plaiſirs;
„ & vous Prince, nous ſommes actuelle-
„ au pair, ſoyons amis : j'ai attaqué une
„ femme, dont la jouiſſance de pluſieurs
„ années doit avoir émouſſé votre goût
„ pour elle; vous m'avez enlevé une Maî-
„ treſſe qui avait le mérite de la nouveau-
„ té, l'un vaut bien l'autre; adieu. „ Il y aurait beaucoup de choſes à vous dire, répondit Féraddin, mais treve à tout ceci; j'accepte ce que vous voudrez, me réſervant d'agir ſelon que votre conduite me décidera.

Le Palais diſparut peu après la retraite du Génie; l'Empereur, Niſa, qui était fâchée que Podagrambo eût pénétré ſon aventure, craignant qu'il ne la publiât à Ondix, ſes femmes & Nézelim ſe trouverent en raſe campagne : ils marcherent au rivage, rencontrerent le Roi des Melons-Bleus, qui venait au-devant d'eux, & lui apprirent une partie de ce qui leur était arrivé; il ſe douta du reſte. Les Soldats étaient rafraîchis, les Matelots délaſſés, l'équipage entier prêt à appareiller, le vent

excellent, on leva l'ancre, on mit à la voile, & tourna vers Ondix.

L'arrivée de Féraddin & de Niſa répandit une joye ſinguliere; le Peuple en était ravi, il adorait ſon Roi & chériſſait ſon Miniſtre. Koulkao ne fut pas plutôt inſtruit que les deux Monarques avaient pris terre, qu'il alla à leur rencontre, & embraſſa Aris-Boulec-Moour, ſon ancien ami. Liés depuis l'enfance, compagnons de voyages & d'armes, ces illuſtres modeles d'une éternelle union ſe prodiguerent des careſſes pleines de force & de majeſté; tous deux, ſur le déclin des ans, ils ſemblaient en avoir récouvré la vigueur premiere, & leurs embraſſements avaient la chaleur de la jeuneſſe. Narſim, accouru ſur les pas de ſon Maître, tomba aux pieds de Féraddin, qui, donnant la main à ſa Fille, la lui préſenta, en lui diſant les choſes les plus agréables ſur l'avantage qu'il avait eu de la ſervir. Ce tendre Pere fondit en larmes, & en arroſa le beau ſein de Niſa, qui en verſa quelques-unes de douleur de ne ſe pas trouver tout-à-fait digne de ſa confiance, & beaucoup du

plaiſir de ſe revoir dans les bras de l'auteur de ſes jours. Koulkao donna ordre qu'on ſacrifiât aux Dieux protecteurs de la Nation, qui avaient rendu la Fille de Narſim aux vœux de ſon Viſir, prêt à ſuccomber ſous le poids de ſa douleur.

Féraddin avait acquis trop de droits ſur Niſa, pour ne pas en jouir; il la voyait ſouvent, & ſon amour toujours renaiſſant ſemblait ne devoir jamais ſouffrir de modifications, lorſque le Roi lui preſcrivit des bornes. Koulkao donnait à dîner aux Souverains du Miloloo & des Melons-Bleus, à Narſim & à Niſa, la converſation était intéreſſante par les traits d'amitié des deux Rois, d'intelligence des Amants, & de ſatisfaction du Pere, lorſqu'il prit la parole, & l'adreſſant à Marfès, qui était derriere ſon fauteuil, il lui dit: « Avancez, heureux Marfès, & ne » craignez point d'avouer le pouvoir des » charmes de Niſa; j'ai ſu, par le *Viſir*, » & mieux encore par vos regrets, com- » bien ſa Fille vous eſt chere. Indéciſe » juſqu'à préſent ſur le choix d'un Epoux, » elle doit ceſſer de l'être, ſi nous l'en

» prions,

„ prions, & ſi elle réfléchit aux dangers
„ qu'elle a courus ſous la puiſſance de Po-
„ dagrambo : je voudrais célébrer l'arri-
„ vée de mes illuſtres Amis par un ſpecta-
„ cle intéreſſant, votre hymen ſeul peut
„ y donner lieu ; je ſais qu'il eſt au pou-
„ voir de Niſa de déranger mes projets
„ en ſe refuſant, mais vous avez pour
„ vous ſon Pere, votre amour & votre
„ Roi. Puis continuant : Féraddin, uniſ-
„ ſez-vous à nos inſtances ; vous êtes le
„ vengeur de l'Amante de Marfès ; vous
„ êtes maître de déterminer le prix que
„ votre victoire à mérité. „ Sire, répon-
dit l'Empereur, Votre Majeſté ſera tou-
jours obéie ; qui pourrait ſe refuſer à de ſi
juſtes intentions ? Marfès aime depuis long-
temps, depuis long-temps ſans eſpoir il
n'a pas briſé ſa chaîne : l'inſtant où le cœur
de Niſa devait être ſenſible n'était pas ar-
rivé ; ſi j'en crois mes remarques, il doit ſe
flatter du ſuccès. Ah, ma chere Niſa, s'é-
cria Narſim, vous aſſurez ma félicité ! je
deſcendrai avec tranquillité au fatal mo-
nument, puiſque j'ai vu combler mes eſ-
pérances, & que des nœuds éternels vont

vous unir à un Guerrier que j'aime, que j'ai toujours regardé comme mon Fils, & le plus fidele Sujet du Roi. Le trouble de Niſa était inconcevable; elle avait du goût pour Marſès, & elle aimait Féraddin: mais réfléchiſſant qu'elle devait le perdre, & que Marſès lui reſtait, cette raiſon d'économie la décida en ſa faveur; d'ailleurs ne lui devait-elle pas une ſorte de dédommagement? Les ordres de mon Souverain, dit-elle à Koulkao, après s'être un peu remiſe, me ſeront toujours ſacrés; les deſſeins de mon Pere remplis, les avis de Féraddin ſuivis, ſi ma main peut faire la félicité de Marſès, qu'il ſoit heureux. Les Princes firent un chœur à ſa louange; tous étaient ſatisfaits par différents motifs. L'amoureux Marſès tomba aux pieds de ſa Maîtreſſe, qui lui promit ſa foi, en rougiſſant un peu.

L'union des Epoux fut fixée au lendemain; l'Empereur, toujours Maître de ſes inſtants, les conſacrait à Niſa, qu'il trouva plongée dans une langueur accablante; qu'avez-vous, lui dit-il, ma chere Amie? pourquoi ces pleurs que je vois s'échap-

per? Ce que j'ai, répondit-elle ? je vous perds, & vous me le demandez ! Du sein de l'illusion la plus agréable, je vais passer à celui du devoir, & je porte à Marfès un cœur rempli d'amour pour vous, un cœur qui l'a outragé. Vous ne l'avez point offensé, interrompit Féraddin, vous ne lui deviez rien alors, vous ne prévoyiez même pas être à lui ; qui plus est, s'il faut, pour rendre le calme à votre ame, diminuer l'éclat de ma victoire, & vous apprendre qu'il ne vous était pas possible de vous défendre, sachez que Noire-comme-encre vous avait choisie pour l'exécution de ses projets de vengeance contre Podagrambo, à qui une représaille était due. Ah, mon cher Prince, reprit Nisa, il ne fallait point un pouvoir surnaturel pour m'attacher à vous ; la Fée n'a d'autre gloire que de vous avoir conduit dans ma retraite, & moi d'autres torts que d'avoir donné trop d'empire à un homme que je ne pouvais conserver, après avoir refusé la moindre faveur à celui qui voulait s'attacher à moi. Mais s'il est écrit que nous avons dû irrésistiblement nous aimer & nous séparer,

que notre tendreſſe devienne une amitié éternelle ; que Féraddin & Niſa ſoient à jamais unis : que ce Héros ſoit triomphant, & Marſès heureux, s'il peut l'être ; car, Seigneur, s'il s'apperçoit de ma faibleſſe, ſon ardent amour deviendra haine implacable : les Loix, mon Pere, mon Epoux, s'éleveront contre moi ; il ne me reſtera que mon cœur, qui ne ſe repentira point de s'être donné.

Calmez votre inquiétude, trop ſenſible Niſa, lui dit notre Héros, Marſès ſera ſéduit, & s'applaudira du premier ſacrifice ; Palliock-Mud, un de mes Favoris, m'a appris la compoſition d'une pommade que ſon Beau-Pere, fameux Chymiſte, débitait avec ſuccès ; elle répare les petits déſordres dont vous craignez les ſuites, ſervez-vous-en : voici une boîte qui en contient pour vous & pour une douzaine de vos amies. Si Marſès n'était pas votre Epoux, je vous conſeillerais de l'uſer toute, & de le régaler, lorſqu'il le mériterait, du plaiſir de la nouveauté ; mais gardez-vous-en bien, ce ſerait l'éclairer ; & le ſoupçon, en pareil cas, eſt plus cruel que la certitude.

Féraddin n'avait plus que quelques heures; ayant pourvu à tout, il voulut employer les moments qui lui reſtaient : Niſa s'en défendit, jurant qu'elle n'était plus à elle depuis qu'elle s'était donnée à Marfès; l'Empereur lui proteſta qu'elle ne lui appartiendrait qu'après le ſerment ſolemnel : ſa Maîtreſſe balançait; il lui offrit un eſſai de la pommade : la curioſité ou le deſir de s'aſſurer de la vérité du ſecret, la détermina ſans doute; elle ſentit le prix du remede, & ſon Amant n'y perdit rien.

La cérémonie du mariage du Favori de Koulkao, & de la Fille de Narſim, fut faite avec l'appareil le plus pompeux; les Epoux paſſerent, au ſortir du Temple, dans leur appartement, où Marfès attaqua avec la valeur néceſſaire pour remporter une victoire qu'il fallait acheter; & Niſa, graces à la pommade, ſe défendit de façon à le perſuader qu'elle n'avoit cédé qu'à la force.

Je paſſe ſous ſilence les inſtructions que Féraddin prit de Koulkao & des Savants d'Ondix, les marques d'eſtime qu'il en reçut, les regrets de Niſa, & ceux de toute la Cour à ſon départ, pour le faire arri-

ver chez le Génie Tranſcendant, ou un de ſes Amis l'attend.

Le Héros & le ſage Aris-Boulec-Moout partirent pour retourner à la Cour de Noire-comme-encre; la ſanté du Roi des Melons-Bleus exigeait qu'il reprît l'air natal. On projetta de ne s'arrêter ſur aucune Côte; mais le ſort en décida autrement. Vers le dixieme jour de leur navigation, nos Rois furent rencontrés par une Eſcadre de douze voiles: j'ai dit qu'ils n'avaient qu'un Vaiſſeau & une Frégate; ne ſachant s'ils avaient à faire avec des Amis ou des Ennemis, ils eſſayerent de les éviter; mais le (*b*) *Kiaia* du *Capitan Bacha*, qui commandait, diſpoſa ſes Navires en forme de cercle, & s'avança pour les envelopper. Féraddin crut qu'il fallait en venir aux priſes; & faiſant caler ſes voiles, il ſe prépara à une vigoureuſe réſiſtance. Les Vaiſſeaux s'avançaient toujours : quand ils furent à portée du canon de celui de l'Empereur, qui penſait qu'on voulait le prendre ſans coup férir, il leur

(*b*) Lieutenant.

fit lâcher toutes ſes bordées, qui les endommagerent beaucoup : mais quelle ne fut pas ſa ſurpriſe, de les voir ſe ſerrer de plus près, ſans répondre par aucun feu dont il aurait dû être écraſé ! Il fit taire ſon artillerie ; alors le Chef de l'Eſcadre, faiſant un ſignal pour demander à parler, s'avança dans une Chaloupe, ſuivi de quelques Officiers de marque ; & préſentant à Féraddin une eſpece de (c) *Katachérif*, il lui dit : « Revenez de votre erreur, puiſ-
» ſant Monarque du Miloloo, nous ſom-
» mes vos Amis : le Génie Tranſcendant,
» frere de la toute-puiſſante Radieuſe,
» inſtruit que vous devez paſſer dans ces
» parages, nous a commandé d'y croiſer,
» & de vous engager à le voir ; il m'a
» envoyé en force, pour vous être utile ſi
» vous aviez beſoin de ſecours. Vous ver-
» rez, par mes ordres, & par ſa Lettre,
» combien il eſt empreſſé de vous poſſé-
» der à ſa Cour.

Il fallut céder ; Féraddin avait trop d'obligations à Radieuſe, & Tranſcendant avait

(c) Mandement Impérial.

ſervi Agathor & Zéida avec trop de chaleur, pour ne pas mériter les derniers égards il fit monter le *Kiaia* ſur ſon bord, & tourner la proue vers Surimé, Capitale des Etats du Génie. Ils rencontrerent le Souverain à deux lieues de cette Ville; il était venu au-devant d'eux, monté ſur une Galere ſuperbe. L'Empereur s'inclina reſpectueuſement, & voulait baiſer la main de Tranſcendant; mais il s'y oppoſa, & lui dit, en l'embraſſant: « Quoi, mon cher » Féraddin, ne ſuis-je plus votre Ami? » de vains reſpects équivalent-ils aux ſenti» ments que j'exige de vous? Depuis long» temps, privé du plaiſir de vous voir, j'en » deſirais l'inſtant; j'ai ſu votre querelle » avec Podagrambo, vos combats au » Zapourſtan, au Pays de Crudox, dans » l'Iſle déſerte, & j'ai voulu vous arrêter » pour vous rendre deux Amis à la fois. » L'Empereur répondit avec nobleſſe, & lui prouva que ſa reconnaiſſance égalait la vivacité de ſon amitié. Mouſtache-d'or parut, & répandit des larmes de joye à la vue de Féraddin, à qui il devait ſon Trône, & d'Aris-Boulec-Moour qui lui avait conſervé

Nitide. Il apprit qu'après un différend très-vif avec le Génie Plus-vert-que-pré, il avait eu recours à la médiation de Transcendant, qui, par autorité, s'était rendu maître de son Adversaire, & avait tout concilié; qu'il ne manquait à sa félicité que de pouvoir instruire de son bonheur un Ami tel que Féraddin; qu'il en jouissait, en lui annonçant que sa chere Nitide venait de lui donner un Successeur; nouvelle dont il avait fait part à Rozéide par une Ambassade extraordinaire.

Pendant le séjour des Rois chez le Génie, on ne s'occupa que de fêtes, dont la magnificence n'eut d'autre terme que la puissance de celui qui les donnait; elle était sans bornes. Les protestations d'une amitié éternelle succéderent au tourbillon des plaisirs, auxquels Aris-Boulec-Moour se livra malgré son âge, sa santé étant rétablie par l'efficace d'un élixir que Transcendant lui avait donné.

Nos Voyageurs quitterent cette Cour, pour suivre leur route, & terminer leurs courses par une visite à Nadaïr; ils se remirent en mer. Leur Pilote avait ordre de

ne mouiller nulle part, & d'employer toute ſa connaiſſance des vents, à faire la plus grande diligence; mais ils furent entraînés tout d'un coup dans un gouffre profond, où le vaiſſeau s'engloutit. La mort était ſur le viſage & dans le cœur des Compagnons de Féraddin, qui était déſeſpéré de ne pouvoir perdre, avec eux, une vie pour laquelle ils euſſent donné la leur s'il eût été mortel. On était deſcendu au fond de l'abyme, lorſqu'on ſe trouva à ſec ſous une voûte de cryſtal, de plus de deux cents pieds d'ouverture; le Vaiſſeau ſe remit ſur ſa quille, & chacun ſe crut au Port; on jouiſſait de l'éclat du ſoleil, on avait un air tempéré, rien ne paraiſſait à redouter, ſi ce n'était l'aventure elle-même. Des vivres abondants & délicats étaient répandus de toutes parts dans cette humide ſolitude; Féraddin & Aris-Boulec-Moour ſe conſultaient, & ne ſavaient que penſer de l'eſclavage qui les attendait, lorſqu'une voix ſe fit entendre, & prononça ces mots: « Jamais je ne ſerai ton Ami; » j'aurais été indifférent ſur ton compte, » ſi tu m'avais au moins laiſſé le plaiſir de

„ me venger de Niſa ; tu as ſéduit juſ-
„ ques à Marſès, à qui j'ai révélé les li-
„ bertés que ſa femme avait priſes avec
„ toi : loin de me croire, il a publié la
„ vertu factice de ſon Epouſe, & je paſſe
„ pour un méchant. Je te tiens priſonnier,
„ & tu le ſeras long-temps; Aris-Boulec-
„ Moour implorera vainement Noire-com-
„ me encre, je lui ai ſuſcité des affaires qui
„ l'occupent trop pour l'entendre : demain
„ je vais chez Radieuſe, & j'ai de quoi
„ te brouiller avec elle; peut-être appren-
„ dras-tu à ne me pas barrer par-tout.

L'Empereur était réellement inquiet, il craignait que le Génie ne ſéduisît ſa Protectrice. Le Roi des Melons-Bleus fit ſon évocation ordinaire ; ſon Epouſe ne répondit point ; ils s'armaient de patience, en inſpiraient à leur Suite, & ſe préparaient à un long eſclavage, quand Radieuſe deſcendit au milieu d'eux, & leur dit : « Triſtes victimes de l'oppreſſion, cal-
„ mez vos allarmes, & ne craignez plus;
„ c'eſt la derniere épreuve que votre cou-
„ rage doit ſoutenir. Je quittais Merveil-
„ leuſe pour voir mon Frere; j'ai rencon-

„ tré votre vaiſſeau, au-deſſus duquel je pla-
„ nais dans les airs; j'ai vu votre naufrage,
„ & en ai connu l'auteur; aſſurée qu'il ne
„ tenterait contre vous rien de fâcheux à
„ un certain point, je vous ai laiſſés entre
„ ſes mains, & j'ai percé la voûte azurée
„ pour me rendre aux pieds du Souverain
„ Arbitre des événements; je lui ai de-
„ mandé juſtice de la perſécution de Po-
„ dagrambo. *Vous la prévenez*, m'a-t-il ré-
pondu, *ma Fille; portez cet ordre au Génie, qu'il craigne une punition mémorable, ou faſſe autant de bien qu'il a fait de mal.*
„ J'ai volé à votre ſecours, armée de cet
„ ordre fulminant; votre Navire va s'éle-
„ ver à la ſurface de l'Océan; mais, avant
„ de le faire, je dois parler au Génie. „
O puiſſante Fée, dont les bontés ne tariſſent jamais pour le reconnaiſſant Féraddin, que pouvons-nous pour vous marquer notre gratitude? C'eſt aſſurément Podagrambo qui nous tient captifs; il nous a parlé, & nous a déclaré les motifs de ſa haine ſans nous apparaître; il s'eſt retiré, en diſant qu'il allait à votre Cour pour nous perdre. « Oh, répondit la Fée, en

riant, il n'a garde de faire un auſſi long voyage pour le plaiſir de calomnier ſans ſuccès; il n'eſt pas fort loin, & je l'apperçois caché dans l'embouchure d'un canon: prenant alors un ton ſérieux, & élevant la voix : « Sortez, Podagrambo, lui dit-» elle, je vous l'ordonne de par le Deſtin. » Le Génie, honteux, humilié, confondu, ſortit de ſon humble retraite, & oſant à peine lever ſes yeux étonnés, prit des mains de la Fée le décret éternel, qu'elle ne lui donna qu'après l'avoir lu; il était conçu en ces termes : PLUS DE DIFFÉRENDS AVEC FÉRADDIN, PODAGRAMBO, ILS SONT INJUSTES; OU JE TE DÉGRADE DE TON RANG ET TE RÉDUIS A L'ORDRE LE PLUS VIL: DEVIENS MEILLEUR AVEC LES AUTRES HOMMES, SI TU LE PEUX ENCORE. Le Génie mal-faiſant baiſa ſon arrêt avec un reſpect forcé, & partit pour ne le plus revoir, laiſſant à Radieuſe le ſoin de ſon Protégé.

La Reine des Sources-de-Lait voulut que le vaiſſeau de l'Empereur revînt à flot : auſſi-tôt la voûte tranſparente ſe réſolut en eau; on reſpira l'air, & on jouit

du raviſſant ſpectacle du ſoleil & de l'azur des cieux. Féraddin donna à dîner à ſa Libératrice, qui lui fit l'honneur de paſſer un jour avec lui ; après quoi elle le quitta pour ſe rendre à Surimé, & nos Souverains allerent aborder à l'Iſle-Verte.

CHAPITRE VIII.

Mort de Nadaïr. Féraddin évoque ce Prince, qui obéit à ſa voix. Le Héros arrive chez Noire-comme-encre, & en part avec Alzéide pour ſes Etats ; ce qu'il y fait. Phaor & Phydime, Conte de Zultamné.

FÉRADDIN prit fond dans une Baye voiſine de Sandorn, où Nadaïr faiſait ſon ſéjour; il laiſſa Aris-Boulec-Moour, qui ſe mit dans une voiture ; & ne pouvant modérer ſon impatience, il monta un cheval de race Arabe, preſqu'auſſi vîte (*a*) qu'*Alborak*, qui le porta à la Capitale, où

(*a*) Le Livre intitulé *Azar*, qui eſt un de ceux de l'Alcoran, dit que Mahomet parcourut en une nuit les ſept Paradis, monté ſur cet animal, qui était plus grand qu'un âne, & plus petit qu'un mulet; & qu'à chaque pas, il s'allongeait autant que la meilleure vue peut s'étendre.

il ſurprit agréablement la charmante Tachma. Cette belle Princeſſe ne put voir l'Empereur ſans éprouver des mouvements qu'elle avait peine à définir; ils venaient tous du ſouvenir des obligations qu'elle lui avait : mais ſi elle n'eût pas été maîtreſſe abſolue de ſon cœur, elle l'aurait cru ſenſible. Féraddin demanda Nadaïr avec empreſſement; ayant appris qu'il était à la chaſſe, il pria la Reine de lui permettre de le joindre, & ſe fit amener des chevaux : il ſuivit, avec Nézelim, un (*b*) *Zagardi-Bachi*, & marcha au rendez-vous. Déja ils entendaient les Piqueurs ſonner la mort d'une bête forcée, quand tout-à-coup un morne ſilence ſuccéda aux brillantes fanfares; des cris perçants pénétrerent juſqu'à eux; & le bruit des Chaſſeurs, qui galoppaient vers un même point, leur fit juger qu'il ſe paſſait quelque choſe d'extraordinaire : ils preſſerent leurs chevaux, & ſuivirent les traces imprimées ſur le ſable & ſur la fougere. Ils arriverent bientôt au lieu fatal où l'infortuné Nadaïr ex-

(*b*) Chef de la meute & des Piqueurs.

pirait; un énorme ſanglier l'avait rencontré dans une route détournée : ce Prince, fatigué de la chaleur du jour, s'était éloigné de ſes Courtiſans, avait voulu reſpirer ſeul, & s'était trouvé expoſé à la fureur de l'animal qui l'avait attaqué. Nadaïr s'était valeureuſement défendu, ſon javelot avait plus d'une fois percé le ſanglier, qui en était devenu plus redoutable, ſans en être moins fort, & qui, s'étant élancé ſur lui, le terraſſa d'un coup de boutoir, & lui perça la poitrine de ſes défenſes meurtrieres. L'Empereur ſe nomma; la foule des Grands, qui environnait leur Roi, lui fit jour, il parvint aux côtés de cet Ami malheureux, qui le reconnut. Il lui reſtait à peine aſſez de forces pour ſe faire entendre : « Juſtes Dieux! s'écria-t-il, en lui „ tendant une main mourante, eſt-ce vous, „ Féraddin? je ſuis victime de mon im„ prudence; mais je ne regrette plus la vie, „ puiſque je la perds dans vos bras; je „ n'implore point vos ſoins pour Tach„ ma; ce que vous avez fait pour elle ne „ me laiſſe aucune inquiétude.... Adieu; „ dites-lui que je porte au tombeau, avec

„ le

„ le plus ardent amour, l'amitié la plus
„ tendre pour ſon Vengeur & pour le
„ mien.

Le Héros parlait à Nadaïr, le preſſait ſur ſon ſein; il ſemblait que le cadavre de ſon Ami reprît une nouvelle vie, pour répondre à ſes tranſports : il lui appliquait des remedes puiſſants, il en attendait l'effet; hélas! funeſte illuſion, eſpoir ſéducteur, il n'était plus. On mit le corps du Roi ſur un brancard, fait de branches enlacées; & les Grands, formant un lugubre cortege, reprirent le chemin du Palais, portant tour-à-tour les reſtes précieux d'un Maître qu'ils avaient adoré.

Féraddin prit les devants, pour préparer Tachma à cette terrible cataſtrophe; il rencontra Aris-Boulec-Moour, & lui apprit le malheur de Nadaïr: il le pria de l'annoncer à la Reine; ſon âge, & le grand art qu'il avait de conſoler, & de perſuader, l'y rendant plus propre que lui. Ce Prince y conſentit; ils ſuivirent leur route, pénétrés de la plus profonde triſteſſe. Ils trouverent la veuve de Nadaïr, les cheveux épars, verſant un torrent de larmes, ſans autre cauſe

qu'un preſſentiment cruel, dont la voix menaçante parlait à ſon ame troublée. Féraddin ne pouvait dévorer ſa douleur, il affectait en vain un dehors ouvert; Tachma n'en fut point abuſée. Ah, Seigneur, s'écria-t-elle, en ſe précipitant dans ſes bras, pourquoi feindre avec moi? Parlez, je puis tout entendre; qui vous ramene ſi promptement? où eſt Nadaïr...? Ah, je n'ai plus d'Epoux. Féraddin ne ſavait que répondre; mais Aris-Boulec-Moour, jugeant que la douleur de la Reine était à ſon dernier période, qu'il la tuait, s'il la ménageait, crut l'inſtant néceſſaire à l'éclairciſſement fatal dont il s'était chargé. Il eſt vrai, Madame, dit-il, que Nadaïr eſt deſcendu chez les morts; mais il vous ordonne de vivre, troublerez-vous, par des pleurs indiſcrets, ſon repos éternel? Vous avez vu la mort dans la forêt d'Aſſar ſans la craindre, croyez-vous que le Roi l'ait reçue d'un œil moins tranquille. Les Dieux avaient déterminé ce jour pour le dernier des ſiens; contente de ceux qu'ils ont accordés à votre amour, gardez-vous de les outrager par des plaintes inutiles. Rendons aux cendres du Roi

les honneurs qu'elles attendent; que ſon ame généreuſe habite dans nos cœurs, comme dans des monuments conſacrés à ſa mémoire : vous, Princeſſe, rempliſſez vos devoirs envers vos Peuples. Si la foudre en éclats fût tombée ſur l'infortunée Tachma, ſes terribles carreaux l'euſſent frappée d'un coup moins douloureux; elle fut accablée d'un anéantiſſement total, elle avait perdu l'uſage des ſens, on craignait pour elle: mais, ſortant de ſon aſſoupiſſement, au moment qu'on doutait le plus de l'en tirer; oui, s'écria-t-elle, montrons-nous dignes de la protection des Dieux, de votre amitié, & de l'amour de Nadaïr: Princes, je le pleurerai; mais je n'en travaillerai pas moins au bonheur de l'Etat, dont le deſtin m'a confié le ſalut; ne craignez plus mes tranſports, & ne me refuſez pas le triſte plaiſir de verſer des larmes ſur ce qui me reſte de mon Epoux.

Le deuil arriva, Féraddin & le Roi des Melons-Bleus furent prendre le corps, & le poſerent ſur un ſuperbe catafalque, qui fut élevé dans la plus grande ſalle du Palais. Tachma était inceſſamment aux pieds

de Nadaïr; elle ſoulageait ſa douleur en répandant des larmes ameres. On ne connaiſſait pas, dans ces temps, l'uſage d'expoſer, à la vue du Peuple, le Prince qu'il venait de perdre : s'il avait été juſte, c'était r'ouvrir des bleſſures récentes ; s'il avait été tyran, c'était mandier des regrets, ou ſatisfaire une froide curioſité; on les confiait à la terre deux jours après leur trépas.

L'inſtant de la lugubre cérémonie approchait, Tachma ordonnait de différer, pour raſſaſſier ſon triſte cœur d'un ſpectacle plus triſte encore, mais dont elle ne pouvait ſe priver, lorſque Féraddin, qui était profond dans la (c) *Pſychomancie*, lui propoſa de faire un eſſai en ſa faveur, & de lui procurer un moment d'entretien avec ſon cher Nadaïr.

Votre Majeſté juge aſſez comment ſa propoſition fut reçue : la Reine le conjura de faire ſon évocation; elle fut obéie. Féraddin ne voulut de témoins qu'elle, Aris-Boulec-Moour & Nézelim; après s'être enfermés dans le ſallon, où repoſait le

(c) Art d'évoquer les ames des Morts.

Roi, & avoir fait éteindre les flambeaux qui éclairaient ce lieu funebre, il s'approcha du cadavre glacé de ſon Ami; puis appuyant ſa bouche ſur la ſienne : « Nadaïr, prononça-t-il à haute voix, ſi l'amour & l'amitié ſont tout-puiſſants aux enfers comme aux cieux & ſur la terre, entends les triſtes accents de Féraddin & de Tachma; je te conjure, au nom de Radieuſe, Fille du Deſtin, de venir recevoir nos derniers adieux. Quitte le ſéjour de la félicité, tu n'auras pas à regretter tes inſtants; celle qui t'attend, dans les bras de ton Epouſe, eſt ſupérieure à celle dont tu jouis. » Il proféra enſuite quelques paroles cabaliſtiques, que perſonne n'entendit, & ſe tut.

Il ſe releva, prit la Reine par la main, & la fit approcher: quelle joye, quels tranſports, quels raviſſements ! Nadaïr obéit à l'Empereur; ſes traits avaient de la douceur, ſes yeux étaient animés, ſes regards expreſſifs. Il s'aſſit; &, préſentant une main à Tachma, & l'autre à ſon Ami: « Eſt-ce vous, mes enfants, leur dit-il? » quelle voix me rappelle à ce que j'avais

„ de plus cher ? quelle volupté de vous
„ trouver ſenſibles ! Oui, ma chere Com-
„ pagne, la mort eſt un bienfait des Dieux;
„ l'erreur, l'illuſion, l'aveuglement des
„ ſens pouvaient troubler mon repos au
„ point de douter de la force de votre
„ amour ; à préſent, qu'un heureux jour
„ m'éclaire, je vois toute ſa violence. Les
„ Puiſſances ténébreuſes ont tremblé aux
„ accents de Féraddin ; les ames juſtes ſe
„ ſont réjouies d'entendre le langage de
„ l'amitié ; celles des méchants ont fui,
„ & ſe ſont plongées dans l'éternelle nuit.
„ Ne pleurez point ſur moi, fidelle &
„ tendre Epouſe, régnez avec douceur,
„ ſoyez Mere de vos Peuples, comme
„ vous l'êtes de vos Enfants ; ils vous ont
„ tous été donnés par Nadaïr : coulez
„ des jours tranquilles & glorieux, faites
„ révérer ma mémoire ; ſi je fus ignoré,
„ que je ſois connu par vos vertus. Con-
„ ſervez une étroite alliance avec Aris-
„ Boulec-Moour ; prenez-en les conſeils
„ & ceux de votre Pere ; uniſſez vos for-
„ ces à celles de Féraddin, pour le venger,
„ s'il en a beſoin ; il vous protégera ſi vous

„ êtes attaquée : aimez les hommes, ho-
„ norez les Dieux, rendez vos Fils dignes
„ de vous ſuccéder ; & lorſque le Deſtin
„ aura déterminé votre heure derniere,
„ venez jouir à jamais du calme heureux
„ que mérite une vie exempte de remords.

Tachma, Féraddin & Aris-Boulec-Moour lui répondirent par les plus vives expreſſions ; leur converſation ſe ſoutenait avec le même feu, lorſqu'un Génie, détaché par Radieuſe, apparut, ſans qu'on l'eût vu entrer, & remit à l'Empereur un Billet de la Fée, le voici :

Si vous voulez profiter encore du pouvoir d'évoquer Nadaïr, qu'il rentre dans le ſein de la paix, il en eſt temps ; promettez à Tachma un regne mémorable, & ſoyez aſſuré que je veille ſans ceſſe ſur vous. Aris-Boulec-Moour verra inceſſamment ma Sœur ; dites-lui que j'irai la prendre pour aller enſemble à Luggbridd, où nous ne vous ſerons pas inutiles.

RADIEUSE.

Il fallut ſe rendre ; l'Epoux de Tachma lui donna un baiſer qui n'avait point la

froideur que les Romanciers ſuppoſent à ceux qui ſont rendus à la lumiere par accident; il embraſſa ſes ſinceres Amis, & s'enſevelit dans les abymes de l'éternité. La pompe funebre fût magnifique, par les ſoins des Rois qui l'honorerent de leur préſence, & firent ſur la tombe les cérémonies accoutumées.

Quand on eut ſatisfait aux devoirs de la Religion & à ceux de l'uſage, on revint à l'appartement de la Reine, qui était aſſez maîtreſſe d'elle pour parler des affaires les plus importantes & en décider. L'Empereur ne ſe croyant plus néceſſaire, prit congé, & partit pour la Cour de Noire-comme-encre.

Cette Fée l'attendait avec impatience, elle n'avait pas été ſans inquiétude ſur la ſanté de ſon Mari; & ſi elle ne l'avait pas cru utile à Féraddin dans ſes voyages, elle l'eût engagé à ne la pas quitter : elle célébra l'arrivée des Rois par tout ce que ſa puiſſance, ſon amour & ſon attachement pouvaient de plus éclatant; mais la charmante Alzéide les toucha plus par ſes diſcours ingénieux & ſenſés, que la Reine par une ſuite de merveilles.

Les

Les Souverains quitterent la Ville : la saiſon était belle ; ils furent à la campagne, où ils s'occuperent à rédiger les remarques qu'ils avaient faites, & mettre en ordre les aventures qui leur étaient arrivées. Cette eſpece de Journal était compoſé pour amuſer Rozéide, tel qu'il était ; & pour inſtruire un jour Zorozaïm, lorſqu'il ſerait enrichi de Commentaires indiſpenſables.

L'Empereur brûlait de revoir ſa Patrie ; une Epouſe, un Fils, des Parents auſſi reſpectables que chéris l'y appellaient : il réſolut ſon départ, & pria le Roi des Melons-Bleus, qui avait beſoin de repos, de ne le pas ſuivre, mais auſſi de ne pas manquer de venir à Luggbridd la premiere fois que Noire-comme-encre en ferait la partie. On fit ce qu'il voulut, & on lui promit de même de le voir le plutôt poſſible.

Je connais le prix du ſacrifice que je vous demande, Madame, dit Féraddin à Noire-comme-encre ; mais je ne puis partir ſans Alzéide : vous ſentez, comme moi, combien il eſt néceſſaire de l'élever près de Zorozaïm ; elle croît en figure, en ſa-

geſſe ; permettez que l'une attache mon Fils, & que l'autre lui ſerve de modele. Je n'ai rien à vous refuſer, répondit la Fée : Alzéide eſt un dépôt en mes mains ; ce tréſor vous eſt perſonnel : puiſſent les germes répandus dans ſon ame, produire les fruits que j'en attends ! Dès que l'âge le permettra, uniſſez ſon ſort à celui de votre Fils ; à ces conditions, Aris-Boulec-Moout conſent que je lui donne pour dot la Couronne de Terre-d'Ombre, comme il donne à Zorozaïm celle des Melons-Bleus.

Féraddin marqua ſa reconnaiſſance ; Alzéide s'unit à lui, & pénétra la Fée des preuves de ſa ſenſibilité : en effet, cet aimable enfant ne pouvait s'en ſéparer ; il ne fallut pas moins que la certitude de trouver chez Rozéide ce qu'elle perdait dans Noire-comme-encre, pour la décider. Nézelim ordonna les relais ; ſon Maître, ſes Gardes & ſa Suite marcherent vers le Miloloo.

Notre Héros trouva ſon Empire dans le ſein de la paix ; ce bonheur ne lui ſuffit pas : comme il n'était pas attendu, & que ſa ſuite était peu nombreuſe, il lui fut aiſé

cacher pour l'exécution de ſon deſ-
ll voulait connaître par lui-même, &
ne ſimple Particulier, des choſes qui
robent toujours aux regards du Sou-
n. Il prit des habits étrangers & mo-
s, ſous leſquels il s'introduiſit dans
urs Villes. S'informant alors du Gou-
ment des *Bachas*, de leur maniere
nir & de récompenſer, il acquérait
mieres qu'il n'avait pu ſe procurer. Le
le eſt vrai; ſi quelquefois il eſt ſéduit
les apparences, par l'éloquence d'un
ique ou la hardieſſe d'un factieux,
aiſſe deviner à qui l'étudie, & on dé-
re aiſément l'auteur de ſes maux, qu'il
aſe ſouvent ſans le connaître. Férad-
e fit quelques affaires, pour avoir lieu
e traduit devant les Tribunaux; il y
a ſa cauſe, & en perdit pluſieurs,
e qu'il n'avait pas ſollicité: il fut con-
né ailleurs pour n'avoir pas mis dans
ntérêts des Valets-de-chambre & des
taires; on lui rendit juſtice enfin dans
ques Sieges, où régnait l'amour du
, parce qu'il la méritait.

s'informa avec le même ſoin de la

maniere dont les Financiers percevaient ses droits; il ne vit que dureté, que barbarie, lui qui ne connaissait que la douceur. Il entendit les gémissements du Laboureur, réduit à quitter son champ, à déserter sa chaumiere; & du Vigneron forcé à déraciner sa vigne, pour être plus pauvre & moins à plaindre : il soulagea tous ceux qu'il put, & resta seul accablé de douleur.

Passant delà dans les Villes de guerre, il crut ne pouvoir mieux savoir comment le Soldat était traité, qu'en le devenant lui-même : il se présenta à un Officier, & lui demanda du service. Il avait la taille belle, l'air noble, malgré son déguisement, & la fierté perçait malgré lui. Combien veux-tu d'engagement, lui dit le Capitaine? Rien, répondit-il; l'honneur de servir le Prince & l'Etat me suffit. Ne prends pas cet homme-là, interrompit un vieux Militaire, il ne tiendra pas, il a l'air d'un libertin qui vient nous débaucher d'honnêtes gens. Il fut à un autre, qui lui fit la même question : il demanda l'enrôlement ordinaire, il fut reçu; Nézelim & lui prirent un uni-

ıt. Le voilà donc entre les mains d'un
ı lterne, qui lui explique des Ordonnan-
›ien rédigées, auxquelles il ajoute d'in-
!es commentaires; on le dreſſe à l'exer-
› on le fatigue, on l'énerve, il ſouffre
- Il cherche à ſe former une ſociété
= ſe délaſſer de ſes travaux, il y parvient;
›uve dans ſon Corps des Soldats, qui,
avoir eu d'éducation cultivée, ſont
ıs de ſentiments; il en rencontre même
ont eu des principes, & que des mal-
's ou des écarts ont réduits à leur état:
›it que plus les hommes ſont élevés en
ı ité, moins ils ſont unis; les Subalter-
vivent mal entre eux, les Supérieurs
racaſſent, les Chefs ſe diſputent de
es prérogatives. Il croyait au moins
dans une profeſſion où tout eſt diſ-
ué, où l'honneur eſt la ſeule idole que
encenſe, on n'employait, pour exci-
ıu bien, que des moyens nobles & puiſ-
s: mais que devint-il, en voyant ſes
lats honteuſement frappés, pour des
es légeres, par des jeunes gens qui ne
naiſſaient pas encore ce qu'ils devaient
qualité d'homme? Sont-ce donc les

Vengeurs de la Patrie qui gémiſſent ſous le bâton, s'écria-t-il? le châtiment le plus aviliſſant peut-il ſervir d'aiguillon à la gloire? Peu s'en fallut qu'il ne fût frappé lui-même: il était exact à ſon devoir, d'un bon exemple, aimé de ſes Camarades, déja remarqué du Général par ſa conduite; mais il manqua la préciſion d'un temps de l'exercice. Celui qui le commandait s'en apperçut; & courant à toutes jambes, du centre du Bataillon à l'aîle, où on l'avait placé, il était prêt à fondre ſur lui, la canne à la main: « Arrête, malheureux, » lui cria Féraddin; reconnais ton Empereur, qui te fait grace de la vie, pour te » laiſſer en mieux employer le reſte: va, » je te pardonne ta barbarie; ou tu es né » féroce, ou tu le deviens pour plaire; je » ſaurai m'en informer; mais corrige-toi.

Cet événement attira les regards du Régiment entier: il ſe fit un mouvement prodigieux dans les rangs; le Bataillon ſe rompit. Féraddin & Nézelim ſe faiſant connaître, les Officiers tomberent aux pieds de leur Maître, & les Soldats répéterent mille fois: « Il eſt notre Frere, il eſt

„ notre Pere, il eſt notre tout; nous mour-
„ rons à nos drapeaux. „ L'Empereur marqua au Général combien il était mécontent de la rudeſſe avec laquelle on traitait ſes Troupes, donna des ordres pour que la diſcipline fût obſervée, & détermina des punitions qui châtiaient bien plus ſenſiblement le Soldat, ſans bleſſer ce qu'on doit à des hommes dont on travaille à élever le courage.

Le déguiſement de Féraddin devint la nouvelle du jour; l'Officier, le Magiſtrat, le Traitant le reconnurent, & chacun attendait le châtiment de ſes prévarications. La Renommée, dont la rapidité du vol eſt connue, apprit bientôt à Rozéide que ſon Epoux venait la rejoindre: la Cour & la Ville ſe préparerent à témoigner la joye que leur donnait le retour d'un Souverain, dont le regne immortel devait faire le bonheur des races futures.

Il arriva enfin, ce Prince, dont l'abſence avait cauſé tant d'allarmes; car on n'avait pas ignoré les principaux dangers auxquels il s'était expoſé. Alzéide l'avait joint, il parut avec elle; Rozéide l'accabla de tendres proteſtations, & de careſſes auſſi tou-

chantes que vraies. Zorozaïm montra combien il était ſenſible au plaiſir de revoir ſa petite Maîtreſſe; Aroſmad & Zirza crurent rajeunir en embraſſant un Fils qui faiſait le bonheur de leurs jours.

Féraddin fit ſuccéder le travail à ſes amuſements; les déſordres qu'il avait découverts dans la diſpenſation de la Juſtice, dans l'adminiſtration des Finances, & dans l'exécution des Ordonnances Militaires, demandaient les plus prompts remedes; il ſe livra tout entier à les appliquer avec art, & eut l'avantage de réuſſir ſans être forcé d'en employer de violents.

La paix régnait de toutes parts; Podagrambo, puni, n'était plus à craindre; Moador, lié par une amitié ſincere, était un Tributaire fidele; Aris-Boulec-Moour, Pere de Rozéide, l'était devenu de l'Empire; Trenſcendant, Radieuſe, Noire-comme-encre, Agathor, Oſmin, Tachma, Moſouf, Mouſtache-d'or, Nottard-Toour & Koulkao rendaient, par leur appui, le Trône du Miloloo inébranlable; nul Souverain n'avait autant d'Alliés & d'auſſi puiſſants Protecteurs. N'ayant point

d'Ennemis étrangers à craindre, Féraddin s'occupa à prévenir les déſunions internes, en maintenant une heureuſe égalité dans les Ordres de l'Etat.

La poſſeſſion d'une Femme adorable, les bontés d'un Pere, la tendreſſe d'un Fils, & celle de la charmante Alzéide, faiſaient ſentir à l'Empereur tout le prix de la vie; il en partageait les inſtants entre ſes devoirs & ſes plaiſirs, & jamais les uns n'obtinrent plus que les autres. Perſuadé qu'il n'était point de meilleur Inſtituteur pour Zorozaïm que lui-même, il ſe chargea de l'être: il avait les talents néceſſaires pour faire une excellente éducation : mais quand il ne les eût pas eus au degré de perfection qu'il les deſirait, il était certain que le zele d'un Pere produit des fruits ſupérieurs à ceux que fait naître un Gouverneur, que l'intérêt ou l'ambition ont forcé à en remplir les pénibles obligations.

Zultamné avait gagné la confiance d'Alzéide, choſe aſſez ordinairement refuſée à ceux qui ont une eſpece d'autorité ſur nous; cette Gouvernante était pour elle, par ſa naiſſance, ſes vertus & ſon attache-

ment, une ſeconde mere. Zultamné s'applaudiſſait du ſuccès de ſes ſoins; elle avait eu le bonheur de plaire à ſes Maîtres, & de jouir de la plus haute faveur ſans concurrents ni jaloux : les contes qu'elle faiſait à ſa jeune Eleve, avaient trouvé le ſecret de l'amuſer, de l'inſtruire, & l'avantage de réuſſir auprès de Rozéide. Aroſmad lui dit un jour: Gouvernante, je veux que vous formiez un Recueil des Hiſtoires que vous nous avez racontées, & de celles que vous nous donnerez encore; prenez un mois pour chaque conte, nous en ferons tous les ans un petit volume, qui plaira aſſurément à ma petite Amie. Que je vous ſuis obligée, interrompit Alzéide, mon cher Papa, (nom qu'elle donnait à Aroſmad) cet ordre me pénetre de joye; je n'en aurais pas moins ſi ma chere Zultamné voulait commencer dès aujourd'hui, & nous apprendre quelque trait nouveau.

Vous me ſurprenez, répondit la Gouvernante, ſans être préparée; je vais cependant vous raconter l'Hiſtoire de deux Bergers que l'amour & la vertu arracherent au ſein de l'infortune.

PHAOR ET PHIDIME,

Conte.

IL y a trois ſiecles que la grande Iſle de Faſſad (aujourd'hui Java) était ſous les Loix d'Oridoè, Prince qui n'eût pas été ſans vertus, s'il avait eu la premiere de toutes, la connaiſſance de ſoi-même. Il gouvernait avec juſtice : cette équité ſe trouvait en lui; mais lorſqu'elle ne s'y rencontrait pas, il devenait tyran, pour ne vouloir prendre aucun avis. Le Ciel, longtemps inexorable, avait enfin accordé à ſes vœux un Fils, qu'il nomma Phaor. Piraïde, ſon Epouſe, l'aima comme l'unique fruit de ſon union, & le ſeul eſpoir de ſa Maiſon. Phaor fut ce que ſont tous les hommes pendant leur enfance; mais à peine parvint-il à l'adoleſcence, qu'il laiſſa entrevoir les plus heureuſes diſpoſitions : un goût ſûr, une intelligence vive, un amour conſtant pour l'étude annonçaient ce qu'il devait être. Le Roi ſon Pere ſe plaiſait au développement de ſes qualités; il faiſait naître ſans ceſſe les occaſions de

les faire briller : donnait-il des combats d'animaux, des courſes de chevaux ou des luttes, Phaor était toujours vainqueur. S'il n'eût été Fils du Souverain, il ſe fût fait des ennemis de ſes émules; mais ne pouvant lui nuire, les Grands étaient forcés de l'admirer. Son adreſſe ſeule était connue; le reſpect qui lui était dû, n'empêchait pas les propos jaloux : quelques faux braves ſoupçonnaient ſa valeur, & diſaient que vaincre dans des jeux, n'était pas aſſez pour mériter la réputation qui ſemblait le prévenir, lorſqu'un monſtre épouvantable parut, & déſola les campagnes. Nul Habitant n'oſait ſortir des Villes ſans être dévoré; le Payſan, forcé à ſe cacher, abandonnait ſes moiſſons, & la famine allait ſuccéder à la dépopulation, lorſqu'Oridoè ordonna un Corps de Grenadiers à pied & à cheval pour attaquer le monſtre.

Ce féroce animal avait la taille d'un Rhinoceros, ſon corps était couvert de poil hériſſé, couleur de feu; ſa gueule, d'une ouverture prodigieuſe, renfermait un triple rang de dents, faites en forme de ſcie; une

lance, comme celle que la licorne porte ſur le front, était attachée à ſa poitrine, il s'en ſervait comme d'un épieu pour ſe défendre : ſes pattes énormes ſe terminaient en griffes crochues, dont les ongles coupaient comme autant de faux ; ſa queue formait un fouet de ſix braſſes de long, armé de pluſieurs nœuds garnis de pointes. Il combattait aſſis, & ſe ſervait de cette queue pour balayer tout ce qui venait à lui : ſi malgré ſes coups on l'approchait, il ſe ſervait alors de cette lance adhérente à ſa poitrine ; il la ſaiſiſſait d'une de ſes pattes pour en diriger la pointe, & en frappait ſes ennemis de coups mortels. Peu content d'immoler ceux qui en voulaient à ſa vie, il courait ſur ceux qui le fuyaient & les atteignait : dans les Villes, il forçait les maiſons, &, trouvant la chair des enfants plus au gré de ſa voracité, il allait faire de Faſſad un immenſe déſert, ſi Phaor n'eût tenté de lui donner la mort.

Les Soldats, commandés par le Roi, qui les conduiſait lui-même, environnerent cet effroyable animal ; il les regardait d'un œil tranquille, & ſemblait les mépriſer :

déja pluſieurs avaient lancé contre lui des traits empoiſonnés & acérés par un Ouvrier fameux, aucun ne pénétrait; d'autres lui avaient jetté des pierres avec des frondes d'une nouvelle invention, quelques-uns avec des piſtons l'inondaient d'huile bouillante & d'autres liquides enflammés : rien n'ébranlait l'ennemi, qui, fatigué de tant d'attaques, réſolut d'y mettre fin. Il ſe leva, ouvrit ſa geule épouvantable, qui reſſemblait à un gouffre, en fit ſortir des ſons dont les échos frémirent, ſon ſouffle infecta l'air. Les Guerriers de Faſſad, voulant le prévenir, redoublerent leurs efforts, & le chargerent de toutes parts; le monſtre ſe ſervit alors de toutes ſes reſſources: queue, lances, griffes, dents, tout fut employé avec le plus funeſte ſuccès; il tua ou mit hors de combat plus de mille Soldats, & grand nombre de Seigneurs. Oridoè s'était expoſé à leur tête; & Phaor avait auſſi vaillamment combattu, lorſqu'il pria ſon Pere de faire battre la retraite, perſuadé que la quantité des aſſaillants excitait la rage du monſtre, & qu'un ſeul combattant pourrait le

vaincre dans un inſtant plus tranquille. Il lui demanda à être le champion. Le Roi conſentit avec peine à voir ſon Fils s'expoſer à un danger auſſi évident; mais, ayant tout diſpoſé pour le bien ſoutenir, & l'arracher à la fureur de ſon adverſaire, en cas qu'il ne pût l'abatrre, il lui permit de ſe charger du ſalut de la Patrie.

Phaor mit pied-à-terre, s'arma d'un cimeterre & d'un dard, & marcha au monſtre, qui ſe repoſait; dès qu'il le vit approcher, il fit jouer ſa redoutable queue, dont le Prince avait remarqué le mouvement égal & circulaire : comme elle raſait la terre, pour n'en être point frappé, il ſauta près de l'animal, & ſe mit entr'elle, & lui; il ſe trouvait alors à portée de la lance, que ſon ennemi dirigeait contre lui, lorſque, d'un revers de ſabre, il abattit la patte qui la tenait, ayant ſaiſi la jointure qui la liait à ſa terrible griffe. Le monſtre, furieux de ſe ſentir bleſſé, ouvre ſa gueule écumante, & avance la tête pour le dévorer, lorſque le Héros, regardant fiérement ſon palais enflammé, lui plonge ſon dard dans le goſier, & ſe trouve couvert d'un ſang

noir & putride. Ce ſecond coup ne ſuffiſait pas pour vaincre; l'animal deſtructeur faiſait des mouvements menaçants: il voulait fuir; mais, ayant perdu un appui, il fut contraint à demeurer en place, & à ſe défendre. Phaor employa la valeur, la force, la jeuneſſe, la légéreté; il tourna cette maſſe vivante, & trouva moyen d'enfoncer ſon fer aſſez avant dans l'oreille du monſtre, pour n'avoir plus rien à en redouter : l'animal bleſſé à mort, lutta contre elle, ſe roula, en faiſant des hurlements qui auraient effrayé les Spectateurs, s'ils n'euſſent jugé qu'ils étaient les derniers qu'ils allaient entendre. En effet, il ſe roidit, & demeura ſans mouvement.

Oridoè ſentit, pour la premiere fois, une ſecrete jalouſie combattre la ſatisfaction que lui donnait la victoire de ſon Fils; il avait encore de la vigueur, & ſe repentait de n'avoir pas tenté ce qui venait de lui réuſſir: cependant il l'embraſſa, & lui donna les louanges qu'il méritait; les Grands l'en accablerent, & le Peuple, accouru pour être témoin de ce mémorable combat, les lui prodigua. Le monſtre fut placé ſur des

traîneaux unis, & roulé, par vingt chevaux, aux portes de la Ville, où la Reine, ſuivie de la Cour, & à la tête des Prêtres & des Magiſtrats, vint recevoir le Vainqueur, & complimenter le Roi ſur l'heureux augure qu'il avait lieu de tirer des vertus de ſon Succeſſeur.

Phaor était adoré; il avait tout pour lui, jeuneſſe ſéduiſante, figure intéreſſante, prudence ſi rare à ſon âge; indifférence pour les femmes, qui ne tenait rien du mépris, mais de la crainte, de la ſéduction; force, valeur, élévation: c'était un grand-homme, à qui il ne manquait que des occaſions de ſe ſignaler dans tous les genres. Piraïde rendait d'immortelles actions de graces aux Dieux bienfaiſants, qui avaient payé ſes hommages d'un prix auſſi cher; être Mere de Phaor, était un titre pour elle, préférable à celui de Souveraine de Faſſad: ſon amour pour ſon Fils croiſſait chaque jour en raiſon du reſpect qu'il faiſait naître; mais plus mon Héros ſe rapprochait du ſein maternel, plus le cœur d'Oridoè ſemblait s'endurcir. La jalouſie, ce ſentiment ſi bas, ſi abject pour un homme ordinaire,

& ſi criminel pour un Pere, s'était emparée de toutes les facultés de ce Roi trop aveugle : il ſavait ce que valait ſon Fils, il connaiſſait ſes propres forces; & le parallele n'étant pas à ſon avantage, il en fut déſeſpéré. Quelques années s'étaient paſſées ſans événement conſidérable, quand tout-à-coup un Monarque puiſſant lui déclara la guerre, au moment où il était le moins préparé à la faire. Ses Troupes n'étaient pas aſſez nombreuſes pour s'oppoſer à celles de l'Ennemi; mais il ſavait que Phaor vallait dix mille hommes, par l'expérience qu'il venait d'acquérir ſous Fardaxès, chez qui il avait ſouvent ſignalé ſon bras, & dix mille autres par l'amour que les Soldats avaient pour lui. Oridoè ſentit que ſon Fils pouvait ſeul ſoutenir le poids de cette guerre; cependant, eſſayant de s'en paſſer, il ordonna des Recrues, & fit ſes préparatifs auſſi prompts que l'exigeait la conjoncture. En vain promit-il des grades aux Nobles de ſon Royaume, & des engagements conſidérables à ceux qui voudraient ſe ranger ſous ſes drapeaux, & ſuivre Kartar, qu'il avait nommé Gé-

néral; perſonne ne ſe préſenta, & tous refuſerent de ſervir ſous un homme qu'ils avaient lieu de ne pas aimer, ou qui leur était indifférent. Oridoè, forcé de lui ôter le commandement, déclara que Phaor conduirait l'Armée : à peine eut-il parlé, que tout ce qui était en état de porter les armes, vint s'offrir; & le jour du rendez-vous pris pour aſſembler le Corps qui devait marcher, la plaine où il devait ſe mettre en bataille, ne fut pas aſſez grande pour contenir cette multitude de jeunes gens qui cherchaient à mourir ſous les yeux d'un Chef adoré. Les arcenaux & les magaſins d'Oridoè s'ouvrirent ; on n'y trouva pas aſſez d'armes ni d'habits pour équiper cette foule de Guerriers qui ſe diſputaient l'honneur de la préférence. La douleur de ceux qui furent refuſés, était ſi vraie, que plus de vingt mille ſuivirent l'Armée à leurs fraix, comme ſurnuméraires.

Phaor, après avoir pris les inſtructions de ſon Pere, lui avoir fait adopter ſon projet de campagne, & mis la derniere main à ſes diſpoſitions, partit, & s'avança vers l'En-

nemi, qu'il ne tarda pas à rencontrer. Kirchmet, c'était le nom de l'Aggreſſeur, commandait des Troupes valeureuſes; il comptait avoir bon marché des Milices de Faſſad, levées à la hâte, & peu diſciplinées; il avait perſuadé à ſes Troupes qu'elles marchaient à la victoire, & à un butin immenſe : il ignorait que ces nouveaux Soldats étaient autant de Héros; ſans expérience, il eſt vrai, mais faits pour s'en paſſer, conduits par un Chef habile.

Les Armées furent bientôt en préſence, chaque Général fit ſonner en même-temps la charge. Kirchmet fut cruellement déſabuſé, voyant l'air martial & la contenance altiere des Soldats de Phaor, qui n'étaient couverts que de fer, & dont les dépouilles ne tentaient plus ſon avarice. Le choc fut ſanglant; le Fils d'Oridoè fit des prodiges de valeur, & en fit faire à tous ſes Sujets: l'Ennemi fut battu, ſuivi, fait priſonnier, & ſon Armée entiérement ruinée.

Le Roi de Faſſad, inſtruit du rapide ſuccès de Phaor, quitta ſa Capitale, non pour en partager la gloire, mais pour la ravir, s'il pouvait, & s'attribuer la victoire.

L'Armée ne lui rendit que des honneurs forcés : si Kirchmet eût eu encore la moité de ses forces & la liberté, il eût battu ses Vainqueurs, qui se seraient mal défendus à leur tour ; le moindre Soldat était pénétré de la hauteur avec laquelle le Roi les traitait, & de l'aigreur qu'il mettait dans ses discours, en reprenant Phaor de prétendues fautes qu'il n'avait point faites.

Son injustice n'en demeura pas là ; il ordonna à son Fils de retourner à la Cour, & il se mit à la tête de son Armée, qu'il fit entrer dans les Etats de Kirchmet, où il commit les excès les plus barbares. Sa cruauté ne cessa que faute d'objets de l'exercer ; tous les Habitants du Royaume subjugué en avaient ressenti les funestes effets, & quantité ne s'y étaient soustraits que par une fuite précipitée. Il manquait à Oridoè deux Esclaves célèbres, dont il voulait décorer son triomphe ! Kirchmet ne suffisait pas à son ambition, il voulait enchaîner la Reine, son Epouse ; mais cette Princesse, certaine du sort qui l'attendait, s'était donné la mort, après avoir fait jurer à Phydime, sa Fille, de vivre, & de

ne point attenter à ſes jours. Le Tyran fut outré de ne trouver ni l'une ni l'autre; Kirchmet, déſeſpéré de la perte qu'il venait de faire, & honteux de reſpirer encore.

Oridoè retourna dans ſa Capitale, où il ſe fit décerner des honneurs dont il était indigne : ſa jalouſie pour Phaor devint bientôt haine implacable; mais il lui fallait un prétexte pour le perdre, & il était difficile à trouver. Il n'en vit pas de meilleur que de le charger du crime de lezemajeſté; & pour donner plus de poids à ſon accuſation, & ſe défaire en même-temps de la Reine, pour laquelle il n'avait plus de goût, il fit publier un faux plan de conſpiration, tramée contre lui par cette Princeſſe & ſon Fils. Aucun Faſſadois ne ſoupçonna la fidélité de Phaor. Quelques Amis de la vérité entreprirent ſa défenſe, & payerent leur zele de la vie. Piraïde connaiſſait ſon Epoux; elle ſentit qu'elle n'était compriſe dans l'accuſation de ſon Fils, que pour lui donner plus de force; &, perſuadée qu'Oridoè n'en voulait point à ſes jours, elle s'exila volontairement, & conſeilla au Prince d'éviter la

mort par une prompte fuite. Phaor voulait périr ou se justifier ; mais sa triste Mere lui prouva si invinciblement qu'il n'était pas même soupçonné, que la véritable prudence savait céder aux temps, & qu'il mourrait sans aucun fruit, qu'il consentit à cacher, dans un désert inconnu, son rang & ses malheurs. Ce Fils infortuné, d'une Mere qui ne l'était pas moins, l'embrassa pour la derniere fois ; ses yeux, qui n'avaient point encore répandu de larmes, en furent inondés : ils se firent des adieux aussi tendres que répétés ; mais craignant la fureur du Tyran, ils furent forcés de se séparer. Piraïde partit pour une Province éloignée, avec un très-petit nombre de femmes ; & Phaor disparut, suivi du seul Ikas, son Confident, ou plutôt son Ami.

Il crut devoir mettre l'Océan entre son Persécuteur & lui ; le fidele Ikas équipa secrétement une barque, qui le porta à Nosiro, (aujourd'hui Cuba) où il se cacha avec soin ; mais ayant été reconnu malgré ses précautions, il parcourut les Antilles, & s'embarqua pour le Zapourstan : certain de

trouver un aſyle dans cet Empire, il réſolut d'y fixer ſon ſéjour. Le premier ſoin de nos Fugitifs fut de chercher un lieu ignoré du Vulgaire, où la Nature eût répandu ſes dons les plus néceſſaires; ils errerent long-temps de vallons en vallons; les uns étaient trop peuplés & trop près des Villes, les autres trop agreſtes & trop ſauvages : ils déſeſpéraient de trouver un coin de terre propre à leur deſſein, lorſque le bonheur de Phaor le conduiſit dans une forêt antique.

La chaleur exceſſive força le Prince & ſon Compagnon d'infortune à s'enfoncer dans l'épaiſſeur des bois, pour s'y mettre à l'abri; ils y rêvaient au parti qu'ils devaient prendre, quand une Bergere, faite comme une Nymphe, paſſa près d'eux, portant une cruche de lait. Elle ne les apperçut pas; & nulle crainte ne gênant la liberté de ſes mouvements, elle laiſſa briller une nobleſſe & des graces que je ne puis rendre. Phaor éprouva un mouvement impétueux, qu'il n'avait pas encore ſenti; mais il ne s'y trompa point, & reconnut l'amour: il ſuivit les traces de la Bergere, & parvint

à

à une vallée du plus riant aſpect; une cabane, artiſtement faite, s'élevait au milieu; des ſaules égaux & verds bordaient un ruiſſeau argenté, qui lui ſervait de foſſé; une prairie, émaillée des plus riches couleurs de l'Iris, formait ſon parterre; & un verger, planté de jeunes arbres, ſon jardin: le ſoleil y faiſait éclore des fleurs, & ne les brûlait jamais; l'air était d'une fraîcheur vivifiante: ce ſéjour était fait pour l'innocence, elle y habitait.

Phaor vit entrer la charmante Bergere dans ſa retraite, & ſortir peu après avec une femme de ſon âge; il jugea qu'elles étaient ſeules dans ce ruſtique manoir, par les précautions qu'elles prirent pour en fermer la porte. Il ſe cacha, pour ne les point inquiéter; &, ſe trouvant aſſez près du lieu où elles s'arrêterent pour entendre ce qu'elles auraient pu dire, il fut étonné de leur ſilence: des larmes abondantes coulaient des plus beaux yeux du monde. L'Amie de la Bergere en répandait des torrents: ceſſaient-elles de pleurer, les gémiſſements, les plaintes ſuccédaient. Nous ne ſommes donc pas les ſeuls mal-

heureux, dit le Prince à ſon cher Ikas, ces belles Infortunées paraiſſent pénétrées d'une juſte douleur; elles peuvent nous entendre, apprenons-leur à ne pas nous craindre. Auſſi-tôt il chanta la guerre d'Oridoè & de Kirchmet, la mort de ſon Epouſe, la fuite de Phydime, & ſes regrets de n'avoir pu s'oppoſer aux fureurs de ſon Pere. A chaque ſtrophe de ſon Ode, l'Inconnue redoublait d'attention; mais lorſqu'elle entendit des noms ſi chers: « Qui » que vous ſoyez, s'écria-t-elle, Divinités » de ces forêts, ceſſez de déchirer mon » triſte cœur; que puis-je vous ſacrifier » pour calmer votre courroux? Parlez, » Phydime ya l'offrir ſur vos Autels. » Je ne ſuis point un immortel, lui dit le Prince, en ſortant de ſa retraite & mettant un genou en terre; plût aux Dieux, adorable Phydime, que je ne fuſſe pour vous qu'un homme ordinaire! Mais cet être inconnu que vous invoquez, & à qui vous voulez offrir des oblations, eſt votre perſécuteur, l'auteur de vos infortunes,... eſt Phaor. Que vous connaiſſez peu la Fille de Kirchmet, Seigneur, répondit Phydi-

me, en lui préſentant la main, ſi vous croyez qu'elle confond Phaor avec Oridoè ! votre valeur & votre clémence étaient connues à la Cour de mon Pere avant que le vôtre eût joint ſon Armée. Birzade, mon infortunée mere, me dit, avant de ſe frappet d'une atteinte mortelle : « Oridoè, chere Phydime, eſt mon bourreau; „ ſans lui je ne renoncerais point à la vie: „ conſerve la tienne, je te l'ordonne; & „ ſi les juſtes Dieux puniſſent notre oppreſſeur, & mettent notre Empire ſous „ les Loix de Phaor, bénis ton eſclavage, „ il te laiſſera la vertu de tes Ancêtres, & „ la reſpectera. „ Après la ruine entiere de notre Monarchie, après la deſtruction de nos Palais, après le trépas de Birzade, je pris la fuite avec Fédamé que voici, mon Amie dès la plus tendre enfance, & qui a ſucé le même lait que moi. Indéciſe de la route que je tiendrais, je conſultai mon Pilote, qui était un Sujet fidele; il me conſeilla de venir implorer l'appui du Roi du Zapourſtan : je feignis de le croire, & arrivai à Caryſſa; mais j'en partis ſecrétement, ſans avoir vu le Souverain, pour

chercher quelque retraite inconnue. Je laiſſai à la Ville tous ceux qui m'avaient ſuivie, & m'avançai vers cette forêt, où on m'avait dit que quelques Bergers vivaient des mœurs pures : j'arrivai, & me préſentai à leur Chef, pour être reçue dans la Contrée ; je lui fis plaiſir : je lui propoſai d'acheter un petit terrein, il ſe chargea de mon emplette, & c'eſt à ſes ſoins que je dois les commodités de mon habitation. Nous vivons, Fédamé & moi, depuis ſix mois, du lait de nos brebis, & des fruits de notre jardin : chaque vallon a ſon Propriétaire ; la nature a tellement diſpoſé ces retraites pour des Solitaires ou des infortunés, que nous demeurons tous à une lieue les uns des autres. J'ai une des plus agréables ſituations du canton, j'y jouis de quelque conſidération que les largeſſes que j'ai faites à des Voyageurs m'ont méritée, & je coulerais des jours tranquilles, ſans le ſouvenir cruel de la perte de Birzade, & l'inquiétude que me donne le ſort de Kirchmet.

Je ne dois ni ne puis comme vous, Princeſſe, répondit le Fils d'Oridoè, nommer

l'auteur de mes maux. Je ſuis réduit à la fuite pour conſerver mes jours & ceux de ma Mere; ſi vous le permettez, ce vallon ſera cultivé par les mains de Phaor; Ikas, mon Ami, partagera mes travaux : ſi nous pouvons adoucir vos ennuis, nous ceſſerons d'être à plaindre.

La belle Phydime conſentit à la propoſition; Phaor lui parut digne de ce que la Renommée publiait en ſa faveur, & ſon cœur lui en dit plus que ſa pitié. Le Prince & ſon Confident couperent des branches d'arbres pour en faire une baraque, en attendant qu'ils puſſent bâtir plus ſolidement; les Dames les entrelacerent, & leur fournirent toutes les commodités qu'elles purent partager. Le jour ſuivant, les mains de Phaor, faites pour le ſceptre, & accoutumées à porter les armes, ſe chargerent des peſants outils du Jardinier & du Cultivateur : Ikas, auſſi mal-adroit qu'un Apprentif, fit des fautes, & ſe corrigea.

Le Prince, plus amoureux chaque jour de la belle Phydime, prit ſur lui d'expliquer ſes ſoins. Se promenant un ſoir avec elle, & jettant les yeux ſur Ikas, qui don-

nait le bras à Fédamé, à qui il était réſolu de faire un pareil aveu; qu'il eſt heureux, lui dit-il, cet Ikas! que je ſerais jaloux de ſon ſort, ſi mon ame connaiſſait l'envie! Il aime Fédamé, il oſe le dire ſans lui déplaire; & moi, triſte victime d'une terreur qui me tourmente, ma voix refuſe de ſervir ma tendreſſe: & lorſque mon cœur vous adore, ma bouche craint de l'avouer. Oui, Princeſſe, pourſuivit-il avec feu, voyant que ſa Maîtreſſe l'écoutait avec plaiſir, ſi vous recevez mes hommages, Phaor eſt le plus puiſſant Monarque de l'Univers: ſi vous perſiſtez à demeurer dans ces déſerts, nous y mourrons enſemble; ſi vous voulez régner, il n'eſt point de révolution que je ne tente avec ſuccès pour vous couronner; ſi un regard enchanteur, que je viens de ſurprendre, me ſéduit d'une fauſſe eſpérance, je vais chercher la mort. Que ferais-je d'une vie dont vous auriez refuſé le ſacrifice?

Vous ne mourrez point ſans faire deſcendre Phydime dans la nuit éternelle, répondit l'Amante du Héros; vous m'aimez, je le crois, parce que je le deſire.

Notre rang, notre âge, notre état, tout ſemble aſſorti ; mais vous devez monter ſur le Trône de votre Pere, & régner ſur des Sujets fideles : approuveront-ils votre alliance avec la Fille de l'Ennemi de l'Etat? J'ai appris par Ikas la barbarie d'Oridoè; ou il reconnaîtra ſon injuſtice, ou les Dieux l'effaceront du nombre des vivants. Vous vous devez à votre Patrie : votre proſcription ne peut être que momentanée; ce ſéjour eſt fait pour moi, qui n'ai plus de foyers. Cependant, ſi vous mépriſez aſſez les hommes pour ne pas daigner leur commander, & que, content de régner ſur Phydime & ſur vous, vous préférez la vie champêtre & tranquille aux ſollicitudes du Gouvernement, je ne vous refuſe point ma main, perſuadée que Kirchmet, que je veux inſtruire du nom du Vainqueur à qui je me rends, approuvera mon choix.

Phaor ne put modérer ſes tranſports; les prix qu'il avait remportés aux jeux célebres où il avait combattu, ſa victoire ſur le monſtre, la défaite des Ennemis de ſon Pere & de Fardaxès, ne l'avaient point

flatté comme la conquête qu'il venait de faire. Il jura à Phydime un éternel amour, déclara qu'il renonçait à jamais à la société, qu'il était rentré dans tous les droits de sa liberté primitive, puisque le Roi & le Conseil l'avaient déclaré déchu de la qualité de Citoyen Fassadois, qu'il était conséquemment maître de lui, & ne voulait plus quitter des lieux embellis par la présence de la plus belle Princesse du monde.

L'amour des principaux Amants augmentait comme celui d'Ikas & de Fédamé; ils se découvraient à chaque instant de nouvelles raisons de se fixer: le charmant Hermitage avait pris un air de propreté & de décoration, qu'il n'avait point avant l'arrivée de Phaor; il en avait peint à fresque les murailles, fait des treillages, cultivé des fleurs. Ikas avait espalé des arbres, creusé des bassins, taillé des berceaux. Phydime avait le détail des vêtements, aussi simples que convenables; & Fédamé, des fruits & des laitages. Le Prince était d'une adresse singuliere, son Compagnon n'en avait pas moins; ils chasserent, & bientôt ils fournirent leur table de différentes es-

peces de gibier, & ne trouverent pas moins de reſſource dans la pêche.

Phydime & Phaor ne regrettaient point les grandeurs ; élevés au ſein de la puiſſance, ils n'avaient point eu de plaiſirs tels que la nature leur en offrait. Le Prince preſſait inceſſamment ſa Maîtreſſe de couronner ſa flamme : elle en deſirait l'inſtant ; mais ne voulant pas enfreindre la loi qu'elle s'était impoſée de ne diſpoſer de ſa foi qu'avec le conſentement de Kirchmet, elle le priait d'attendre la poſſibilité de lui envoyer un Emiſſaire. L'ardeur & l'inquiétude de ſon Amant augmentaient à chaque inſtant, lorſque le Ciel conduiſit les pas d'un (*a*) *Arboribonze* vers leur retraite. Ce Coſmopolite demanda l'hoſpitalité ; ſon air majeſtueux prévint ſes Hôtes en ſa faveur, il fut reçu on ne peut pas mieux. L'Etranger était un jour à table, & y parlait avec franchiſe de lui & de pluſieurs aventures auxquelles il avait eu part, lorſqu'il dit à Phaor : Je répondrais mal aux bontés que vous avez pour moi, ſi je ne

(*a*) Prêtre du Japon, toujours errant.

vous offrais mes faibles ſervices, ſi je ne vous faiſais part de mes découvertes, & ſi je ne vous apprenais ce qui me conduit de déſerts en déſerts; je ſerai concis. Depuis que je ſuis dans ce beau lieu, j'ai perdu mon objet, ou plutôt, je crois l'avoir rempli : vous vous aimez, mes charmants Hôtes, puiſſe le Ciel applaudir à une ſi belle union; voilà ma premiere remarque : vous reſſemblez ſi parfaitement, Madame, à une Princeſſe que je cherche; vous, à un Héros dont on m'a fait le portrait, que je ſuis frappé de vos traits, lorſque je les compare à mes inſtructions. Je ne ſuis point né au Zapourſtan, quoique je porte l'habit de *Bonze*; je ſuis Prêtre, il eſt vrai, mes Autels ſont à Tolop, Ville de la domination du malheureux Kirchmet. J'étais employé aux devoirs de mon miniſtere dans ſon Armée, qui fut défaite par Phaor; je baiſai la main de ce Vainqueur, couvert de ſang & de pouſſiere, mon cœur vola au-devant de lui; il avait votre taille, votre air, généreux Solitaire : ſi la nature peut former deux reſſemblances auſſi parfaites, en voici un exemple. Je ſuivis mon

Maître, & partageai ſa douleur de la perte de Birzade & de Phydime; nous arrivâmes à la Cour d'Oridoè, qui nous traita avec dureté, & ſe couvrit du plus honteux opprobre, en déclarant ſon Epouſe & ſon Fils coupables d'un crime imaginaire. Ce Fils eſt fugitif, ſa Mere eſt exilée, le Tyran regne avec un ſceptre de fer. J'étais un Sujet trop obſcur pour flatter l'orgueil du Roi de Faſſad, j'en obtins la liberté; je la conſacrai à mon Souverain, qui me dit en partant : « Va, mon cher Tampouck, » ſi tu me reconnais encore pour ton Maître, ou plutôt pour ton Ami, cours » l'Univers entier, cherche Phydime; elle » eſt dans la fleur de l'âge, ſes traits ſont » réguliers, le ſon de ſa voix eſt agréable, » ſa taille légere, ſon ſouris gracieux; tu » jugeras de l'eſprit ſi tu la trouves, mais » ſois aſſuré des qualités du cœur. N'é- » pargne aucuns ſoins pour découvrir » Phaor, qui a paſſé à Noſiro, & qui y » eſt peut-être encore : ſi tes recherches » ſont heureuſes, & que le Ciel mette un » terme à mes malheurs, compte ſur la » plus haute fortune; ſi je péris dans les

„ fers, ta vertu te tiendra lieu de récom-
„ penſe. „ Sachant la Langue du Zapourſtan, je pris l'habit d'*Arboribonze*, & parcourus l'Aſie; je fus à Noſiro & dans toutes les Iſles voiſines, j'appris que Phaor y avait paru, mais on ignorait ce qu'il était devenu : un *Talapoin* me conſeilla de paſſer dans ce Royaume ; j'y arrive, & je n'apprends rien dans la Capitale ni dans les autres Villes; je bats la Campagne, les Hameaux les moins peuplés, je parviens à ces retraites; une ſecrete voix me force à un examen plus ſcrupuleux : j'entends dire que deux Etrangers, beaux comme l'amour, unis par la vertu & les mœurs, habitent un vallon, rendu délicieux par leur intelligence; je m'informe, & je perds tout eſpoir : on me débite vingt anecdotes qui égarent mes conjectures, & je ſuis réduit à retomber dans ma premiere incertitude. Elle ne ſera pas longue, interrompit Phydime, fidele & laborieux Sujet d'un Souverain que je révere; Tampouck, Ecuyer de Kirchmet, mon Pere, était-il...? Ah! Madame, s'écria le *Bonze*, mourant d'étonnement & de joye, & ſe proſternant

à ſes pieds, il eſt mon Frere: les Dieux ont donc couronné mes travaux; laiſſez-moi reſpirer, je ſuccombe...: que n'ai-je pu faire partager mes ſoins à ce Frere que j'aime! il eût reconnu ſa Souveraine, & je n'euſſe pas différé à vous rendre mes reſpects. O Phydime! en croirai-je un preſſentiment victorieux? Cet Etranger, ce Prince, car cette nobleſſe ne peut venir que de l'éclat de la plus haute naiſſance, votre Amant enfin.... eſt Phaor, lui dit le Fils d'Oridoè, le forçant à ſe lever pour l'embraſſer; c'eſt lui, mon cher Tampouck, c'eſt cet infortuné à qui vous pouvez aſſurer une félicité ſans bornes. Moi, grands Dieux! par quels ſacrifices ai-je donc mérité vos bontés? Parlez, Seigneur, ſe pourrait-il qu'un malheureux pût contribuer à votre ſatisfaction? Ordonnez, vous ſerez obéi. Les Immortels, reprit Phaor, ont conduit mes pas vers cette Contrée, j'y ai trouvé Phydime; la voir & l'aimer, fut l'ouvrage du moment; l'adorer & me conſacrer pour la vie, fut celui de la réflexion. Mon amour eſt payé de retour, mais la Princeſſe ne veut conſentir à le couronner

qu'après en avoir reçu l'aveu du Roi, ſon Pere ; nous cherchons vainement les moyens de l'en inſtruire ſans danger, vous ſeul pouvez nous rendre ce ſervice. Demain, Seigneur, dit le *Bonze*, je pars pour annoncer à Kirchmet ſon bonheur & le vôtre, donnez-moi le plan de vos intentions : que voulez-vous que je faſſe tenter dans le Royaume de Phydime & dans le vôtre ? quand prétendez-vous y rentrer? Jamais, répondirent les Amants ; nous ne voulons plus de commerce avec les hommes, ils ſont faibles ou méchants ; notre amour nous tient lieu de ſceptre : partez, Tampouck, peignez à Kirchmet la douceur de ces retraites pour qui a l'ame tranquille, peignez-lui l'union de nos cœurs, & gardez pour tout autre un ſecret inviolable ſur notre exiſtence. Le *Bonze* eût fait des repréſentations, mais il ne voulait qu'exécuter ſa commiſſion ; il quitta ſes Maîtres avec le plus ardent deſir de leur rapporter d'heureuſes nouvelles, & partit pour rendre la vie à ſon Souverain.

Tampouck fit une diligence incroyable ; il ſe rendit près de Kirchmet par des

routes ſecretes, lui fit demander audience, & l'obtint vers le milieu de la nuit. Que m'annonce-tu, lui dit le Roi; ſuis-je le plus malheureux des humains? mais je crois lire dans tes yeux le ſuccès de tes voyages: ah, Dieux, ma Fille me ſerait-elle rendue! Oui, Sire, répondit Tampouck, je la quitte; la raviſſante Phydime habite un ſéjour riant, ignoré des aveugles mortels, mais connu du vaillant Phaor, que le Deſtin a conduit à ſes genoux: ce Héros aime la Princeſſe & en eſt aimé. Je me ſuis découvert à ces illuſtres Amants, qui, éloignés du reſte des hommes, ne ſavaient à qui confier leur ſecret; Phydime renonce à toute ſouveraineté, ſi elle ne vous voit ſur le trône, & ſi vos ordres abſolus ne la forcent à quitter ſa retraite. Phaor oublie l'Univers, & ne veut plus régner. Ils ont juré d'enſevelir dans leurs déſerts le ſouvenir de leur grandeur, & de n'y laiſſer que des traces de leur amour. Le Prince ſollicite depuis long-temps ſa Maîtreſſe de conſentir à un heureux hyménée; elle ne peut le regarder tel, s'il n'eſt approuvé de Votre Majeſté; & la difficulté était de vous en inſ-

truire. Mon zele m'a fait pénétrer juſqu'à leur aſyle, & je vole vous demander vos ordres. Je ne m'étonne pas que le Héros & ſon Amante renoncent à l'Univers, l'amour induſtrieux a pris ſoin d'embellir leur ſolitude; elle eſt ſi riante par ſa poſition, & devenue ſi agréable par leurs travaux, que, ſi je ne me croyais utile à mon Roi, je le prierais de me permettre de m'y retirer, & de m'y rendre néceſſaire.

Ecoute, ſage Tampouck, lui répondit Kirchmet, fuyons la ſervitude; Phaor m'a enlevé le diadême de mes Aïeux, lui ſeul peut me le rendre; mais je ne l'aurais reçu que pour en ceindre le front de l'Epoux de Phydime. Puiſque ce Héros préfere la vie privée aux orages du Gouvernement, partageons avec lui le bonheur dont il jouit; que je ſois témoin de celui de ma Fille, & ma défaite eſt un bienfait des Immortels. Echappons aux regards d'Oridoè; ſois mon guide, je me livre à ta foi; prenons ton Frere & ſon Epouſe, c'eſt leur donner la meilleure preuve de ma confiance. Tampouck, ravi d'un ſuccès qui paſſait ſes eſpérances, remercia ſon Maître

tre de l'honneur qu'il faiſait à ſa Famille, & fut tout diſpoſer pour leur éclipſe.

Les quatre Voyageurs prirent un chemin fort long, & totalement oppoſé à leur but, pour dérober leur marche aux regards inquiets du Tyran, & n'arriverent au Zapourſtan qu'après des fatigues inſoutenables à tout autre qu'à un Pere & à des Sujets pénétrés de la confiance de leur Souverain. Ils marcherent au déſert; Tampouck en montrait les différentes Habitations au Roi, qui l'accablait de queſtions, qui finiſſaient toutes par des vois-tu celle de ma Fille? y ſommes-nous bientôt? n'eſt-ce pas celle-ci? Sa tendre impatience ſe changea en tranſports raviſſants, lorſque ſon conducteur lui dit : Sire, appercevez-vous ce petit édifice qui s'éleve dans la plaine voiſine, c'eſt là que nous allons trouver la récompenſe de nos peines & la ſource de nos plaiſirs. Kirchmet s'avança à pas redoublés, & rencontra Phaor, qui racommodait un filet près d'un étang. " O mon " Fils, s'écria-t-il de toutes ſes forces, viens " faire un heureux échange; aſſure ma " félicité, en me ſouffrant avec toi, com-

„ me je fais la tienne en te donnant Phy-
„ dime. „ Le Prince fut reçu dans ſes bras, & lui dit les choſes les plus touchantes. La fille de Kirchmet travaillait avec Fédamé à finir une couronne de fleurs, qu'elles deſtinaient à célébrer la victoire d'Ikas, qui avait tué un ſerpent énorme : elle entendit du bruit; depuis le départ de Tampouck, ſon inquiétude était extraordinaire. Elle ouvrit ſa fenêtre, & apperçut le *Bonze*, ſon Frere & ſon Epouſe qui s'avançaient, ſuivis de l'Auteur de ſes jours & de ſon Amant. Elle ſe crut en proye à une agréable illuſion; mais ſes oreilles augmentant la certitude que ſes yeux lui donnaient de la réalité, elle entendit ſon Pere l'appeller à haute voix : elle vola, & ſe trouva à ſes pieds. Ce reſpectable Monarque jouit plus de cet innocent hommage, que de tous ceux qui lui avaient été prodigués pendant la ſplendeur d'un Regne long-temps heureux.

Kirchmet donna un libre cours à ſes larmes; il eſt beau de voir un vieillard s'attendrir : plus les hommes approchent de la fin de leur carriere, plus ils ſemblent

devenir indifférents aux biens & aux maux divers : le Pere de Phydime trouvait dans la ſenſibilité de ſon ame une volupté pure qui le dédommageait de ſes chagrins.

Phaor, certain des bontés du Roi, pria ſa Maîtreſſe de ſe ſouvenir de celles dont elle l'avait flatté; cette Princeſſe lui répondit par un baiſer, qui, étant le premier qu'elle eût accordé, ſignifiait infiniment. Kirchmet connaiſſant l'impatience des Amants, hâta l'inſtant de leur union, & conduiſit Phydime à l'Autel; Tampouck, comme Prêtre, fit la cérémonie; ſon Frere & ſon Epouſe en furent témoins : cet hymen fut ſuivi de celui d'Ikas & de Fédamé. Quelques Bergers de la Contrée furent invités à ces noces, auſſi ſimples que remplies d'allégreſſe, afin de cultiver leur amitié, & s'en retournerent comblés de préſents, & pénétrés de reſpect & d'admiration pour les Etrangers, dont la majeſté, quelque voilée qu'elle fût, les avait frappés.

Phaor & Phydime, tout entiers à leur tendreſſe, n'en négligerent pas plus leurs occupations; Ikas & Fédamé s'aimaient, & aimaient encore davantage leurs Maî-

tres ; Tampouck & sa Femme se chargèrent, l'un de l'économie extérieure, l'autre de celle du dedans. Kirchmet répandait une lumiere vivifiante sur ce petit empire; & le *Bonze*, occupé de la grandeur de son ministere, intéressait les Dieux par ses vœux & ses offrandes. Deux seuls Domestiques, long-temps éprouvés, furent admis dans cette auguste Famille, & bénirent le choix qu'on en avait fait.

Aux nécessités de la vie & aux commodités que les Solitaires s'étaient procurées, succéderent des agréments variés, mais toujours ennemis du faste, & pris dans la nature; la plus parfaite intelligence unissait leurs instants & leurs actions : ils vécurent plusieurs années dans une succession de plaisirs toujours renaissants.

Kirchmet était inquiet de ce qui se passait dans ses Etats, par pur intérêt pour ses Peuples; Phaor ne l'était pas moins d'être informé du sort de Piraïde & de celui d'Oridoè : ils chargerent Tampouck, le Militaire, d'aller prendre les informations nécessaires, & lui donnerent plein pouvoir d'agir selon les circonstances.

Ce Miniſtre partit, & arriva à la Cour d'Oridoè, qui était deſcendu au tombeau. La Reine, ſortie de ſon exil, avait conſtamment refuſé de monter ſur le Trône, & n'avait pris les rênes de l'Etat que pour les remettre entre les mains de ſon Fils, qu'elle faiſait chercher avec un ſoin infructueux. Tampouck, ſuffiſamment inſtruit, ſe préſenta à Piraïde, lui apprit la retraite de Phaor, de Phydime, de Kirchmet, & l'aſſura du doute où il était qu'elle pût réſoudre ces Princes à rompre le ſerment qu'ils avaient fait de ne jamais régner. Piraïde fut ſenſible au récit de Tampouck, qui lui peignit la félicité d'un Fils qu'elle adorait. Les pouvoirs du Miniſtre donnerent à la Reine celui de remplir un projet qu'elle avait conçu; c'était de mettre la couronne de Kirchmet ſur la tête de Curgio, ſon neveu, puiſque lui & Phydime l'abdiquaient; avec engagement toutefois de ſe contenter d'un apanage preſcrit, ſi ils voulaient rentrer dans leurs droits. Elle nomma des Ambaſſadeurs, qui eurent ordre de ſuivre Tampouck, d'engager Phaor, par tout ce qu'il y a de plus puiſſant, au

retour, & de lui demander ſes dernieres volontés en cas de refus.

Les Envoyés de l'une & l'autre Puiſſance ſe mirent en route, & vinrent au déſert rendre compte de leur miſſion. Phaor n'apprit point, ſans la plus grande ſatisfaction, le triomphe de Piraïde; & ſans douleur, la perte d'Oridoè : Kirchmet remercia les Dieux du choix de ſon Neveu pour lui ſuccéder; on tint un Conſeil, où toute la Famille fut admiſe. Le réſultat fut que Phaor renonçait, pour lui ſeulement, au Trône de Faſſad, qu'il ordonnait à ſes fideles Sujets de reconnaître ſa Mere pour leur Souveraine, qu'il leur apprenait ſon union avec Phydime, dont les enfants ſeraient un jour leurs maîtres, s'ils étaient encore dignes de les avoir pour Rois; & qu'en cas que le Ciel lui refusât des Princes, il voulait que ſon plus proche Parent ſuccédât à Piraïde. Kirchmet & Phydime ratifierent le couronnement de Curgio, & laiſſerent la Reine de Faſſad Maîtreſſe abſolue des clauſes; ils ajouterent qu'il était inutile de leur parler de ſortir de leur retraite, qu'ils préféraient à l'Empire de l'U-

nivers : ils supplierent enfin Piraïde de les venir voir quand elle croirait le pouvoir faire sans danger, mais suivie seulement de quatre personnes. Tout ceci fut rédigé en deux manifestes, dont les Envoyés furent chargés : ils prirent congé, Tampouck resta.

On n'avait point encore vu dans ce désert d'association aussi nombreuse, & qui eût créé des choses aussi miraculeuses : on n'avait que des soupçons sur le rang des Solitaires; mais les gens des Ambassadeurs Fassadois ne purent se taire, & répandirent que cet asyle renfermait deux Monarques puissants, & les nommerent. Les Bergers d'alentour vinrent en corps offrir leurs hommages à ceux qu'ils avaient cru leurs égaux. Les Rois embrasserent avec bonté leurs Chefs, & leur dirent : « Amis, nous » ne sommes heureux que depuis que nous » habitons parmi vous; nous rejetterons » toujours vos respects, nous ne voulons » que votre amitié; mais si vous nous forcez à prendre sur vous une partie de l'autorité que les Dieux nous ont donnée sur » des Peuples innombrables, nous accep-

„ tons celle de concilier les différends qui
„ pourront naître parmi vous : nous vous
„ offrons notre expérience & notre amour;
„ le titre d'Arbitres des Bergers de Mao,
„ eſt le ſeul qui nous flatte.

Kirchmet coula des jours heureux avec Tampouck, qui l'entretenait des plus profonds myſteres de la Nature, des ſecrets de la Phyſique, & des richeſſes de la Philoſophie. Phaor vécut long-temps ſans avoir connu l'ennui, encore moins le dégoût; Phydime fut peut-être la ſeule femme conſtamment aimante & toujours aimée : Ikas & Fédamé eurent le triſte avantage de rendre les derniers honneurs à leurs Maîtres; le *Bonze* finit ſa carriere aux pieds des Autels; Tampouck, ſon frere, écrivit les événements que je viens de raconter; & c'eſt par lui qu'on a ſu que l'amour & la vertu ont triomphé des paſſions qui tyranniſent les hommes.

La Cour applaudit au Conte de Zultamné; chacun débita ſes réflexions, dont je ne fatigue pas Votre Majeſté, perſuadé qu'Elle daignera peut-être en faire.

Vous vous trompez, Amuley, à quoi me ſer-

ſerviraient-elles, en aurais-je plus de plaiſir ? Un Conte me plaît ou m'ennuye, ſans que je me donne la peine de me rendre raiſon du pourquoi ; le vôtre m'a paru aſſez bon, & je veux que vous me cherchiez une Zultamné pour en faire de pareils au (*a*) *Chézadé.*

CHAPITRE IX.

Mariage de Zorozaïm & d'Alzéide. Concluſion.

FÉRADDIN & Rozéide, toujours unis, ſe livrerent à la culture de leurs Eleves, & virent leurs travaux couronnés des plus heureux ſuccès.

Zorozaïm & Alzéide avaient atteint leur dix-huitieme année, temps fixé par les Fées pour les unir ; le Prince était formé quant aux qualités du corps, comme on l'eſt à vingt-cinq ; quant à celles du cœur & de l'eſprit, comme on l'eſt à quarante. Si on eût tardé de les offrir à l'Univers

(*a*) Héritier préſomptif de l'Empire d'Orient.

pour modeles de tendreſſe & de fidélité, c'eût été priver les humains du plus intéreſſant ſpectacle. Déja Zorozaïm avait puiſſamment ſollicité Féraddin de combler ſes vœux; mais l'Empereur, qui ne voulait rien terminer ſans les ordres de Radieuſe, prétexrait différents motifs de ſuſpendre; tantôt il attendait Moador, & tantôt Atis-Boulec-Moour, à qui il diſait avoir promis de ne rien conclure ſans lui. Les difficultés furent levées, la Reine des Sources-de-Lait arriva avec Noire-comme-encre & ſon Epoux. Sa préſence augmenta le brillant de la Cour, qui ſe piqua de lui plaire. Les jeunes Amants ſentirent que l'inſtant qui devait faire leur bonheur, approchait, & travaillerent, près des Fées, à le déterminer. Radieuſe, qui n'était pas moins empreſſée d'aſſurer leur félicité, avait fait part de ſon projet au Roi de Tamour, qui ſe hâta de voir couronner ſa Fille; l'arrivée du Pere d'Alzéide ne laiſſant plus rien à deſirer, on travailla aux préparatifs néceſſaires pour célébrer un auſſi grand événement.

On ſait que Radieuſe était magnifique

dans ſes deſſeins, elle ordonna les fêtes du jour; Noire-comme-encre, celles du lendemain : elles furent d'une ſomptuoſité, d'une richeſſe ſi étonnante, qu'on en conſerve encore la mémoire. Le Prince de Miloloo & la Princeſſe de Tamour reçurent l'anneau conjugal des mains du Chef de la Loi, aux yeux de leurs auguſtes Peres, des Fées protectrices, & d'un Peuple innombrable, dont les cris d'allégreſſe témoignaient combien les Deſcendants de Memrot lui étaient chers.

Lorſque la cérémonie fut terminée, on tint un *Divan* général, auquel les quatre Monarques, les deux Fées, les Impératrices, & les nouveaux Epoux préſiderent. Aris-Boulec-Moour prenant la parole, déclara qu'il uniſſait à jamais, à l'Empire du Miloloo, la Couronne des Mélons-Bleus, qu'il abdiquait dans le même inſtant pour la mettre ſur la tête de Zorozaïm, qui la porterait juſques à ce qu'il plût à Féraddin d'y joindre la ſienne. Noire-comme-encre parla enſuite, & nomma Alzéide Souveraine de Terre-d'Ombre : Moador ſuivit, & mit ſur le tapis la rénonciation formelle

de Ximin au Trône de Tamour : ce Prince, décidé au célibat & à la retraite, appellait ſa Sœur à la ſucceſſion de ſon Pere. Radieuſe conclut, en diſant qu'elle était fâchée de n'avoir point de Royaumes à donner, mais qu'elle croyait que ſes Amis regardaient ſon attachement comme un équivalent : elle fut ſatisfaite de la réponſe qu'on lui fit. Les nouveaux Epoux ſe livrerent à leur tendreſſe, & firent, pendant leur ſéjour à Luggbridd, les plaiſirs de leurs Auteurs & l'admiration de leurs Sujets.

Les Peuples des Melons-Bleus & de Terre-d'Ombre avaient beſoin d'être gouvernés & de connaître leurs Maîtres ; il fut réſolu que Zorozaïm partirait pour ſe faire couronner dans ſa Capitale, & conduirait Alzéide pour ſe faire rendre les mêmes honneurs dans ſon apanage : ils quitterent le Miloloo, emportant les regrets de tous ceux qui les avaient connus.

Aris-Boulec-Moour & Noire-comme-encre ſe fixerent à Luggbridd, & vécurent avec Aroſmad & Zirza dans la plus grande intimité. Féraddin & Rozéide, tou-

jours Amants, quoique depuis long-temps Epoux, n'éprouverent plus les caprices du ſort. Moador retourna à Pébar, où il trouva Ximin livré aux méditations Philoſophiques. Ainſi finirent les travaux & les peines des Héros de ce Conte, pour ne leur laiſſer que des plaiſirs. Si quelquefois ils eurent des faibleſſes, elles ſont inſéparables de l'humanité, & la vertu fut leur divinité chérie.

Je ſerai reconnaiſſante de vos ſoins, Aga, dit la Favorite au Conteur, vous avez plus fait que je n'eſpérais! vous n'aviez promis que d'occuper le déſœuvrement du Sultan; vous m'avez inſtruite de beaucoup d'anecdotes que j'ignorais, & peint des ſentiments dont le crayon m'a flattée. Amuley, interrompit Schach-Baham, je jure par les cent vingt-quatre mille Propheres, par le tombeau de l'Envoyé de Dieu, & par mon (*a*) *Thébbuch* de te créer *Viſir*, ſi tu me donnes

(*a*) Le *Thébbuch* eſt une ſorte de chapelet de 90 grains, de même groſſeur que les Turcs portent à la ceinture, qu'ils diviſent en trois parties égales. Ils diſent ſur la premiere 30 fois *Soubban Zallach;* Dieu eſt louable: ſur la ſeconde, *Ellamd Zallah;* Gloire à Dieu: & ſur la troiſieme, *Allah Echere;* Dieu eſt grand.

encore une traduction : travaille, & ſois aſſuré de la récompenſe.

Quand un Turc a juré ſur ſon *théhbuch*, il eſt cru ſur ſon ſerment, dans la choſe même la plus importante. S'il eſt aſſez téméraire pour violer ſa parole, il eſt pilé vif dans un mortier de marbre.

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

ERRATA.

ROISIEME PARTIE.

4, *ligne* 8, Aogrin; *lisez* Aogvin.
7, 10, *effacez* heureux.
', 25, l'appellait; *lisez* l'appella.
:, 21, à jouir; *lisez* de jouir.
1, 2, on court; *lisez* on courut.
', 25, *effacez* mais.
5, 20, à la cour; *lisez* de la cour.
), 8, *effacez* avoir.
4, 5, vivaient des mœurs; *lisez* vivaient avec des mœurs.